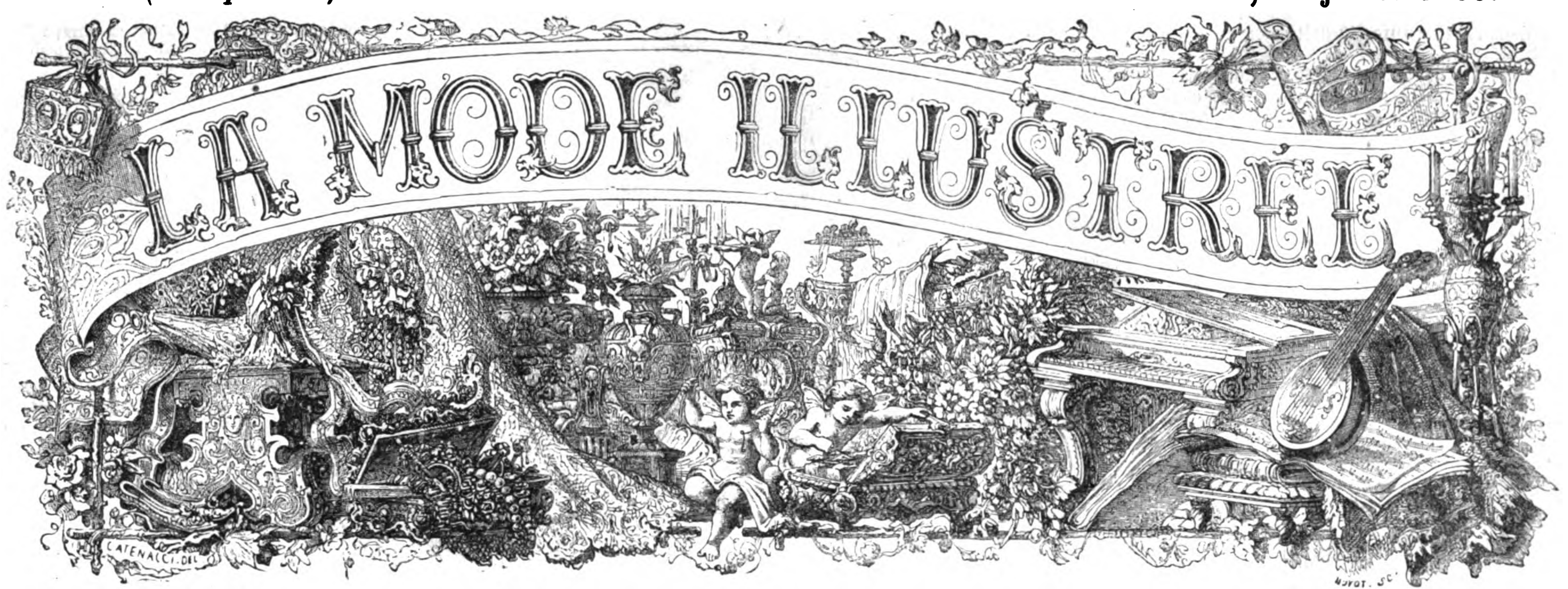
N° 27 (avec patrons). SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 1er juillet 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsages

BLANCS ET CORSELETS POUR JEUNE FILLE DE DOUZE A QUATORZE ANS.

Les figures 42 à 44 (corsage), 45 et 46 (corselet) (*verso* de la planche), appartiennent à ces modèles.

Un corsage blanc, en nansouk ou mousseline, un corselet de taffetas noir, peuvent accompagner toutes les jupes de robe. Le corselet se fait aussi en tissu pareil à la robe. Le patron du corsage blanc servira pour les trois corsages dont nous publions le dessin; il en est de même pour le patron de corselet.

N° 1. (*Buste supérieur.*) Le corsage, décolleté ou carré, est orné d'entre-deux brodés, et de bandes étroites coupées en biais et piquées. Corselet de taffetas bleu, garni d'une corde bleue et blanche, en soie.

CORSAGES BLANCS POUR JEUNES FILLES DE 12 A 14 ANS, DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, rue Villedo, 3.
CORSELETS DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Pour faire le corsage, on coupe, en nansouk ou mousseline, les devants, d'après la figure 42, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 2 centimètres sur les bords de devant; la ligne ponctuée marque l'encolure décolletée en carré. On coupe le dos sans couture, d'après la figure 43, qui en représente la moitié; chaque manche est coupée d'après la figure 44; on ourle les bords des devants; sur le côté de droite on fait quelques boutonnières, et l'on pose les boutons sur le côté de gauche. On pique les entre-deux brodés (en partie indiqués sur le patron); ces entre-deux sont au nombre de deux, pour le côté de droite; d'un, pour le côté de gauche; de trois, pour le dos. Le deuxième entre-deux du côté de droite est posé de telle sorte qu'il couvre l'ouverture du corsage; on le borde de chaque côté avec une bande de nansouk festonnée, ayant environ 1 centimètre de largeur. Sous les autres entre-deux, on découpe l'étoffe du corsage. Le dessin qui se trouve entre les deux entre-deux est exécuté soit avec des bandes de nansouk coupées en biais et piquées, soit avec du cordon plat en coton.

On assemble dos et devants sur les côtés depuis 22 jusqu'à 23, sur l'épaule depuis 24 jusqu'à 25; on replie les bords de l'encolure à l'endroit, on y pique une bande festonnée de chaque côté, ayant 2 centimètres de largeur, posée de telle sorte qu'elle dépasse l'encolure d'un centimètre environ. On prépare une ceinture double, ayant 3 centimètres de largeur, avec boutons et boutonnières, et l'on prend le bord inférieur du corsage entre les deux côtés de cette ceinture. La manche est cousue ensemble, depuis 26 jusqu'à 27, depuis 28 jusqu'à 29; on garnit son bord inférieur avec des bandes piquées et des bandes festonnées. En posant la man-

che dans l'entournure, 29 doit se trouver sur le même chiffre du devant.

Corselet. On coupe, en taffetas et doublure, deux morceaux d'après la figure 45; un morceau sans couture, d'après la figure 46, qui représente la moitié du dos. On assemble dos et devants sur les côtés depuis 30 jusqu'à 31, sur l'épaule depuis 32 jusqu'à 33, en posant l'un sur l'autre les deux morceaux à réunir, sur un espace d'un centimètre, repliant en dedans les bords, puis faisant *à l'endroit*, sur les contours, une couture piquée, à laquelle succède une deuxième couture semblable, mais à un centimètre d'intervalle. Cet espace sert à contenir une baleine sur les côtés; on pique pour le même usage le corselet, sur les lignes ponctuées du patron. Sur les bords de devant, on pique aussi les bords des étoffes qui ont été repliés; on place une baleine sur le côté de droite, quelques boutons, quatre agrafes, pour lesquelles on fait un même nombre d'œillets sur le côté gauche. Les contours du corselet et les entournures sont garnis de lisérés; on coud la corde de soie, en partie indiquée sur le patron, en consultant le dessin; on forme avec cette corde un nœud sur chaque épaule.

Nº 2. (***Buste de gauche.***) La garniture de ce corsage (lequel, comme celui du nº 3, doit être coupé d'après les figures 42 à 44, sans tenir compte de la ligne qui marque l'encolure décolletée en carré); cette garniture, dis-je, se compose de trois bandes plissées en travers, bordées avec une bande festonnée, ayant 1 centimètre de largeur; il y a trois de ces bandes devant comme derrière; leur direction est indiquée sur la figure 43. Une bande pareille entoure l'encolure, garnit la couture du coude et le bord inférieur de la manche. Le corselet, dont les lignes ponctuées des figures 45 et 46 tracent les contours, est fait en taffetas noir; une légère passementerie blanche borde ses contours, et couvre les coutures, qui contiennent des baleines. Le nœud de derrière, également garni avec cette passementerie, est fait avec une bande de taffetas ayant 19 centimètres de largeur; chaque boucle a 8 centimètres de longueur, chaque pan 38 centimètres de longueur.

Nº 3. (***Buste de droite.***) Les devants et le dos de ce corsage sont à plis perpendiculaires; une bande brodée forme le petit col, garnit la couture de l'épaule et le bord inférieur de la manche. Le corselet est fait en taffetas violet, garni avec une guipure blanche, ayant un centimètre de largeur, et avec une ruche de taffetas découpé. La guipure et la ruche se continuent devant, sur le bord du côté de droite. Quatre petits boutons d'acier sont posés au milieu par devant, autant par derrière; trois boutons pareils sont placés sur chaque couture d'épaule; derrière, un nœud court fait avec une bande de taffetas, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur.

Plateau

DE LAMPE.

Les figures 53 à 56 (*verso*) représentent le patron et le dessin de ce plateau.

MATÉRIAUX : Un carré de cuir gris, ayant 33 centimètres en carré; toile cirée marbrée brun foncé et brun clair perles noires rondes, petites perles blanches en cristal, carton, etc.

Ce plateau offre l'avantage considérable de pouvoir être nettoyé avec une éponge légèrement humectée d'eau. La disposition imite une sorte de sculpture de bois.

Le fond du plateau est fait en cuir gris, découpé en six dents arrondies, bordées de perles; des perles semblables, mais un peu plus petites, tracent au milieu les contours d'un hexagone, dans le centre duquel on pose les arabesques découpées dans de la toile cirée brun clair. Dans chaque dent du plateau se trouve un bouquet dont les fleurs et les feuilles sont découpées en toile cirée brun foncé; les nervures sont faites avec des perles blanches en cristal.

On commence l'exécution du plateau par l'arabesque du milieu, dont on trace les contours sur le cuir gris avec un crayon; on fixe ce fond sur une planche très-dure, ou sur une plaque de verre, et, avec un canif très-bien aiguisé, on découpe et l'on enlève le cuir à l'intérieur des contours, puis on découpe le contour extérieur, c'est-à-dire les six dents arrondies; on découpe en cuir brun exactement les languettes qui viennent d'être enlevées au fond, et on colle à leur place les languettes de cuir brun, en employant une dissolution de gomme arabique. L'ouvrage serait plus aisé à exécuter, si l'on pouvait se procurer de la toile cirée à deux faces, claire d'un côté, foncée de l'autre, parce qu'il suffirait de replacer les languettes en les retournant. On coud les perles noires, et l'on exécute avec des perles blanches de cristal les tiges qui réunissent les bouquets.

PLATEAU DE LAMPE.

Pour chaque bouquet (dont nous publions le dessin en grandeur naturelle) on découpe une fleur en toile cirée brun clair, et trois feuilles en toile cirée brun foncé; on découpe pour la fleur six pétales, d'après les figures 54 et 55 (voir le *verso* de la planche de patrons); les trois feuilles sont découpées d'après la figure 56. Dans chaque pétale on forme un pli, en posant la croix sur le point. Le calice est formé par un petit rond de toile cirée brun foncé, orné de perle. On dispose les pétales sur un petit morceau d'étoffe. On emploie une aiguille très-longue et très-forte, pour coudre chaque bouquet sur un petit disque en liége, ayant 1 centimètre de diamètre, un demi-centimètre d'épaisseur. Les feuilles sont disposées en un pli, sur chacune de leur trois fentes, puis fixées sur un disque en liége, dont le diamètre est de 2 centimètres 1/2. On coud chaque bouquet à sa place; le plateau est collé sur un morceau de carton, bordé au préalable avec une petite bande de papier gris, doublé de papier blanc moiré.



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE HUIT A DIX ANS. COSTUME POUR PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS.

Costume

POUR PETIT GARÇON DE HUIT A DIX ANS.

Les figures 1 à 10 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Le costume du petit gymnaste est fait en

forte toile grise, avec ornements en soutache noire; il se compose d'un pantalon et de la veste, fixée par une ceinture.

Pantalon. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 2, en laissant en plus, sur le bord inférieur, l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 6 centimètres. On coupe un morceau, d'après la figure 3, — deux morceaux d'après chacune des figures 4 et 5, double chacun; sur le pantalon de droite, on coupe en même temps la patte destinée aux boutons; pour le pantalon de gauche, la ligne fine qui sépare cette patte du pantalon proprement dit doit servir de limite. On réunit chaque moitié du pantalon, depuis 1 jusqu'à 2, — 3 jusqu'à 4, — 5 jusqu'à 6, — puis les deux moitiés ensemble, depuis 6 jusqu'à 7, et depuis 6 jusqu'à 10; on y met des poches, on fait l'ourlet inférieur, on monte le bord supérieur, en rapprochant les signes pareils sur la ceinture garnie des boutons et de l'œillet indiqués; sur le côté de gauche de la ceinture, on fait une boutonnière, on met un bouton sur le côté de droite. On fait la patte à boutonnières (fig. 3), on la pique sur la ligne ponctuée de la figure 1 (pantalon de gauche), en rapprochant les signes pareils. En posant la ceinture, on coud aussi une bande de percaline, qui dépasse de 15 centimètres environ le bord supérieur du pantalon, et qui est fixée seulement dans les coutures de côté. On pose les boutons sur la patte du côté de droite, on fixe les deux petites ceintures à boucles, en rapprochant les chiffres pareils, puis on coud la soutache d'après les indications du dessin.

Veste. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 6 à 10; on coud les pinces de la poitrine dans les devants, et l'on pose en-dessous des bords une bande d'étoffe, afin de donner plus de solidité aux boutons et boutonnières. On coud ensemble dos, petits côtés et devants, en rapprochant les chiffres pareils. Le côté gauche du dos déborde sur le côté de droite, depuis 16 jusqu'au point, et doit y être solidement cousu. On assemble la veste et la basque, depuis 21 jusqu'à 22, et depuis 21 jusqu'à 24; on forme un pli dans le dos, sur la ligne ponctuée, et on la fixe sur la basque, 18 sur 18, 23 sur 23. On borde tous les contours avec un galon noir en laine ou soie. Sous le bord inférieur de la manche, on pose une bande d'étoffe; on coud la manche ensemble depuis 27 jusqu'à 28, on la fixe dans l'entournure et dans la moitié de dessous de la manche, on forme un pli en posant la croix sur le point. Le chiffre 27 de la manche doit se trouver sur le 27 du devant. La ceinture se compose d'une bande d'étoffe doublée, ayant 5 centimètres de largeur, bordée de galon.

Costume pour petite fille

DE SEPT A NEUF ANS.

Les figures 11 à 21 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le costume se compose d'un pantalon long et d'une robe entièrement coupée à pointe, le tout fait en toile grise, avec broderie en soutache rouge.

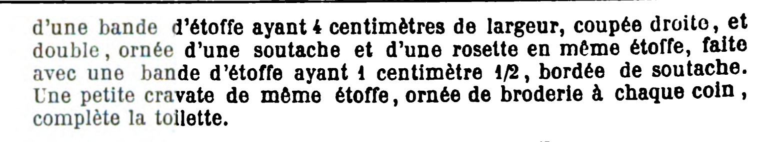
Pantalon. La figure 11 en représente la moitié; on coupe donc deux morceaux d'après cette figure. Pour la ceinture du pantalon, on coupe un morceau double, d'après chacune des figures 12 et 13; sur le bord inférieur du pantalon, on laisse en plus l'étoffe nécessaire pour faire un ourlet de 4 centimètres. On coupe le pantalon de chaque côté, entre la double ligne; sur le côté de derrière de chacune de ses fentes, on pose une patte d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur; une patte pareille est fixée *sous* le côté de devant de la fente, et l'on pique la *patte* à l'extrémité de la fente. On assemble chaque moitié du pantalon depuis 29 jusqu'à 30, puis on réunit les deux moitiés depuis 29 jusqu'à 31, et depuis 29 jusqu'à 32; on forme des plis sur le bord supérieur, en posant chaque croix sur le point suivant; on *prend* le pantalon entre les deux côtés de la ceinture, en réunissant les chiffres pareils. La moitié de devant de la ceinture a deux boutonnières à ses extrémités, celle de derrière a deux boutons. On fait l'ourlet du bord inférieur, puis la broderie en soutache.



CHEMISETTE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

Robe. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 14 à 16, 20 et 21; un morceau sans couture d'après chacune des figures 17, 18, 19, et les deux derniers morceaux doivent être doubles. Sous les bords des devants, on pose une bande d'étoffe ayant 3 centimètres de largeur; on exécute les boutonnières avec du coton rouge, on pose les boutons qui sont en nacre blanche; on assemble le dos et les côtés, en rapprochant les chiffres pareils; on pose sur le bord inférieur de la robe un faux ourlet de 3 centimètres, coupé en biais, lequel fixe en même temps le rempli du bord de la robe. On exécute la broderie dont les lignes unies de la figure 14 indiquent la direction, et qui se continue autour de la robe. Le col, également orné de broderie, est *pris* entre les deux côtés du tour du cou (fig. 19), lequel est réuni à la robe, en rapprochant les signes pareils.

On coud ensemble les deux moitiés de chaque manche, depuis 45 jusqu'à 46, depuis 47 jusqu'à 48; sous la moitié de dessus, on pose une bande d'étoffe garnie de boutonnières, de même dimension que la *patte à boutons* du dessous de la manche; on coud les boutons sur cette dernière patte, on pose une bande coupée en biais sous le bord inférieur de la manche, on pique la patte de dessous, depuis 46 jusqu'au point, puis on exécute la broderie (voir fig. 20), laquelle se continue sur le côté de dessous. On coud la manche dans l'entournure, 48 sur 48, et l'on couvre cette couture avec une bande coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur et ornée de broderie. La ceinture se compose



d'une bande d'étoffe ayant 4 centimètres de largeur, coupée droite, et doublé, ornée d'une soutache et d'une rosette en même étoffe, faite avec une bande d'étoffe ayant 1 centimètre 1/2, bordée de soutache. Une petite cravate de même étoffe, ornée de broderie à chaque coin, complète la toilette.

Bénitier.

Les figures 62 à 64 (*verso*) appartiennent à cet objet.

MATÉRIAUX: Fil d'archal verni en blanc (pareil à celui que l'on emploie pour les chapeaux) de moyenne grosseur; perles blanches en cristal; 4 mètres de chenille rouge montée sur du fil d'archal; 2 mètres 70 centimètres de ruban rouge en taffetas très-étroit; 10 douzaines de petites coquilles vénitiennes percées chacune de quatre trous; une grande coquille; un petit morceau de velours noir; soie à coudre, blanche; même soie rouge, etc.

Ce bénitier et la croix qui le surmonte sont faits en mosaïque de perles blanches en cristal; l'entourage est en chenille rouge et petites coquilles; les feuilles de la couronne placée sur la croix sont également faites avec la chenille rouge.

On commence par la croix; les perles servant à la mosaïque doivent être de telle grosseur que 13 perles enfilées, pressées les unes contre les autres, occupent un espace de 2 centimètres. On prend une aiguille et un brin de soie un peu long, on enfile 15 perles et l'on travaille en *allant* et *revenant;* la dernière (15e) perle compte comme *première* du tour suivant.

1er *tour.* On passe le brin en arrière, dans la 13e perle, * on enfile une perle, on passe le brin dans la onzième perle en arrière et l'on recommence depuis * cinq fois encore.

2e *tour.* * On enfile une perle et l'on passe le brin dans la plus proche perle isolée du tour précédent. Recommencez six fois depuis *.

On fait encore 28 tours pareils à ce 2e tour; on enfile sur un brin séparé 65 perles pour la traverse de la croix, et, laissant la 65e comme on a laissé la 15e, c'est-à-dire pour *première* perle du tour suivant, on fait 16 tours en rattachant cette *traverse* au travail précédemment fait, de telle sorte qu'il se trouve exactement au milieu; dans la même direction que le travail récemment réuni à la traverse, on continue le travail primitif, qui se compose de 70 tours.

La figure 62 est la moitié du devant du bénitier, qui se compose par conséquent de quatre festons faits séparément, puis réunis depuis le bout supérieur jusqu'à la pointe. Pour chacun des deux festons des côtés, on commence par enfiler 69 perles, et l'on travaille comme cela vient d'être indiqué, en allant et revenant; mais les tours doivent se raccourcir sur un côté, tandis que sur le côté opposé (supérieur) ils se terminent en ligne droite. Dans le premier tour on attache 34 perles, dans le second 31, puis 29, 28, 26, 26, 24, 24, 23, 23, 22, 22, 21, 21, 20, 20, 19, 19, 18, 18, 17, 16, 15, 14, 13, 12, 11, 11, 10, 9. Le feston est terminé. Les deux festons du milieu sont commencés par le centre, par conséquent avec la plus longue rangée de perles, qui est de 69 perles; on fait ensuite d'abord l'une puis l'autre moitié du feston; donc on attache dans le 1er tour 34 perles, puis 33, 32, 31, 27, 26, 25, 21, 23, 22, 21, 18, 16, 15, 13, 12, 11, 9. Quand les festons sont terminés on les réunit en rattachant les perles et l'on fait ensuite, toujours de la même façon, d'après la fig. 63, deux triangles destinés à combler l'ouverture des coins; on les pose sur le travail fait d'après la figure 62, croix sur croix, point sur point; on les réunit en rattachant les perles. La garniture qui retombe autour du bénitier est faite en quatre tours.

BÉNITIER EN MOSAÏQUE DE PERLES.

CHEMISETTE POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

1er *tour.* On fixe le brin au rang supérieur du travail; * on enfile 11 perles, on passe le brin de dessous en dessus dans le troisième des rangs suivants (en sautant par-dessus deux rangs). Recommencez depuis * jusqu'à la dernière perle du rang.

2e *tour.* * Depuis la perle du milieu du plus proche feston, composé de 11 perles, on enfile une perle, une coquille, une perle; on passe le brin dans la perle du milieu du suivant feston de 11 perles. Recommencez depuis *.

3e *tour.* On passe le brin dans les deux petits trous inférieurs de la plus proche coquille du tour précédent; * on enfile 4 perles, une coquille, 4 perles; on passe le brin dans la coquille suivante, et l'on recommence depuis *.

4e *tour.* * On passe le brin dans une coquille, on enfile trois perles, ainsi de suite depuis *.

Le devant du bénitier doit sa forme au fil d'archal que l'on pose sous le bord supérieur, puis le long des trois divisions de festons; on attache ces trois derniers morceaux de fil d'archal à celui du bord supérieur, que l'on ploie pour lui faire former une courbe.

On prend un assez long morceau de fil d'archal, on l'entoure avec du ruban rouge, puis avec de la chenille rouge on le fixe sur le contour de la croix en lui faisant former l'anneau, puis on pose le même fil d'archal en travers (voir le dessin). Le fil d'archal bordant la traverse doit la dépasser de 8 centimètres environ sur son bord inférieur.

On coupe le dos du bénitier, d'après la figure 64, deux fois en carton fin que l'on recouvre, l'un des morceaux, d'un côté avec de la percaline ou de la soie blanche, de l'autre avec un morceau de velours noir, sur lequel on a brodé le chiffre au passé avec du fil d'or ou de la soie jaune; ce velours noir doit atteindre la ligne ponctuée de la figure 64. Entre les deux morceaux de carton on passe les fils d'archal restés en dehors de la croix, on coud ensemble les deux morceaux de carton, puis le devant en perles, point sur point,



BOUQUET DU PLATEAU DE LAMPE.

51 sur 51; les fils d'archal de ce devant sont ployés en arrière de telle sorte qu'ils soient posés sur le dos du bénitier, à 3 centimètres 1/2 de distance de son bord; on les fixe à cette place. Les triangles exécutés d'après la figure 63 sont placés sur le dos du bénitier depuis le point jusqu'à la croix; on borde le tout avec de la chenille, puis avec une rangée de petites coquilles (voir le dessin). Aux pointes inférieures on pose des glands faits en perles et coquilles.

Pour l'un de ces glands on enfile 12 perles, une coquille, 12 perles, on noue les deux bouts du brin; on forme une seconde boucle pareille à celle-ci, on la joint à la précédente, on enfile une coquille; on forme encore deux boucles, on conduit le brin dans la coquille inférieure; on forme encore une boucle, on passe le brin en *dessus* au travers du plus proche petit trou de la coquille, puis on réunit les autres coquilles chacune par une boucle composée de 12 perles, une coquille, 12 perles. Depuis la dernière coquille on forme encore une boucle qui reste indépendante, et l'on fixe le gland à sa place.

Pour la couronne, on réunit les coquilles par petits groupes avec du fil d'or; les feuilles sont faites avec la chenille repliée deux fois sur elle-même; ces feuilles, qui ont 3 centimètres de longueur, sont réunies par trois, puis attachées sur un fil d'archal ployé en couronne et garni de ruban rouge. Sur la pointe inférieure du bénitier, on pose une rosette faite avec des feuilles de chenille et quelques petites coquilles. On place en dernier lieu la grande coquille destinée à contenir l'eau bénite.

BONNET POUR PETIT ENFANT.

Deux chemisettes

POUR ENFANT D'UN A DEUX ANS.

MODÈLES DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

No 1. La chemisette faite en nansouk est plissée perpendiculairement, mais ces plis ne sont plus fixés à partir de la taille ni de l'encolure, où ils forment (ainsi que sur le bord inférieur de la manche) une garniture terminée par des points d'arêtes exécutés avec du fil tors.

On coupe toute la chemisette d'après la figure 48; les deux moitiés de chaque dos de toute l'étendue de cette figure 48 et en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli d'un centimètre sur les bords par derrière. Les devants sont taillés d'après la même figure, mais en tenant compte de la différence des contours. Pour former les plis on doit tracer sur l'étoffe des lignes en partie indiquées sur le patron et les continuer jusqu'à la taille; ensuite on coud ensemble deux lignes unies, deux lignes ponctuées, et l'on glisse la couture en dessous du pli que l'on aplatit. On ourle l'encolure et le bord inférieur, on place sur le dos (voir fig. 48) une bande ayant un centimètre 1/2 de largeur, et sur ce faux ourlet on fait à droite les boutonnières, on pose à gauche les boutons. On coupe la manche sans couture, d'après la figure 49 qui en représente la moitié, en tenant compte de la différence de contour pour le *dessus* de la manche; on la coud ensemble depuis 38 jusqu'à 39, on l'ourle sur le bord inférieur, on coud les plis (pareils à ceux de la chemisette) sur une hauteur d'un centimètre, puis on place la manche dans l'entournure, 38 sur 34 de la chemisette; enfin on exécute les points d'arêtes.

No 2. Même patron que les précédentes chemisettes. Les plis des devants ont un centimètre de largeur, et la moitié en est ornée de points d'arêtes exécutés en soie noire; même ornement sur le petit col et sur les poignets.

Fichu grand'mère pour jeune fille

DE TREIZE A QUINZE ANS.

MODÈLES DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

La figure 49 (*verso*) appartient à ce patron.

Nous avons publié récemment un dessin représentant un fichu pareil à celui-ci, porté par une jeune femme; ce modèle offrant une utilité incontestable, nous en plaçons le patron sur la planche jointe au présent numéro. On peut porter ce fichu à tout âge; il dispense d'une chemisette.

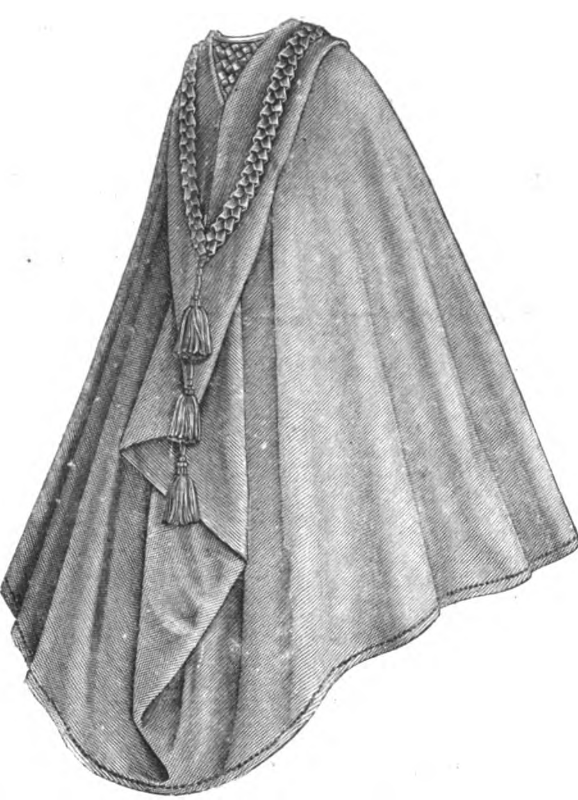
Notre modèle, fait en tulle de coton blanc, peut aussi être exécuté en mousseline



BONNET-RÉSILLE.



FICHU GRAND'MÈRE DE CHEZ Mmes LABORY ET POTIER, RUE VILLEDO, 3.



BOURNOUS D'ÉTÉ.



ESSUIE-PLUMES EN FORME DE BOUQUET.

blanche, en crêpe noir pour deuil. Il est disposé en plis ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, garni avec une guipure ayant 2 centimètres de largeur et orné de *pattes* faites avec de l'entre-deux de guipure.

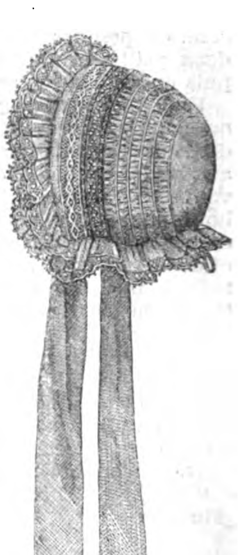
On plisse le tulle et l'on coupe le dos d'après cette partie de la figure 47 comprise entre la ligne qui porte ces mots : *couture de derrière* et la patte de l'épaule; depuis cette patte on coupe séparément, d'après la même figure 47, les deux devants arrondis du fichu; les plis doivent être faits dans le sens indiqué sur le patron. On réunit les divers morceaux du fichu, d'abord au milieu du dos, puis sur l'épaule; on ourle les contours et l'on y pose la guipure. On coupe deux morceaux d'entre-deux, chacun de 12 centimètres de longueur, pour les pattes des épaules, un morceau de 18 centimètres pour la patte du milieu du dos. Ces pattes sont encadrées avec de la guipure, puis cousues sur le fichu; on découpe le tulle en dessous de l'entre-deux.

Deux bonnets pour petit enfant.

No 1. *Bonnet avec garnitures en mousseline.*

Les figures 51 et 52 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On coupe en mousseline ou nansouk le fond, d'après la figure 52, la passe sans couture d'après la figure 51, qui en représente la moitié, et en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour les neuf petits plis qui sont séparés trois par trois par une broderie en points d'arêtes, exécutée avec du coton tors. On fronce le côté de derrière de la passe depuis le point jusqu'à 38, puis on la coud ensemble depuis 42 jusqu'à l'étoile. On réunit le fond à la passe et l'on couvre cette couture avec une bande coupée en biais ayant à peine un centimètre de largeur, ornée de *points d'arêtes*. Sous les contours du bonnet on pose une bande, ayant un centimètre de largeur, qui sert de coulisse pour le bord inférieur. Le devant est garni avec trois bandes de mousseline, ourlées, plissées, ayant chacune un centimètre 1/2 de largeur; la dernière (supérieure) se continue par derrière autour du bonnet; brides de mousseline, ourlées, ayant 3 centimètres de largeur.



BONNET POUR PETIT ENFANT.

No 2. *Bonnet garni de dentelle pour petit enfant.*

La figure 29 (*recto*) appartient à ce modèle.

Le bonnet est fait en mousseline; sa garniture se compose d'entre-deux en dentelle et de dentelles; on coupe le fond ovale d'après la figure 29; pour la passe on prend un morceau de mousseline ayant 38 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur; on y coud à un centimètre d'intervalle quatre gros cordons ronds en coton blanc; on les tire de façon à froncer la passe et à la réduire à 19 centimètres de longueur; on fronce le bord de devant par un surjet roulé sous le doigt, on y coud un entre-deux brodé ayant un centimètre 1/2 de largeur, puis un entre-deux de même largeur en dentelle; ce dernier est bordé avec une bande de mousseline ayant un centimètre de largeur, sur lequel on pose plus tard la garniture du bonnet. Le bord de derrière de la passe est froncé et réuni au fond par un liséré; sous le bord inférieur du bonnet on pose une bande de mousseline qui sert de coulisse. La garniture de devant se compose de deux bandes ayant un centimètre de largeur, ourlées d'un côté et bordées avec une dentelle très-étroite, froncées de l'autre côté; la bande qui garnit le bord inférieur du bonnet a 2 centimètres de largeur, dentelle non comprise; les brides, en mousseline, ont 23 centimètres de longueur, 4 centimètres de largeur.

Bournous d'été.

La figure 24 (*recto*) appartient à ce patron.

On fait ce bournous en toute étoffe d'été, principalement en molleton *jardinière* (fond blanc avec rayures de plusieurs couleurs) que l'on trouve dans les *Magasins du Louvre*. Il est coupé devant comme un châle et orné seulement d'une couture piquée en soie, faite à un centimètre 1/2 de distance du bord et fixant en même temps le rempli du contour du bournous. Par derrière l'étoffe est disposée en un capuchon pointu, se perdant devant dans un pli sur chaque côté. Le capuchon est orné avec une natte de bandes en taffetas de même teinte que les rayures du molleton; chacune des trois bandes de la natte a 2 centimètres de largeur; à cette natte se rattache de chaque côté un ruban ayant 65 cen-



EXTÉRIEUR DE L'ESSUIE-PLUMES.



timètres de longueur; on le noue pour fixer le bournous; une pointe, également faite en bandes nattées, remplit le vide entre l'encolure et le capuchon; celui-ci est garni avec trois glands.

Pour faire ce bournous on emploie 4 mètres d'étoffe ayant un mètre 3 centimètres de largeur. La largeur de l'étoffe représente la hauteur du bournous par derrière, lequel est arrondi jusqu'au coin de devant (voir le dessin qui représente la moitié du bournous réduite au 32e). Nous publions en outre (figure 24) une partie du bournous en grandeur naturelle, qui représente la moitié de la disposition du capuchon. Il faut donc (après que l'on a ajouté le côté replié) reporter sur l'autre moitié toutes les indications que porte le patron, et l'on pose le bord du patron sur le bord de l'étoffe (côté long). On fait l'ourlet autour



BONNET BENOITON.

du bournous, puis on coud ensemble les deux moitiés de l'étoffe depuis 49 jusqu'à 50 sur la ligne portant le mot *couture*, en y posant un liséré de taffetas et repliant à l'intérieur l'étoffe partagée par la ligne fine. Enfin on recoud les deux côtés ensemble à points *devant* depuis 50 jusqu'à la croix, depuis la croix jusqu'à l'étoile, sur la ligne ponctuée; on forme les plis en réunissant les croix et les points qui sur le patron sont joints par une ligne. Sous le dernier pli on coud des agrafes, au-dessus les rubans qui doivent être noués. Le triangle placé entre l'encolure et le capuchon est en tulle raide; la largeur supérieure de



CRAVATE EN MOUSSELINE ET DENTELLE.

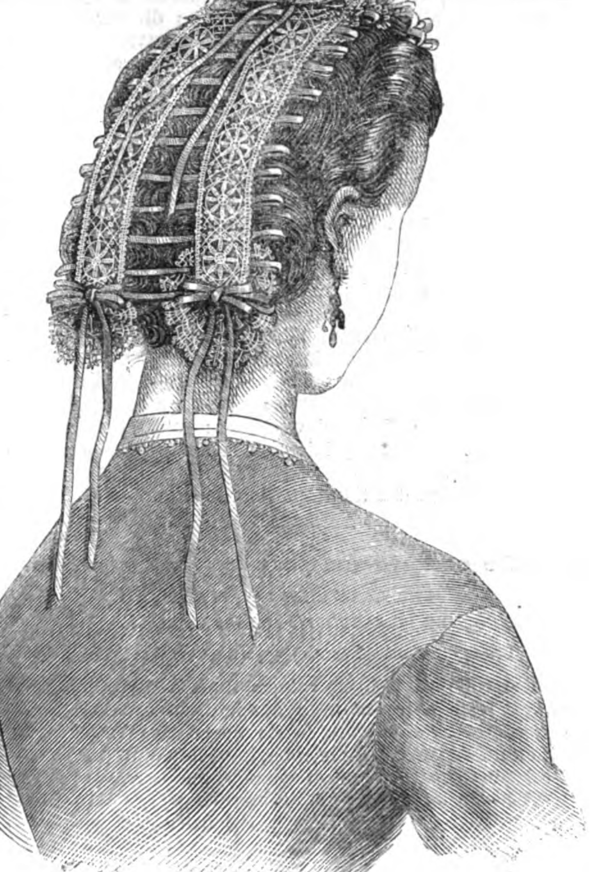
12 centimètres, la longueur des côtés de 9 centimètres. On double ce tulle avec du taffetas, on le recouvre avec des rubans entrelacés, ayant un centimètre de largeur; on le pose depuis l'étoile jusqu'au double point de la figure 24.

Essuie-plumes

EN FORME DE BOUQUET.

Les figures 58 à 61 (*verso*) appartiennent à cet objet.

Ce bouquet se compose d'un dahlia rouge, de cinq pâquerettes, de cinq fleurettes bleues et de feuillage le tout en drap découpé. Le cornet, imitant du papier blanc découpé à l'emporte-pièce, est fait en drap blanc; ce cornet est entouré d'une bande de drap noir déchiquetée, servant à essuyer les plumes. Pour faire ces fleurs on emploie tous les petits restes de drap dont on peut disposer.



COIFFURE SICILIENNE.

Dahlia. On découpe 13 pétales d'après la figure 58 pour le cercle extérieur, 7 pétales pour chacun des deux cercles suivants, d'après la même figure, mais en les taillant un peu plus petits pour chaque cercle; enfin on prépare huit feuilles ovales pour le centre, et quelques pistils en drap jaune, avec lesquels on forme une houppe que l'on fixe à la pointe d'une tige en fil d'archal ayant 12 centimètres de longueur. Autour de ce centre on place les pétales disposés en cornet. On entoure la tige avec de la laine rouge.

Fleur bleue. Pour chacune de ces fleurs, qui entourent le dahlia en alternant avec les pâquerettes, on coupe 9 pétales d'après la figure 59, puis une petite houppe ayant un centimètre 1/2 de longueur, composée de brins en soie, noirs et blancs; on fixe cette houppe autour d'une tige ayant 9 centimètres de longueur et on l'entoure avec deux rangs formés par les 9 pétales, que l'on ploie un peu sur la fente de la figure 59.

Pâquerette. Le centre se compose d'un disque en drap jaune, ayant 2 centimètres 1/2 de diamètre, que l'on *tend* sur une petite boule de ouate et qu'on lie autour de cette boule en la fixant à l'extrémité d'une tige dont la longueur est de 9 centimètres. Pour le reste de la fleur on emploie une bande de drap blanc ayant 12 centimètres de longueur, 3 centimètres 1/2 de largeur; on la découpe sur un côté, comme l'indique la figure 60, puis on la tourne tout près de la boule jaune.

On coupe en drap vert 12 feuilles d'après la figure 61, et l'on coud chaque feuille sur une tige qui doit atteindre sa pointe. Les fleurs et les feuilles sont disposées comme l'indique le dessin, et l'on entoure toutes les tiges avec de la laine verte.

Pour l'entourage du bouquet, on prend un disque de drap blanc ayant 18 centimètres de diamètre; on pratique

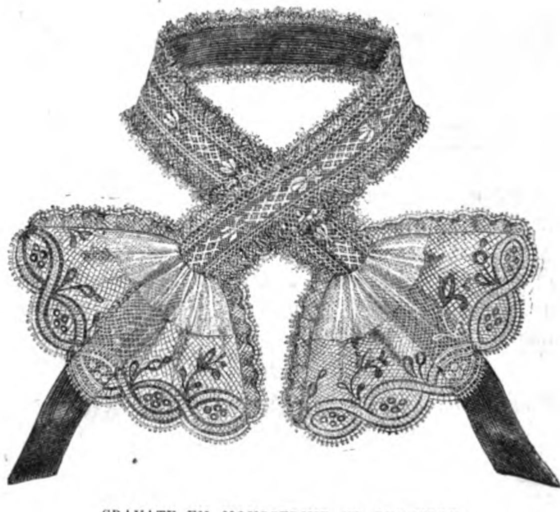


BONNET PAULA.

au milieu une ouverture suffisante pour passer la queue du bouquet; on enlève à ce disque une pointe ayant 12 centimètres de largeur sur son bord supérieur, et l'on coud ensemble les deux côtés transversaux du disque; on le découpe tout autour et l'on forme les deux rangs de petits trous ronds (voir le dessin). Sous cette garniture on pose une bande de drap noir plissée, ayant 5 centimètres de largeur et découpée sur son bord supérieur.



ROBE COUPÉE EN POINTE AVEC PÉPLUM, DE CHEZ Mme FLADRY, Rue du Faubourg-Poissonnière, 14.



CRAVATE EN MOUSSELINE ET DENTELLE.

Bonnet en forme de résille.

La figure 27 (*recto*) appartient à ce patron.

Il n'est pas de bonnet *négligé* qui soit préféré à la forme de la résille; notre modèle est fait en tulle blanc uni (servant de doublure) et tulle blanc à dessins. On peut faire ce bonnet au filet, et supprimer la doublure de tulle, ou bien en guipure sur filet, d'après un dessin que nous publierons prochainement.

On coupe le fond d'après la figure 27 qui en représente la moitié, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour l'ourlet inférieur servant de coulisse. Quand cet ourlet est fait, on y passe un ruban élastique, on fronce le fond depuis l'étoile jusqu'au point, on le *prend* entre les deux côtés d'une passe droite, ayant 3 centimètres de largeur, faite en tulle raide. Cette passe est recouverte avec un bouillonné, formé avec une bande pareille au bonnet,



ayant 48 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur, froncée sur chaque côté, laissée ouverte au milieu pour y passer deux rubans de velours ayant chacun 80 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur. Chaque ruban est fixé sur le bord inférieur de la passe, puis ramené au-dessus et noué.

Coiffure sicilienne.

La figure 28 (*recto*) appartient à ce modèle.

On coupe le fond de la coiffure d'après la figure 28 (qui en représente seulement la moitié) en tulle blanc, raide, pris double; on forme ensuite les pattes arrondies, qui retombent sur la tête. Ces pattes se composent d'un entre-deux de guipure ayant au moins 4 centimètres de largeur; des rubans de velours bleu ayant 1 centimètre de largeur sont posés en échelle sous ces deux pattes, les réunissent et se terminent à chaque bout en une bouclette ayant 4 centimètres de longueur; sur le bord supérieur, l'espace qui sépare les pattes est seulement d'un centimètre; il va s'élargissant, et, sur le bord inférieur, cet espace est de 8 centimètres. Le bord inférieur de chaque patte est garni avec une guipure froncée dont la largeur est de 4 centimètres et avec un nœud de ruban étroit à longs bouts. La couture des pattes, sur la passe de tulle raide, est cachée par une guipure froncée, pareille à la précédente, posée en biais, de façon à dépasser la pointe de la passe de presque toute la largeur, et à descendre sur les côtés longs des pattes, sur un espace de 3 centimètres environ. Sur le contour de chaque côté en biais de la passe, on pose 18 à 20 bouclettes de ruban bleu, ayant chacune 4 centimètres de largeur; enfin on pose au milieu de la passe une rosette en forme de demi-disque, faite avec des bouclettes de ruban et deux bouts chacun de 25 centimètres.

Bonnet Benoiton.

La figure 50 (*verso*) appartient à ce patron.

Les chaînes qui ont paru cet hiver sous le nom de chaînes Benoiton sont avantageusement remplacées sur ce bonnet par des entre-deux en guipure doublés de rubans; l'un de ces entre-deux entoure le chignon par derrière, l'autre tombe sur la poitrine par devant. Le bonnet se compose d'un fond rond, formé par des bouillonnés de mousseline, des entre-deux brodés et des entre-deux de guipure coupés d'après la figure 50, qui en représente la moitié; on le coud ensemble depuis 40 jusqu'à 41; le centre est en mousseline unie. Pour les bouillonnés qui l'entourent, on coupe des bandes de mousseline dont la longueur est pareille à celle de l'espace que les bouillonnés doivent couvrir, et la moitié de cet espace en plus; en d'autres termes, pour faire un bouillonné occupant un espace de dix centimètres, on prendra une bande ayant 15 centimètres de longueur. On fronce ces bandes destinées aux bouillonnés.

La garniture de devant repose sur une sorte de passe ayant un centimètre 1/4 de largeur, un peu pointue, coupée en tulle raide pris double et posée depuis le point de la figure 50. Sur cette passe on fixe une guipure légèrement froncée, ayant 4 centimètres de largeur, et un ruban un peu plus étroit plissé à plis doubles, puis on borde tout le fond avec de la guipure froncée. Sur chaque côté du centre uni on pose les brides fermées ayant l'une 68 centimètres, l'autre 1 mètre 66 centimètres de longueur. Chacune de ces brides est faite avec un entre-deux de guipure ayant un centimètre de largeur, doublé de ruban et garni de chaque côté avec une guipure de même largeur. Sur le bord extérieur du fond ces brides sont fixées encore une fois, la plus courte sur le double point, la plus longue sur l'étoile. On couvre le centre uni avec une rosette faite en guipure, dont le contour repose sur l'entre-deux brodé. Sur le milieu du fond on pose un nœud court, fait en ruban ayant 4 centimètres de largeur.

Bonnet Paula.

Un voile léger en tulle de soie, une passe pointue en ruban de taffetas bleu recouvert de tulle blanc entourant la tête en guise de couronne, tels sont les éléments de cette gracieuse coiffure.

Pour faire la passe on coupe en tulle blanc, raide, pris double, une bande ayant 3 centimètres de largeur, au milieu de laquelle on fait un pli pour former une pointe. Sur cette bande on fixe deux mètres de ruban bleu ayant 4 centimètres de largeur (*milieu* du ruban sur le *milieu* de la passe); on recouvre ce ruban avec du tulle de soie blanc, jusqu'à la place où se termine la passe; ce tulle de soie est froncé sur chaque côté. Le voile est fait avec un morceau de tulle illusion ayant 28 centimètres de longueur, 23 centimètres de largeur; on le borde tout autour (à l'exception de l'un des côtés courts) avec une ruche faite en tulle de soie, ayant 2 centimètres de largeur et surmonté de trois rubans étroits en velours noir. On fronce le côté non garni de telle sorte qu'il n'ait plus que 7 centimètres de largeur; on fixe le voile sur le milieu de la passe; sur cette couture on pose une rosette ayant 15 centimètres de longueur et 10 centimètres de largeur, se composant de 26 bouclettes ayant 4 centimètres de longueur, faites avec du ruban ayant 4 centimètres de largeur. Les rubans qui dépassent la poche après l'avoir recouverte sont noués sous le chignon.

Deux cravates en mousseline et dentelle,

MODÈLES DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

La figure 57 (*verso*) appartient à ce patron.

No 1. On prend un morceau de mousseline ayant 1 mètre 90 centimètres de longueur; on y forme des plis d'un demi-centimètre, lesquels doivent se diriger en sens inverse de chaque côté du milieu de la cravate. On coupe cette mousseline d'après la figure 57, qui représente la moitié de la cravate, et sous l'ourlet (surjet roulé sous le doigt) on coud une dentelle de Valenciennes ayant un centimètre de largeur. Un entre-deux en même dentelle est passé au milieu de la cravate; il est fixé par des bandes étroites, piquées, et la mousseline est découpée en dessous. Un ruban de taffetas rose, ayant 5 centimètres de largeur, posé sous l'entre-deux, dépasse la cravate en une bouclette de 7 centimètres de longueur.

No 2. Cette cravate se compose d'un entre-deux en mousseline brodée ayant 45 centimètres de longueur, auquel se rattache, à chaque bout, une bande de mousseline ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, 12 centimètres de longueur, garnie à l'une de ses extrémités avec une dentelle ayant 4 centimètres 1/2 de largeur; cette bande est froncée. Une dentelle assortie ayant un centimètre de largeur encadre l'entre-deux brodé: celui-ci est doublé avec un ruban violet, qui dépasse la cravate de 8 centimètres environ.

Ces deux cravates tiennent lieu de chemisette.

Robe coupée en pointe avec péplum.

MODÈLE DE CHEZ Mme FLADRY,
RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14.

Les figures 30 à 37 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette robe est faite en *sultane* mais à rayures noires; elle est fermée devant avec des boutons *camées* en bois noir sculpté. Le péplum (sorte de ceinture à basques), fait en même étoffe que la robe, tient lieu d'un pardessus; il est plus court devant et derrière que sur les côtés, où il est fendu et se termine en pointes ornées d'un gland en soie noire. La ceinture qui soutient les basques a 4 centimètres 1/2 de largeur; elle est ornée de soutache noire et au milieu, par derrière, d'une sorte d'écharpe ayant 5 centimètres de largeur, 1 mètre 25 centimètres de longueur, garnie de soutache et de glands. Une écharpe semblable, mais ayant 66 centimètres de longueur, cache l'extrémité de la ceinture sur le côté gauche.

Robe. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 30 à 32, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli de 3 centimètres sur les devants; ou coupe un morceau sans couture, d'après la figure 33, et l'on donne à tous ces morceaux la longueur voulue pour la taille, le patron n'ayant pu être publié dans toute sa hauteur; on devra aussi suivre les indications relatives au droit fil qui se trouvent sur le patron. La doublure de la robe est aussi coupée d'après les figures 30 à 33, mais doit dépasser la taille seulement de 5 centimètres. On coud dans chaque devant les pinces de la poitrine; on replie de 3 centimètres le bord du devant de droite, sur lequel on fait les boutonnières; le devant de gauche, qui croise de 3 centimètres sous le précédent, est doublé avec une bande d'étoffe coupée en biais, ayant 3 centimètres de largeur, et l'on y pose les boutons qui devront plus tard être continués à intervalles égaux, sur l'ourlet du côté de droite. On assemble les deux devants depuis l'étoile jusqu'au bord inférieur; on réunit tous les morceaux en rapprochant les lettres pareilles dans la couture réunissant le devant et le petit côté de devant (figures 30 et 31); il reste une fente de chaque côté, depuis la croix jusqu'au double point; dans cette fente on place une poche. Le bord inférieur (non fixé) de la doublure est ourlé; on pose un liséré sous l'encolure, et, sous le bord inférieur de la robe, on met une bande de doublure ayant 36 centimètres de hauteur et une bande coupée en biais, de même étoffe que la robe, ayant 8 centimètres de largeur. La manche, qui est pareille à celle du *corsage en tulle noir* publié dans le no 18, est garnie sur son bord inférieur avec sept bandes coupées en biais, divisées par un espace d'un centimètre, ayant chacune 2 centimètres 1/2 de largeur, pliées à moitié de leur largeur (c'est-à dire que l'on coud ensemble leurs deux côtés longs), puis fixées par une soutache noire posée au milieu. Sur le bord supérieur de la manche, avant de la fixer dans l'entournure, on pose une épaulette composée de bandes en biais pareilles aux précédentes, mais placées comme des bouclettes, tout près l'une de l'autre. Leur longueur est de 8 centimètres au milieu de la manche et diminue graduellement, de façon à n'être plus que de 5 centimètres sur les côtés. Deux bandes semblables garnissent l'entournure.

Péplum. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 34 à 36; la basque de derrière sans couture, d'après la figure 37 qui représente la moitié de cette basque. On assemble les figures 34 et 35, depuis 9 jusqu'à 10, les figures 35 et 36, depuis 14 jusqu'à 15 (depuis 15 jusqu'au bord inférieur il reste une fente); enfin on réunit les figures 36 et 37, depuis 11 jusqu'à 12. Avant de coudre ces deux dernières figures ensemble, depuis 12 jusqu'à 13, on forme un pli dans la figure 37 en faisant un ourlet étroit sur chaque bord depuis 12 jusqu'à 12, puis en posant la croix sur le point, 12 sur 12. On coud ce pli sur la ligne fine qui se trouve à cette place. Sous le bord inférieur des basques, on pose une bande d'étoffe coupée en biais, puis les bandes pareilles à celles des manches et enfin les glands. On plisse le bord supérieur des basques en posant les croix accompagnées de lettres sur les points qui portent les mêmes lettres: on coud ce *péplum* entre les deux côtés de la ceinture, qui a été coupée double.

L'abondance des dessins et des explications nous a obligés à placer dans le précédent numéro (26) les dessins et explications du *costume de voyage* et du voile dont le patron se trouve sur la planche jointe au présent numéro.

Le même motif nous fait remettre au prochain numéro (28) les dessins et explications de l'échiquier dont le patron se trouve sur la planche jointe au présent numéro.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Jupon en taffetas blanc, bordé avec deux volants tuyautés très-étroits. Robe en gaze de soie blanche lisse; chaque lé, arrondi sur son bord inférieur, est séparé du lé voisin sur une hauteur de 25 centimètres, et l'on aperçoit le jupon entre chaque lé de la robe, qui est, du reste, un peu plus courte que ce jupon, et bordée avec un ruban de velours rouge, posé entre deux dentelles blanches, étroites, remontant sur chaque couture. Au-dessus de la séparation qui divise les lés, se trouve un *chou* en ruban de velours, entouré de dentelles, et terminé par des glands en perles. Corsage décolleté, très-bas, complété par une chemisette décolletée, faite en mousseline plissée; l'encolure de la chemisette et celle du corsage sont garnies de rubans en velours rouge. Coiffure ornée de guirlandes de fuchsias.

Robe en sultane blanche, à triples rayures bleues, garnie avec trois biais de taffetas bleu. Paletot pareil garni comme la robe, formé avec de gros boutons de nacre blanche. Chapeau en tulle bleu. Ombrelle bleue, doublée de blanc, avec manche en bois sculpté.

MODES.

La mode est définitivement installée dans les petits chapeaux, les robes relevées sur des jupons pareils ou assortis, les pardessus pareils à la robe; hors de ces combinaisons il n'est point de salut, à moins qu'il ne s'agisse de paletots de cachemire noir, brodés en galons, soutachés de soie noire et perles de jais noires, tels enfin qu'on en a reçu les patrons et les dessins dans le no 18. (Voir le paletot-sac, paletot Corona, paletot O'Donnell.)

Les tout petits garçons, les petites filles et même les fillettes, portent beaucoup de robes en toile grise, ou toile écrue, *égayées* par des lacets en laine, rouges ou bleus, par des broderies en soutache de laine. Pour petite fille, on ajoute souvent un ruban de laine, ruché, remontant sur toutes les coutures de la robe, ou seulement en *tablier* sur le lé de devant.

Les robes courtes n'ont pas encore conquis droit de cité à Paris; mais, si l'on en juge d'après le nombre qui s'en prépare pour les bains de mer, on les verra prochainement acceptées ici. C'est de la mer aujourd'hui que nous vient la mode... on fait faire un voyage à une nouveauté quelconque pour la *bonifier;* c'est la mode, retour, non pas des Indes, mais des eaux.

J'ai été récemment prendre quelques notes chez Mme Fladry, couturière, rue du Faubourg-Poissonnière, 14; elle crée de charmantes garnitures, de jolies nouveautés, mais demeurant dans les limites d'un goût honnête et sûr. J'y ai vu deux toilettes que je vais décrire.

Une robe de taffetas vert-jaune (ancien vert), garnie, à la distance de 30 centimètres du bord inférieur de la jupe, avec un entre-deux en guipure Cluny blanche, ayant 6 centimètres de largeur. Sur chaque côté de cet entre-deux se trouve un ruban de velours ayant 2 centimètres de largeur, posé à plat, orné, de 5 en 5 centimètres de distance, avec un cabochon en nielle argent; à l'autre extrémité du ruban de velours une étroite guipure de Cluny ayant au plus 2 centimètres de largeur. Cette garniture compose un *tour de jupe* très-simple et très-élégant. Le corsage est en mousseline blanche, avec une ceinture Empire reproduisant la garniture de la jupe, ce qui lui donne une hauteur de 14 centimètres.

Une robe en gaze de Chambéry. Le jupon est en gaze de Chambéry à rayures blanches et cerise; par dessus une robe courte en gaze de Chambéry unie, toute blanche, relevée à la couture de chaque lé par deux plis arrêtés chacun par un gros bouton blanc en nacre. Ceinture Rubens, de même tissu que la robe, garnie de boules de soie blanche formant grelots; même garniture à l'épaulette et au bas de la manche du corsage.

Avec toute robe en tissu clair (gaze de soie, etc.), on porte une jupe de taffetas coupée en pointes; quand le corsage est pareil à la robe on le fait montant, avec un corsage de dessous, décolleté, en taffetas, ou bien décolleté, à manches courtes, avec guimpe montante, en mousseline, à manches longues. Cette dernière combinaison convient seulement aux jeunes filles et aux très-jeunes femmes. Auprès de cette mode, qui est très-*pensionnaire*, les corsages blancs, jadis réservés à la jeunesse, prennent un aspect de gravité.

On prépare des chapeaux ronds qui sont... le croirez-vous?... en toile cirée noire; on les appelle des chapeaux marins, et on les envoie à la mer, tout naturellement, en les garnissant avec un grand voile de gaze bleue. Si absurdes que me semblent ces chapeaux, je les préfère encore à ceux qu'on appelle *le Chinois* et *la Cloche bavaroise;* du reste, pour dire mon avis tout net, je trouve que ces trois formes sont affreuses, ce qui ne m'empêchera pas (n'ayant pas la prétention d'imposer mon



Leroy imp. Paris.

goût) de vous les faire *admirer* prochainement dans le journal.

Les petites filles ont, pour la rue, des costumes de bergères qui sont charmants; ils se composent d'un jupon de couleur cerise et d'une robe courte ou relevée par des choux ou bien des nœuds de ruban; point de pardessus (jusqu'à sept ans, en cette saison, les petites filles peuvent sortir sans pardessus); un chapeau de paille rond à bords roulés. Les petits garçons portent généralement des chapeaux sans ornements, en paille marron. E. R.

VARIÉTÉS.

LES ENNEMIS DES ROSIERS.

L'horticulture a ses luttes comme toutes les autres arènes, dans lesquelles les forces humaines se mesurent avec leurs ennemis, grands ou petits. Moi qui vous parle, et qui vis dans une retraite profonde, j'ai eu depuis six semaines des émotions, des emportements, des désastres, des déceptions, qui bouleversaient mon existence, et m'ont absolument empêché de me rappeler au souvenir des lectrices de la *Mode illustrée*. Elles remarqueront que je leur épargne un adjectif dont la répétition doit leur être fastidieuse; je ne dis pas les *aimables* lectrices: à quoi bon? N'est-il pas suffisamment démontré que mes lectrices sont bien aimables pour moi? Il est fort inutile de répéter à satiété ce qui est connu du monde entier.

En apprenant mes tourments, vous allez peut-être supposer, Mesdames, que la politique m'a atteint par le point vulnérable, qui s'appelle la Bourse, avec lettre majuscule ou minuscule? Vous imaginerez que mes emportements étaient causés par certain ministre étranger, dont on s'est beaucoup occupé depuis deux mois? Vous vous direz que l'ami Sainfoin avait sans doute engagé ses capitaux à la hausse, quand la baisse est survenue, et, sévissant à la Bourse sise rue Vivienne, s'est introduite dans tous les porte-monnaie? Et vous m'accorderez une marque de sympathie, en vous apitoyant sur mes désastres financiers.

Vous n'y êtes pas; j'ai été, il est vrai, la proie de rongeurs, mais ils étaient étrangers au règne financier, ou *boursier*, proprement dit; j'ai subi du déport, j'ai beaucoup de découvert, et peu de rapport, mais je ne connais que par ouï-dire les trafics du temple grec (j'espère que l'on ne me soupçonnera pas de tenter un calembour) qui s'épanouit place de la Bourse.

Mes angoisses, ma colère, mes déceptions, ont eu mon jardin pour théâtre, et pour cause mes rosiers; c'est dans cette enceinte que s'est concentrée mon existence, et que règnent mes plus chers intérêts; c'est là que s'est déroulé le drame dont je veux vous raconter les péripéties, avec le désir et l'espoir de vous faire profiter de mon expérience.

J'avais été forcé, pour des motifs dont l'énonciation ne vous offrirait aucun intérêt, de me séparer de mon jardin pendant un mois; je l'avais confié à la surveillance et aux soins d'un confrère; mais rien ne vaut l'œil du maître, j'en ai acquis l'amère conviction.

J'ouvris la porte de ma demeure, le 19 mai; mon confrère, éminemment utilitaire, me présenta avec orgueil les planches de légumes, qui étaient dans une situation prospère; les petits pois fleurissaient; les fraises rougissaient en se cachant sous leurs feuilles, comme les belles dames sous leur éventail; les choux s'épanouissaient vaniteusement, les navets se gonflaient, les oignons criblaient le sol de leurs pointes aiguës; tout venait à point, et je n'eus qu'à approuver en traversant le potager.

Mais j'avais hâte de visiter mes rosiers; je me précipitai vers le parterre..... Là m'attendait un spectacle à jamais lamentable.

Chaque touffe greffée, ou franche du pied, offrait à l'œil une boule enduite de fils gommeux, sous lesquels fourmillait une population hideuse de chenilles de toutes couleurs, de larves de toute dimension; tout cela rongeait, taillait, dévorait les jeunes pousses, choisissait les feuilles les plus larges, pour en coller les deux côtés avec un art que je n'hésiterais pas à qualifier de diabolique; moyennant cette petite préparation, la feuille passait à l'état de cornet, dans lequel la larve, quelle qu'elle fût, filait à la fois et des jours sans nuage et un perfide cocon. Quelques-unes de ces espèces malfaisantes ne se contentent pas même de cette demeure, suffisamment confortable pourtant; elles poussent l'esprit de prévoyance, d'égoïsme et d'indélicatesse, jusqu'à s'introduire dans une branche jeune et tendre, et rongent l'intérieur, en le creusant au fur à mesure, de façon à le métamorphoser en un étui, dont les parois les enserrent mollement et représentent pour l'agrément de l'usage ces excellents fauteuils capitonnés que vous aimez tant, Mesdames, et qui soutiennent à la fois votre tête, votre dos et vos bras.

Ainsi exploité, que peut faire un pauvre rosier?.... Vous le devinez, hélas! il dépérit, en attendant qu'il périsse, et cela ne peut manquer, à moins qu'il ne lui arrive un protecteur et un vengeur. Le pauvre petit bouton qui surmonte la tige percée par l'infâme chenille se penche languissamment; il pâlit, jaunit, enfin se dessèche et tombe.

Quant aux feuilles du rosier, les unes sont la proie d'insectes gloutons, qui mangent tout sans examen et laissent seulement les nervures, qu'ils ne pourraient digérer, et que pour cette raison ils s'abstiennent d'attaquer; d'autres insectes, plus gourmets, plus délicats, fins connaisseurs, se bornent à *goûter* les feuilles et à enlever partout le morceau qui représente pour eux l'aile de perdreau.

Il était temps que le vengeur arrivât... Et encore, en examinant le piteux état de ces arbustes, c'est tout au plus si je pouvais me dire qu'il n'était pas trop tard. Là se trouvait réunie, en effet, la compagnie la plus nombreuse, la plus compliquée, la plus hétérogène, qui se puisse imaginer; les myriades de pucerons, sécrétant du sucre, avaient attiré des fourmis; les mouches qui venaient déposer leurs œufs, lesquels devaient produire une génération de chenilles, destinées à leur tour à se transformer en papillons, avaient donné à penser aux araignées, qui s'étaient dit qu'il y avait là de bons coups à faire, et qui avaient dressé leurs filets, je veux dire leurs toiles, — dans toute la direction.

Vous jugez de l'effet produit sur l'arbuste par cette aimable réunion; les feuilles, les jeunes tiges, les branches elles-mêmes, étaient couvertes d'un enduit visqueux, auquel la poussière s'était attachée, de façon à produire une couche qui fermait hermétiquement tous les organes respiratoires de chaque rosier: leur situation n'était plus tenable.

Que faire?

Je ne connaissais pas même le nom de mes ennemis; j'ignorais complétement la stratégie qui devait m'aider à les écarter. Je me livrai à mon inspiration. Elle s'écriait: Sus aux ennemis!.... Et je me jetai tête baissée dans la mêlée, ce qui est, je crois, le meilleur procédé pour lutter, nonobstant les inventions nouvelles et les théories écrites sur l'art de combattre.

Dans toute œuvre nuisible, malfaisante, ténébreuse, il importe au système de la défense d'introduire avant tout l'air et la lumière; enlevez aux méchants la protection des ténèbres, vous leur faites perdre leur arme la plus puissante; exposez-les au grand jour, vous préparez leur destruction. Transportant du domaine moral dans l'ordre matériel cette doctrine qui m'est démontrée infaillible, et l'appliquant à la préservation de mes rosiers, j'ai tout d'abord séparé leurs branches, agglutinées, réunies entre elles par mille fils à peine perceptibles. Cela fait, j'ai procédé par l'amputation, portant le fer et la destruction dans ces tribus dévastatrices. Mon principal..... autant dire de suite mon unique instrument, a été une paire de ciseaux bien solide, un peu trapue, pas trop longue, afin de pouvoir la manier sans fatigue...., partant sans relâche.

Toutes les feuilles dont les parois étaient collées ensemble, ou bien réunies deux par deux, ont été dépliées, séparées, visitées, nettoyées de la larve qui s'y trouve immanquablement; les tiges percées, bien reconnaissables à leur gonflement maladif, ont été coupées; coupés aussi les boutons jaunis, desséchés, qui ne causaient plus qu'un inutile encombrement; coupées les feuilles à demi dévorées, qui fatiguaient l'arbuste, et, loin de pouvoir contribuer désormais à l'orner, lui donnaient un aspect dévasté. Il est bien entendu que les tiges *piquées* étaient coupées sur toute la longueur de l'excavation creusée par l'animal pervers qui y avait élu domicile. Les ciseaux s'arrêtaient seulement quand ils avaient atteint la partie saine de la tige.

Il a fallu visiter une à une chaque feuille et chaque bouton de chaque rosier, après l'avoir délivré de l'amas inextricable qui grouillait, fourmillait, prospérait, s'ébattait dans les branches agglomérées, chaos composé d'insectes nés et à naître, de larves retenues par des cocons, de chenilles de toute dimension, de mouches, de pucerons, de fourmis et d'araignées. Ceci était le gros de la besogne, auquel succéda le détail minutieux.

Quelques chenilles ventrues, noires ou brunes, à points jaunes, s'étalent effrontément sur ces feuilles; mais il en est de plus modestes, ou qui sont plus prudentes. Celles-ci, pour mieux cacher leurs ravages, prennent la livrée de l'arbuste qu'elles vont exploiter; ce système se retrouve ailleurs encore que chez les hyménoptères; il est d'usage, en effet, que l'on adopte la couleur de l'individu dont on espère tirer quelque chose, et ce n'est pas seulement chez les insectes que l'on rencontre les lâches caractères, toujours prêts à prendre la livrée du courtisan..... pour mieux gruger celui dont ils portent la couleur. Quand ils n'ont plus rien à attendre, quand ils n'espèrent plus rien gagner, ils changent de nuance, toujours comme les chenilles, qui, en passant d'une feuille à une autre, prennent une teinte plus ou moins verte. Cette précaution préserve leurs jours jusqu'à un certain point; il est assez difficile d'apercevoir ces insectes, qui sont d'une nuance complétement semblable à celle de la feuille qu'ils dévorent, et qui poussent le luxe des précautions jusqu'au soin de se placer en dessous de la feuille, le long de la nervure avec laquelle on les confond souvent. Là encore l'analogie est frappante: ils agissent en *dessous*, toujours comme les courtisans, auxquels je leur ai fait l'injure amère, mais juste, de les comparer. Ils ont, comme ceux-ci, l'allure oblique, rampante; comme ceux-ci, ils sont mous, flasques, ils ne résistent pas, et se laissent écraser, sans laisser d'autre trace qu'un peu de fange.

Dès la première opération (l'échenillage en gros) mes arbustes reprenaient des forces; leur langueur se dissipait, ils entraient visiblement en convalescence; mais ils étaient encore bien faibles, et mes secours leur étaient indispensables pour les aider à lutter contre leurs ennemis. C'est alors que je pratiquai l'échenillage en détail, répété quatre à cinq fois par jour. Je visitais les arbustes un à un, et partout où j'apercevais une feuille pliée, deux feuilles collées, une chenille impudente, une chenille mieux avisée, une larve gisant dans son cocon, comme une momie dans ses bandelettes, mes ciseaux faisaient leur office..... Vous devinez le reste. Amputation des feuilles entamées, décollation des chenilles, les larves pourfendues de part en part, telles étaient les diverses péripéties du drame en cinq actes et en plusieurs tableaux dont mon jardin était le théâtre quotidien.

Soumis à ce traitement énergique, dépouillés de certaines feuilles qu'ils remplacèrent bientôt avec usure, mes rosiers prirent bien vite un aspect de prospérité qui rétablit l'équilibre dans mes esprits troublés. Ils semblaient me remercier du secours que je leur avais prodigué, et me promettre de croître et de fleurir. Ils tiendront amplement leur promesse.

Mais les ennemis des rosiers ne sont pas tous représentés par les larves noires ou rouges, par les chenilles vertes, ou noires et poilues, ou blanchâtres, ou jaunes; ils ont encore d'autres persécuteurs, plus incommodes même que les précédents, moins aisés à détruire, échappant à la répression par leur ténuité même; je veux parler des pucerons, cette lèpre vivante des rosiers, qui se multiplie en des proportions dont la statistique exacte causerait des vertiges. Ils s'installent par légions innombrables sur les jeunes pousses, sécrètent une liqueur sucrée qui forme en séchant, et par l'adjonction de la poussière, une croûte gommeuse, essentiellement préjudiciable à l'arbuste, qu'ils épuisent encore par la succion. Comment les attaquer? Ils sont partout, et leur nom est légion! Vous les voyez sur les tiges, sur les boutons, sur et sous les feuilles à la fois, s'attaquant surtout à tout ce qui est faible dans l'arbuste.

Eh bien! j'ai eu une inspiration! Voyant que les pucerons supportaient très-philosophiquement, et même en apparence très-aisément la fumée de tabac, qui est cependant réputée mortelle pour eux (c'est un bruit qu'ils ont fait courir), je me suis dit qu'il fallait chercher et trouver un autre moyen, pour les séparer violemment des tiges qu'ils épuisent. Je me suis souvenu qu'il existait des brosses, qui vous sont particulièrement connues, Mesdames, dont vous faites usage pour nettoyer un tissu fort cher, et qu'il importe par conséquent de manier avec énergie et délicatesse. C'étaient là les deux termes du problème que je m'étais proposé; je voulais attribuer l'énergie à la répression des pucerons, et garder la délicatesse pour les rosiers. Je me suis approvisionné d'une brosse de chiendent, en me disant que les végétaux n'éprouveraient pas de répugnance pour le contact d'un végétal, et j'ai brossé mes rosiers. Mais ce sont surtout les pucerons qui l'ont été (brossés). Figurez-vous une pluie d'insectes, un déluge de pucerons violemment enlevés aux tiges sur lesquelles ils pullulaient, et tombant comme une petite grêle sur la feuille de papier que j'avais eu l'attention de placer au pied de l'arbuste, pour recevoir tous ces parasites. Un grand nombre essayait de se raccrocher aux branches..... Mais, bah! il suffisait de secouer doucement l'arbuste, pour leur faire perdre ce point d'appui provisoire; leur principale force de résistance est, en effet, représentée par la glu qu'ils produisent, et qui les fixe sur les parois glissantes des tiges. Cette force une fois perdue, il est bien aisé de les faire dégringoler. Une pluie bienfaisante a bien voulu seconder mes efforts; elle est venu laver les traces, et emporter les immondices de cette population déplaisante. Mes rosiers se portent bien désormais..... Je souhaite que vous puissiez en dire autant des vôtres.

Outre ces ennemis classés dans le règne animal, il en est d'autres encore, qui semblent inexcusables, car, végétaux eux-mêmes, ils attaquent et détruisent des végétaux. Il y a longtemps qu'on en a fait l'observation: les guerres civiles sont les plus cruelles et les plus implacables de toutes les guerres.

Des parasites végétaux désignés par les termes génériques: la *rouille*, — le *blanc*, se forment dans l'arbuste, et produisent sur les feuilles, à la ramification des tiges, des taches jaunes, ou couleur brique, qui se propagent très-rapidement, et tuent le rosier en le faisant mourir d'épuisement. C'est une sorte de peste, dont il faut enlever les pustules; là encore les ciseaux doivent intervenir, pour retrancher toutes les feuilles, toutes les tiges atteintes par la maladie, qui se communiquerait infailliblement à tout l'organisme de l'individu. On formera un

amas avec toutes ces feuilles, et l'on y mettra le feu, sous peine de voir la contagion se propager.

Le *blanc*, autre forme du même fléau, s'étend sur les feuilles et les tiges les plus tendres et les plus jeunes. Imaginez un immense filet composé de linéaments presque invisibles à l'œil nu, qui englobe toutes les parties jeunes de l'arbuste; les feuilles perdent leur éclat naturel, se recoquillent sur elles-mêmes, prennent un aspect désolé et navrant; la teinte générale devient blanchâtre; il n'est pas d'autres remèdes à appliquer que celui indiqué pour la *rouille*.

Après avoir ainsi délivré mes rosiers de tous leurs fléaux, j'aurais été bien aise de connaître au moins le nom des ennemis que j'avais combattus et vaincus; j'ai feuilleté inutilement bon nombre de gros livres fort savants, dont je ne vous dirai pas le titre, eu égard justement à leur inutilité; il m'était impossible de me retrouver dans tous ces coléoptères, orthoptères, thysanoptères..... et autres *tères*, dont je vous tairai les noms. Mais j'avais reçu le tome II du *Manuel de l'Amateur des Jardins**, par MM. Decaisne et Naudin; ce livre me ravit toujours d'aise par la clarté de sa méthode, l'exactitude de ses renseignements; j'y trouvai enfin ce que je cherchais; nos ennemis, Mesdames, — pardon, je m'identifie trop avec mes rosiers, — les ennemis de nos rosiers s'appellent les *tenthrèdes*, ou bien encore les larves des papillons. Ce renseignement m'a satisfait. On n'est pas fâché, au lendemain de la victoire, d'apprendre à qui on a eu affaire. Mais c'est égal, il me paraîtra toujours plus facile de désigner mes ennemis par le mot de *chenilles* que par celui de *tenthrèdes*; il me serait tout à fait impossible de substituer au mot *écheniller* celui de *tenthrédessier*. Que dirait l'Académie d'ailleurs? Hum! hum! Je crois qu'elle me donnerait raison, et me permettrait de continuer à employer le vieux mot dont je persiste à faire usage.

Et maintenant que je vous ai éclairées sur ces dangers divers, en vous indiquant les meilleurs moyens à employer pour les écarter ou les diminuer, permettez-moi de vous quitter pour aller à la chasse des chenilles..... je veux dire des tenthrèdes.

E. R. SAINFOIN.

* 2 volumes chez Firmin Didot, prix : 15 francs.

MUSIQUE.

J'ai souvent signalé à l'attention de nos lectrices les publications faites par M. Maho, Faubourg-Saint-Honoré, 25, l'un des plus intelligents et des plus compétents éditeurs de Paris; je leur ai indiqué, entre autres, les belles partitions à quatre mains de la *Flûte enchantée*, de Mozart; le *Freischütz*, de Weber; *Les Noces de Figaro*, de Mozart; *Don Juan*, de Mozart; cette collection vient de s'augmenter du *Barbier de Séville*, de Rossini.

Tout le monde ne peut chanter une partition, en la feuilletant; les partitions pour piano seul ont été jusqu'ici assez mal *arrangées*, et réduites, en tous cas, de façon à donner une notion fort inexacte de l'œuvre que l'on désirait connaître. Il faut pourtant voir, étudier soi-même une partition, pour la bien connaître et pour pouvoir en apprécier toutes les beautés. En dehors de cette étude *personnelle*, il n'est qu'un chaos, dans lequel surgissent çà et là quelques morceaux que l'on remarque, parce que les orgues de Barbarie s'en sont emparés; mais à part la cavatine du ténor, la *stretta* de la prima dona, que reste-t-il des opéras que l'on entend? Les morceaux d'*ensemble*, les chœurs, les trios, les quatuors, demeurent inconnus.

Les partitions à quatre mains publiées par M. Maho comblent cette lacune regrettable de l'enseignement musical. Ces partitions ne sont pas une *réduction*, c'est l'œuvre elle-même telle que l'a conçue son auteur, qui se révèle sous les vingt doigts des deux musiciens; pour peu que ceux-ci aient le respect de l'art, et s'appliquent à rendre simplement la musique placée devant eux, on assiste en réalité à la *représentation* de l'opéra, car l'œuvre est complète; on ne court pas le risque de trouver, comme je le constate, entre autres, dans une partition pour piano seul (qui n'a pas été publiée chez M. Maho), la sérénade de *Don Juan* représentée uniquement par l'accompagnement de mandoline de ladite sérénade; l'accompagnement est agréable sans doute, mais enfin il n'est que l'accessoire.... et, je le répète, la sérénade elle-même n'est pas indiquée.

Les déceptions de cette nature ne sont pas à redouter dans les partitions publiées par M. Maho; là tout est scrupuleusement exact, parfaitement adapté aux quatre mains; et à ce sujet qu'il me soit permis de dire ici à nos lectrices, que les morceaux joués à quatre mains sont l'un des meilleurs exercices, pour acquérir l'apomb, la mesure, le style, inséparables d'une bonne exécution. La personne la plus habile doit, en général, se charger de la seconde partie; elle représente, suivant la comparaison énergique de mon vieux maître allemand, elle représente, dis-je, le *cocher*, le conducteur de l'entreprise; la première partie en est l'attelage. C'est à la *basse* qu'il appartient de régler, de maintenir la mesure, de presser ou de ralentir le mouvement. On suppose, en général, que cette partie, moins chargée de notes, doit être exécutée par la personne qui est la moins habile; c'est là une erreur radicale. Les plus grandes, difficultés, au piano, ne sont pas celles que l'on classe parmi les difficultés purement mécaniques; l'ordre, la clarté, sont le principal, et l'on ne peut les obtenir sans une mesure rigoureusement maintenue. Que l'on suppose à la première partie d'un morceau à quatre mains, un pianiste habile, allié à un croque-notes, qui se sera chargé modestement de la basse; le premier sera complétement paralysé par son confrère; il se trouvera entraîné dans une série d'erreurs baroques, de non-sens musicaux, dus uniquement à l'insuffisance de la personne placée à la basse. La basse est, il ne faut pas l'oublier, et soit dit sans jeu de mots, la base même de la musique. Pouvez-vous imaginer un édifice sans base?.... Il peut plutôt se passer de son couronnement, qui est la première partie dans un morceau à quatre mains; oui, certes, si je devais faire ce choix douloureux, je préférerais encore entendre un *primo* escamoter quelques notes, manquer quelques traits, laisser tomber quelques trilles, plutôt que d'entendre la musique lamentable, produite par l'inexpérience du *secondo*. Que dis-je, la musique! Je profère là un blasphème que je me hâte de rétracter, car ce tapage antimusical n'est plus qu'une horrible cacophonie, capable de mettre un auditoire tout entier en fuite.

Ne l'oubliez donc pas, chères lectrices; quand vous lirez les partitions que je vous recommande, la plus habile d'entre vous deux se chargera de la seconde partie.

EMMELINE RAYMOND.



N° 68,931, *Charente-Inférieure*. Impossible de porter en été des chapeaux de velours noir, ou autre, quelle que soit leur forme. — *N°* 69,513, *Mayenne*. On recevra plus tard. — *La Chaux-de-Fonds*. La place est prête dans l'album. Merci mille fois pour cette chaleureuse sympathie. — *N°* 14,459, *Paris*. Ainsi que je le répète bien souvent, il est complétement impossible de répondre dans le *prochain*, ni même dans le *second* numéro. Le châle carré en grenadine, ou long, en cachemire, selon les saisons, est plus *deuil* qu'une confection. — *Narbonne*. Parfaitement; c'est une bonne couturière. — *N°* 68,063, *Rhône*. La promesse n'était que conditionnelle, car il fallait avant tout s'assurer que cette nouvelle intention répondait à son programme; ce n'est pas par *oubli* qu'il n'en a plus été fait mention, mais uniquement parce qu'il n'y avait pas lieu de *recommander* ladite invention. — *N°* 84,810, *Ardennes*. On reçoit chaque année au moins un dessin de calotte; on en recevra, mais non de suite. — *N°* 63,915. On peut, en effet, faire une robe en mousseline blanche, et la porter avec un paletot pareil, fixé par une ceinture; on ne peut doubler le paletot, si l'on ne double pas la robe; la garniture doit être semblable à celle de la robe : guipure ou dentelle, posées sur un ruban. Il me serait complétement impossible de prévoir dès à présent quel sera, l'hiver prochain, la mode des robes et celle des vestes. Je pense que 2 mètres 50 centimètres de velours suffiront pour une veste courte. Je ne connais pas lesdites cages; en tous cas, je crois qu'il faut surseoir à la préparation des robes destinées à l'hiver prochain, car la mode est dans un moment de transition. — *N°* 61,253, *Yonne*. Oui, pour la robe en poult-de-soie noir, avec un paletot pareil..... Mais, vu la saison, il serait préférable de mettre une robe en *byzantine*, ou bien en grenadine de soie. Oui pour le chapeau. Un deuil de beau-père se porte un an, comme un deuil de père. Il ne dépend pas de moi d'avancer la date des réponses. — *J*..... On saupoudre. A six ans, une petite fille ne porte pas de talma en piqué blanc; en été, elle peut se passer de pardessus. Convertir le petit paletot en veste. Je ne connais pas ces cages, et ne saurais indiquer un remède pour cet inconvénient. — *N°* 74,425, *Algérie*. Des descriptions, plus longues même que celles pouvant figurer aux renseignements, seront toujours moins instructives qu'un dessin; or on recevra avant le mois d'octobre plusieurs toilettes de mariées. Oui pour les échantillons. Pour la mère de la mariée, moire antique mauve ou verte. On met toujours les lés d'une robe *égaux* sur le bord supérieur; par conséquent, on égalise le bord inférieur. — *N°* 12,967, *Montmartre*. Nous nous occupons de cet objet..... mais il n'est pas toujours facile de rompre avec la routine. — *N°* 14,987, *Espagne*. S'adresser à M. Combier, libraire, à Valence. Il nous est impossible de répondre dans le prochain numéro. — *N°* 81,634, *Basses-Pyrénées*. On porte un an le deuil d'une grand'mère, ou pendant six mois, suivant les coutumes du pays que l'on habite. — *N°* 17,269, *Loire*. On ne peut faire ce changement. — *N°* 3,235, *Paris*. Ce patron a été publié l'été dernier, — vient d'être publié dans la 6e livraison des *Patrons illustrés*, est publié dans ce n° 27; rien ne s'y oppose. — *N°* 17,405, *Italie*. Pas immédiatement. — *N°* 78,330, *Lot*. Les hautes dentelles peuvent servir uniquement à garnir des mantelets en dentelle. — *N°* 85,964, *Doubs*. On ne fait plus de cols avec mélange de mignardise; plus tard pour les travaux en laine, car nous devons nous occuper maintenant des objets d'été. — *N°* 72,631, *Indre-et-Loire*. On pourrait peut-être faire, avec les crêpes de Chine teints en noir, de petits paletots courts, non ajustés, semblables à ceux qui se font maintenant en cachemire; la frange pourrait servir de garniture; mais, si le crêpe de Chine est uni, il faudrait orner le paletot de passementerie et de jais, ce qui re viendrait peut-être à un prix assez élevé. Au surplus s'adresser à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour cette transformation. Savon de miel, et farine d'amandes pour les mains; la poudre de riz n'y peut rien et serait d'ailleurs bien incommode. Il faudrait donc se condamner à l'oisiveté, sous peine de laisser partout des traces de poudre? M. Sainfoin sera très-sensible à ce souvenir. En ce moment, l'on ne peut se hasarder à lui demander quelque chose. Il défend ses rosiers contre la myriade de chenilles qui est due à la tiédeur de l'hiver..... Et, comme il massacre du matin au soir, je puis dire sans lui faire tort, qu'il est d'une humeur massacrante. Merci pour l'approbation accordée aux deux derniers romans; merci aussi pour le logogriphe qui sera prochainement examiné. — *N°* 16,216, *Vendée*. Ce serait bien le cas, ou jamais, de broder une portière en tapisserie dessins Louis XIII, soit par bandes, soit entièrement en tapisserie, ou bien de recouvrir un ancien fauteuil avec une tapisserie copiée sur les dessins de l'époque; il suffirait d'envoyer à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14, 1° la date du fauteuil (afin qu'elle assortisse le dessin de la tapisserie); 2° la dimension du siége et du dossier prise en long et en large. Mille compliments au nom de la conformité de goûts, et remercîments pour l'approbation. — *N°* 71,597, *Pas-de-Calais*. Les paletots sont bien plus généralement portés que les talmas ou rotondes; je crois qu'ils ne passeront pas de mode d'ici à quelque temps. — *Calvados*. On ne porte pas de rotonde en moire. Il nous est impossible de faire dessiner des écussons spéciaux pour chacune de nos abonnées. La recette pour teindre la mousse en vert a été publiée plusieurs fois; voir aux tables des matières des années précédentes. — *N°* 27,180, *Sarthe*. L'ouvrage est parfait, et je ne saurais assez remercier mon aimable filleule de son envoi. Il en est des ouvrages comme des tissus, qui changent de nom suivant les magasins. On a donné à ce point bien des désignations, et l'Allemagne qui, je crois, l'a inventé, le désigne par ces mots : *point d'épine*. — *N°* 70,383, *Nord*. Les résilles *frisées* sont on ne peut plus mal portées. La robe pourrait se risquer dans ces conditions, mais non avec le ruban cerise. Quand on portait beaucoup de châles, on pouvait utiliser même ceux qui avaient servi pour un deuil; il n'en est plus de même aujourd'hui; les châles doivent attendre des temps meilleurs, avec patience et philosophie. On ne porte pas de corsage en piqué blanc. On ne fait guère entièrement en tapisserie des tapis de table, qui seraient trop roides; on se borne à encadrer avec une bande en tapisserie un tapis en reps ou velours de laine. On ne nous désigne pas le numéro, pour lequel on envoie un timbre insuffisant, du reste, le prix du numéro simple (sans planche de patrons) étant de 25 centimes, ainsi qu'on peut le voir en tête de chaque numéro.



Je suis jeune toujours et mon sourire est doux;
Comme un rayon d'avril j'embellis la chaumière,
Et, jusque sur les flots d'une mer en courroux,
Au mousse je redis: Tu reverras ta mère.
Je plane sur les nids, sur les riants berceaux;
Je fais battre le cœur des jeunes fiancées,
Et le pauvre lui-même, accablé par ses maux,
M'entrevoit radieuse au fond de ses pensées.

Placez diversement mes neuf pieds, cher lecteur:
Sous le ciel d'Orient je suis un grand royaume;
Je suis le nom béni du divin Créateur;
Le riche et vert tapis dont la fleur vous embaume;
L'humble palais du nègre; un conquérant romain;
De vos épis dorés l'aimable protectrice;
Ce qu'habitent souvent le chevreuil et le daim;
Cette arme dont Gessler voulait faire un supplice;
Je me tiens au sénat; l'on m'observe à la cour;
Je suis un animal peu propre à la manœuvre;
Le dieu qui de vos champs fait son riant séjour;
Meyerbeer et Mozart font pour moi des chefs-d'œuvre;
Que vous dirai-je encor? j'abrite le cerveau;
Ma liqueur à Noé fit perdre la mémoire;
Au port, malgré les vents, je retiens le vaisseau;
Ville, de nos croisés je rappelle l'histoire;
Et mon rapide cours vous entraîne au tombeau.

CAROLINE.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Dé-mon*.

AVIS.

Nous publierons, avec le n° 29, la 8e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants : Jupon coupé en pointes. — Robe pour petite fille de deux à quatre ans. — Veste brodée. — Chapeau Paméla. — Dessins de soutache pour robes, jupons, etc.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

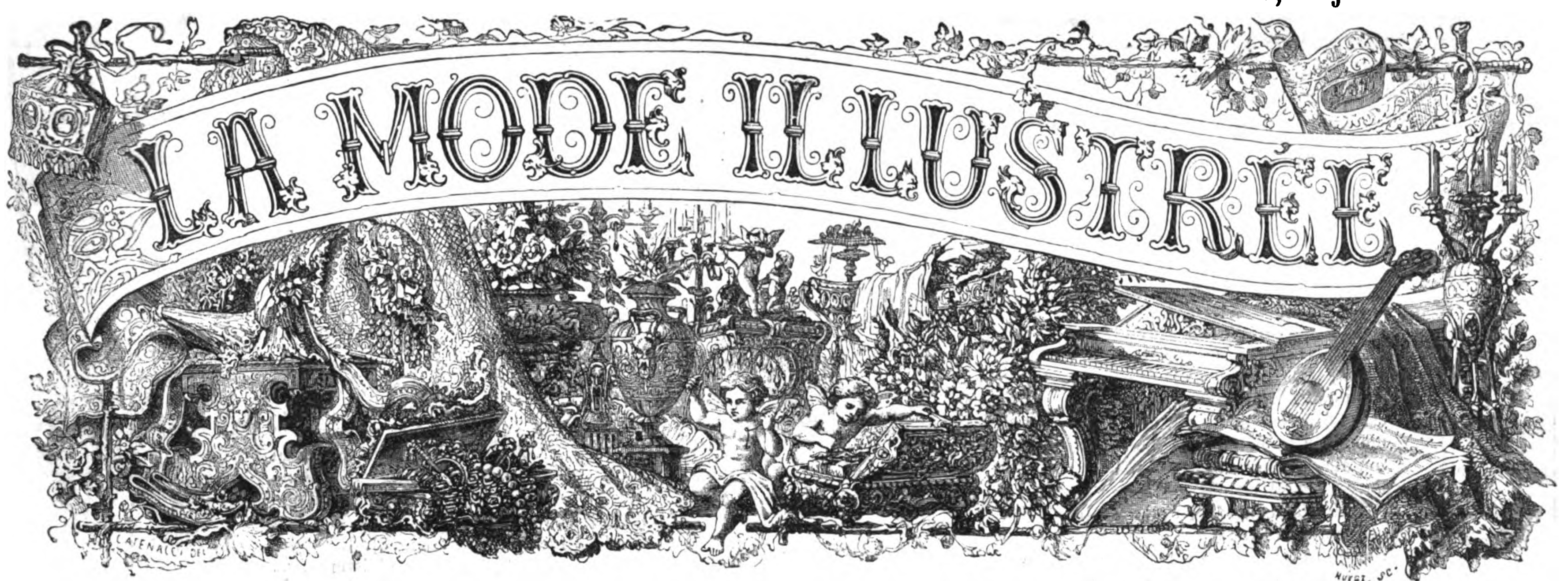


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les enfants sont toujours prêts à s'émanciper.



N° 28. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 8 juillet 1866.



Le numéro, vendu séparément, **25 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, **50 centimes.** AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Deux corsages décolletés.

N° 1. *Corsage en mousseline blanche*, plissé à plis creux, perpendiculaires, ayant 2 centimètres de largeur; sur l'encolure, entre chaque pli, se trouve une bouclette de ruban bleu, en taffetas; un entre-deux en guipure, doublé de ruban bleu, simule une berthe carrée; manches courtes, ornées d'entre-deux et de guipure. Ceinture bleue, ornée de 3 bouclettes de ruban.

Une guimpe montante à manches longues, dont nous publions le dessin, transforme ce corsage décolleté en corsage montant; les ornements de la guimpe sont pareils à ceux du corsage.

On porte des corsages décolletés, en mousseline blanche, avec toutes les jupes en étoffe de nuance claire.

La doublure de ce corsage est plat; les plis sont faits dans la mousseline, *avant* de couper le dessus du corsage.

N° 2. *Corsage en mousseline blanche*, bordé de ruban de velours noir, ayant 2 centimètres de largeur, et orné de nœuds de même ruban; au milieu, par devant, se trouve un entre-deux en guipure; la berthe-fichu suit le corsage par derrière, est fixée sur les épaules et croise par devant; les pattes de velours servant à fixer cette berthe sont ornées d'une rosette en guipure blanche.





N° 1. DEUX CORSAGES DÉCOLLETÉS, MODÈLES DE CHEZ Mme FLADRY, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, 14. N° 2.

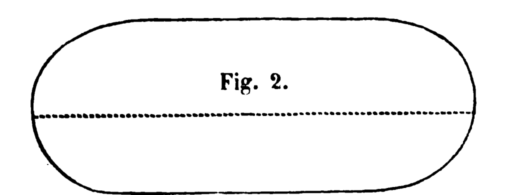
L'ART DE LA COUTURE.

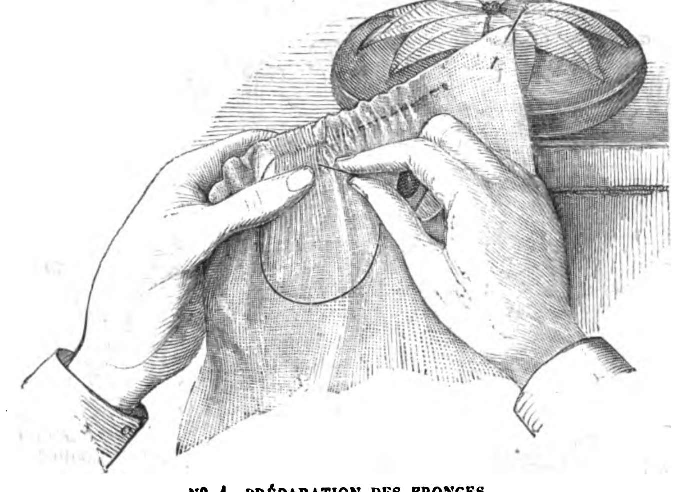
III.

Avant d'aborder les détails dont nous allons nous occuper, disons quelques mots du terme par lequel nous les désignerons.

Le dictionnaire admet le verbe *froncer*, mais, pour le convertir en substantif, il s'obstine à lui imposer une terminaison qui n'a pu passer du livre dans les habitudes. Ainsi il consacre le mot *froncis*... tandis que l'usage persiste à employer le mot *fronce*. Entre le dictionnaire de l'Académie et la coutume générale, notre choix ne saurait être douteux. Abandonnons l'Académie et rangeons-nous sous la loi de la coutume : il s'agit ici de se faire comprendre, avant tout.

Les fronces ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ! Il ne s'agit pas de froncer au hasard, de faire des points tantôt longs, tantôt courts, décrivant des zigzags ou des courbes; dans tous les objets faisant partie du linge, le chapitre des fronces est très-important; de la régularité des points, de la correction des fronces, dépend





N° 1. PRÉPARATION DES FRONCES.

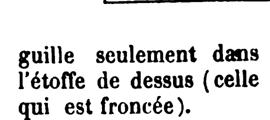


Fig. 3. (i, g, k, h, ×)

en grande partie la netteté de l'objet que l'on coud.

On prépare les fronces en faisant des points *devant*, pour chacun desquels on prend trois fils de l'étoffe *sur* l'aiguille, trois fils *sous* l'aiguille; inutile d'insister pour que tous ces points soient faits exactement sur la même ligne horizontale, car cela est élémentaire. Quand on est arrivé à l'extrémité de l'espace qui doit être froncé, on tire le fil avec lequel la couture à points *devant* a été faite, on prend une aiguille de grosseur moyenne, et, se dirigeant de gauche à droite, on passe cette aiguille perpendiculairement entre chaque fronce pour égaliser le travail. Le pouce de la main gauche retient avec fermeté les fronces entre lesquelles l'aiguille a déjà passé, tandis que les autres doigts de cette même main sont posés en dessous, sur l'espace froncé. Il est bien entendu que l'étoffe *à froncer* doit être épinglée sur un coussin rempli de sable, ou sur un *plomb*, avant que l'on commence ce travail. Voir le dessin n° 1.

Parfois les fronces doivent être fixées par un ourlet.

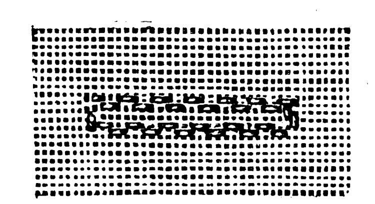
Dans ce cas, on glisse l'étoffe froncée jusqu'au brin qui a servi pour les fronces, on la glisse, dis-je, sous l'étoffe à laquelle on doit réunir cet espace froncé et qui doit être rabattue sur les fronces environ d'un demi-centimètre.

On divise ensuite les fronces très-également sur l'espace qui doit les contenir, et l'on fait un ourlet qui doit être aussi plat que possible; pour chaque point de cet ourlet on pique l'aiguille seulement dans l'étoffe de dessus (celle qui est froncée).

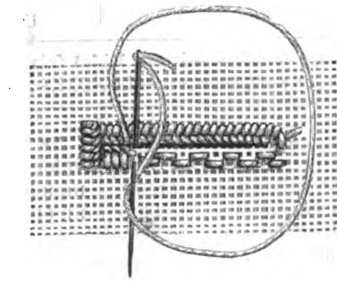
Voir le dessin n° 2.

Boutonnières. Pour chaque boutonnière on fait une fente en ligne rigoureusement droite et assez longue pour que l'on puisse y passer le bouton; mais avant de faire cette fente on encadrera la place qu'elle doit occuper avec deux lignes de points *devant* (voir le dessin n° 3). Entre les deux lignes intérieures on laissera deux fils de l'étoffe; — entre les deux rangées de points *devant* on laissera seulement un fil de l'étoffe. La fente sera faite entre les deux lignes intérieures.

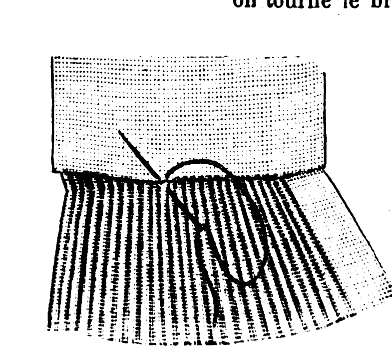
Le point de boutonnière diffère un peu du point de feston. On travaille de gauche à droite, en piquant l'aiguille de telle sorte que sa tête soit dirigée vers la fente, tandis que sa pointe se trouve en dessous de la boutonnière; on tourne le brin autour de l'aiguille (voir le dessin n° 4), et l'on tire celle-ci en maintenant le brin toujours dans la direction du côté opposé de la boutonnière, afin que le point se serre aussi près que possible du bord de la fente. Quand l'un des côtés longs de la boutonnière est terminé, on fait, à l'extrémité de la fente, la petite barre transversale qui sert à assurer la solidité de la boutonnière et réunit ses deux côtés longs. Pour exécuter cette barre on fait trois à quatre points sur la largeur (côté transversal) de la bouton-



N° 3. PRÉPARATION D'UNE BOUTONNIÈRE.

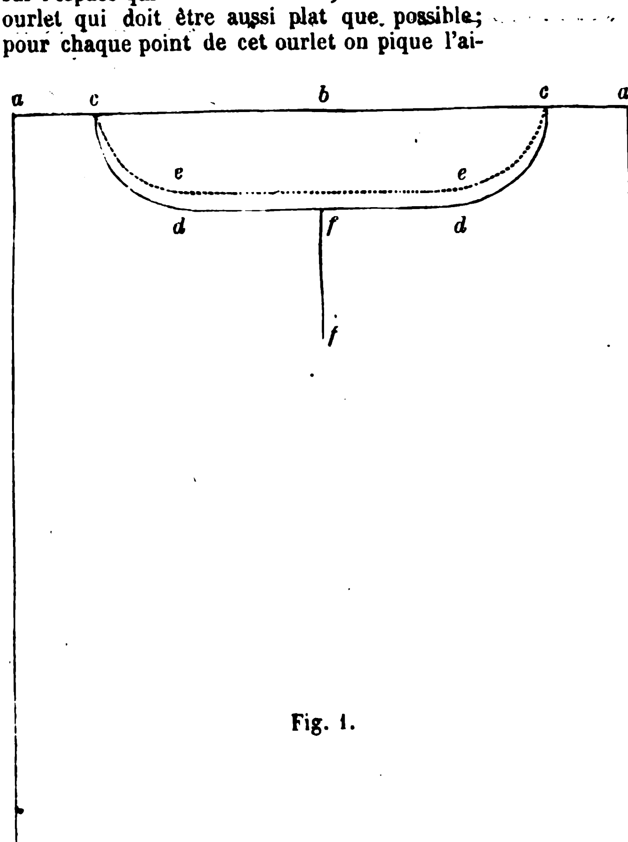


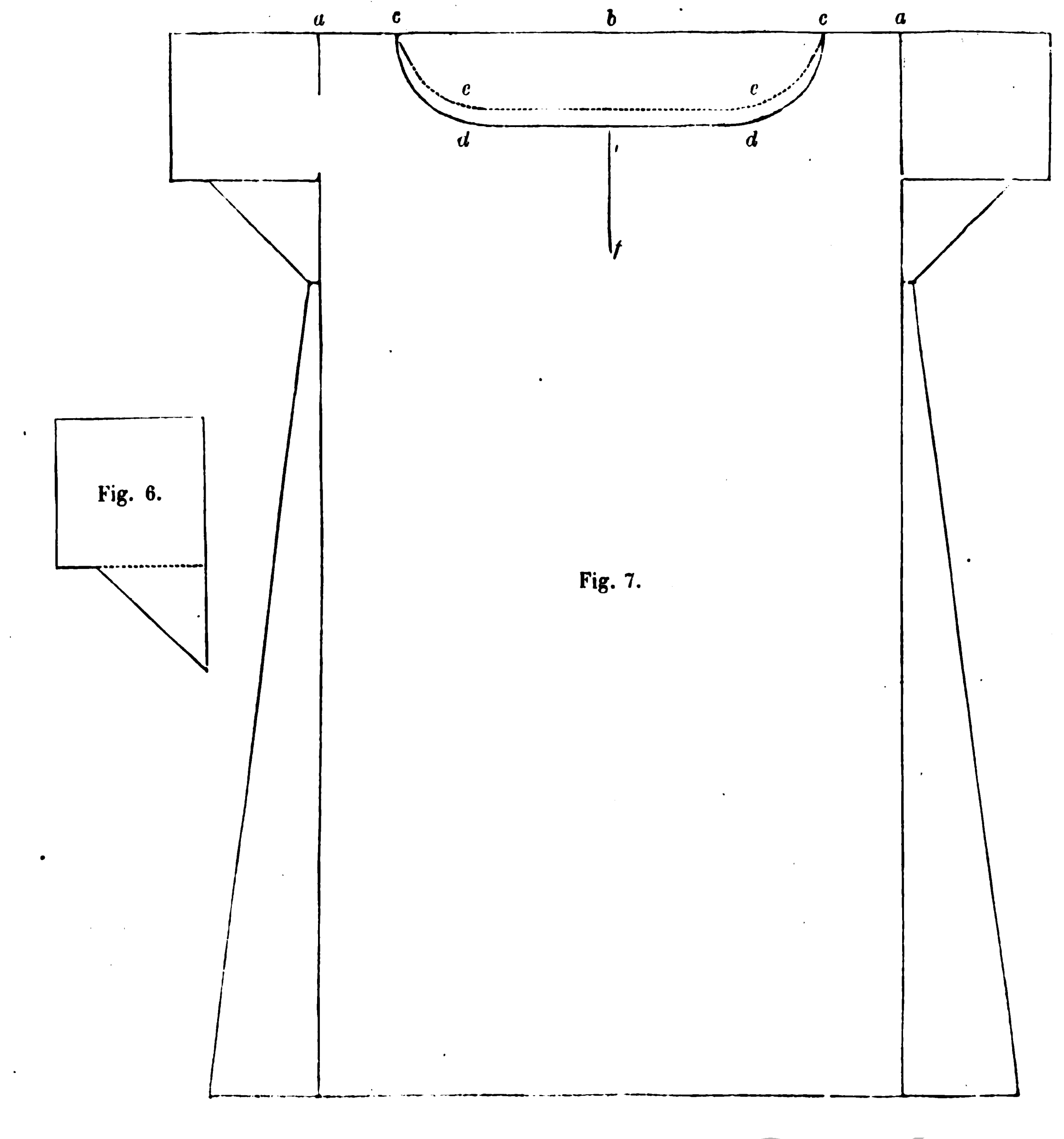
N° 4. POINT DE BOUTONNIÈRE.



N° 2. OURLET SUR FRONCES.

Fig. 4.





nière, et sur ces points on exécute le point de boutonnière tel qu'il vient d'être expliqué, mais dans le sens opposé. On exécute ensuite l'autre côté long de la boutonnière, et, en dernier lieu, l'autre barre transversale.

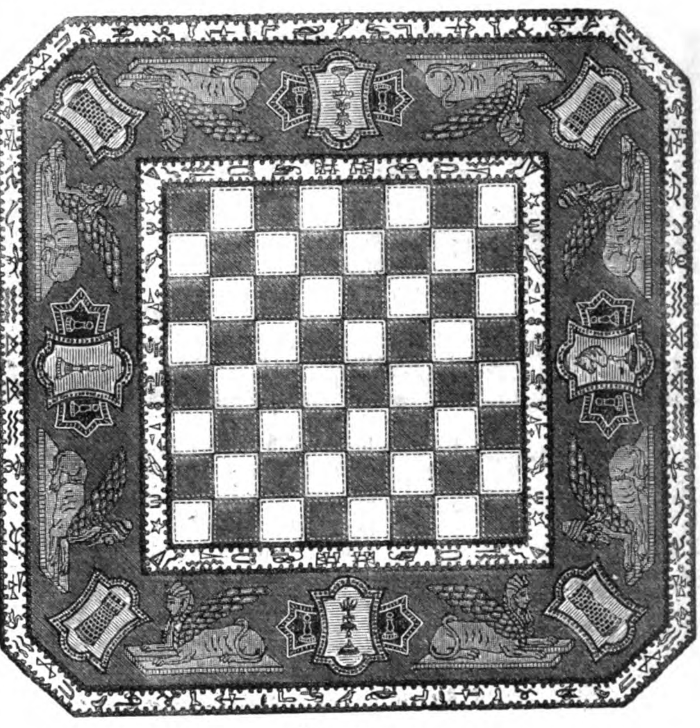
Coupe et préparation d'une chemise avec pièce d'encolure. Pour faire une chemise destinée à une femme de taille moyenne, on emploie 2 mètres 68 centimètres de toile ayant 84 centimètres de largeur. Sur cette toile on enlève d'abord 17 centimètres destinés aux manches; sur les 2 mètres 51 centimètres restant, on sépare, dans le sens de la longueur, la cinquième partie de la largeur de la toile pour les pointes destinées à élargir la chemise sur chaque côté depuis le bord inférieur. Le plus large morceau de la toile est celui que l'on désigne généralement par les mots : *corps de la chemise*; sur ce morceau on marquera le milieu de l'épaule en tirant un peu, mais sans l'enlever, un fil de la toile; ce milieu de l'épaule est le milieu même du morceau de toile, que l'on devra mesurer sur le côté coupé, le côté de la lisière trompant trop souvent, parce qu'il est trop serré ou trop lâche. On enlève aux places indiquées (voir la ligne de la figure 1) un fil en travers jusqu'à la lisière; on plie fortement le corps de la chemise en suivant la direction du fil *tiré*, mais non enlevé, et sur ce morceau de toile, qui se trouve double, on marque avec une épingle le milieu du pli (voir la lettre *b*), puis on mesure sur chaque côté, depuis *a*, 8 centimètres pour l'épaule, c'est-à-dire l'espace qui s'étend d'*a* à *c*. L'espace compris entre *c* et *b* est l'encolure, dont la profondeur doit être (voir la ligne *e*), derrière, de 8 centimètres 1/2, devant (voir la ligne *d*), de 10 centimètres 1/2. Pour préparer l'encolure, on coupe d'abord, depuis *c*, en ligne perpendiculaire et en droit fil, sur un centimètre 1/2 de profondeur, puis on coupe d'après les lignes *d* et *e*; depuis *d* jusqu'à *d*, depuis *e* jusqu'à *e*, l'encolure doit être pratiquée en droit fil sur le fil transversal. Ces explications deviendront aisées à suivre lorsqu'on aura étudié les croquis de chemises qui les accompagnent.

La figure 2 représente le morceau de toile qui a été enlevé et qui est habituellement employé pour les pièces carrées placées sous les bras; ces pièces doivent avoir 12 centimètres 3/4, en carré; la manche a 17 centimètres de longueur et 33 centimètres 1/2 de largeur.

Observation. Pour une chemise ordinaire, la préparation diffère en ce que le corps de la chemise n'est pas aussi large, l'encolure ne devant pas être froncée; dans ce cas on divise la largeur de la taille seulement en quatre parties, dont trois pour le corps de la chemise et la quatrième pour les pointes. L'encolure a 10 centimè-



GUIMPE MONTANTE A MANCHES LONGUES DU CORSAGE DÉCOLLETÉ N° 1.



ÉCHIQUIER.

BORDURE DE L'ÉCHIQUIER GRANDEUR NATURELLE.

tres 1/2 de profondeur sur les épaules, 8 centimètres 1/2 par devant, 7 centimètres par derrière.

La longueur des pointes est déterminée par la longueur du corps de la chemise, après que l'on a mesuré dans le corps de la chemise la largeur des manches et les deux tiers des pièces carrées, de telle sorte que les pointes s'étendent jusqu'au commencement de l'entournure. Si la chemise doit être préparée avec deux coutures en biais sur les côtés, on coupe, au lieu de la bande droite, depuis la hauteur de l'épaule, la huitième partie de la largeur de la toile sur la moitié de la hauteur du corps de la chemise en biais, et l'on forme ainsi les pointes courtes et étroites qui doivent être posées sur la moitié inférieure du corps de la chemise, de telle sorte que, depuis l'épaule jusqu'à l'ourlet inférieur, il se produise une ligne en biais. La ligne *f* de la figure 1 représente la fente, qui doit être faite au milieu de l'encolure par devant, sur une hauteur de 15 centimètres.



Nº 1. CHAPEAU LAMBALLE EN TULLE BLANC.

CHAPEAUX D'ÉTÉ.



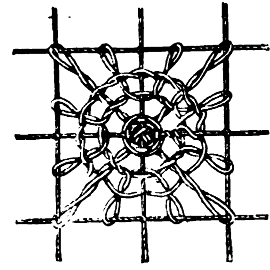
Nº 2. CHAPEAU FANCHON EN TULLE BLANC PLISSÉ.



Nº 3. CHAPEAU EMPIRE EN TULLE MAÏS.



Nº 4. CHAPEAU PAMÉLA.

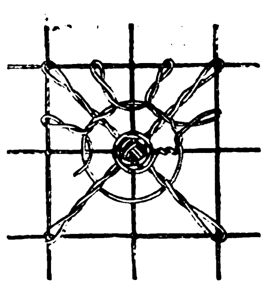


2e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2).

Couture d'une chemise de femme. On commence ce travail par la préparation des pointes, pour lesquelles on divise en deux parties égales la bande de toile enlevée au corps de la chemise; on coupe cette bande en travers, puis on coud les deux bandes ensemble (couture ourlée) comme si l'on faisait un sacouvert au bas et en haut; on réunit pour ce travail une lisière avec un côté coupé. La figure 3 représente cette double pointe réunie par deux coutures, et indique l'une de ces coutures par les lettres *g* et *h*, l'autre par les lettres *i* et *r*.

On mesure depuis le coin *h* et depuis le coin *i*, vers chacun des côtés transversaux, 2 centimètres 1/4, et l'on marque chacune de ces deux places par une épingle (voyez la place marquée par une croix et un point sur la figure 3); on plie la toile depuis la croix jusqu'au point, en marquant fortement ce pli, qui est indiqué sur la figure 3 par une ligne ponctuée, puis sur ce pli on coupe les deux morceaux de toile, de façon que l'on a quatre pointes rassemblées deux par deux (voir la figure 4).

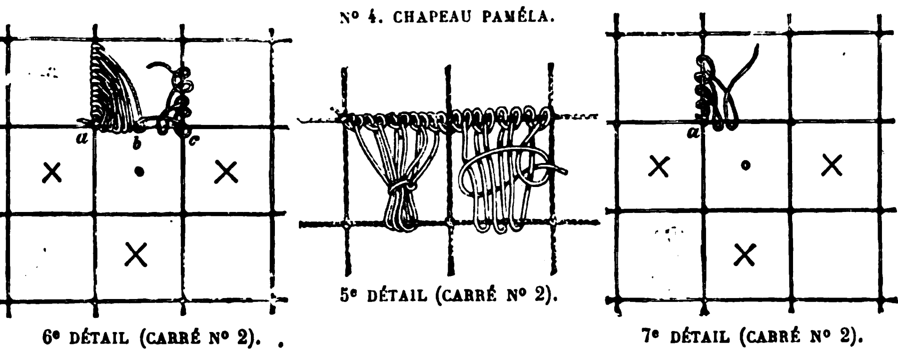
On prend les manches, sur le bord inférieur desquelles on prépare un ourlet piqué en tirant un fil de la toile (voir le premier article de l'*Art de la couture*). On pose sur les manches les pièces carrées, fixées par une couture en ourlet (voir la figure 5), puis avec une même couture on réunit les deux côtés de la manche en veillant à ce que la ligne sur laquelle on a tiré un fil se trouve sur la couture; on exécute ensuite l'ourlet piqué. La manche terminée a la forme qui est représentée par la figure 6. Quand les pointes et les manches sont terminées, on assemble deux des pointes réunies avec une manche, en *piquant* la pointe de la pièce carrée de la manche sur la pointe du corps de la chemise, de telle sorte que le bord extérieur de cette pointe continue la ligne de la manche. Ensuite on coupe sur l'un des côtés de la chemise, en droit fil, la lisière non encore enlevée, et l'on tire un fil dans la toile, à la largeur nécessaire pour faire un rempli, afin de piquer la manche et la pointe; on en fait autant sur l'autre côté du corps de la chemise. On épingle le milieu supérieur de la manche bien exactement sur le milieu de l'épaule, et l'on mesure sur la manche et à un centimètre de distance de la couture ourlée en ligne droite sur la pointe, afin de s'assurer que la manche et la pointe s'adaptent à la longueur du corps de la chemise.



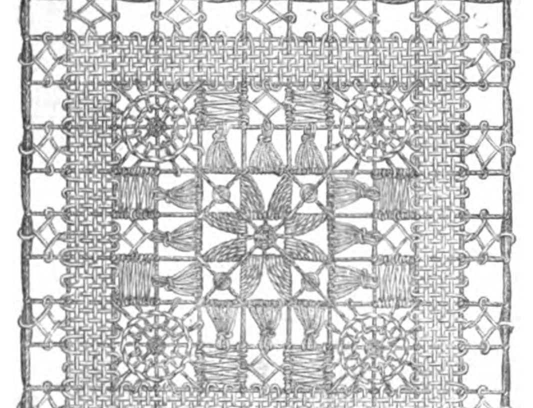
3e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2).

Si la manche et la pointe se trouvent trop longues pour le corps de la chemise, on enlève sur le bord inférieur de la pointe l'excédant de la longueur. On épingle ensuite la manche depuis son milieu sur le corps de la chemise et sur la pointe, et ce qui dépassera sur la ligne en biais de la pointe, laquelle s'adapte au côté en droit fil du corps de la chemise, doit être, non pas coupé, mais *soutenu*; pour cela on épingle la pointe sur le corps de la chemise à intervalles très-rapprochés; on assemble la pointe et la chemise à petits points, de telle sorte que ces points se trouvent au-dessus du fil qui a été tiré dans le corps de la chemise, tandis que la pointe est piquée sur le côté du corps de la chemise, à la place où le fil a été tiré; cette couture piquée est rabattue sur la pointe.

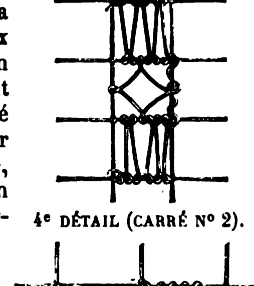
La figure 7 représente la chemise avec les



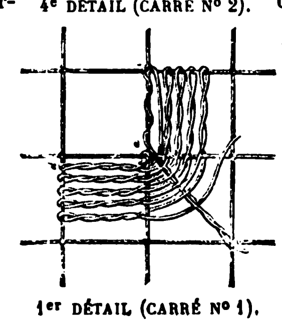
6e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2). 5e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2). 7e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2).



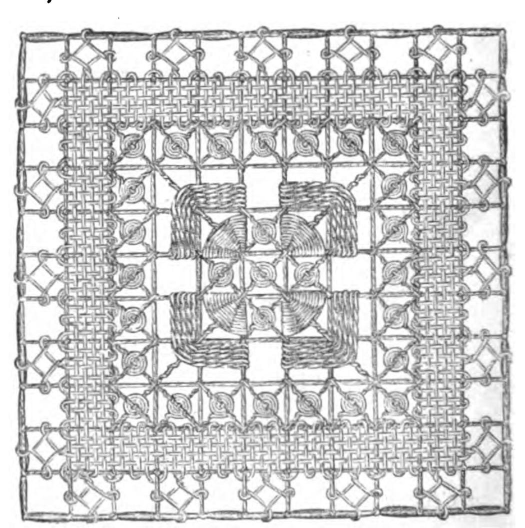
CARRÉ Nº 1.



4e DÉTAIL (CARRÉ Nº 2).



1er DÉTAIL (CARRÉ Nº 1).



CARRÉ Nº 2.



manches et les pointes. Disons de suite qu'on désigne aussi par le mot *pointes* les pièces carrées ajoutées à la manche.

Sur le bord inférieur de la chemise on fait un ourlet ayant environ un centimètre 1/4 de largeur; la pièce est posée sur l'encolure; la fente est bordée de chaque côté avec un faux ourlet ayant un centimètre 1/2 de largeur; le faux ourlet de gauche se trouvera sous celui de droite, et celui-ci sera, pour cette raison, orné sur chaque côté avec une fine couture piquée; l'ourlet de droite doit couvrir bien exactement celui de gauche.

On pose la pièce sur l'encolure de la façon suivante: après avoir froncé le côté en droit fil de l'encolure (voir la figure 7), la pièce, qui a été ornée de deux coutures piquées, est divisée en quatre parties égales. La première partie, qui s'étend depuis le faux ourlet de la fente jusqu'à l'épaule, sera ourlée sur le faux ourlet sur un espace d'un centimètre 1/2. Les fronces de la chemise ont été préparées d'après les indications contenues dans la première partie de cet article, puis on les coud à la pièce; la partie de l'encolure qui se trouve entre ces fronces et le milieu de l'épaule doit être un peu *soutenue*. Le deuxième quart de la pièce doit atteindre jusqu'au milieu du dos; on devra encore *soutenir* un peu le corps de la chemise depuis l'épaule jusqu'à la partie en fil droit de l'encolure par derrière; toutes les parties froncées sont cousues à la pièce d'encolure.

On coud une deuxième fois cette pièce à l'envers du corps de la chemise, exactement comme on l'a cousue à l'endroit. Devant, on fait des boutonnières, et l'on pose des boutons sur la pièce et sur les faux ourlets de la fente. L'encolure d'une chemise ordinaire est doublée à l'envers avec un ruban de fil que l'on *pique*, de chaque côté, à l'*endroit* de la chemise.

EMMELINE RAYMOND.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — MODÈLES DE CHEZ Mme ROSSIGNON, RUE LAFFITTE, 41.

Robe en linon blanc, ornée de deux biais de taffetas violet, posés l'un au bord de la robe, l'autre au-dessus du précédent, et remontant jusqu'à la ceinture, qui est en *gros-grain* violet. Le corsage montant et les manches presque plates ont une garniture pareille à celle de la robe.

Petite fille de cinq ans. Robe en piqué blanc ornée de cordons en laine rouge, disposés en festons et figurant une tunique. Ceinture en ruban de taffetas rouge, nouée par derrière.

Robe en foulard écru, garnie de pattes ornées de perles noires et de gros boutons noirs. Paletot pareil, garni comme la robe.

Échiquier.

Les figures 25 et 26 (*recto* de la planche de patrons jointe au précédent numéro) appartiennent à cet objet.

Le dessin que nous publions servira de bordure soit à un échiquier, soit à une table de bois blanc, dont on fera vernir les pieds; le centre sera occupé par un damier.

On peut aussi broder ce damier sur du canevas, en perles blanches et perles noires; dans ce cas, le morceau de canevas devra être assez grand pour que la bordure tout entière soit posée sur ce canevas.

Les lignes ponctuées traversant le dessin, que nous publions en grandeur naturelle, indiquent la moitié de chaque côté.

On exécute cette bordure sur une bande de drap rouge; on y trace les contours de toutes les pièces, les hiéroglyphes, et même les contours de l'encadrement, qui sera fait en drap blanc. On calque ensuite les contours de toutes les pièces sur les étoffes que l'on compte employer pour l'application: les sphinx sur du drap gris, les figures des coins et du milieu sur du drap jaune; les *feuilles* placées sur chaque côté du cavalier sont coupées en drap bleu foncé. La tour placée à chaque coin est coupée en drap ou velours noir, fixée au point de feston, exécuté avec de la soie blanche, deux rangées de points-chaînette faits avec de la soie noire, et une rangée de perles d'acier. Les traits du sphinx, de la reine, du roi, du fou et du cavalier, sont exécutés avec de la soie noire, partie au feston, partie au point de chaînette. Les dessins pour la reine et pour le fou se trouvent sur la planche de patrons jointe au précédent numéro (voir fig. 25 et 26). Sur les *feuilles* coupées en drap bleu, on brode les pions avec de la soie blanche, employée aussi pour l'encadrement de ces *feuilles*, ornées, en outre, avec des perles d'acier.

Ces divers détails sont découpés tout près de leurs contours, collés avec une dissolution de gomme arabique, sur du papier pas trop épais, puis collés définitivement aux places qu'ils doivent occuper.

Quatre bandes en drap blanc sont cousues ensemble à leurs coins, brodés en soie noire, reproduisant tous les hiéroglyphes, bordées de perles d'acier, puis collées, en guise d'encadrement, autour de la bordure principale, sur laquelle ces bandes sont fixées avec un cordon ronn, en soie noire.

Cette bordure est clouée sur la table, ou sur la tablette représentant un damier.

Chapeaux d'été.

Les formes de chapeaux sont si diverses cet été, que nous devons, dans l'intérêt de nos lectrices, revenir souvent sur ce sujet, afin de les tenir au courant des plus jolies variétés actuelles.

No 1. *Chapeau Lamballe en tulle blanc*, bordé d'une uche et de deux bouillonnés également en tulle. Sur le sommet de la tête, est posée une touffe de fleur de pommier, avec longues branches de feuillage, tombant par derrière: brides en ruban blanc et larges brides en tulle

Nº 2. *Chapeau-fanchon en tulle blanc plissé;* diadème de paille blanche, encadré de feuillage. Le chapeau est bordé par derrière avec un large ruban lilas, qui se continue pour former les brides; chaîne composée de fleurs de jacinthe lilas.

Nº3. *Chapeau Empire en tulle maïs*, bordé avec une frange de marabouts, de même teinte que le tulle; cette frange voile en partie le chignon par derrière; sur le côté gauche petite aigrette, mélangée de plumes de paon; à droite, sous la passe, rose rouge.

Nº 4. *Chapeau Paméla, en grosse paille jaune;* brides jaunes en large ruban; sur le côté, grand nœud formé par des feuillages aquatiques, mélangés de clochettes lilas.

Deux carrés en guipure sur filet.

MATÉRIAUX : Fil de lin nº 60.

Le filet se commence par 2 mailles; on le monte sur un petit cadre en fer, et l'on exécute le dessin avec du fil pareil à celui qui a été employé pour le filet.

Nº 1. Les 2 premières mailles du filet (encadrement du carré) sont ornées au *point d'esprit* et *point de toile;* les mailles suivantes sont remplies par des *roues*, pour lesquelles on fixe le brin à l'un des nœuds de la 1re maille de ce tour; on fait à chacun des trois autres nœuds de cette maille une longue bouclette au feston, de façon à former une croix en biais, dont on entoure le point central en tournant tout autour; on enserre (depuis cette roue) avec le brin la première branche de la croix, et l'on procède de la même façon depuis le nœud par lequel on a commencé, pour atteindre la maille suivante, en passant sur le filet. Nous avons publié, à plusieurs reprises, les dessins qui serviront à l'exécution de la broderie du milieu; un dessin spécial reproduit cependant les coins de ce milieu. On fixe le brin à la lettre *a*, on le dirige sur *b*, on le ramène vers *a*, on le conduit d'*a* à *c*, — de *c* à *d*, puis, plus loin, en suivant le dessin.

Nº 2. Les deux premiers rangs de mailles sont brodés, comme ceux du précédent carré. Pour faire la rosette placée à chaque coin, et occupant 4 mailles, on consultera les détails nos 2 et 3, tandis que le nº 4 retrace l'exécution du dessin qui relie ces rosettes, et que l'on commencera à la place marquée par la lettre *a*. L'étoile du milieu (voir les détails nos 6 et 7) est encadrée avec des *dents*, pour lesquelles nous publions le détail nº 5 (voir le groupe de festons); on y trouve un groupe de festons terminé, et le second en voie d'exécution; aux huit branches de l'étoile du milieu confinent 4 mailles; la maille du milieu de l'étoile est marquée par un point sur les dessins qui représentent les détails nos 6 et 7. Pour l'étoile, on attache le brin au nœud *a* et l'on exécute le feston, en faisant alternativement deux points sur la barre perpendiculaire du filet, — un point sur la barre horizontale, qui confine à la maille du milieu; par conséquent la première barre est entièrement couverte, — l'autre seulement à moitié, par les points, que l'on rapproche autant que possible. Depuis la place marquée *b* sur le détail nº 7, on attache le brin au nœud *c* et l'on fait l'autre moitié (seconde branche) en sens inverse de la précédente; le dernier point doit être attaché à la place *b*. On pique ensuite entre les deux branches, dans l'espace vide, on conduit l'aiguille dans la bouclette *c*, et l'on recommence dans la maille désignée par une croix le travail qui vient d'être fait dans la maille précédente. Dans chaque maille restée vide on fait une roue.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de mousseline blanche à pois brodés au plumetis. Cette robe à corsage décolleté est de forme *princesse;* depuis l'encolure jusqu'aux pieds se trouvent trois rubans maïs, encadrés de chaque côté avec une bande étroite festonnée; des entre-deux brodés sont posés transversalement, de distance en distance, sur chacun de ces rubans, qui se rétrécissent en arrivant à la taille pour s'élargir ensuite vers l'encolure; les manches longues sont attachées au corsage décolleté; la veste courte, pareille à la robe, garnie comme elle, est faite sans manches, mais l'entournure est garnie de rubans maïs, avec entre-deux.

Jupe de foulard bleu vif, ornée d'un entre-deux en dentelle, ayant 4 centimètres de largeur, surmonté d'un second entre-deux dont la largeur est de 2 centimètres. Seconde jupe pareille à la précédente, dentelée, bordée d'une frange à grelots, et ornée de feuilles en dentelle noire, posées dans chaque dent; corsage montant à manches longues. Ceinture à très-haute basque *dentelée* et ornée comme le bord de la seconde jupe. La ceinture est fermée sous un chou, de même étoffe que la robe, et tient lieu de paletot. Chapeau blanc, en paille de riz glacée avec plume noire.

MODES.

La mode actuelle ferait pâmer d'aise Watteau, s'il pouvait être évoqué pour examiner quelques-uns des détails de la toilette féminine.

Bergères à jupes écourtées, relevées, *pomponnées de choux*, corselets champêtres, justaucorps villageois, écharpes flottantes, paniers remplis de fleurs, portés non au bras, mais sur la tête, tels sont les traits que Watteau et Boucher approuveraient dans la mode de l'an 1866.

Mais ils seraient déçus en constatant le nombre toujours croissant des péplums, les coiffures soi-disant antiques, les robes plates sur les hanches et tous les autres emprunts faits aux modes du Directoire et de l'Empire.

Laissons là les généralités pour aborder les détails.

On porte beaucoup de robes en linos blanc, ou grenadine blanche, sur une robe de dessous en taffetas bleu, ou maïs, ou mauve, ou même violette. La robe de dessus est plus courte que celle de dessous, ou bien relevée et fixée sur celle-ci; celle de dessous a quelques garnitures, tandis que sa compagne est bordée d'un simple ourlet; péplum ou paletot pareil à la robe de dessus, ou encore paletot semblable à celle de dessous, et dans ce cas sans manches. La première combinaison est infiniment moins excentrique que la seconde et doit par conséquent être signalée comme préférable. J'ai vu en ce genre, chez Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14, une toilette dont je place ici la description.

Jupon en taffetas violet de teinte très-vive, pas trop foncée. Robe de mousseline blanche, relevée et fixée par des choux en taffetas violet. Corsage montant, à manches longues en taffetas violet; petite basquine en mousseline blanche, sans manches, mais ayant une petite épaulette qui retombe sur la manche longue du corsage violet.

Autre toilette de la même maison :

Robe de linos gris, très-clair, forme princesse, c'est-à-dire que le corsage est la continuation de la jupe; chaque couture réunissant les lés de la robe est couverte par un liséré de taffetas bleu; la moitié de la jupe, par devant, est garnie avec trois biais de taffetas bleu, se dirigeant de gauche à droite, et par derrière de droite à gauche; à ces biais se rattachent de petits éventails en taffetas bleu; un éventail est placé sur chaque épaule, un au bas de la manche. Ceinture en taffetas bleu.

J'ai une recommandation essentielle à adresser à nos lectrices au sujet des robes courtes. Cette mode n'est pas encore généralement adoptée et se trouve classée, par conséquent, parmi les modes un peu excentriques; pour peu qu'on l'exagère, on aboutit aisément au ridicule. Le jupon doit être assez long, et dépasser la cheville, en tous cas; la robe doit être *tout au plus* de 12 à 15 centimètres moins longue que le jupon. Enfin, dernière et instante prière : ne pas copier cette mode nouvelle avec des robes trop vieilles et des jupons trop froissés. On dénoncerait ainsi un désir immodéré d'adopter toutes les nouveautés, désir qui est particulièrement pitoyable, quand on doit s'interdire les dépenses occasionnées par les changements de modes. Faire servir les objets que l'on possède en les employant à copier la mode sensée, la mode de *tout le monde*, celle qui pour cette raison passe inaperçue, constitue une bonne et louable économie; mais se hâter de copier la mode exceptionnelle avec des morceaux d'étoffe fanée, dénonce un manque de tact et de goût qu'il importe d'éviter. On n'est jamais forcée d'adopter *toutes* les modes qui surgissent; il faut, quand on est raisonnable, quand on a quelque souci de sa dignité, quand la dépense est limitée par la nécessité ou par la volonté, il faut, dis-je, attendre qu'une mode devienne générale avant de se croire obligée à la suivre aveuglément.

La plus jolie étoffe de cette année est sans contredit le *poil de chèvre*. L'industrie française a créé sous cette désignation une multitude de tissus dont la finesse et l'égalité sont admirables. J'ai vu aux *Magasins du Louvre* un *poil de chèvre* qui figurera à l'exposition prochaine, et qui avait été fabriqué pour S. M. l'impératrice; le fond blanc, d'une blancheur pure et mate, comme celle du camélia, est parsemé de *pensées* aux teintes naturelles; feuillage et pétales pourraient être examinés à la loupe; chacune de ces fleurettes semble avoir été patiemment exécutée par un peintre miniaturiste.

En outre de ce poil de chèvre, qui marche à la tête de l'aristocratie de la classe, on en voit une foule non moins charmants; les plus jolis sont ceux dont les rayures blanches s'associent à des rayures un peu plus étroites, bleues ou mauve. On porte souvent ces robes sur un jupon en taffetas, de même teinte que la rayure bleue ou mauve; pardessus pareil, bien entendu, pattes ou écharpes de taffetas pareilles au jupon pour relever et fixer la robe.

On voit un grand nombre de chapeaux noirs en tulle et dentelle, avec roses rouges ou roses. Cette mode est jolie, commode, économique, et mérite à tous ces titres d'être recommandée. Le chapeau noir est le plus commode de tous; on le porte en été aussi bien qu'en automne, et pendant l'hiver on le met au spectacle.

E. R.

VARIÉTÉS.

LA MODE ET LA RAISON.

Deux compagnies s'avançaient récemment en sens inverse, dans l'une des allées du bois de Boulogne; l'une, fort nombreuse, passablement bruyante, se groupait autour d'une dame, qui était visiblement l'astre autour duquel gravitaient des satellites d'ordres divers. L'autre compagnie environnait une dame d'âge moyen, qui marchait paisiblement au milieu de jeunes filles et de jeunes femmes, causant avec une gaieté de bon aloi, car elle était tempérée par une réserve de bon goût.

Mais les deux cortéges qui allaient se rencontrer méritent peut-être une description moins sommaire que celle dont ils viennent d'être l'objet.

En tête du premier groupe marchait une jeune femme singulièrement vêtue; elle portait un jupon court, sur lequel s'étageait une robe encore plus courte; elle était chaussée de bottes ornées de glands, qui se jouaient sur leurs hautes tiges; énumérer les pendeloques de cristal, de métal, qui s'alignaient sur la robe de cette dame, serait une entreprise qui prendrait trop de temps et trop de place; son justaucorps était fixé par un baudrier, et l'on cherchait involontairement à sa gauche l'épée qui aurait dû s'y suspendre. En revanche, deux longs bouts de ruban, représentant les rênes avec lesquelles on tient un animal en laisse, s'attachaient à son col, et traînaient jusqu'à terre.

La partie la plus curieuse de ce travestissement était certainement la coiffure de cette dame. Un immense échafaudage de cheveux blonds-roux, crêpelés, annelés, ébouriffés, flottants en un savant désordre sur son dos et sur son cou, soutenait un tout petit plateau, garni de festons composés de grosses perles enfilées; ce plateau, couvert de touffes de fleurs, était fixé derrière les oreilles et sous le menton par d'immenses écharpes en soie.

Les jeunes femmes qui marchaient à la suite de cette dame avaient copié ce singulier accoutrement, en tout ou en partie; quelques-unes avaient même renchéri sur l'étrangeté de certains détails: ainsi, leur jupon était encore plus court, les tiges de leurs bottes encore plus longues, leur chapeau encore plus petit, leurs brides encore plus larges; de longues pendeloques en cuivre doré s'étalaient sur les écharpes qui fixaient leur couvre-chef, et accompagnaient tous leurs mouvements d'un cliquetis métallique, auquel ces dames semblaient prendre un plaisir extrême.

Aborderai-je un chapitre plus délicat? Il le faut bien! Dans cette compagnie, les visages féminins étaient des tableaux ambulants; sur une épaisse couche de fard, fixée par un enduit composé d'un corps gras, se dessinaient des veines bleuâtres; les yeux étaient entourés d'un cercle noir, les joues enluminées par du carmin, les lèvres couvertes d'une pommade rose, mélange d'axonge et de carmin, qui, aujourd'hui, sert à la fois à embellir la nature et à nourrir l'estomac : la place attribuée à cette pommade rend, en effet, ce cumul inévitable.

On conçoit que cette peinture redoute le grand jour, et doive être, comme toutes les autres peintures, vue à distance. Étaler sous les rayons du soleil cette œuvre nécessairement imparfaite, et soumise à un si grand nombre d'accidents, est une entreprise téméraire; aussi place-t-on le visage féminin, ainsi revu et corrigé, sous la protection d'un voile, qui dissimule un peu les fissures se produisant dans le tableau, les lacunes qu'un sourire imprudent peut causer dans la couche qui recouvre les lèvres.

La personne qui marchait en tête de l'autre cortége était, nous l'avons dit, d'âge moyen. Le jupon sur lequel la robe était fixée dépassait un peu la cheville, et laissait apercevoir seulement l'extrémité de sa chaussure; son pardessus cachait sa taille; son chapeau, quoique petit, couvrait ses cheveux légèrement gonflés. Les jeunes filles et les jeunes femmes qui lui faisaient cortége portaient des vêtements de forme moderne, mais l'on n'y voyait aucun enjolivement franchement inutile et décidément extravagant.

L'autre cortége, rejoignant celui-ci, le toisa dédaigneusement. Parmi la compagnie examinée avec une impertinence très-visiblement affichée, quelques jeunes personnes baissèrent involontairement les yeux: il leur semblait pénible de rencontrer des femmes...., des sœurs par conséquent, circulant avec des atours si étranges que tous les cochers se détournaient en riant, après les avoir examinées.

La dame qui semblait être le chef avoué de cette compagnie extraordinaire désigna l'autre dame avec le bout de son ombrelle, et, s'adressant à l'un de ses satellites masculins, elle dit tout haut :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

Le jeune homme interpellé se mit à rire à gorge déployée; cette interrogation lui semblait être excessivement spirituelle; quand il put modérer son hilarité, il répondit entre deux éclats de rire :

— Ça? C'est Mme la Raison, avec son intéressante famille.

— Ah! bah! Connais pas...., mais je veux m'amuser.... Et la dame court vêtue s'arrêta bravement devant la personne qui venait d'être nommée.

— Madame, lui dit-elle, je ne vous connais pas.....

— Je m'en doutais, lui répondit la Raison en s'inclinant poliment.....

— Mais vous devez me connaître, car je suis la Mode, c'est-à-dire la souveraine absolue de l'univers.



n° 28 - 1866

— Absolue..... absolue..... Hum! hum! Vous oubliez, Madame, que nous vivons sous un régime généralement constitutionnel, et qu'en tous cas, les sujets peuvent toujours recourir respectueusement aux remontrances.

— Allons donc! Je vous dis que le monde entier, à commencer par vous, est courbé sous ma loi. Mes décrets sont sans appel, mes décisions sont acceptées sans réclamation; il dépend de moi de vous imposer les caprices les plus extravagants..... Que dis-je, extravagants! Ils ne le sont plus, du moment où ils émanent de moi; je change à mon gré l'acception des mots, et, pour peu que cela me plaise, ce qui était hier grotesque ou hideux deviendra aujourd'hui ravissant et délirant. Je touche à tout, je bouleverse tout..... jusqu'à la grammaire du vénérable Lhomond! De même qu'il m'a convenu, en un jour de joyeuse humeur, de mettre à contribution toutes les époques et toutes les contrées, pour composer le costume que je vous fais porter, je me suis amusée à recueillir dans les tapis-francs, dans les hottes des chiffonniers, dans le ruisseau sali par l'ivrogne qui y cuve son vin, une langue nouvelle que j'ai transportée dans les salons. Vous qui parlez.....

— Je n'ai encore rien dit, répondit la Raison.

— ..... Enfin, vous grillez de parler, cela se voit, et pour me critiquer, pour me blâmer..... Vous qui vous appelez la Raison, n'êtes-vous pas forcée de vous soumettre à mes arrêts? Dites, connaissez-vous un moyen de résistance contre moi?

— Prenez garde..... Vous allez me forcer à vous dire quelques vérités.....

— Prenez garde vous-même, car, si vous me semblez importune, je me vengerai.

— Que pouvez-vous contre moi? reprit la Raison en souriant.

— Je puis enlaidir vous, vos sœurs, vos filles et vos nièces; je puis vous affubler d'un accoutrement qui vous rendra grotesques..... Je puis, d'un coup de baguette, placer votre taille sous vos aisselles, aplatir sur votre personne, allongée par cette taille raccourcie, une jupe aussi courte qu'étroite; je puis attacher à vos épaules de volumineux *gigots*, élever sur votre tête une immense *calèche*, vous rendre, en un mot, de tout point pareille aux gravures de modes copiées sur votre grand'mère en l'an 1800..... En un mot, je puis tout ce que je veux.

Un chœur de sourdes lamentations s'élevait autour de la Raison..... Quelques voix murmuraient déjà le mot de *grâce!.... grâce!....* lorsque la Raison imposa le silence à son entourage, par un léger mouvement. S'adressant à son interlocutrice, elle lui dit avec douceur, mais avec fermeté :

— Comptez-vous encore parler, ou bien avez-vous terminé votre discours?

— Je n'en sais rien, répondit la Mode; je n'ai jamais dit mon dernier mot.

— A mon tour de vous éclairer; vous êtes libre de m'interrompre.....

— Trop bonne, vraiment, de m'accorder une liberté que j'aurais pu prendre, dès que j'en aurais eu la fantaisie.

— A mon tour de vous prévenir que vous vous méprenez sur la portée de votre influence. Vous avez abusé de l'autorité incontestable qui était votre partage, et vous l'avez compromise. Souvenez-vous de Gessler, obligeant les Suisses à saluer son chapeau.....

— Qu'est-ce que cette réminiscence légendaire, apocryphe, a de commun avec moi?

— Vous allez le comprendre. On use toujours la force dont on abuse. Vous étiez universellement respectée, tant que vous n'avez pas été chercher vos inspirations à Charenton. Aujourd'hui l'on se permet de vous discuter, et, si l'on ne résiste pas encore ouvertement à vos décrets, on échappe à leur application par une foule de compromis. Vous avez lassé vos sujettes, et vos exigences préparent une révolte, dont je porterai le drapeau, je vous en préviens loyalement.

— Ah! ah! ah! Vous déraisonnez, ma pauvre dame! Qui? vous? vous vous poseriez en rivale de la Mode, vous essayeriez de diriger les femmes que je conduis depuis la création du monde? Vous vous écrierez, sans doute, dans votre proclamation : *Qui m'aime me suive?* Eh bien! vous ne nous donnerez pas la peine de dissiper vos rassemblements, car vous resterez toute seule avec votre drapeau, qui sera, sans nul doute, nuance feuille morte?

— Il ne sera pas rouge, cela est certain, répondit la Raison à cette impertinente apostrophe; quant à rester tout à fait isolée, vous savez bien que je ne cours pas ce risque, et, si mon armée n'était pas tout à fait aussi nombreuse que la vôtre, je suppléerais, au moins, à la quantité par la qualité. Là n'est pas la question d'ailleurs; elle est dans ce symptôme que je signale à vos méditations, si tant est que vous méditiez quelquefois. Vos lois sont revisées, vos décisions sont modifiées par un groupe de femmes qui devient toujours plus nombreux. Mais laissons là les assertions, car vous pourriez y répondre par des affirmations contraires. Voulez-vous des preuves? voulez-vous des exemples? Regardez autour de vous.

— Qui ça? vous et votre famille? La belle preuve! Vous faites votre métier, c'est-à-dire de l'opposition à mon autorité.

— Non pas, je ne parle pas de moi, mais examinez les femmes que nous rencontrons..... Comptez celles qui suivent de tous points l'exemple que vous donnez, puis décidez de quel côté seront les plus gros bataillons. Vous avez décrété la crinoline.....

— Eh bien! ne l'a-t-on pas acceptée, même en Chine?

— D'accord; mais il vous a pris fantaisie de lui donner une envergure telle que l'exception, seule, vous a suivie dans cette voie. Tout à coup, ce printemps, vous avez voulu passer, sans transition, du gonflement absurde à la platitude absolue. La tentative, vous le savez, ne vous a pas réussi; vous en avez été réduite à reprendre mystérieusement la crinoline abandonnée à grands fracas, et à lui donner des proportions plus..... raisonnables..... Pardon de vous rappeler ce souvenir importun, mais enfin, il faut bien vous prouver que, sur ce point capital, vous avez été forcée de vous rendre aux lois de la majorité, bien loin de lui imposer vos changements soudains et capricieux.

Vous avez déclaré que vous vouliez porter des bottes; gagnée peut-être par quelques cordonniers, vous avez fait imprimer dans certaines publications, qui sont toutes dévouées à vos excentricités, parce qu'elles en profitent par l'intermédiaire des fabricants, négociants, etc.; vous avez fait imprimer, dis-je, que toutes les femmes portaient actuellement des bottes..... Eh bien! malgré vous, malgré vos auxiliaires, en voyez-vous beaucoup? Non certes; vous en avez été pour vos frais de publicité, car un très-petit nombre de vos fanatiques a seul adopté cette chaussure.

Vous avez mis sur votre tête des matelas de crin, en guise de chignons, et de vrais traversins utilisés pour soutenir vos bandeaux..... On vous a suivie dans cette voie, j'en conviens, mais de loin, et l'on n'a pas voulu adopter l'énormité des appendices que vous attachiez à vos cheveux.

Vous avez essayé d'introduire le clinquant dans tous les détails de la toilette féminine. Le cuivre doré, argenté, oxydé, a été préconisé par vous..... Mais pourriez-vous compter le nombre des récalcitrantes? Avez-vous entrepris de faire établir la statistique des femmes rebelles au cuivre, aux sonnettes, aux paillettes, aux grelots? On a rencontré de tout cela, et trop! Mais enfin une folle ne fait pas plus la mode qu'une hirondelle ne fait le printemps.

Vous avez entrepris, chose plus grave, de compromettre, non plus d'une façon transitoire, mais définitive, la beauté des femmes qui suivaient trop aveuglément votre loi; vous leur avez donné l'exemple, le déplorable exemple des visages fardés, et par conséquent fanés à tout jamais.... Quelle est la femme qui ose vous obéir? Pour se soumettre à votre décision, elle est forcée de rompre avec la considération. On peut le dire en toute vérité :

Une femme fardée est toujours méprisée.

Ce mensonge permanent, cette ridicule manie de substituer au visage que nous tenons de la nature un visage de fantaisie, dont le tatouage excite à la fois le dégoût et le rire, indiquent chez la femme l'ignorance, la frivolité, l'absence complète de tout bon sens, et voilà pourquoi *une femme fardée est toujours méprisée.*

Résumons-nous. Ce n'est pas une déclaration de guerre que je prononce en ce moment; je n'ai pas le dessein d'ouvrir les hostilités avec vous, car je m'appelle la Raison, et je sais que la Raison évite de se singulariser; je veux seulement vous donner cet avertissement : Grâce à l'abus des pouvoirs qui vous étaient confiés, vous avez fait naître chez vos sujettes leur opposition, qui se traduit aujourd'hui par un examen dont le besoin n'existait pas autrefois; on ne vous suit plus aveuglément, on vous discute, on rejette un certain nombre de vos décisions. Si vous voulez ménager l'autorité que vous possédez encore, songez à me consulter quelquefois..... Votre vanité s'y refusera peut-être..... Dans ce cas, c'est moi qui monterai sur votre trône, car votre discrédit vous en précipitera infailliblement. Je n'aspire pas à cette élévation, et me contenterai d'exercer sagement un *veto* qui, songez-y bien, consoliderait votre autorité.....

— Allons donc! s'écria la Mode; elle est bonne, celle-là! Comme si la race des folles pouvait s'éteindre!

— Elle peut diminuer, dit la Raison, qui prit aussitôt une allée latérale, et s'éloigna avec son cortége.

EMMELINE RAYMOND.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

Mais on n'avait vraiment pas le temps de s'arrêter à l'examen de ces détails malencontreux; tout le monde travaillait; l'aide donnée et reçue semblait avoir soudainement écarté de tous les cœurs la morgue hautaine et le ressentiment qui en est la conséquence. On causait, on riait même, et M. Develloy, complimenté sur la vigueur qu'il déployait, répondait que cet exercice lui rappelait les premières années de son enfance, écoulées chez son père, qui était un simple cultivateur. Il n'aurait probablement pas fait cet aveu dans ses riches appartements parisiens; mais ici, en pleine campagne, stimulé par le plaisir de rendre un service, la franchise déliait sa langue, la vanité s'affaiblissait dans son âme, et il devenait meilleur, par cela même qu'il avait été mis à même de donner une preuve de bonté; car il en est de la bonté comme de toutes nos autres facultés, qui se développent par l'exercice, ou s'étiolent dans l'inactivité; nul n'est absolument méchant; ce n'est pas seulement la perversité qui nous porte à envisager avec indifférence les peines d'autrui; nous sommes bien souvent arrêtés par l'inhabileté, par la paresse, par mille autres causes tout aussi frivoles; mais vienne un danger pressant, une circonstance exigeant le concours de plusieurs personnes de bonne volonté, vienne le moment où l'on voit la possibilité d'unir ses efforts à ceux d'autrui pour le profit de ses semblables, il n'est point d'être, si égoïste ou si pervers qu'il soit, réussissant à se soustraire à cette force inconnue qui jaillit du cœur, qui se propage par l'exemple, qui décuple les facultés et les applique au service du prochain.

Bientôt on put juger des résultats qui récompensent les hommes de bonne volonté. Tandis qu'une partie des travailleurs transportaient en toute hâte les meules les plus exposées par le voisinage du torrent, d'autres hommes avaient creusé une tranchée qui ouvrait aux eaux une direction nouvelle; le danger fut ainsi conjuré, et chacun put se féliciter du succès auquel tous avaient concouru. On put se séparer enfin, et M. Develloy félicita son ancien collègue du courage qui lui avait inspiré la détermination de quitter Paris pour venir s'installer dans la maison paternelle. Tous les domestiques avaient été envoyés à la ferme pour y prendre une collation, et la famille Darmintraz revenait à son domicile avec les deux hôtes qui avaient accepté le goûter qu'on leur offrait.

« Oui, » reprenait M. Develloy, « vous avez pris le seul parti qui était sage, le seul qui pût sauvegarder à la fois le bien qui vous restait et votre dignité. Vous auriez pu sans doute essayer de continuer les affaires en obtenant de retarder quelques payements, en exposant ce qui vous restait de votre fortune et ce qui appartenait à autrui..... Mais à quel prix!..... Combien de blessures votre dignité eût reçues dans cette lutte, dans ces tentations!..... Il ne vous restait pas même l'abri dans lequel toute votre famille vit aujourd'hui paisible, active, ayant en partage le premier de tous les biens..... c'est-à-dire la santé. »

Edmond écoutait cette conversation avec avidité; jusqu'ici il n'avait prêté qu'une attention distraite aux discours de la tante Marthe, qui offraient cependant de nombreux points d'analogie avec l'appréciation du banquier parisien. Mais celui-ci applaudissait à la sagesse d'une résolution que l'on avait subie avec douleur, il vantait les avantages de cette retraite que l'on avait considérée comme un dur exil, et il semblait à Edmond que ses yeux étaient subitement dessillés; il ne rougissait plus de se montrer dépouillé de tout luxe devant l'un des représentants du luxe qui avait été pendant tant d'années le partage de la famille.

« Tous vos confrères, » poursuivit M. Develloy, « ont rendu hautement justice à la rare délicatesse avec laquelle les affaires de votre liquidation ont été conduites; il n'est pas de nom plus honoré que le vôtre, et, en le mettant à l'abri des hasards que vous auriez pu courir en continuant les affaires, vous avez certainement conservé à vos enfants la plus belle part de leur héritage. »

Edmond se redressait, et ne pensait plus du tout à la vieille vareuse en *orléans* qui composait son costume de travail.

Son père souriait doucement, et répondit à M. Develloy « qu'il ne pouvait accepter des éloges immérités.....

— Comment, immérités!..... Mais je vous affirme qu'il n'y a qu'une voix sur votre compte; on n'eût jamais soupçonné tant de force d'âme chez des enfants habitués à toutes les recherches du luxe parisien. Voyez votre fils! Il a accepté courageusement le travail en place de l'oisiveté, les privations succédant aux plaisirs..... Il devient un homme, enfin, et sera honoré par tous.....

— Je veux dire seulement, » reprit M. Darmintraz en jetant un coup d'œil sur sa sœur, « que nous avons eu un bon ange dans notre famille; il a su *vouloir* pour nous, et nous a obligés à adopter la seule voie qui pouvait nous sauver; si nous avions été abandonnés à nous-mêmes, nous n'aurions peut-être pas consenti aux retranchements que vous louez, et la vérité m'oblige à reporter votre approbation à qui de droit.

— Je sais, je sais, » répondit M. Develloy; « depuis que je suis devenu votre voisin, j'ai pu connaître par la voix générale toute la valeur morale et intellectuelle qui distingue Mlle Marthe Darmintraz; mais vous ne pouvez décliner tout au moins le mérite d'avoir compris la sagesse de ses conseils.

— Le mérite était probablement forcé..... Mais, enfin, soit! J'accepte avec reconnaissance tout au moins la bienveillance qui dicte vos jugements; et, puisque nous nous sommes rapprochés aujourd'hui, grâce au service capital que vous venez de me rendre, dites-moi, mon cher voisin, pourquoi vous avez tant tardé à nous voir, tout en nous conservant votre estime? »

Le visage de M. Develloy s'assombrit un peu.

« Vous savez sans doute, » répondit-il en soupirant, « que nous aussi nous avons éprouvé un malheur?

— On nous a dit en effet qu'un accident.....

— Mathilde ne pouvait surmonter le désespoir d'être défigurée; quand j'emploie cette expression, j'exagère un peu, car, Dieu merci!.... le mal n'est pas aussi grand que nous l'avons redouté; si elle ne voit plus de l'œil atteint, il n'est pas perdu du moins, et la cicatrice est moins profonde maintenant qu'aux premiers jours de



notre arrivée à Lansac. Ma pauvre fille, envisageant toujours son malheur au point de vue mondain, avait résolu de se séquestrer absolument; elle ne voulait pas se montrer, surtout aux personnes qui l'avaient connue autrefois, et nous a empêchés, ma femme et moi, d'aller renouer connaissance avec votre famille. Depuis quelques semaines il se produit en elle un changement heureux; on lui a tant parlé de mademoiselle votre sœur, du bien qu'elle avait fait autour d'elle, de son existence active, de la paix dont elle jouit à juste titre, que Mathilde semble avoir recouvré un peu de courage; elle entrevoit un but à sa vie, elle veut mériter un jour la considération qui est attachée au nom de Mlle Marthe Darmintraz, et manifeste souvent le désir de la connaître et de se rapprocher de vos filles. Voilà, mon cher voisin, ma confession faite; j'espère que vous absoudrez un pauvre père qui, n'ayant pas en lui-même la force nécessaire pour consoler son enfant, a dû, d'abord, se borner à lui épargner toute contrariété. Si vous nous accueillez, j'espère beaucoup de la compagnie de Mlles Darmintraz, de leur tante; Mathilde apprendra sans nul doute, près de vous, qu'on peut être plus heureux en renonçant aux vanités de ce monde qu'en donnant pour principal, pour unique intérêt à la vie, ces plaisirs factices qui nous échappent brusquement parfois. »

Tout en causant avec franchise et abandon, on avait atteint l'habitation de la famille Darmintraz; Marthe et ses nièces avaient pris les devants pour présider aux apprêts d'une petite collation. Avant qu'on l'eût servie, on vit apparaître deux dames qui arrivaient, non dans le brillant équipage dont Edmond s'était montré naguère si offusqué, mais à pied et sans prétention aucune: c'étaient Mme Develloy et sa fille. En entrant dans le salon où toute la compagnie se trouvait réunie, Mathilde leva courageusement son voile pour aller embrasser ses anciennes compagnes. Il n'était plus question aujourd'hui des vanités qui présidaient autrefois à leurs rapports et les envenimaient presque toujours; le malheur avait dissipé toutes les prétentions mesquines, et l'accident qui venait d'être conjuré, grâce à l'intervention de M. Develloy, avait disposé tous les cœurs à la bienveillance. On oublia d'un commun accord les derniers rapports que l'on avait eus à Paris lors de la ruine de M. Darmintraz, et l'on se trouva tout naturellement placé de part et d'autre sur un terrain nouveau.

Quoi qu'en eût dit son père, Mathilde était défigurée; elle le savait bien, et s'était depuis quelque temps avisée que, son visage étant irrémédiablement enlaidi, il fallait, pour rétablir l'équilibre, essayer d'embellir son âme et son intelligence. On peut juger si cette intention, une fois discernée, fut encouragée par Marthe et par toute sa famille, complétement convertie à ses doctrines depuis que les représentants du monde parisien leur rendaient un éclatant témoignage de respect; il n'y avait plus en effet, de la part de ceux qui étaient restés riches, la moindre nuance de supériorité, ni la plus légère intention de morgue hautaine vis-à-vis des égaux devenus pauvres. Le malheur avait promené son niveau sur toutes ces têtes, et les avait égalisées en les courbant.

(*La suite au prochain numéro.*) EMMELINE RAYMOND.

Explication du Logogriphe.

Le mot du Logogriphe inséré au dernier numéro est: *Espérance;* dont les lettres diversement placées font: *Perse, père, pré, case, César, Cérès, parc, arc, séance, préséance, âne, Pan, scène, crâne, cep, ancre, acre, ans.*



APPAREIL DUBRONI.

PHOTOGRAPHIE.

Nous avons mentionné, au début, cette invention nouvelle qui voit chaque jour son succès s'accroître. L'appareil Dubroni permet à chacun de faire de la photographie, portraits ou paysages, chez soi, à la ville, dans son salon, ou bien à la campagne en plein air; c'est une charmante distraction pendant la belle saison.

Nous avons reçu de nombreuses questions au sujet de cet appareil, qui intéresse vivement un grand nombre de personnes, car il supprime, par la simplicité de sa manœuvre, toute installation préalable. On n'a pas à craindre de se tacher les doigts, aussi la photographie est-elle devenue un art d'agrément pour tout le monde. Voici les renseignements que nous croyons utiles à nos lectrices. Si l'on veut seulement s'amuser à faire de tout petits portraits, ou de petites vues, l'appareil de poche de 40 fr. suffira; ses épreuves ont 4 centimètres de diamètre; l'approvisionnement pour renouveler ceux de la boîte est de 5 fr., le pied de jardin 10 fr.; une instruction illustrée est jointe à chaque appareil.

Si l'on veut faire de la photographie sérieuse, il faudra se procurer le bel appareil perfectionné, format ovale, de 9 centimètres sur 7, donnant la grande carte de visite; cet appareil, avec tous ses accessoires au grand complet, coûte 150 fr., y compris le pied de campagne, et la caisse de produits en provision pour le tirage et les clichés. S'adresser, à partir de ce mois, 236, rue de Rivoli (près de la place de la Concorde), où s'expérimentent tous les jours ces charmants appareils photographiques, qui offrent un amusement certain à la campagne; nous devons ajouter que ces appareils, par une belle lumière, sont *instantanés.* E. R.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Nous avons des lectrices de tout âge; si j'en crois un certain nombre de lettres, qui ne sont pas les moins précieuses pour moi, bien des grand'mères lisent la *Mode illustrée;* je leur serai peut-être utile, en leur indiquant un ustensile qui porte ce nom: *Enfile-aiguille.* On m'a conté qu'une ouvrière *raccommodeuse* se plaignait de l'affaiblissement de sa vue, qu'elle redoutait une cécité complète, tout au moins l'impossibilité de travailler assidûment. L'ouvrier qui recevait cette douloureuse confidence chercha, et trouva un mécanisme simple, ingénieux; il parvint à fabriquer l'outil que je signale en ce moment à l'attention de nos lectrices..... et qui, œuvre de charité et de compassion, va peut-être donner à son inventeur une aisance inespérée.

On trouve l'*Enfile-aiguille*, chez M. Sajou, rue Rambuteau, no 52; avant d'en parler, j'ai voulu l'essayer; l'outil est commode, et la petite manœuvre, soigneusement indiquée dans le prospectus qui accompagne chaque boîte, est aisée à exécuter moyennant deux ou trois essais.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS.

No 32,771, *Charente-Inférieure.* S'adresser, pour toutes les *fournitures* d'ouvrages, à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14. Impossible de faire des réponses directes. — *Gironde.* Remplacer le volant (que l'on enlèvera) par plusieurs petits plis, posés en faux ourlet; le volant pourra servir pour préparer cette bande à petits plis, qui formera le bord inférieur de la robe; porter celle-ci sur une robe de taffetas, à corsage décolleté; la compléter par un corsage quelconque montant, en mousseline blanche, garni, si l'on veut, de guipure Cluny. Une robe de mousseline blanche, posée sur une robe de taffetas, peut être portée à *tout âge.* — *No* 70, *Corrèze.* L'un ou l'autre, selon qu'on le préfère; je conseille un très-mince cordon de fleurettes blanches (jasmin entre autres), disposé en bandelettes, et s'épaississant pour retomber par derrière, en deux bouts inégaux.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE

POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER,

à partir du 1er janvier 1866.

L'Administration ne répond que des abonnements *directement* faits chez elle.

Lorsqu'il y a lieu à une réclamation, soit pour des numéros non reçus, soit pour un abonnement non servi, elle doit toujours être adressée *là où l'abonnement a été fait.*

Le délai accordé pour les réclamations est de 15 jours pour Paris et les départements, et d'un mois pour l'étranger.

LIEUX DIVERS D'ABONNEMENT.	ÉDITION avec gravures sur bois.			ÉDITION avec gravures sur bois et 52 gravures coloriées.			PRIX DES PATRONS ILLUSTRÉS, *annexe* formant 14 feuilles de patrons *en plus* des 15 donnés avec *la Mode illustrée.*		
	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.	3 mois.	6 mois.	1 an.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
France. Paris	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »	1 »	2 »	4 »
France. Départements	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »			
Portugal. — Suisse	4 »	8 »	16 »	7 50	15 »	30 »	1 25	2 50	5 »
Italie. — Belgique	4 25	8 50	17 »	8 »	16 »	32 »	1 25	2 50	5 »
Angleterre. — Grèce. — Espagne. — Égypte. — Pays-Bas. — Hollande. Turquie (voie de Marseille): Constantinople. — Smyrne. — Beyrouth	4 50	9 »	18 »	8 50	17 »	34 »	1 50	3 »	6 »
Prusse. — Confédération germanique. — Russie. Suède. — Norwége. — Danemark. — Autriche. — Saxe	5 »	10 »	20 »	9 »	18 »	36 »	1 50	3 »	6 »
Indes Orientales. — Confédération argentine. — Colonies françaises et étrangères. — États-Unis. — Mexique. — Brésil. — Iles Ioniennes. — Principautés danubiennes. Turquie (voie d'Autriche)	5 50	11 »	22 »	10 »	20 »	40 »	1 75	3 50	7 »
Pondichéry (voie de Suez). — Iles Marquises. Pérou. — Chili	»	12 »	24 »	11 50	23 »	46 »	1 75	3 50	7 »
États-Romains	6 50	13 »	26 »	11 25	22 50	45 »	1 75	3 50	7 »

Les *numéros* de la MODE ILLUSTRÉE avec *patrons* ne se vendent pas séparément. Pour les avoir, il est de toute nécessité d'être abonné au journal: donc, on ne peut pas s'abonner aux 14 *Patrons illustrés* seuls, *qui sont d'un plus grand format que les* 15 *patrons ordinaires.*

Nous avons cru devoir offrir à nos abonnées de la France et de l'étranger un tableau des *prix.* A l'aide de ce tableau, il suffira d'ajouter les prix de la *dernière colonne* des *Patrons illustrés* à l'édition qu'on aura choisie, pour avoir le prix de l'abonnement complet.

Il est expressément recommandé d'envoyer, en même temps que la demande de réabonnement, une des dernières bandes d'adresse ou le numéro d'ordre se trouvant sur l'enveloppe du journal; autrement toute inscription devient impossible.

On s'abonne, en France, à l'Administration du Journal, 56, rue Jacob, par lettre *affranchie* au bureau des Messageries et chez les principaux libraires; à l'étranger, également chez les principaux libraires.

Pour l'Autriche, l'Allemagne, la Prusse et la Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck (Prusse).

Les bureaux de poste d'Italie font directement à Paris les abonnements du journal.

On s'abonne à dater du 1er de chaque mois; on est prié d'indiquer de quel mois on désire faire partir l'abonnement, ainsi que l'édition que l'on choisit; que l'abonnement soit nouveau, ou que ce soit un renouvellement, il est important de donner ces indications.

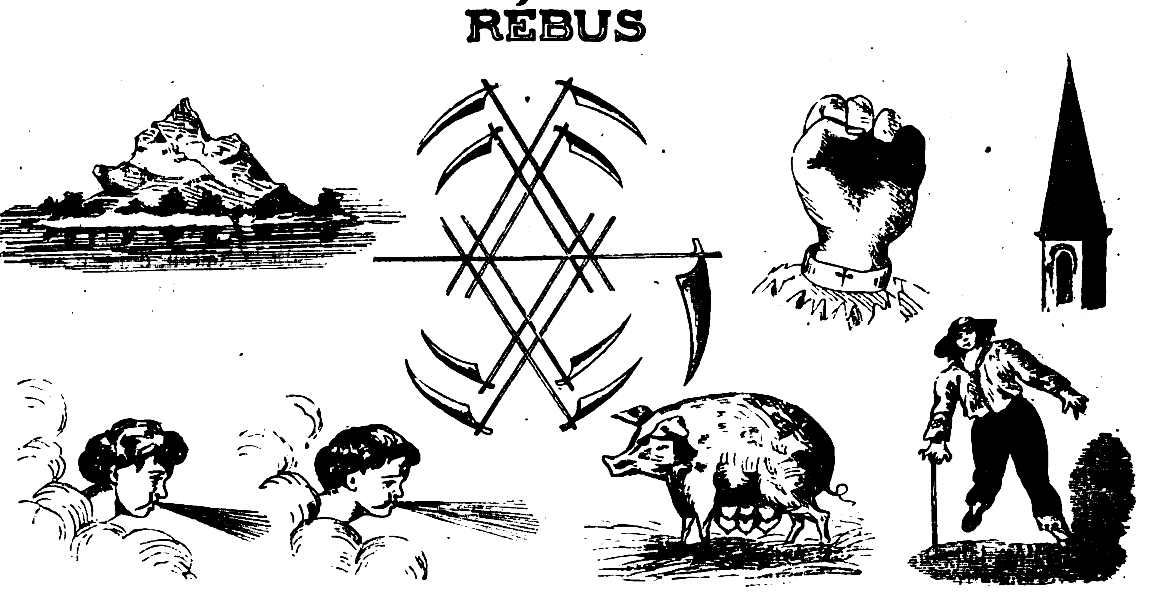
Nos abonnées de *Paris* sont prévenues qu'une quittance de renouvellement leur sera toujours présentée à domicile *quinze jours* avant l'expiration de leur abonnement. Il est donc inutile de se déranger ou d'écrire à l'Administration.

Quelques personnes des *départements* écrivent à l'Administration de faire recevoir à Paris le montant de leur renouvellement. Ce mode de recouvrement étant presque toujours sans résultat, et *occasionnant un retard dans l'envoi du journal*, nous prions nos abonnées de vouloir bien faire accompagner leur demande d'abonnement d'un mandat sur la poste ou *simplement en timbres-poste*, et dans ce dernier cas nous leur recommandons de faire charger leur lettre.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

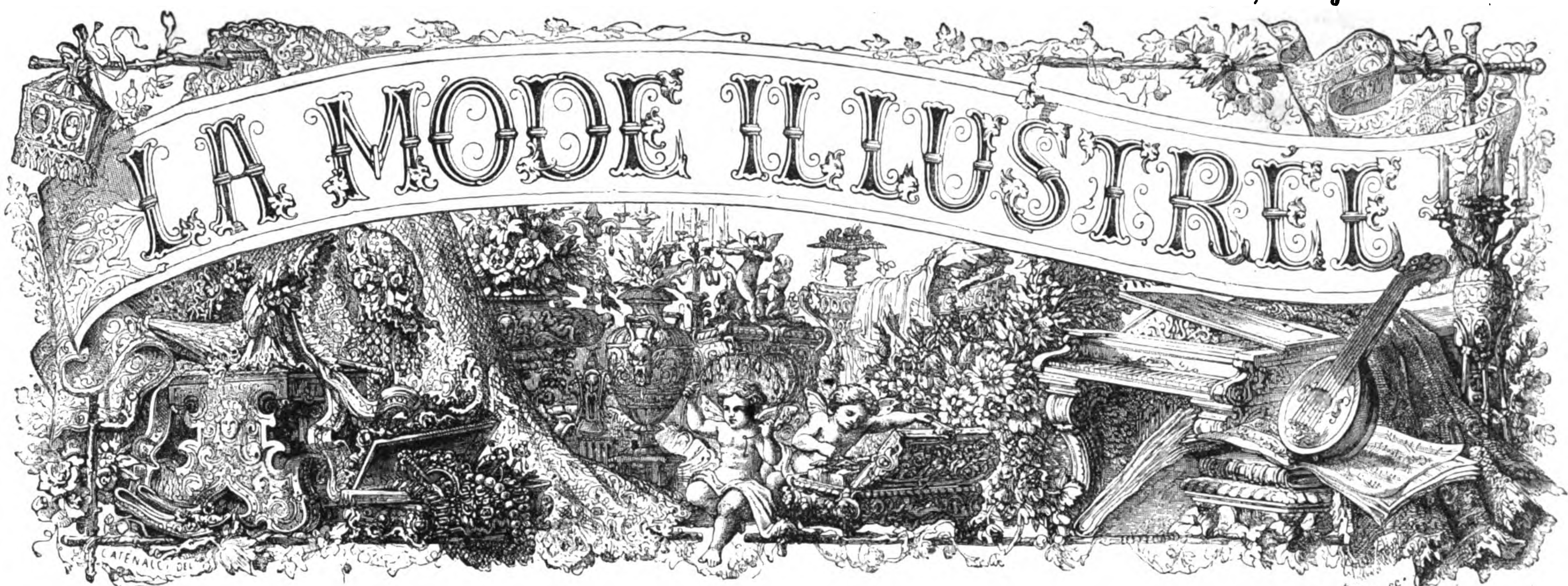
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS. — Les extrêmes se touchent.

N° 29. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 15 juilllet 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Canezou à basques,

MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Ce *canezou*, ou corsage, est fait en mousseline blanche; des entre-deux en dentelle de Valenciennes, et d'étroites dentelles de Valenciennes, en composent les ornements; par devant, les entre-deux sont disposés en brandebourgs, encadrés par une dentelle qui figure un plastron carré; les pans ne sont autre chose que la prolongation des petits côtés; la basque est carrée et sépare les deux pans.

Pouff ou coussin rond brodé.

On exécute ce dessin au passé, sur du canevas *Java* ou du canevas ordinaire, et, dans ce dernier cas, le fond est fait à la croix, en laine ou bien en soie d'Alger. Ce semé peut aussi être répété, si l'on désire broder un petit tapis, un coussin carré, un fauteuil, etc.

Outre le dessin qui reproduit l'aspect général du pouff, nous publions l'un des plus grands bouquets du semé, en grandeur naturelle.

On choisit du canevas n° 26, on le tend sur un métier, on dessine les contours du semé, en copiant la disposition du pouff. Les roses peuvent être alternativement ponceau, grenat, roses, jaunes, blanches, ou bien de couleur uniforme; la dernière combinaison est la plus jolie. Les feuilles sont de diverses nuances vertes; la teinte la plus claire, tant pour les feuilles que pour le feuillage, est toujours faite en soie. Le dessin indique non-seulement la direction des points, mais encore la diversité des teintes. Le feuillage doit être fait aussi plat que possible; les pétales des fleurs sont au contraire *bourrés* en dessous, avec du coton blanc à repriser les bas; le fond est maïs, ou jaune paille, en laine ou soie.

Lingerie.

Si nos lectrices ont déjà reçu une partie des patrons dont nous plaçons ici les dessins, elles trouveront du moins, dans la collection qui figure au présent numéro, des dispositions nouvelles quant aux ornements de lingerie, et les explications nécessaires pour exécuter elles-mêmes ces ornements au crochet.



CANEZOU A BASQUES, MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Col et manchette mousquetaire. Cette parure est faite en fine toile double, ou doublée de nansouk; l'entre-deux est festonné de chaque côté, puis la toile est découpée en dessous; les étoiles sont posées de la même façon, dans chacune des divisions du col, c'est-à-dire au milieu par derrière, puis sur les côtés, et dans les coins de devant.

On trouvera plus loin l'explication de l'entre-deux et de l'étoile au crochet.

Col et manchette Anne d'Autriche. Comme le précédent, ce col est fait en toile double, ou doublée, avec branches de dentelle intercalées dans la toile.

On trouvera plus loin l'explication d'une branche et d'une étoile faites au crochet.

Col à losanges, avec manchette. Ce col est fait en batiste anglaise; la bordure, en nansouk, est rattachée au fond par une bande étroite coupée en biais et piquée. La manchette, toute droite, a 8 centimètres de largeur, 22 centimètres 1/2 de longueur.

Col en toile et guipure. Les pointes de devant sont ornées d'une branche pareille à celle du col *Anne d'Autriche*. Nous publions plus loin l'explication de la dentelle faite au crochet.

Col et manchette en guipure et broderie. Nous avons publié dans le n° 4 un modèle dont la disposition offrait quelque ressemblance avec celui-ci. L'entre-deux entoure des médaillons brodés au plumetis, sur nansouk ou mousseline; ces médaillons sont solidement festonnés tout autour sur l'entre-deux, dont on trouvera l'explication plus loin, ainsi que celle de la dentelle.

Col et manchette avec dentelle de Valenciennes. L'entre-deux, en dentelle de Valenciennes, a 3 centimètres de largeur; il est posé sur un ruban de taffetas bleu et séparé de distance en distance par d'étroites bandes de nansouk, coupées en biais et piquées. La dentelle de Valenciennes qui borde le col a 1 centimètre 1/2 de largeur; elle est rehaussée vers les pointes de devant par une bande de mousseline plissée à plis très-fins, et dont la largeur est égale à celle de cette dentelle.

Cette même garniture se retrouve sur la manche, laquelle est bordée, d'abord avec un étroit entre-deux brodé, auquel se rattache un entre-deux en dentelle, traversé par des pattes de ruban, qui alternent avec des bandes étroites piquées. La garniture, en mousseline plissée, a 3 centimètres de largeur; elle est rehaussée par une dentelle dont la largeur est d'un centimètre 1/2, reposant sur 6 boucles de ruban, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur.

Étoile au crochet (pour le col mousquetaire). Pour faire cette étoile, on emploiera du fil de lin n° 100. Dans le cours de la description qui concerne cette étoile, on trouvera un nouveau procédé pour exécuter les picots, qui donne à ce travail la légèreté de la dentelle.

On commence par le milieu, en faisant une chaînette de 8 mailles, dont on joint la dernière à la première.

1er *tour*. Dans chaque maille de la chaînette, on fait 3 brides; la première bride est formée par 3 mailles en l'air.

2e *tour*. Dans chaque maille du tour précédent, une maille simple suivie de 2 mailles en l'air. On pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent.

3e *tour*. * Depuis le plus proche vide du tour précédent


LOÏC, SOUVENIR BRETON.
HUYOT fc.
Poésie de BRIZEUX.
A Mme ÉLIE DE BEAUMONT, née DE QUÉLEN.
Musique de Melle Eugénie MATHIEU.
Allegretto.
PIANO.
cresc
gai
Dès que la gri - ve est é - veil - lé - e, Sur cet - te lan - de en - cor mouil - lé - e
Je vais m'as - seoir Jus - ques au soir, Je vais m'as - seoir Jus - ques au soir.
portez
Grand' mè - re de qui je me ca - che Dit: Lo - ïc ai - me trop sa va - che.
Oh! nen - ni dà! Oh! nen - ni dà! Mais j'ai - me, Mais j'ai - me la pe - ti - te An - na.
2me COUPLET.
Oh! sur un air plain - tif et ten - dre Qu'il est doux au loin de s'en - ten - dre, Sans même a - voir L'heur de se voir, Sans mê - me a - voir L'heur de se voir. De la mon - ta - gne à la val - lé - e. La voix par la voix ap - pe - lé - e Semble un sou - pir, Semble un sou - pir Mê - lé Mê - lé d'ennuis et de plai - sir.
3me COUPLET.
A - dieu donc! con - tre un vent fa - rou - che, Au tra - vers de mes doigts, ma bou - che Dans ce ra - vin L'ap - pelle en - vain, Dans ce ra - vin L'ap - pelle en - vain. Dé - jà la nuit vient sur la lan - de; Ren - trons au bourg, va - che gour - man - de. O gui - lan - là! O gui - lan - là! A - dieu donc, A - dieu donc, ma pe - tite An - na!
rendement
Digitized by Google



SEMÉ DU POUFF EN GRANDEUR NATURELLE.

(c'est-à-dire sur le vide formé par 2 mailles en l'air) on fait 8 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en passant les 3 dernières de ces mailles; sur les cinq autres de ces mailles on fait : *une* maille simple, — 2 brides, — 2 doubles brides, une maille simple, sur le vide suivant. Recommencez 7 fois depuis *.

4e *tour.* 4 mailles en l'air, qui forment une double bride; — * 4 mailles en l'air, et avec les deux dernières on forme un picot, en retirant le crochet de la maille, pour le piquer dans l'avant-dernière maille en l'air, à *l'endroit* du travail; depuis là, on fait une maille en l'air, après avoir tiré la bouclette abandonnée, de façon à lui faire atteindre une longueur d'un tiers de centimètre; 3 mailles en l'air, et avec les 2 dernières encore un picot comme le précédent. Ces picots doivent se trouver à l'envers de la rangée de mailles en l'air, et être d'égale longueur. Après avoir formé 3 picots, on fait 3 mailles en l'air et une maille-chaînette dans l'avant-dernière de ces mailles, en piquant sur le côté du picot, ce qui forme la pointe d'une branche; ensuite, 4 mailles en l'air, et avec les 2 dernières 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une double bride entre les 2 mailles simples du tour précédent, qui séparent la 1re et la 2e branche de l'étoile. Recommencez 7 fois depuis *. A la dernière répétition, on fait, au lieu de la double bride, une maille simple sur la double bride formée par 4 mailles en l'air, en commençant le tour.

5e *tour.* Une maille simple sur la plus proche maille, — 3 mailles en l'air comme 1re bride; — * une maille en l'air, — une bride entre le premier et le second picot du tour précédent en laissant ce picot libre et dirigé *en bas*, — une maille en l'air, — une bride entre le second et le troisième picot, — une maille en l'air; — sur la pointe de la branche, 3 brides, suivies chacune d'une maille en l'air; — après la dernière bride, une maille en l'air, — 3 brides suivies de mailles en l'air, sur l'autre moitié de la branche, placées comme les 3 premières brides de ce tour, — une bride, tout près du 1er picot (et le précédant) de la branche suivante. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

6e *tour.* 2 mailles simples, — 1 picot, pour lequel on laisse glisser la bouclette hors du crochet; on pique le crochet dans la maille de laquelle procède la bouclette, et l'on y fait une maille simple, — une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes, — 1 picot, ainsi de suite. On divise l'ouvrage de telle sorte qu'il y ait 9 picots sur chaque branche, c'est-à-dire quatre sur chaque côté, un à la pointe. L'étoile est terminée avec ce tour.

Bordure au crochet

POUR COL MOUSQUETAIRE.

Cette bordure peut aussi être employée comme entre-deux; on la fait sur une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir, et, à ce sujet, j'ouvrirai une parenthèse qui ne sera pas tout à fait inutile.

Si nous publions des dentelles, bordures, entre-deux, que l'on exécute non en travers, mais dans le sens de la longueur, ce n'est pas, comme paraissent le croire quelques-unes de nos abonnées, dans le dessein inexcusable, et en tous cas inexplicable, de leur être désagréable; certains dessins, *surtout les plus beaux*, ne peuvent être faits en *travers;* j'en suis contrariée pour mon propre compte, mais je sais me résigner à tout ce qu'il est impossible d'éviter. Ceci dit, je reviens à ma bordure.

La chaînette représente le milieu de la bordure.

1er *tour.* * 7 mailles simples, chacune dans une maille de la chaînette, — 6 picots, pareils à ceux qui viennent d'être décrits dans le 4e tour de l'étoile; après le 6e picot, 3 mailles en l'air; sous cette rangée de picots, on passe 8 mailles de la chaînette, et l'on recommence depuis * jusqu'à la fin du tour.

2e *tour.* * Sur chacune des 5 mailles du milieu des 7 mailles simples appartenant au tour précédent, on fait une maille simple, — puis alternativement une maille en l'air, — une bride; il doit y avoir 8 brides sur la courbe formée par les picots, et les

POUFF OU COUSSIN ROND BRODÉ AU PASSÉ.

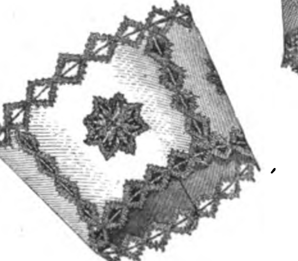
2 brides du milieu sont faites dans une seule maille. Recommencez depuis *.

3e *tour.* Dans chacune des 3 mailles du milieu des 5 mailles en l'air, on fait une maille simple, — puis, sur la rangée de brides, 9 picots, suivis chacun de 2 mailles simples (voir le dessin); ainsi de suite.

On répète ces 3 tours, sur l'autre côté de la chaînette, de telle sorte que les 9 mailles simples se trouvent sur les mêmes mailles du 1er tour. La bordure est terminée.



MANCHETTE ANNE D'AUTRICHE.



MANCHETTE MOUSQUETAIRE.

DENTELLE ÉTROITE.

MANCHETTE A LOSANGES.

Dentelle au crochet.

On fait une chaînette ayant la longueur voulue pour l'objet que l'on se propose de garnir.

1er *tour.* * Une bride avec picot; ceci se fait en laissant glisser la bouclette (après avoir fait la bride) en dehors du crochet; on pique le crochet dans la maille d'où procède la bouclette abandonnée, on y fait une maille en l'air, — encore une maille en l'air, sons laquelle on passe une maille de la chaînette. Recommencez toujours depuis *.

2e *tour.* Sur le côté opposé de la chaînette, on fait alternativement une demi-bride, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille de la chaînette; tous les autres tours sont faits sur *ce* côté de la chaînette.

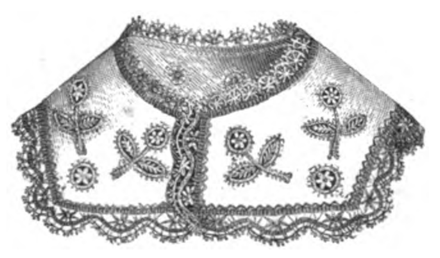
3e *tour.* Dans chaque maille une demi-bride.

4e *tour.* Une bride; — * 6 mailles en l'air, et avec les 4 dernières on fait un picot épais dirigé *en bas*, d'un autre genre que les précédents, et pour lequel on laisse glisser la bouclette hors du crochet; on pique celui-ci dans la 3e maille en l'air, au travers de laquelle on passe la bouclette abandonnée; 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 4 mailles du tour précédent, — dans la maille suivante, une bride, — 9 mailles en l'air sous lesquelles on passe 4 mailles, — une bride. Recommencez depuis *.

5e *tour.* Une maille simple dans la 1re bride du tour précédent; — * 6 mailles en l'air, et avec les 4 dernières un picot épais, dirigé *en haut*, 2 mailles en l'air, — une maille simple sur la bride suivante, appartenant au tour précédent; ensuite, sur la courbe suivante, composée de mailles en l'air, on fait: 2 mailles-chaînettes, — une maille simple, — 5 brides, dont les trois du milieu dans la maille du milieu de la courbe, — une maille simple, — 2 mailles-chaînettes, — une maille simple dans la bride suivante du tour précédent, — 6 mailles en l'air, et avec les 4 dernières 1 picot dirigé *en haut*, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur la plus proche bride, — 9 mailles-chaînettes sur les 9 mailles en l'air du tour précédent, une maille simple sur la plus proche bride. Recommencez depuis *.



COL MOUSQUETAIRE.



COL ANNE D'AUTRICHE.



COL A LOSANGES.

DENTELLE AU CROCHET.



ÉTOILE AU CROCHET.

ENTRE-DEUX AU CROCHET.

6e *tour.* Sur les 5 brides du tour précédent, on fait 10 doubles brides, séparées l'une de l'autre par une maille en l'air, — une maille-chaînette sur la 3e des 9 mailles-chaînettes du tour précédent, — 6 mailles en l'air, et avec les 4 dernières 1 picot dirigé en haut, — 2 mailles simples sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent, — une maille-chaînette. Recommencez depuis *.

7e *tour.* Sur la maille en l'air qui sépare les 2 premières des 10 doubles brides, on fait une double bride; — * 4 mailles en l'air, — une maille simple sur la maille en l'air qui se trouve entre la 2e et la 3e bride, — 8 mailles en l'air, dont on passe les 4 dernières, et dans la 5e de ces 8 mailles une maille simple, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la suivante maille en l'air, isolée du tour précédent, — une maille simple dans la 4e des 10 brides, — 4 mailles en l'air, — une double bride dans la seconde des mailles suivantes, — 8 mailles en l'air, — une bride dans le dessus de la double bride, qui précède les 8 mailles en l'air, — une double bride dans la seconde des mailles suivantes du tour précédent, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — 2 mailles simples, — 8 mailles en l'air, et dans la 4e une maille simple, de telle sorte que l'on a passé 4 de ces mailles, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde des mailles suivantes, — 4 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — une double bride, — on passe par dessus la courbe à picots du tour précédent, on fait une double bride dans la maille en l'air qui sépare la première de la seconde des 10 plus proches brides. Recommencez depuis *. Ce tour termine la dentelle.

Entre-deux

AU CROCHET POUR LE COL EN GUIPURE ET BRODERIE.

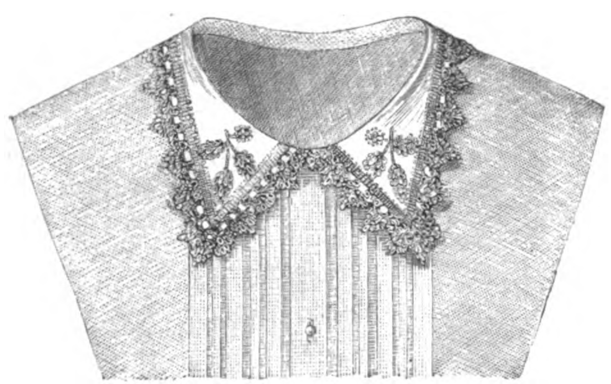
On fait cet entre-deux par morceaux séparés, de longueur suffisante, que l'on coud ensemble de façon à laisser des vides carrés, dans lesquels on intercale des médaillons ovales, en mousseline, brodés au plumetis; ces médaillons ne remplissent pas complétement les vides. L'entre-deux se compose de deux rosettes différentes, faites isolément, et commencées par le milieu.

Première rosette. 5 mailles en l'air, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle.

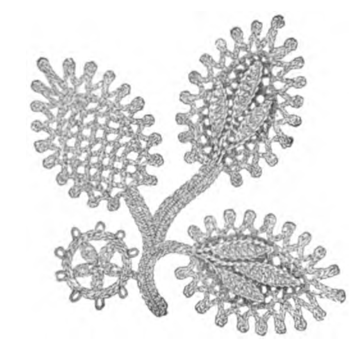
1er *tour.* 8 mailles simples sur le cercle.

2e *tour.* * 6 mailles en l'air, et, passant la dernière, on revient sur les autres, en faisant: une maille simple, — 3 brides, — une maille simple; — dans la plus proche maille du tour précédent, on fait une maille simple. Recommencez 7 fois depuis *.

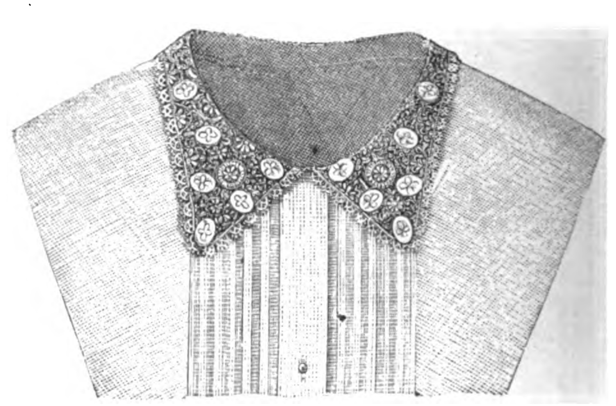
3e *tour.* On fait des mailles-chaînettes, jusqu'à la pointe de la plus proche branche, — ensuite: * 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe



COL EN TOILE ET GUIPURE.



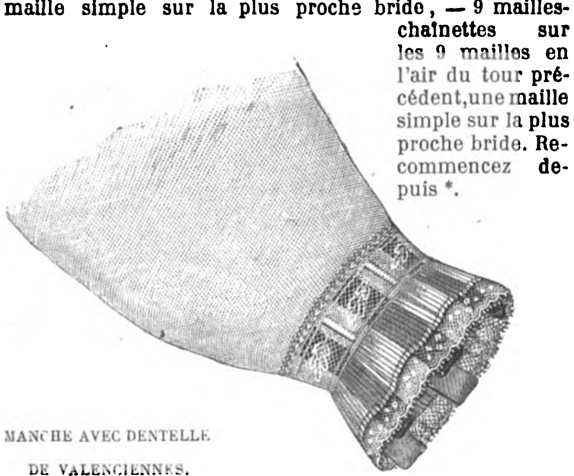
BRANCHE AU CROCHET.



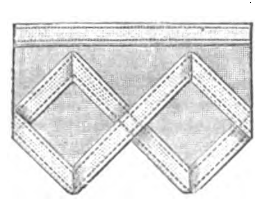
COL EN GUIPURE ET BRODERIE.



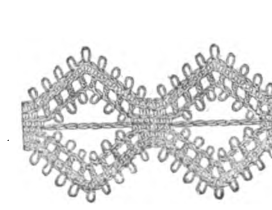
COL AVEC DENTELLE DE VALENCIENNES.



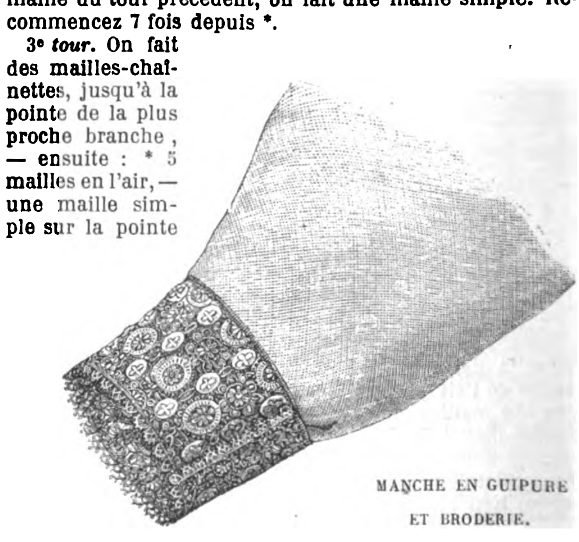
MANCHE AVEC DENTELLE DE VALENCIENNES.



BORDURE DU COL A LOSANGES.



BORDURE AU CROCHET.



MANCHE EN GUIPURE ET BRODERIE.



de la branche suivante. Recommencez 7 fois depuis *.

4e *tour*. Alternativement une bride, — une maille en l'air; avec chaque 2e maille en l'air, on passe une maille du tour précédent, de telle sorte que ce tour compte 32 brides.

5e *tour*. Alternativement 2 mailles simples, — un picot, celui-ci comme dans le dernier tour de l'étoile (voir ci-dessus).

Deuxième rosette. On la commence comme la précédente, et l'on fait le 1er et le 2e tour comme les 2 premiers tours de la première rosette.

3e *tour*. On fait des mailles-chaînettes jusqu'à la pointe de la plus proche branche; * ensuite une branche comme celle du 2e tour, — une maille simple dans la maille simple précédant la dernière branche, — 5 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe de la plus proche maille. Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour.

4e *tour*. Maille-chaînette jusqu'à la pointe de la plus proche branche; — * 5 mailles en l'air, et avec les 2 dernières 1 picot pareil à ceux de l'étoile (voir ci-dessus), ensuite 2 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 5 mailles en l'air qui séparent cette branche et la suivante, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur la pointe de la branche la plus proche. Recommencez depuis *. Avec la dernière maille on réunit les 2 rosettes, en faisant une bride, on fixe le brin et on le coupe. On encadre les rosettes de la façon suivante: une bride dans la pointe de la branche de la 1re rosette, qui est opposée à son point de jonction avec la seconde bride, — 12 mailles en l'air, — une bride quadruple, dans la suivante pointe de la rosette, — 12 mailles en l'air, — une bride dans la suivante pointe, — 12 mailles en l'air, — une bride quadruple dans la suivante pointe, — une bride sextuple, sur la bride réunissant les 2 rosettes, — une bride quadruple, dans la suivante rosette (voir le dessin), 12 mailles en l'air, — une bride dans le milieu supérieur de la rosette, — 12 mailles en l'air, et ainsi de suite, d'après le dessin. A l'extrémité de l'entre-deux, on travaille sur le côté transversal, puis sur le côté long, comme cela vient d'être expliqué, afin d'encadrer l'entre-deux.

Dentelle étroite au crochet.

On la fait en un seul tour.

On fait une chaînette de 11 mailles, et l'on passe la dernière bouclette dans la 1re maille, de façon à former un cercle, sur lequel on fait: 3 mailles simples, — 3 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière des 3 mailles en l'air, ce qui forme un picot, — 6 mailles simples sur le cercle, — 1 picot, 3 mailles simples sur le cercle; * 11 mailles en l'air avec lesquelles on fait un cercle (comme avec les 1res 11 mailles en l'air) en le pliant à droite; sur ce cercle: 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 5 mailles en l'air que l'on plie en arrière, et l'on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet au travers du milieu de la courbe qui vient d'être finie, c'est-à-dire au milieu des 6 mailles simples. Sur les 5 mailles en l'air, on fait en arrière: 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — 4 mailles en l'air, — 2 mailles simples, — puis sur le dernier cercle formé par les 11 mailles en l'air: 3 mailles simples, — 1 picot, — 3 mailles simples. Recommencez depuis * jusqu'à ce que la dentelle ait la longueur voulue.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — MODÈLES DE CHEZ Mme ROSSIGNON, RUE LAFFITTE, 41.

Robe en sultane blanche, à rayures mauve. La garniture se compose d'une bande de taffetas mauve, coupée en biais, encadrée de guipure noire et remontant sur le côté gauche jusqu'à la taille. Canezou blanc en mousseline orné de rubans mauve. Bournous en gaze de Chambéry blanche. Chapeau-fanchon en paille blanche.

Toilette de petite fille. Robe de piqué blanc, brodée en soutache havane.

Costume en foulard gris, composé du jupon et de la robe princesse; ornements exécutés avec des bandes de taffetas noir, coupées en biais, disposées en lignes droites, en pattes, en touffes fixant la robe sur le jupon.

Branche au crochet

POUR APPLICATIONS SUR LINGERIE OU ÉTOFFE DE SOIE.

MATÉRIAUX: Fil de lin no 150; crochet assorti.

On fait une chaînette de 25 mailles, pour la tige principale, sur lesquelles on revient en faisant une rangée de mailles simples, et, en continuation de la tige, le fond en réseaux de la feuille placée à gauche, en lui donnant la forme indiquée par le dessin. Pour ce fond, on exécute des festons *contrariés* composés chacun de 3 mailles en l'air, — une maille simple; on commence pourtant par 5 mailles en l'air et une maille simple dans la 1re de ces 5 mailles; sur ce petit cercle, on fait 2 mailles simples, séparées par 3 mailles en l'air (ce petit cercle est la pointe inférieure de la feuille); on retourne l'ouvrage, on fait 5 mailles en l'air, — dans le plus proche feston, une maille simple, et dans le second feston 2 mailles simples, toujours séparées par 3 mailles en l'air, ainsi de suite. Depuis la pointe de la feuille, on fait, sur l'un des côtés de ce fond, de petits festons composés de mailles en l'air, pour atteindre la pointe inférieure; depuis là, on exécute autour de la feuille de petites dents, pour chacune desquelles on fait: 6 mailles en l'air, et avec les 4 dernières 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans l'un des festons extérieurs du fond (voir le dessin). Sur la pointe de la feuille, on fait, au lieu de 6, 7 mailles en l'air, et au lieu de 2, 3 mailles en l'air, après le picot. Depuis la fin du tour, on fait les petites feuilles de la façon suivante: 14 mailles en l'air, — une maille simple que l'on attache à droite, sous la 4e dent (en comptant depuis la pointe de la feuille), puis on revient sur ces mailles en faisant une maille simple, — 5 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette, — 12 mailles en l'air, — une maille-chaînette sur la pointe du fond de la feuille, et revenant en arrière: une maille simple, — 6 brides, — une maille simple, — 4 mailles-chaînettes, — 2 mailles-chaînettes sur la tige de la 1re petite feuille, — 10 mailles simples, — une maille-chaînette attachée de l'autre côté de la petite feuille, c'est-à-dire au contour du fond de la feuille; puis en arrière: une maille simple, — 6 brides, — une maille simple, — 2 mailles-chaînettes, — 4 mailles-chaînettes, sur la tige de la 1re petite feuille, — 13 mailles simples le long de la tige principale, — 5 mailles simples comme tige de la seconde feuille; on la fait comme la précédente, et l'on complète la tige par une rangée de mailles simples, — on fait 2 mailles simples sur la tige principale, et, la tra-

versant, on commence la 3e feuille, en tout semblable à la 2e; puis, sur le côté opposé de la tige principale, on fait 5 mailles simples, — 14 mailles en l'air, dont on passe la dernière, et, revenant sur les autres, on fait: une maille simple, — 2 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette (ceci forme l'un des pétales de la petite rosette placée à l'extrémité de la branche); * 6 mailles en l'air, et, passant la dernière, on revient sur les autres en faisant: une maille simple, — 2 brides, — une maille simple, — une maille-chaînette. Recommencez deux fois depuis *. Ensuite, sur les 5 plus proches des 14 mailles en l'air restées encore libres, on fait: une maille-chaînette, — une maille simple, — 2 brides, — une maille simple, — 4 mailles en l'air, — ensuite, dans chacune des pointes des 6 pétales, une maille simple, suivie de 4 mailles en l'air. Sur ce cercle, on fait un tour de mailles-chaînettes, et, à chaque 3e maille, on forme un picot pareil à ceux de l'*étoile au crochet* (voir ci-dessus), — 2 mailles simples dans les 2 dernières des 14 mailles en l'air; enfin une maille simple dans chacune des mailles encore libres de la tige principale. La branche est terminée.

DESCRIPTION DE TOILETTES

DE CHEZ Mme BRÉANT-CASTEL, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

Toilette de ville. Corsage et bas de jupon en foulard ponceau, avec pois noirs brodés au plumetis. Jupe de dessus en taffetas noir, coupée en pointe, plate sur le devant et sur les côtés, avec ceinture large arrondie; le bas de cette jupe est orné d'un semé composé de gros pois noirs, brodés au plumetis; sous le semé se trouve un large galon en passementerie noire, mélangé de perles de jais noir. Cette jupe, très-riche, peut être portée avec tous les corsages dits de fantaisie. Paletot en taffetas noir pareil à la jupe. Toque en paille noire, bordée de plumes de paon.

Robe d'organdi blanc à rayures vertes. Au bas de la première jupe se trouve un bouillonné traversé par un ruban vert; la deuxième jupe forme une tunique ouverte sur le côté gauche, garnie tout autour avec deux volants festonnés à larges dents (crête de coq) avec du coton vert; les deux côtés sont retenus sur le côté gauche, par un nœud de ruban vert à longs pans. Corsage très-bas, avec épaulettes; corsage montant en mousseline blanche. Bournous d'organdi pareil à la robe, et garni comme elle. Chapeau Paméla de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, no 6; il est fait en paille de riz, orné d'une guirlande de roses pompon; brides très-larges en tulle blanc. Ombrelle blanche doublée de vert.

MODES.

On me questionne de tous côtés au sujet des *péplums;* les porte-t-on *vraiment*, me demande une jeune fille, ou bien n'est-ce qu'une mode de *journal de modes?*

La question ainsi posée est très-fine sous cette apparence de naïveté. La *Mode illustrée* étant, elle aussi, un *journal de modes*, j'aurais dû me trouver blessée de ce doute... Pas du tout; la confiance que l'on me témoigne m'a touchée, et je comprends fort bien le sens véritable de cette interrogation. Je vais répondre consciencieusement.

La mode des paletots fixés à la taille par une ceinture est devenue universelle pour les jeunes filles, et pour les femmes qui sont très-jeunes et très-minces. Le *péplum*, porté avec un corsage montant et fait en tissu pareil à la robe, *imite* à s'y méprendre le paletot à ceinture; il n'y a donc aucun inconvénient à adopter cette combinaison; j'ajouterai cependant que les paletots portés avec une jupe de même tissu l'emportent comme nombre sur les *péplums*. Ceux-ci jouent un rôle important dans les toilettes fort élégantes. Autrefois les taffetas unis, de nuance très-claire, — rose, ou bleue, ou maïs, ou mauve, ou verte, — étaient réservés aux toilettes du soir; aujourd'hui l'on en compose des toilettes de ville..... qui ne peuvent se montrer à pied, bien entendu. Ces toilettes offrent la réunion d'une robe de taffetas uni... supposons-la mauve... à corsage décolleté et manches courtes. Sur ce corsage décolleté, on place un corsage montant en mousseline blanche, et l'on ajoute à la robe un *péplum* également fait en mousseline blanche, bordé d'entre-deux en dentelle de Valenciennes, intercalés entre le *péplum* et son ourlet. A toutes les pointes de ce vêtement se trouve un gland en dentelle.

On voit, ainsi que je le disais récemment, beaucoup de robes faites en tissu blanc plus ou moins transparent (linos ou grenadine, ou poil de chèvre très-léger), posées sur une robe de dessous, en taffetas uni, à corsage décolleté. La robe de dessus est, bien entendu, à corsage montant et manches longues; très-souvent un paletot court et ajusté, pareil à la robe de dessus, remplace son corsage. Cela est, j'en conviens, un peu *voyant* et passablement *recherché;* mais cela est élégant, joli, et peut subir des modifications et des atténuations qui rendent cette mode acceptable même par les femmes qui redoutent toutes les excentricités. Cette combinaison peut être reproduite en taffetas violet, et linos gris très-clair, ou même blanc, sans que l'on soit exposée à porter une toilette trop *tapageuse*. La robe de dessous est plus courte que celle de taffetas; celle-ci est généralement bordée d'une grosse corde en soie. La robe de dessus est ourlée ou découpée en *dents* plus ou moins rondes, ou aiguës, ou carrées.

Un ingénieux fabricant de gants, M. Deschamps, qui s'est installé rue de Choiseul, 16, m'a fait voir un gant de forme nouvelle, qu'il appelle le gant Deschamps à *pouce indéchirable*. Comme cette invention est extrêmement simple, personne n'y avait songé jusqu'ici. Les coutures représentent l'un des fléaux inhérents aux gants. Chacune d'entre nous sait, en effet, que l'état naturel des coutures est d'être décousues; supprimons la couture du pouce, s'est dit l'inventeur... Et, en effet, la peau du gant n'est plus interrompue par cette couture. Ce premier point obtenu, le fabricant a voulu plus encore: il a réussi à supprimer les petites pièces séparant les doigts, puis, perfectionnant toujours son œuvre, il a fait faire les coutures à points *noués*. Le résultat obtenu est digne d'être mentionné, car le gant demeure solide, est plus élégant et plus commode que ses prédécesseurs.

Le combat est entamé entre les robes courtes et les robes longues; les premières luttent pour conquérir le terrain que les secondes s'obstinent à conserver: à qui restera la victoire? Évidemment à celles qui viennent d'entrer dans la carrière. Je vote pour la fusion, c'est-à-dire pour le partage du pouvoir. Les robes longues sont déplacées dans la rue, autant que les robes courtes dans les salons; ne pourrait-on, ne devrait-on pas porter, en *toilette de ville*, la robe non pas courte, mais moins longue que le jupon, maintenu un peu long, sans cependant abandonner les robes longues, si dignes, si majestueuses pour les toilettes du soir? A quoi bon émettre ce vœu timide? Il est trop sensé pour être exaucé. La mode est une divinité exclusive, intolérante, qui n'admet pas l'intervention de la raison dans le monde qu'elle gouverne. Une mode n'a jamais été acceptée *parce qu'elle* était raisonnable et commode, mais *quoique* raisonnable et commode. Il y a donc tout lieu de craindre qu'après avoir promené dans les rues des paquets d'étoffe relevés par un enchevêtrement de cordages, on adoptera, l'hiver prochain, les robes franchement courtes; ce sera l'arrêt de mort de la crinoline et le retour aux robes étriquées de disgracieuse mémoire. Nos lamentations n'écarteront pas ce malheur; il faut s'y préparer, afin de le supporter avec résignation. E. R.

LE COMMÉRAGE.

Il y a plus de dignité à avouer ses défauts, à essayer patiemment de s'en corriger, qu'à les nier en les gardant. Dans un journal écrit par des femmes, pour les femmes, il faut essayer de perfectionner l'éducation féminine, en élevant le caractère féminin; osons donc aborder ce redoutable sujet du *commérage*, qui est la base sur laquelle reposent la plupart des accusations dressées contre les femmes, accusations injustes, quand on prétend les étendre à la race entière; trop fondées, malheureusement, quand on les adresse à un certain nombre de femmes.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, la satire a attribué aux femmes un ridicule et un défaut, représentés par le besoin immodéré de parler, par l'indiscrétion, qui en est le corollaire. Une accusation reproduite à toutes les époques, traversant tous les siècles, et se maintenant dans toute sa vigueur en dépit du progrès de l'éducation et du développement du sens moral, ne peut être absolument dénuée de vérité. Le raisonnement, la conscience, un peu de délicatesse, devraient cependant suffire pour se tenir en garde contre le ridicule et le défaut dont on a fait l'apanage de toutes les femmes. Dressons le réquisitoire du commérage; son analyse servira peut-être de préservatif à quelques caractères, non encore entièrement soumis à cette habitude peu honorable.

L'origine du commérage se rattache à une vanité de bas aloi, qui aspire à la supériorité, en essayant de l'établir sur l'infériorité d'autrui; de là cette curiosité insatiable qui porte quelques femmes à pénétrer par insinuation ou effraction dans la vie privée de toutes les personnes qu'elles connaissent; elles notent et commentent les apparences, elles dressent la comptabilité des ménages, en inspectant les dépenses, et les rapprochant des ressources présumées; elles marchent toujours à la tête d'un bataillon serré, composé de suppositions, qui sont nécessairement fort hasardées, et procédant de l'inconnu à l'inconnu, elles aboutissent au résultat qui était la conséquence forcée de leur entreprise: guidées par la malveillance, elles se forment sur tout le monde et sur toute chose une opinion malveillante, et réussissent, par cette manœuvre naïve, à s'adjuger à elles-mêmes une supériorité morale incontestable sur toutes les personnes qui ont comparu devant le tribunal de leur inquisition. Cette procédure occulte emprunte au célèbre Bilboquet l'un de ses meilleurs arguments; on s'y pose fréquemment la question suivante: Cette personne a-t-elle dans son existence présente ou passée un mystère quelconque à cacher? Elle doit en avoir un..... Il s'agit de le découvrir; supposons ce qui est vraisemblable...., nous arriverons bien vite à la vérité..... Et l'on se met en quête, on surprend un mot, même insignifiant, on le commente, on l'accommode pour les besoins de la cause, et l'on parvient ainsi au résultat que l'on poursuit.

Cette tendance à sonder la vie d'autrui, à collectionner des renseignements souvent contradictoires, mais parmi lesquels on se réserve de faire un choix, afin d'apporter des preuves nouvelles à l'appui des suppositions que l'on édifie, ne se renferme malheureusement pas dans le huis-clos, ou plutôt elle étend le huis-clos à tout le monde, et prend chacun pour confident particulier de ses prétendues découvertes. On peut l'affirmer sans craindre d'être taxé d'exagération: le commérage est l'un des plus abominables fléaux de la société; il constitue un abus de confiance, non justiciable des tribunaux, mais relevant de la délicatesse de tous; sous le masque de l'intimité, le commérage se glisse à votre foyer, il scrute votre pensée, il vous arrache une parole prononcée dans un moment de mécontentement, et en use pour son œuvre éternelle d'abaissement général: abaisser successivement tous les individus auxquels il touche, tel est, en effet, le but et l'œuvre du commérage. S'appuyant sur ce dicton misanthropique, *nul n'est un héros pour son valet de chambre*, le commérage se crée un grand nombre d'intimités; en voyant beaucoup d'individus en *déshabillé*, on serait bien malheureux si l'on ne parvenait à découvrir quelques sujets de blâme; d'ailleurs ce qu'on ne voit pas, on le suppose!.... Et l'on va ainsi d'oreille en oreille, colportant ici ce que l'on a surpris là-bas, pour reporter là-bas ce que l'on a découvert ici.

Il est impossible de supputer la somme incalculable des maux qui sont dus aux commérages. Chacun d'entre nous mérite à un moment donné une somme quelconque de blâme, ou peut servir de sujet à une plaisanterie; blâme et plaisanterie, tout cela passerait sans laisser de traces, si le commérage ne se trouvait là, à point nommé, pour enregistrer les propos, pour les envenimer en les faisant circuler. Introduisez dans le cercle le plus honorable une seule personne atteinte de l'infirmité du commérage, vous constaterez bientôt les funestes effets dus à cette association; on aura fait à chacun des individus composant ce cercle une ou plusieurs confidences concernant son voisin; on aura touché à toutes les circonstances de la vie de chacun en y laissant la trace d'une flétrissure; on aura semé de tous côtés le doute, la suspicion, on aura ébranlé tous les sentiments d'estime que l'on éprouvait et que l'on inspirait. Pendant longtemps, le mal demeure latent; chacun ressent, en effet, de part et d'autre, une vive répugnance à divulguer des propos blessants, des suppositions malveillantes. Mais, comme tous les poisons, le commérage a son antidote, qui est son exagération même. Tant que son action demeure circonscrite à un petit nombre, il peut vaquer en paix à son œuvre dissolvante; quand cette action s'étend peu à peu, quand le commérage insatiable veut atteindre chacun des individus qui se meuvent dans sa sphère, il ne tarde pas à recevoir le châtiment qu'il mérite; une indiscrétion se commet, et suffit pour dévoiler toutes les entreprises du commérage; tous les cœurs blessés par l'ingratitude, tous les amours-propres froissés par les suppositions malveillantes, font cause commune, et se dénoncent mutuellement l'ennemi commun. De ce moment, la femme qui a *fait des commérages* est classée, marquée au front par ces trois mots: *une femme dangereuse;* elle a perdu tout droit à l'estime, à la considération; elle s'est placée parmi les personnes qui inspirent une méfiance incurable, que l'on évite soigneusement, et devant lesquelles on est forcé de peser ses moindres paroles, soin qui, du reste, ne constitue pas un préservatif suffisant, car le commérage s'alimente de suppositions mensongères autant que de réalités solides. Pour se garantir des périls inhérents à la fréquentation d'une femme qui fait des commérages, il n'est qu'un remède à employer: l'expulsion.

Parmi les personnes qui liront cette monographie du commérage, un grand nombre retrouvera, je n'en doute pas, dans ses souvenirs, quelques traces amères des maux causés par le commérage d'autrui; nulle, je l'espère, n'aura à se reprocher d'avoir participé à des maux analogues; je le regrette presque..... Je voudrais, en effet, essayer de raisonner avec une femme qui aurait contracté cette funeste habitude. Je discerne parfaitement tout ce que le commérage lui réserve de chagrins, de reproches, d'exclusions honteuses; mais il m'est impossible de découvrir de quelle nature peuvent être les compensations qui rachètent tous ces inconvénients. C'est, sans nul doute, la vanité qui l'entraîne dans cette voie, une étrange vanité en tous cas, puisque son résultat le plus positif est une déconsidération qui confine au mépris.

En racontant sous le sceau du secret quelques particularités concernant la vie privée du voisin ou de la voisine, on satisfait tout d'abord cette vanité infime qui consiste à être mieux informé que les autres, à avoir reçu des confidences que l'on n'a pas faites à autrui.

Eh quoi! cette vanité est-elle si obtuse, si aveugle, qu'elle ne permette pas même de prévoir le jugement qui sera porté sur ce commérage? La particularité que



n° 29 - 1866

l'on dévoile est, en effet, vraie ou fausse; sa divulgation constitue, dans le premier cas, un abus de confiance, et, dans le second, une abominable calomnie; il est certain dès lors que le mépris, juste ou injuste, se divise en deux parties égales, et que, si l'on en a fait retomber une partie sur l'individu dénoncé, l'autre partie revient de droit, et sans contestation possible, à son dénonciateur..... Mais la part de celui-ci est infailliblement plus considérable; il a agi en lâche espion; il a exploité l'intimité, il a mésusé de la confiance qu'il a surprise, il répond enfin à de bons procédés par une trahison abjecte...... Ceci pour le cas où le commérage énoncerait une vérité; que sera-ce lorsqu'il aura eu recours au mensonge?

De tous les défauts féminins, il n'en est point qui ait une origine plus basse; le commérage est l'une des formes que prend l'envie; il est dû à l'ignorance de l'esprit, à l'indélicatesse du caractère, à la méchanceté du cœur; il dénote la trivialité des habitudes; il émane surtout du désir de se décerner une supériorité quelconque aux dépens d'autrui, et ce mobile est tellement incontestable que tout blâme infligé au prochain se complète invariablement par un complaisant retour fait sur les qualités que l'on croit posséder, rendues plus évidentes encore par ce contraste.

Commérage. Mme X..... n'est pas aussi bonne que je le pensais; croiriez-vous qu'elle a refusé de rendre un service que je lui demandais?

Réflexion. Je suis bien meilleure qu'elle! Je n'aurais certainement pas refusé ce service!

Peut-être serait-il plus équitable de se demander si le service réclamé pouvait être rendu. Mais nul ne s'arrête à cette considération, car le blâme deviendrait rare et difficile si l'on prenait la peine d'examiner les faits avant de prononcer une condamnation. D'ailleurs on est si aisément prodigue de l'argent qui appartient aux autres! On dispose si généreusement de leur crédit!.... En vérité, ils prouvent que leur cœur est bien dur, quand ils ne ratifient pas les engagements pris en leur nom! Ils supporteraient tout le poids du sacrifice, et l'honneur en reviendrait à ceux qui l'auraient obtenu..... N'importe, ils sont inexcusables, quand ils ne se prêtent pas aux combinaisons dans lesquelles on les a fait figurer sans les consulter.

Si la conscience ne suffisait pas pour arrêter les développements du commérage, l'intérêt personnel devrait au moins intervenir, afin d'interdire tout ce qui lui serait préjudiciable. Or, s'il est certain que les commérages font beaucoup de mal, il est tout aussi évident qu'ils n'ont jamais rapporté le plus léger avantage à ceux qui se vouent à leur culture; toute sympathie, toute estime, s'écartent d'eux, la méfiance accueille toutes leurs paroles. Leur funeste bavardage ne peut s'exercer ailleurs que dans le cercle de l'intimité..... Or le blâme dirigé contre ceux qui nous ont accueillis, qui nous ont donné des preuves d'amitié, constitue une action mauvaise, honteuse, immédiatement appréciée à sa juste valeur..... Si l'on agit non par méchanceté, non avec préméditation, mais uniquement pour obéir au besoin de *bavarder*, on devient ridicule, sans cesser d'être méprisable et méprisé.

Dans nos rapports avec les personnes qui composent notre cercle, nous devons toujours suivre une ligne de conduite tracée par la dignité bien entendue: il faut parler de chacune des personnes que nous connaissons, en leur absence, dans les termes que nous emploierions en leur présence. Hors de cette règle, il n'y a plus qu'une confusion inextricable; les confidences faites à l'un sur l'autre décrivent parfois un circuit, mais reviennent tôt ou tard à l'*autre*. Celui-ci, excité par le ressentiment qu'il éprouve, se hâte d'ajouter son apport à la masse commune, et l'on échange les dénonciations, les récriminations, les observations et les suppositions malveillantes, que le commérage d'une seule personne a mises en circulation dans le cercle dont elle fait partie.

La principale recommandation qu'une mère doive adresser à ses enfants, en prêchant d'exemple, bien entendu, est celle-ci: *Parlez des autres aussi peu que possible.* Comme on ne parle guère de son prochain que pour le blâmer, en s'imposant la loi de chercher un autre sujet de conversation, on évite tous les périls qui sont inhérents à la pratique du commérage. Je conviens que cette recommandation demeurerait à l'état de lettre morte si l'on ne dirigeait l'éducation féminine de telle sorte que l'on pût aisément s'y conformer. En indiquant l'origine du commérage, j'ai signalé les points sur lesquels il faut agir, pour le tarir dans sa source:

Il faut combattre l'ignorance, pour permettre aux femmes d'adopter d'autres sujets de conversation que les faits et gestes de leur prochain.

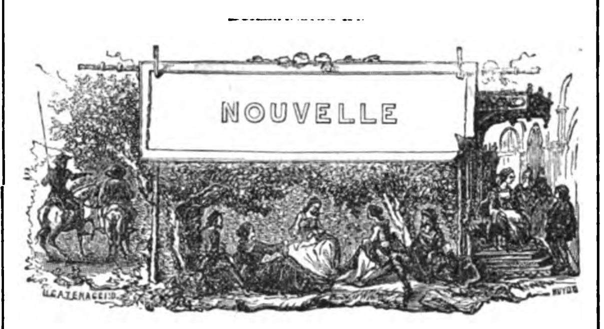
Il faut leur donner une éducation morale assez forte pour les mettre à l'abri des vanités mesquines, qui jalousent toutes les supériorités, et espèrent les abaisser en y découvrant ou bien en y supposant une tare quelconque.

Il faut enseigner aux femmes, outre le piano et l'anglais, quelques principes de délicatesse, qui leur permettent d'apprécier et par conséquent d'éviter l'ignominie d'attaquer ceux qui leur ont donné des preuves d'amitié.

Il faut enfin leur dire que la peine du talion leur sera appliquée dans toute sa rigueur; que, blâmant les autres, elles seront blâmées par les autres: car nul, ici-bas, ne peut espérer être absolument ménagé par la critique, à moins de la désarmer par l'indulgence, la modération, la délicatesse, témoignées à autrui.

Et si toutes ces considérations semblaient insuffisantes, on pourrait encore indiquer aux amateurs de commérages une autre considération plus personnelle, et par cela même peut-être plus puissante: c'est que toute femme qui fait des commérages se rend à la fois ridicule et odieuse, qu'elle n'a plus d'amis, plus de considération, et que ses mobiles, aisément discernés, proclament hautement l'ignorance qui la caractérise, l'envie qui la ronge, la vanité qui la domine.

EMMELINE RAYMOND.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite.

Depuis ce jour, qui avait accompli la réconciliation, les deux familles se visitèrent fréquemment; les personnes qui étaient restées secrètement les plus sensibles aux échecs subis par leur vanité, c'est-à-dire Mme Darmintraz et son fils, reconnurent bientôt qu'il est bien plus doux d'être estimé que d'être envié. On appréciait en Edmond toutes les qualités qu'il avait été forcé d'acquérir, c'est-à-dire l'ordre, l'habitude du travail, une économie rigide, et il trouvait quelque douceur à posséder ce genre de supériorité, si involontaire qu'il eût été pour lui.

Mme Darmintraz soupira un peu en retrouvant, après plusieurs années d'abstention, le luxe dont resplendissait le château de Lansac; mais elle s'y vit accueillie avec tant d'empressement, mais les possesseurs de cette magnifique demeure semblaient attendre des résultats si salutaires et si considérables de leur intimité avec la famille ruinée, que peu à peu son amour-propre se trouva plus à l'aise et ne redouta plus aucun froissement.

Quant à Mathilde, le temps n'avait encore accompli qu'une première transformation; son chagrin avait perdu le caractère farouche des premiers jours, mais elle était loin encore d'adhérer à la consolante maxime de la tante Marthe; elle envisageait trop constamment ce que son malheur lui avait fait perdre pour apercevoir à quoi il pourrait lui être bon. Cependant quelques éclairs se produisaient dans ces ténèbres; elle entrevoyait parfois une mission autre que celle de s'habiller pour essayer de se faire remarquer, et se rapprochait volontiers de ses anciennes compagnes, et de Marthe, qui, elle le comprenait instinctivement, pouvaient l'aider à discerner sa voie nouvelle et à l'adopter avec courage.

S'il est malheureusement des caractères trop semblables à celui de Mme d'Aubenot, qui joua un si funeste rôle dans l'existence de Marthe Darmintraz; s'il est des personnes qui semblent avoir pour mission spéciale de fomenter la discorde, de semer le mal, d'envenimer tous les rapports et d'irriter tous les esprits, il existe aussi des êtres qui sont le correctif et comme le contre-poison des précédents; il y a des âmes bienveillantes, des esprits conciliants qui vivent dans une atmosphère paisible, dont les bienfaits s'étendent à tous ceux qui les entourent; infatigables messagers de paix, ils oublient tout ce qui peut désunir, pour mettre en lumière seulement ce qui tend à établir une bienveillance générale. Édouard Villenot faisait partie de ces êtres privilégiés; son esprit pouvait s'élever à toutes les hauteurs, mais son cœur ne s'appauvrissait pas, comme cela arrive trop souvent, de tout ce que son intelligence pouvait acquérir; celle-ci s'était étendue sans que celui-là se fût rétréci, car sa supériorité provenait, non de la lucidité avec laquelle il discernait le mal, mais de sa foi invariablement conservée au bien. Il marchait paisible au milieu de toutes les défaillances, sans être ébranlé par les exemples qui se trouvaient en désaccord avec ses croyances, parce qu'il possédait la faculté précieuse de considérer le mal comme un accident, comme une infirmité, se manifestant par accès que l'on pourrait diminuer ou guérir.

Il formait entre les deux familles voisines un intermédiaire également aimé, recherché, et chaque jour apprécié plus haut. L'intimité qui s'établit entre toutes ces personnes ne fut pas sans nuage pourtant. Si satisfait que l'on parût être sur ce petit coin de terre, on n'y avait pas abdiqué toute passion humaine, pour se livrer uniquement aux sentiments généreux et désintéressés; une sorte de rivalité ne tarda pas à s'établir entre l'opulent château et la modeste ferme: ce fut Édouard Villenot qui en fut le sujet.

M. Develloy et sa femme avaient envisagé avec douleur la résolution prise par Mathilde de renoncer au mariage; ils reconnaissaient la nécessité de se montrer moins difficiles dans le choix d'un gendre; mais ils n'admettaient pas que, pour être moins jolie, leur fille, qui devait être fort riche, manquât de prétendants.

En la voyant chaque jour plus confiante avec Édouard Villenot, en constatant l'heureuse influence que la présence du jeune médecin paraissait exercer sur l'humeur de Mathilde, ils en conclurent aisément la possibilité d'une préférence qui leur eût semblée autrefois inadmissible, absurde et révoltante; un homme qui ne possédait rien! Mais les choses avaient changé d'aspect, et, sans s'arrêter à cette pauvreté qui leur eût naguère masqué toutes les qualités du jeune médecin, les parents de Mathilde s'arrêtèrent avec complaisance sur la supériorité intellectuelle et morale, sur l'honorabilité de la famille à laquelle appartenait leur futur gendre, car ils le considéraient déjà comme tel. Si Mathilde en effet consentait à cette alliance, pouvait-on supposer que ce jeune homme refusât la fortune inespérée qui s'offrirait à lui?

On peut garder un secret vis-à-vis des personnes que l'on visite fréquemment; mais il est impossible de leur cacher que l'on *cache* un secret; les préoccupations nouvelles, les projets récemment conçus, se trahissent par mille symptômes imperceptibles pour ceux chez lesquels ils se produisent, mais évidents pour leur entourage familier. Les sentiments, si *impalpables* qu'ils puissent être, se manifestent tout au moins par une certaine logique qui leur est propre. On peut, en un mot, voiler le but vers lequel on se dirige, mais non dérober la route que l'on suit pour arriver.

Mille indices vinrent jeter l'alarme dans la famille Darmintraz. Chacun des habitants de la ferme s'était accoutumé, — à des titres divers, — à considérer Édouard Villenot comme lui appartenant dans le présent et dans l'avenir; il était pour Edmond un compagnon indispensable; pour M. Darmintraz et pour sa femme un ami charmant; pour leur fille aînée enfin, plus que tout cela; elle entrevoyait confusément un sort qui lui paraissait digne d'envie. Être la compagne, l'aide d'un homme honoré à juste titre, et trouver en lui l'appui, le guide infaillible qui devait l'aider à atteindre le perfectionnement moral auquel elle aspirait désormais; avec lui les privations, les fatigues, le travail incessant, la médiocrité, tout lui paraissait non-seulement facile, mais désirable; sans lui, elle n'entrevoyait plus que des ténèbres désolées, le travail sans attrait et sans but.

Les nouveaux desseins formés par M. Develloy vinrent jeter quelques perturbations dans des relations qui étaient devenues si régulières et si douces. On attira le jeune médecin au château de Lansac, et l'on mit tout en œuvre pour l'y retenir: il aimait les livres, une bibliothèque considérable fut mise à sa disposition. Mathilde, qui avait toujours professé une profonde antipathie pour la musique allemande, se souvint un jour que la mère d'Édouard était la compatriote de Beethoven et de Mozart; elle se hâta de demander à Paris toutes les sonates et symphonies naguère méprisées, et s'appliqua à les étudier assidûment; quant aux agréments d'un ordre inférieur, mais par cela même plus sujets à être généralement appréciés, on pense bien qu'ils ne faisaient pas défaut chez M. Develloy; sa cave et son cuisinier auraient mérité les suffrages de Brillat-Savarin en personne.

Il importait à l'avenir du jeune médecin, au bien-être de sa mère, de ne point négliger la riche clientèle qu'il pouvait se créer. Édouard accepta donc les prévenances de M. Develloy, et y répondit de son mieux; il partagea donc le temps dont il pouvait disposer en dehors de ses travaux entre le château et la maison Darmintraz..... Mais ce partage ne satisfaisait aucune des deux familles voisines; les anciens amis se considéraient comme lésés, les nouveaux constataient avec dépit ce qu'il leur convenait d'appeler la tiédeur d'Édouard; ils voulaient, non pas seulement sa compagnie, mais son assiduité, et ne comprenaient pas du tout que l'on pût préférer à leur splendide intérieur, aux dîners exquis servis avec une élégance irréprochable, la modeste maison et les rustiques repas de leurs voisins.

Ces projets opposés, ces ressentiments mutuels, cette rivalité, en un mot, se produisirent insensiblement, et sans qu'aucun symptôme extérieur en révélât trop évidemment l'existence. Le principal personnage de ce petit drame intime était préservé, par sa modestie même, de toute clairvoyance malicieuse ou vaniteuse; il essayait, avec une parfaite simplicité de cœur, de tenir la balance égale entre les amis anciens et les clients nouveaux, et avait entrepris, sans s'en douter, l'œuvre la plus ardue entre toutes: celle de ménager toutes les vanités, de satisfaire toutes les exigences, de concilier des prétentions opposées.

La tante Marthe assistait avec une impassibilité, purement apparente du reste, à ce tournoi engagé entre la richesse et la simple vie de famille; elle s'était donné la mission d'apaiser les ressentiments, d'adoucir les aigres propos que l'on échangeait parfois, de s'opposer en toute circonstance aux exigences qui auraient pu être maladroites; elle prétendait qu'il fallait respecter l'indépendance de tout le monde, sans même excepter celle des amis; elle affirmait qu'il fallait bien se garder d'imposer l'assiduité, sous peine de la rendre impossible, et que l'habileté consistait à attirer, à retenir ses amis par l'affection qu'on leur porte, non par les obligations parfois tyranniques que l'on veut leur imposer. Elle n'imitait pas sa belle-sœur, qui manifestait trop visiblement la contrariété que lui causait un refus d'Édouard Villenot. Lorsque le jeune médecin, pressé de rester, alléguait une invitation de M. Develloy, Mme Darmintraz avait la maladresse de lui adresser quelques mots à double entente sur le plaisir que l'on éprouve à fréquenter les maisons opulentes. Édouard se défendait avec droiture et simplicité, et demeurait d'autant plus calme qu'il était plus loin de mériter ces accusations. Quant à la tante Marthe, elle lui témoignait une cordialité qui ne se dé-



mentait jamais, et s'attachait à émousser tous les traits qu'on lui décochait.

Vis-à-vis d'elle-même Marthe Darmintraz n'était pas tout à fait aussi rassurée qu'elle s'appliquait à le paraître; « Cette épreuve sera décisive, » se disait-elle; « mais comment en sortira-t-il? Sera-t-il aussi faible que son père? Aura-t-il, lui aussi, ces lâches complaisances pour la fortune, qui l'ont décidé à revenir, quand il n'était plus riche, près de moi, qu'il avait si facilement et si cruellement outragée? S'il en est ainsi, il n'y aura rien à regretter..... Rien, hélas! si ce n'est un beau rêve!..... Et l'on n'en a pas quand on veut; cette pauvre Cécile en serait longtemps, et peut-être toujours, inconsolable. Mais s'il résiste à cette facile fortune, s'il lui préfère un cœur devenu bon pour lui et par lui..... oh! alors, je ne regretterai plus rien! »

Il est difficile de déterminer la dose d'alliage qui se mêle presque toujours aux meilleurs sentiments et aux plus louables actions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un peu d'égoïsme se trouve presque inévitablement associé à nos plus généreuses impulsions; s'il est des êtres absolument étrangers au calcul, qui se rendent utiles et sont serviables, abstraction faite des éloges et de la renommée bienfaisante qui s'attachera à leur nom, on trouve, en les analysant avec soin, qu'ils sont généreux parce que la peine d'autrui leur semble insupportable à envisager; en venant en aide à leur prochain dans la mesure de leurs forces, ils travaillent surtout à écarter des visions qui leur sont pénibles..... Et ce sont encore ceux-là qui valent le mieux! Mais il est aussi des individus qui, dans un service offert ou rendu, cherchent, en même temps que le profit d'autrui, un avantage personnel; seulement, celui-là masque celui-ci à leurs propres yeux, et les absout complétement, selon eux, de toute accusation d'égoïsme.

M. Develloy, sans avoir aucune donnée précise sur les desseins particuliers de chacun des personnages de ce récit, comprenait instinctivement que la présence et le voisinage de la famille Darmintraz faisaient obstacle au projet qu'il avait formé, et dans lequel il s'obstinait chaque jour davantage. A force d'y songer, il crut avoir trouvé le moyen d'agir vis-à-vis de ses voisins avec une générosité qui lui mériterait leur reconnaissance, et qui offrirait en plus l'avantage d'écarter de la voie des obstacles devenus gênants. Mais, pour demeurer équitable, il faut éviter de charger les traits : tout en pensant beaucoup à lui-même, M. Develloy était très-heureux de rendre un service signalé à son ancien confrère, et de le relever de sa chute.

Il dirigea donc un matin sa promenade vers les prairies de son voisin, le rencontra, ainsi qu'il y avait compté, et engagea immédiatement l'entretien :

« Mon cher voisin, » dit le riche banquier, « mon courrier d'hier au soir m'a apporté de Paris des nouvelles très-graves pour moi, et je viens vous faire une proposition, qui, je l'espère, ne sera pas repoussée; il y va de votre avenir..... de celui de vos enfants.

— Mon avenir?... » répéta M. Darmintraz en jetant autour de lui un regard calme et satisfait...... « Mais il est tout tracé, comme le sillon de mes charrues; je suis revenu à la terre natale, et je compte y vieillir tranquillement.

— Je comprends que cet asile vous ait été précieux; mais, convenez-en,.... votre position actuelle n'est qu'un expédient; il est impossible que vous borniez votre ambition à cultiver ces champs.....

— Il en est ainsi pourtant.

— Et vos enfants? comment les établirez-vous? Quelle dot pouvez-vous donner à vos filles? Le pauvre Edmond a bien changé à son avantage, j'en conviens et vous en félicite sincèrement..... Mais avouez qu'il est triste, à son âge, d'avoir une perspective si bornée; le maximum de ses espérances est d'atteindre un jour, quand il sera déjà vieux, des émoluments qui monteront à quatre ou cinq mille francs.... La belle affaire!

— Ce serait fort joli, car il vivrait à l'aise.

— Vous ne parlez pas sérieusement. Écoutez ma proposition, et vous changerez de langage. J'ai laissé à Paris un remplaçant sur lequel je pouvais compter comme sur moi-même; mon vieux Duclozel, que vous avez connu, je crois.

— Certainement; aussi probe qu'habile.

— C'est lui qui dirige ma maison de banque; et son activité, sa capacité, me permettent de faire à Paris seulement de courtes apparitions; vous savez que nous sommes à peu près fixés ici, puisque Mathilde veut vivre dans une solitude presque complète.

— Eh bien?

— Eh bien! Duclozel veut se retirer; il est, dit-il, trop âgé et trop fatigué pour garder cette direction, et me donne trois mois pour le remplacer. D'ici là, il faut donc que j'aie trouvé l'équivalent des précieuses qualités dont il m'offrait la réunion, ou que je me décide à abandonner totalement les affaires. Or cette décision me paraît pénible; il m'est difficile, je l'avoue, de me désintéresser complétement de la vie active que j'ai menée, et de lui substituer tout à coup l'existence d'un propriétaire campagnard, uniquement occupé de ses foins et de ses blés. De plus, j'ai entrevu la possibilité de vous aider à reconstituer votre fortune, et voici la proposition que je viens vous faire. Vous remplaceriez Duclozel; ses appointements sont de quinze mille francs par an; mais vous auriez sur certaines transactions des intérêts qui vous permettraient de doubler cette somme; vous prendriez Edmond avec vous, vous le dresseriez aux affaires, et vous assureriez ainsi l'avenir et l'établissement de tous vos enfants! Qu'en dites-vous?

— Tout d'abord que je vous remercie sincèrement, » répondit M. Darmintraz, dont le visage s'était un peu rembruni; « l'offre est magnifique, j'en conviens, elle prouve l'intérêt que vous nous portez..... Mais j'aurais préféré que vous ne l'eussiez pas faite.....

— Comment?

— Hélas! oui..... car je regretterai peut-être de l'avoir refusée, et je me repentirais probablement de l'avoir acceptée.

— Expliquez-vous; car je ne comprends pas du tout votre hésitation.

— Oh! vous allez me comprendre. Reconduire ma famille à Paris, c'est la replacer à la source de tentations plus périlleuses pour nous que pour toute autre famille: il sera bien difficile de ne pas renouer d'anciennes relations, de résister aux exemples, au courant qui nous a déjà entraînés. Le présent serait beau, d'ailleurs, si beau qu'il nous ferait perdre l'avenir de vue. Grâce aux avantages que vous voulez bien m'offrir, une quasi-opulence pourrait se reconstituer autour de nous. Or nous autres hommes qui avons pour mission de gagner de l'argent, beaucoup d'argent, nous n'avons pas le temps ou les aptitudes nécessaires pour veiller sur l'emploi que fait notre famille des loisirs que nous lui créons. Pour constituer des dots à peine sortables à mes filles, il faudrait vivre à Paris avec une économie rigoureuse, et la maintenir pendant plusieurs années. Quand j'aurais amassé quarante mille francs pour chacun de mes enfants, croyez-vous que cet avoir pût leur procurer les établissements auxquels ils aspireraient dès qu'ils se verraient réinstallés sur cette scène où ils ont brillé?..... Et combien d'années, combien d'économies ne faudrait-il pas accumuler pour arriver à ce résultat! Nous n'y arriverions pas, d'ailleurs..... Je ne me sens pas la force de résister aux désirs, aux prières de ma famille, et nous dépenserions tout ce que je gagnerais.

— En vérité, vous me surprenez étrangement! Mais vous vivez ici avec une économie, une simplicité que j'admire, quand je la rapproche, dans mes souvenirs, du luxe de votre existence passée.

— Oui, ici! Mais à Paris! cela ne serait pas aussi aisé, je vous l'affirme; la véritable force consiste, on l'a dit depuis longtemps, non pas à résister aux tentations, mais à les fuir.

— Ainsi, vous me refusez? » reprit M. Develloy avec stupeur.

« Je n'aurais pas toujours été aussi raisonnable si votre proposition s'était produite au moment où nous avons dû nous décider à quitter Paris; je n'aurais pas eu le courage dont je fais preuve en ce moment; mais le malheur a, entre autres avantages, celui de nous enseigner à juger sainement les choses.

— Vous refusez des offres qui, rapprochées de votre situation actuelle, représentent une fortune?

— Pour apprécier exactement les chiffres, mon cher voisin, » répondit M. Darmintraz en souriant, « il faut tenir compte des latitudes. Trente ou quarante mille francs par an seraient en effet l'opulence ici..... mais à Paris nous dépenserions cette somme, et nous ne tarderions même pas à la trouver insuffisante, eu égard à notre ancien état de maison. La situation que vous me proposez servirait donc uniquement à réveiller chez mes enfants les goûts de luxe auxquels ils ont dû forcément renoncer; et, loin d'aider à leur avenir, le rendrait plus difficile et plus périlleux, parce qu'il serait nécessairement inférieur au présent, tel que le reconstituerait l'argent que je gagnerais.

— Vous ne consulterez pas même votre famille?

— Je crois que le devoir me commande de leur exposer votre proposition, en même temps que les raisons toutes-puissantes qui m'engagent à la refuser. Cette offre serait superbe, s'il s'agissait pour nous de commencer la vie, au lieu de la recommencer; si ma femme, mes enfants avaient l'heureuse habitude d'une économie bien entendue, qui seule peut fonder et conserver le bien-être et la sécurité; mais il n'en est malheureusement pas ainsi; nés riches, ou du moins accoutumés à vivre au milieu des jouissances matérielles et vaniteuses que donne l'argent, mes enfants ne seraient peut-être pas assez forts pour résister aux souvenirs de notre passé... Et je ne veux pas que les mêmes causes amènent fatalement les mêmes résultats, c'est-à-dire qu'une dépense effrénée, toute relation gardée, les conduise une seconde fois à la pénible résolution que nous avons dû prendre, que nous n'aurions peut-être pas eu le courage d'adopter sans le secours moral, sans l'appui énergique qu'il nous a été donné de trouver en ma sœur. Vous savez bien ce que je veux dire? » ajouta M. Darmintraz en s'animant et saisissant le bras de son confrère..... « Je ne suis pas le seul que vous ayez vu sombrer sur l'océan parisien; j'ai eu des devanciers et des successeurs..... Que sont devenus leurs enfants?.... Dans quels abîmes ne les avons-nous pas vus disparaître! Ici, des jeunes gens forcés de travailler, après avoir vécu dans une honteuse oisiveté, et ne pouvant se plier à cette loi nouvelle; on les voit alors tomber bien bas..... si bas qu'il n'est plus guère permis d'espérer leur réhabilitation. Là, des femmes inconsolables d'avoir perdu leurs diamants et leurs cachemires, et qui, après avoir été la plus puissante cause de la ruine de leur famille, ne savent pas même supporter avec courage et dignité la pauvreté qui est leur œuvre!..... Oh! non! je ne veux pas que mes enfants soient exposés à de semblables périls; je préfère pour eux une perpétuelle médiocrité au luxe de quelques années, ayant pour corollaire une pauvreté contre laquelle ils ne sauraient plus lutter. C'est ma faute, hélas! je le reconnais amèrement. Si j'avais enlevé à l'occupation incessante de *gagner de l'argent* quelques heures chaque jour pour les consacrer à m'occuper de ma famille; si j'avais veillé à ce que mes enfants apprissent qu'il est d'autres devoirs, d'autres plaisirs, d'autres bonheurs ici-bas que la satisfaction d'étaler un luxe imbécile, je ne me verrais pas obligé aujourd'hui de les maintenir loin de la scène qui leur offrirait des tentations; je pourrais leur dire : « Venez! je suis encore assez robuste pour remplir mon rôle de père de famille, pour gagner une modeste fortune à chacun d'entre vous. Toi, mon fils, tu apprendras à travailler près de moi; vous, mes filles, vous vous exercerez à la mission qui vous attend; vous saurez présider à l'équitable emploi des sommes que je gagnerai par mon labeur; vous apprendrez à rester également éloignées de la parcimonie et de la prodigalité, à donner le bien-être au présent, tout en sauvegardant l'aisance et la dignité de l'avenir. » Mais, non! mes filles, mon fils, ont été des jeunes gens *à la mode*..... Ils ne tarderaient pas à revenir à leurs errements passés, à dépenser imprudemment toutes mes ressources, et mon travail servirait uniquement à solder des notes de couturières, de modistes, de bijoutiers. Vous voyez bien que leur avenir, au nom duquel vous m'adjurez, serait plus compromis que servi par la détermination que vous voudriez me voir prendre. »

(La suite au prochain numéro.) EMMELINE RAYMOND.



№ 14,736, *Paris*. Je crois que l'on vend ce tulle-filet chez Simart, rue de Rambuteau. — № 3,289, *Constantinople*. Le chou est posé pour cacher les extrémités de la ceinture, et ne peut s'allier à des pans longs, à moins d'être fixé au-dessus de ces pans, mais non sur le côté de la ceinture; rien ne s'oppose à ce que l'on fasse une ceinture en droit fil. Ceinture en ruban gros grain, de couleur, sur une robe de piqué blanc. — *Lisbonne*. Merci de toutes façons. — № 77,359, *Puy-de-Dôme*. J'ai déjà répondu, et négativement, pour la doublure du châle; mais il ne dépend pas de moi de faire paraître à date fixe. — № 77,072, *Nièvre*. Oh! non. Les hommes ne portent pas de chemises brodées; je ne vois guère autre chose à offrir à ces jeunes lycéens que de jolis mouchoirs à initiales brodées. Merci mille fois pour l'approbation que l'on m'accorde. — № 77,714, *Somme*. Le *Monseigneur* est obligatoire, ainsi que *Votre Grandeur*. — *Novare*. On peut prendre un mandat sur la poste, même pour la somme minime que coûte la photographie (1 fr. 25, plus l'affranchissement). Nous n'acceptons pas de timbres étrangers. — *Morlaix*. Quelle lettre parfaite..... et combien de reconnaissance m'inspirent ces pages si gracieuses! — № 12,272, *Isère*. Le grand'père paternel et la grand'mère maternelle sont de *droit* parrain et marraine du premier-né. — № 23,842, *Bouches-du-Rhône*. Reps ou velours de même couleur que le fond des bandes, mais beaucoup plus foncée; plus les bandes en tapisserie seront larges, plus les rideaux seront beaux. — № 68,335, *Pise*. Mille fois merci pour ce gracieux souvenir. — № 1,045, *Saint-Michel*. Voir les articles de modes. — № 68,703, *Maine-et-Loire*. Deux, c'est beaucoup! Nous verrons plus tard. — № 68,454, *Eure-et-Loir*. Voir le nº 18 (paletot O'Donnell). — № 27,704, *Haute-Loire*. Voir le chapitre de la *Civilité non puérile mais honnête* (actuellement publiée en volume), traitant ces obligations, qui occuperaient ici une place trop étendue. — № 86,514. Nous publions, il est vrai, *plus* d'objets de modes et *plus* de patrons, pour satisfaire aux demandes qui nous ont été adressées; mais nous ne publions pas *moins* de travaux; le nombre des dessins et des patrons a augmenté..... nos frais aussi..... Mais nous ne pensons pas que nos abonnées se plaignent de recevoir une plus grande quantité d'objets que ne leur en portait le Journal dans les premières années. — № 13,637, *Seine-Inférieure*. Les présents sont facultatifs, rien n'y oblige, comme rien ne s'y oppose. S'adresser à un libraire de Rouen. — № 23,002, *Morbihan*. Cette garniture serait trop *âgée*, pour une jeune fille de quinze ans; j'en dirai autant de la rayure brune, mais il faut bien s'y résigner, puisque la robe est achetée; il est impossible d'employer pour la garnir une nuance qui ne figurerait pas dans la robe; il faut donc opter entre le taffetas brun avec lisérés blancs, ou soutache blanche, — et le taffetas blanc, avec lisérés bruns, ou soutache brune; le taffetas serait disposé en bandes ou pattes (voir nos gravures de modes, et entre autres celle du nº 28).

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS

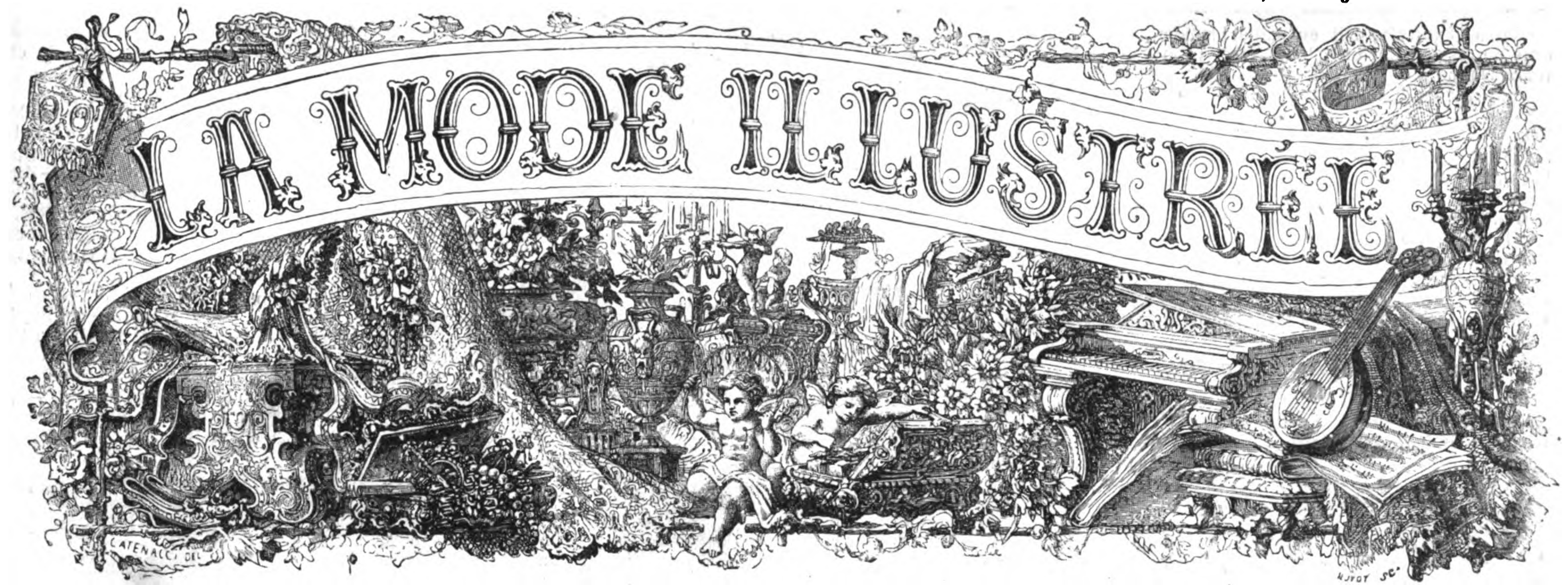


EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Il ne faut point clocher devant les boiteux.



N° 30. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 22 juillet 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Costume d'été

POUR PETIT GARÇON DE QUATRE A SIX ANS.

On fait ce costume en toute étoffe : toile grise ou écrue, indienne, etc. Parfois aussi la chemise est en toile blanche; le pantalon, en un tissu de laine ou de coton; la ceinture, en ruban de taffetas.

D'après notre modèle, la chemise et le pantalon sont faits en foulard blanc. La ceinture et les ornements sont exécutés en foulard rouge.

On trouvera les éléments de ce costume (chemise et pantalon) dans nos précédents numéros. Les enfants de quatre à sept ans sortent en été sans pardessus, avec le simple costume dont nous publions la reproduction.

Filet pour résille.

MATÉRIAUX : Coton fin à tricoter; un moule ayant 1 centimètre 1/2 de circonférence.

On monte sur le moule le nombre de mailles simples nécessaires pour l'ouvrage que l'on entreprend; dans le tour suivant, on fait 2 mailles dans chaque maille. Tous les autres tours sont pareils à celui-ci, mais on *passe* toujours la maille augmentée, qui forme une *bouclette*. (Voir le dessin.)

Plein (guipure sur filet).

Ce plein servira pour fonds de bonnets, si on l'exécute avec du fil fin; — pour rideaux, si l'on emploie du gros fil.

On commence le fond, quelle que soit sa dimension, par le coin, en montant 2 mailles; on travaille en allant et revenant, et l'on augmente toujours d'une maille à la fin de chaque tour, en ce que l'on fait toujours 2 mailles dans la dernière maille. On continue de la sorte jusqu'à ce qu'il y ait une maille de plus que cela n'est nécessaire pour la largeur du fond que l'on a entrepris. Ensuite on augmente à la fin du tour, on diminue à la fin du tour suivant, et ainsi de suite, alternativement, jusqu'à ce que l'on ait atteint la longueur voulue. Alors on diminue une maille à la fin de chaque tour, c'est-à-dire que l'on prend *ensemble* les 2 dernières mailles.

La broderie forme des raies exécutées alternativement au *point d'esprit* et au *point de reprises*; l'un des côtés de ces raies (perpendiculaire ou horizontal) est fait dans toute sa longueur, les autres raies traversant celles-ci par morceaux séparés, occupant trois carrés du filet. Un dessin spécial reproduit ce plein, plus grand que nature, avec l'exécution du *point d'esprit*, qui se compose de 2 tours de bouclettes de feston entrelacées. Le fil (égal à celui employé pour le filet) est attaché au bord du filet (à la lettre *a*), et l'on travaille jusqu'à l'autre extrémité (lettre *b*); on revient de là sur ses pas jusqu'à la lettre *c*, où commence le *point d'esprit*, pour lequel on conduit le fil à l'intérieur du carré, en le dirigeant, comme cela est indiqué au carré 1, autour des 4 bouclettes du *point d'esprit*, qui se trouvent ainsi resserrées au milieu du carré. On tourne le fil autour de ces bouclettes (voir les carrés 2 et 3) jusqu'à ce que l'on ait formé un carreau en forme de losange, tel qu'on en voit deux terminés, sur le bord supérieur du plein. On continue, en remplissant 3 carrés au point d'esprit, — le 4e au point de reprises.

Les raies courtes transversales se composent de 2 carrés au point d'esprit, séparés par un carré au point de reprises. Pour chacune de ces raies courtes, on fixe le fil par un nœud sous le plus proche carré, rempli au point de reprises, et on le ramène au point voulu, en tournant plusieurs fois autour de l'une des barres du filet.


COSTUME D'ÉTÉ POUR PETIT GARÇON DE QUATRE A SIX ANS.

Embrasse de rideaux (crochet).

MATÉRIAUX : Gros coton à tricoter.

On fait une chaînette de 15 mailles, dont on réunit la dernière à la première; on travaille sur ce cercle en allant et revenant.

1er tour. Dans la 1re maille on fait une bride, que l'on ne termine pas entièrement, de telle sorte qu'il reste 2 boucles sur le crochet; — on fait encore 2 brides semblables dans la même maille, de telle sorte que l'on a 4 boucles sur le crochet; on les réunit en une seule maille; on passe une maille de la chaînette. On recommence 6 fois depuis *.

2e tour. Comme le tour précédent, mais en *contrariant* les petites *coquilles* formées par les brides; par conséquent la 1re *coquille* est faite sur l'espace qui sépare 2 coquilles du tour précédent.

Entre-deux pour jupons.

On fait cet entre-deux en cordon blanc, ou tresse de laine, ou tresse de soie, suivant l'étoffe à laquelle on le destine. On fronce le cordon sur les lignes ponctuées (voir le dessin représentant l'exécution de l'entre-deux), après l'avoir plié dans le sens indiqué, c'est-à-dire en biais, dans sa largeur. On passe au milieu une tresse de laine ou de soie, de couleur vive.

Robe en mohair blanc.

Ce costume se compose d'une jupe et d'un paletot ajusté, fixé par une ceinture. La garniture est faite en taffetas bleu vif, coupé en biais, bordé d'un galon de paille. La forme de cette garniture la rend propre à allonger une robe trop courte.

Trois chapeaux ronds.

Chapeau en toile cirée. Lors même que l'on n'approuve pas ou que l'on ne comprend pas une mode quelconque, il faut bien la publier dès qu'elle semble s'établir; faisons donc place au chapeau en toile cirée noire, garni d'un voile de gaze bleu bluet.

Chapeau chinois. Ce n'est pas un instrument figurant dans les orchestres complets, mais bien un couvre-chef nouveau, que désigne ce titre. Le chapeau chinois est fait en grosses tresses de paille jaune; il est orné avec une guirlande de lierre et un large ruban de velours noir; les brides, en taffetas noir, restent flottantes.



Chapeau bavarois, fait en paille blanche, orné de ruban bleu, en velours, et de pâquerettes blanches.

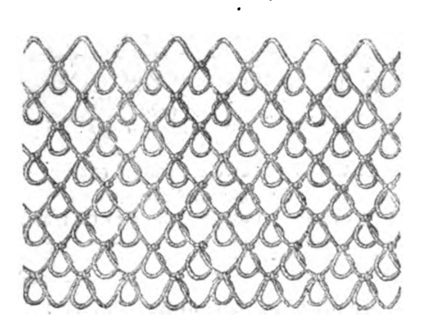
Veste princesse.

Par devant, cette veste s'arrête au-dessus de la ceinture, comme la veste Figaro, puis elle s'allonge graduellement sur les côtés et par derrière. Ce modèle est fait en cachemire violet; la garniture se compose de galons en soie noire, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur, brodés en perles de jais noir, et de galons pareils, mais plus étroits (1 centimètre 1/2). La veste, faite sans manches, est bordée de grelots.

EXÉCUTION DU PLEIN (GUIPURE SUR FILET).

Trois garnitures pour robes et jupons.

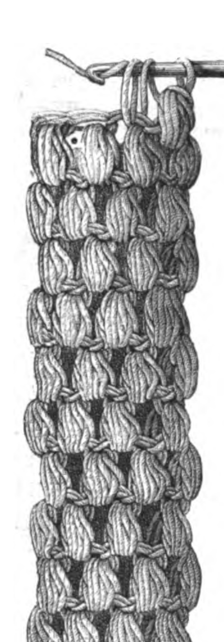
N° 1. Cette garniture, qui peut être augmentée ou diminuée à volonté, se compose de 6 bandes de cachemire blanc et bleu, coupées en biais, ayant chacune 3 centimètres de largeur; on les plie en deux de façon à réduire leur largeur de moitié, et on les coud sur l'objet que l'on veut garnir. Une bande bleue, ayant une largeur double des précédentes, termine la garniture sur son bord supérieur; au milieu de cette bande, on fixe un petit rouleau en cachemire blanc.



FILET POUR RÉSILLE.

N° 2. On découpe le bord d'une robe ou d'un jupon, puis on pose la tresse de laine, qui a 1 centimètre 1/2 de largeur, dans les creux de chaque dent; au-dessus de cette tresse, on pose une soutache. On peut coudre d'abord la tresse, puis découper l'étoffe sur laquelle la tresse serait posée.

N° 3. Cette garniture, qui peut être augmentée du double en hauteur et largeur, se compose de *pattes* en taffetas noir, placées sur une robe de foulard gris; un mince liséré de taffetas rouge borde les pattes, qui sont ornées d'une couture piquée (ou d'une fine soutache) en soie blanche, aboutissant à un bouton d'acier taillé à facettes.



EMBRASSE DE RIDEAUX (TRAVAIL AU CROCHET).

CERCEAU POUR ENFANT.

Jouets pour enfants.

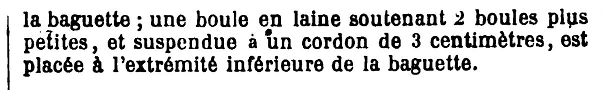
CORDE ET CERCEAU.

Les objets les plus usuels peuvent être embellis, si l'on consent à prendre un peu de peine; dans le cas où une mère, une tante, une sœur aînée, consentirait à *enjoliver* une corde et un cerceau, nous allons leur offrir nos dessins et nos conseils.

Corde. On prend une corde ayant 1 mètre 80 centimètres de longueur, deux tresses de laine rouge, deux tresses de laine blanche, ayant chacune 3/4 de centimètre de largeur. On noue ces quatre tresses à l'une des extrémités de la corde, puis on croise une tresse blanche avec une tresse rouge, de telle sorte que celle-ci se trouve au-dessus; ces deux tresses sont marquées des chiffres 2 et 3, sur notre dessin. On tourne la corde dans l'autre sens, et l'on procède de la même façon, avec les tresses 1 et 4; on continue de la sorte en tournant sans cesse la corde, en croisant toujours une tresse rouge avec une tresse blanche, et veillant à ce que chacune de ces couleurs se trouve alternativement au-dessus. Quand la corde est ainsi *habillée*, on noue les tresses à l'autre extrémité, et l'on pose à chaque bout une poignée en bois peint.

Cerceau. On prend un cerceau en bois et de la grosse laine rouge, avec laquelle on le recouvre au crochet, comme si l'on travaillait sur une ficelle; on fait ainsi des mailles simples aussi rapprochées que possible. On prend de la laine blanche, et, revenant sur ce travail, dans le sens opposé, on fait des mailles simples, en piquant toujours entre 2 mailles rouges, dans le sens indiqué par la direction de la pointe de la flèche. Quand ce tour blanc est terminé, on prend de la soie (ou filoselle) noire, et l'on fait sur chaque chaînette, par conséquent sur chaque côté du cercle, un *surjet* extrêmement écarté (voir le dessin).

On peut orner de la même façon (mais en employant des couleurs différentes) tous les cercles, et toutes les baguettes qui servent au jeu de *grâces*. Pour la baguette, on commence par son bord inférieur, avec la nuance la plus foncée parmi celles que l'on veut employer; on prend successivement les nuances plus claires, et l'on termine en laissant environ un tiers de la baguette; une boule en laine soutenant 2 boules plus petites, et suspendue à un cordon de 3 centimètres, est placée à l'extrémité inférieure de la baguette.



Tricot pour rideaux, etc.

Ce dessin peut servir à divers usages, suivant la grosseur du coton que l'on emploiera; exécuté avec du fil fin, on peut l'employer pour bonnets d'enfants.

Le nombre des mailles est déterminé par la destination du tricot, mais doit être *divisible* par dix. On tricote toujours en allant et revenant, et par conséquent on retourne l'ouvrage à la fin de chaque tour.

1er *tour.* Entièrement à l'endroit.

2e *tour.* * Une maille à l'endroit, — un double jeté, — une maille *levée* (sans être tricotée, la suivante tricotée, la précédente tirée par-dessus celle-ci), — 5 mailles à l'endroit, — diminution à l'endroit (c'est-à-dire 2 mailles tricotées ensemble à l'endroit), 1 double jeté. — Recommencez depuis *. Avec chaque double jeté, on tricote une seule maille dans le tour suivant.

3e *tour.* Une maille tricotée à l'envers (avec le double jeté); * 1 double jeté, — diminution à l'envers, — 3 à l'envers, — diminution à l'envers, — 1 double jeté, — 3 à l'envers. Recommencez depuis *.

4e *tour.* 3 l'endroit; — * double jeté, — une maille levée (voir 2e tour), — une à l'endroit, — diminution à l'endroit, — double jeté, — 5 à l'endroit. Recommencez depuis *.

5e *tour.* 3 à l'envers; — * double jeté, — 3 à l'envers tricotées ensemble, — double jeté, 7 à l'envers. Recommencez depuis *.

6e *tour.* 3 à l'endroit; — * diminution à l'endroit (se composant de la maille avec son plus proche jeté), — double jeté, — un à l'endroit, — double jeté, — une maille levée (voir 2e tour) se composant du jeté et d'une maille, 5 à l'endroit. Recommencez depuis *.

On continue le dessin en tricotant toujours du 2e au 5e tour; le 6e tour est la répétition du 2e tour, mais on le commence (comparez les 2 tours) environ à moitié du 2e tour; le tout s'accorde, par suite de la disposition du dessin. Dans les tours suivants, on se rendra aisément compte du commencement du dessin.

PLEIN (GUIPURE SUR FILET).

Ourlets ondulés

POUR ORNEMENTS DE LINGERIE.

On peut exécuter ces ourlets ondulés en toute largeur, et les employer pour orner des robes de mousseline blanche. Ils se composent de plis coupés en biais; après les 5 ou 6 points *devant*, indiqués sur notre dessin pour chaque courbe, on doit prendre en dessous du pli pour former la courbe.

Costume

POUR PETIT GARÇON ET PETITE FILLE.

Petit garçon de cinq à six ans. Pantalon et tunique en toile grise, ornée de broderie en soutache blanche. Boutons carrés en os ou ivoire.

Petite fille de sept à neuf ans. Robe et jupon en mohair blanc, avec bordure de cachemire rouge, brodée en velours noir, et applications de cachemire blanc; la robe est relevée sur les côtés par un chou en cachemire rouge. Ceinture, revers des manches, et veste courte, sans manches, en cachemire rouge, brodés comme les bordures.



CORDE POUR ENFANT.



ROBE EN MOHAIR BLANC.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en foulard maïs de nuance très-claire. Sur chaque couture réunissant les lés se trouvent deux garnitures étroites légèrement froncées, réunies sous un ruban bleu qui couvre la couture; corselet très-bas, sans manches, bordé avec une ruche de taffetas bleu; bretelles bleues, avec nœud sur chaque épaule; ceinture bleue avec chou sur le côté gauche; corsage montant à manches longues, fait en foulard blanc à plis brodés en soie bleue; dans les cheveux, ruban bleu, noué sous le chignon, et retombant en deux longs bouts.

Robe de dessous, dépassant à peine la cheville, faite en forme princesse (sans plis), à corsage montant et manches longues. Cette robe, de foulard rouge, est bordée avec une bande de taffetas noir ayant 3 centimètres de largeur; des bandes pareilles, de moitié plus étroites, remontent sur la jupe sur une hauteur de 15 centimètres et à intervalles de 10 centimètres; entre ces bandes se trouve un *semé* de croissants brodés en soie noire; même semé, mais plus petit, sur la partie supérieure du corsage et sur les manches. Seconde robe en taffetas gris, à rayures noires, boutonnée et dentelée sur le côté gauche; cette robe s'arrête à 15 centimètres de distance du bord de la robe rouge, et remonte sur le corsage comme un corselet. Tous les contours en sont dentelés et bordés de foulard rouge. Chapeau de paille, rond, garni de velours rouge.




Gilquin fils imp. Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

Etoffes du COMPTOIR DES INDES Boul.d de Sébastopol, 129

MODES.

En cette saison la mode demeure stationnaire, et, nous interdisant le champ des suppositions, qui nous sera ouvert dans quelques semaines, ne nous laisse guère d'autre ressource que la narration pure et simple.

Une narration, — ou plusieurs narrations rédigées fidèlement, ont bien d'ailleurs leur mérite; cela permet de juger par quels points les toilettes dont on a fait choix s'éloignent ou se rapprochent du goût du jour.... Et puisque nous ne pouvons encore dire ce qui se portera, disons au moins ce qui se porte.

Les péplums dont on a reçu un modèle très-



CHAPEAU CHINOIS.

simple et très-joli, sont assez généralement adoptés pour les jeunes filles; ils reproduisent exactement l'effet des par-dessus à ceinture, qui sont passés à l'état d'uniforme pour les jeunes filles, les jeunes femmes, et en général pour toutes les femmes restées minces.

La robe, non pas relevée, mais plus courte que le jupon, s'introduit dans nos habitudes d'une façon insidieuse; elle se présente comme robe de voyage, comme robe de campagne. Or, en été, toutes les Parisiennes voyagent ou habitent la campagne..... Vous devinez le reste; d'ici à peu de temps la robe courte passera à l'état de fait accompli, et délaissera le terrain de l'exception pour celui de la règle. En ce moment, cette combinaison représente le costume des jeunes filles, pour lesquelles il semble spécilement créé; on leur interdisait la queue majestueuse... elles se vengent de l'interdiction en acceptant les robes courtes, qui s'imposeront peut-être à tous les âges et à toutes les tailles; ce serait un vrai désastre. Imagine-t-on la tournure d'une matrone d'aspect digne, de taille épaisse, vêtue d'une robe courte!

La crinoline n'a point disparu; elle est comme le soleil : aveugle qui la nie!.... Mais, toujours à l'instar du soleil, elle s'éclipse quelque peu. C'est là un fait positif que je ne puis m'empêcher d'enregistrer, quels que soient mes sentiments personnels. pour cette institution, qui, elle aussi..... va disparaître. Aujourd'hui la crinoline est modifiée de la façon suivante : on prend un jupon taillé en pointes, ayant 2 mètres 40 centimètres de largeur sur son bord inférieur; sur ce bord on pose un ressort d'acier; — second ressort, à 5 centimètres de distance; — troisième ressort, à 5 centimètres de distance. Voilà tout! C'est là tout ce qui reste de la plus grande des crinolines, et M. Dupin serait bien heureux s'il pouvait assister à cette transformation.

Citons quelques toilettes.



CHAPEAU EN TOILE CIRÉE.

Jeune fille. Robe en mohair blanc, à bord dentelé, garni d'un biais de taffetas vert clair posé *à cheval;* même biais posé à plat au-dessus des *dents,* qui sont petites et fort rapprochées. Paletot pareil à la robe, garni et bordé comme la robe, fixé par une ceinture en ruban gros grain vert. Chapeau rond, mais *ovale,* orné d'une longue branche de feuillage tenant lieu de ruban.

Observation importante. Ces branches, se prolongeant en dehors du chapeau ou de la coiffure, ont été vulgairement désignées par un mot horriblement laid.... on appelle cela une *traînasse.* Il faut éviter soigneusement de propager un semblable terme.

Autre jeune fille. Jupon en linos gris, dépassant la cheville, sans aucune garniture. Robe de même étoffe et de même couleur, un peu plus courte que le jupon sans garniture; corsage montant, à manches longues; péplum de même étoffe que la robe, bordé avec deux biais en taffetas noir; gland noir à chaque pointe du péplum.

Toilette de jeune femme. Robe de dessous en organdi, à larges rayures blanches et cerise, garnie avec un volant ayant 12 centimètres de hauteur; le bord inférieur du volant est dentelé et festonné en laine cerise; son bord supérieur également dentelé et festonné, mais sur de plus petites proportions, forme une *tête.* Robe de dessus en organdi pareil à celui de la robe de dessous, sans aucune garniture, relevée de chaque côté avec un gros *chou* formé par des rayures cerise découpées dans l'organdi, ourlées d'un côté et tournées en spirale. Corsage décolleté, à manches courtes; guimpe de mousseline blanche, montante, à manches longues, ornée de dentelle de Valenciennes.

Toilette de tout âge. Jupe en tissu de laine gris et soie grise, bordée avec une bande de taffetas violet vif, ornée au milieu, sur toute sa longueur, de perles noires un peu espacées; sur le devant, gros boutons recouverts en même taffetas; perpendiculairement, sur chaque côté, quatre bandes de taffetas violet (ornées comme celles du bord inférieur) sont posées, en se rejetant un peu en



CHAPEAU BAVAROIS.

biais vers le bas, de façon à *évaser* l'aspect général. La bande la plus rapprochée des boutons est la plus courte; elle s'arrête à 15 centimètres de distance du bord; les suivantes sont plus longues chacune de 3 centimètres, de telle sorte que la quatrième s'arrête à 6 centimètres de distance du bord de la robe. Paletot-sac pareil à la robe, garni comme celle-ci; il y a deux bandes inégales sur chaque devant du paletot, et des *chevrons* sur ses manches.

E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il y a, de par le monde parisien, des chroniqueurs qui se sont accordé à eux-mêmes des vacances illimitées, sous prétexte que les nouvelles du théâtre de la guerre laissaient leur public habituel absolument indifférent aux nouvelles des théâtres de Paris.

Le prétexte est si bon qu'il pourrait aisément être élevé à la dignité d'une raison; je m'abstiendrais même de le mettre en discussion s'il ne se produisait en temps de canicule. Chacun sait en effet que, durant cette partie de l'année, la chronique, fardeau toujours pesant, mais que les mille *riens* de Paris peuvent aider à porter, acquiert subitement un poids effroyable, dû à la disette de nouvelles, de divertissements et de réunions, qui est due elle-même à la dispersion du monde parisien. Cette coïncidence éveille une méfiance involontaire. Sont-ce bien les chroniqueurs qui se dérobent de plein gré à la chronique? Ne serait-ce pas celle-ci, plutôt, qui fait défaut à ses sténographes?

Il est certain cependant, — je vais plaider les circonstances atténuantes de l'accusation, d'abord parce qu'elles doivent prendre place dans un journal de modes, étant elles-mêmes tout ce qu'il y a de plus à la mode en ce moment, ensuite parce qu'il y a vraiment lieu; — il est certain qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'offrir en ce moment à ses lecteurs ou lectrices des récits empreints d'une folle gaieté. Si je ne me trompe, il est un sentiment qui doit être cosmopolite : c'est celui de la pitié; de ce que le deuil, les larmes, les angoisses de toutes sortes règnent au-delà de nos



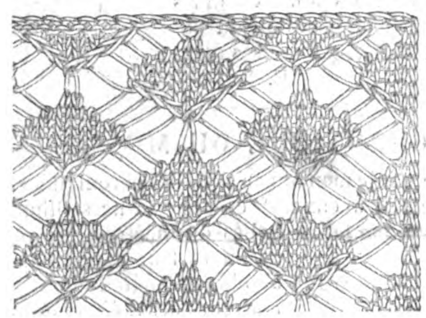
COSTUME POUR PETIT GARÇON ET PETITE FILLE.

frontières, il ne faut pas en conclure que nous autres femmes puissions rester indifférentes à ces douleurs, parce que nous n'en sommes pas personnellement atteintes. La multiplicité et la rapidité toujours croissante des communications ont d'ailleurs fait naître, outre la solidarité des intérêts, celle non moins réelle, non moins puissante, des sentiments. On peut, jusqu'à un certain point, demeurer indifférent au malheur comme au bonheur des inconnus, mais il n'en saurait être de même quand il s'agit de voisins que nous avons été voir hier chez eux, qui viendront nous visiter demain chez nous. Or il n'y a plus que des voisins aujourd'hui, grâce à la vapeur et à l'électricité. Les Chinois eux-mêmes, ce peuple qui, pour nous, existait depuis tant de siècles, seulement à l'état de magots fantastiques, représentés sur des éventails et de la porcelaine, les Chinois ne sont plus des inconnus pour nous. Le célèbre examen de conscience qui consistait à se demander si l'on ne sacrifierait pas aisément un vieux mandarin dont on serait certain d'hériter, pour peu que l'on consentît à le tuer mentalement, cet examen laisserait notre conscience en paix, car le mandarin aurait peut-être fait un voyage en France..... Nous l'aurions peut-être coudoyé sur les boulevards de Paris. De même qu'on tue plus facilement un inconnu, on voit tuer plus indifféremment des inconnus; mais aujourd'hui l'univers est peuplé de compagnons de voyage, et véritablement nous ne pouvons plus demeurer dans une quiétude égoïste, quand de l'autre côté de la ligne imaginaire qui nous sépare de nos voisins, si l'on en croit les cartes géographiques, tant de mères, d'épouses et de sœurs pleurent sur les deuils causés par les combats.

Ceci admis, disons que les chroniqueurs auraient pu continuer leur travail quotidien ou hebdomadaire, pour peu qu'ils y eussent mis un peu de bonne volonté. Paris est absent de chez lui, je le veux bien, mais cette absence, qui met la chronique aux abois, est une maladie chronique pourtant, se reproduisant tous



VESTE PRINCESSE.

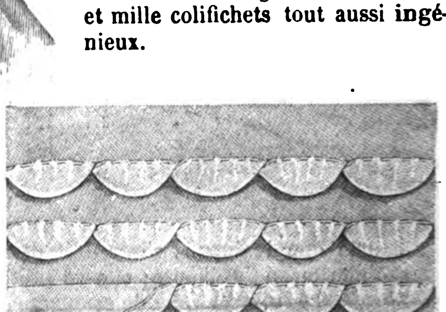


TRICOT.

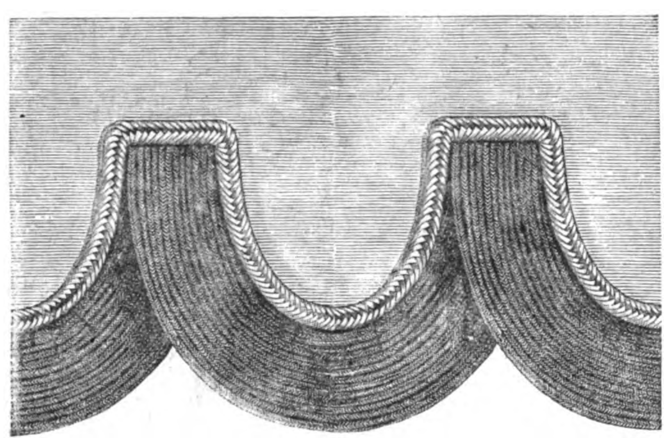
les ans à époque fixe, et qui n'a jamais semblé aux chroniqueurs une raison suffisante pour prendre la clef des champs. Ils y puisaient (dans cette absence) un texte à lamentations, qui n'était pas même tout à fait justifié par la vérité des choses; car enfin, j'interroge tous les gens impartiaux : — Voyons, Paris est-il aussi dépeuplé qu'on le dit? S'il fait très-chaud dans les salles de spectacle, n'a-t-on pas, comme point de réunion, les beaux concerts des Champs-Élysées? D'ailleurs, qu'est-ce que la chaleur à Paris?

Un Marseillais en rirait de bon cœur, et trouverait, dans cette prétention non justifiée d'avoir chaud à Paris, un texte de plus lui fournissant matière à des comparaisons qui seraient, comme toujours, à l'avantage de la Canebière. Il faut savoir reconnaître équitablement son infériorité; il est certain que, sur ce point..... comme sur tant d'autres, Paris ne saurait l'emporter sur Marseille.

Voyez l'avenue des Champs-Élysées, les allées du bois de Boulogne...



OURLET ONDULÉ.



Nº 2. — GARNITURE DE ROBE.

Vous semblent-elles dépouillées de leurs brillants équipages? Allez même au théâtre, dans ces salles soi-disant abandonnées pour cause d'étouffement; y trouvez-vous beaucoup de places vides? Non, non ; on calomnie Paris, en avançant qu'il peut être délaissé par ses habitants; s'il est vrai de dire qu'il possède une population flottante, il est juste d'ajouter qu'un flot arrivant remplace toujours un flot partant.

On a un peu émigré, cela ne saurait être nié; mais on est allé aux rives prochaines; le *beau monde* s'est installé à Saint-Germain, dont la célèbre terrasse n'est autre chose qu'une succursale du bois de Boulogne. On y a la consolation de ne pas perdre de vue, pour ainsi dire, le couronnement de l'Arc de triomphe de l'Étoile, de concilier les habitudes parisiennes avec les exigences campagnardes de la saison actuelle; on y trouve la ressource de se faire voir, et le plaisir de passer en revue les toilettes de toutes les beautés à la mode.... *A la mode* tant que vous voudrez, disait un provincial qui s'était transporté sur la terrasse de Saint-Germain, mais *beautés!*..... c'est une autre affaire. Chez nous, il ne suffirait pas du tout de se placer sur la tête un chapeau grand comme un macaron, de porter une robe courte sur un jupon court, pour se trouver investie de la dignité de beauté célèbre.

J'avoue me ranger tout à fait du côté de mon ami de province; j'ai essayé, nonobstant cette secrète concordance d'opinion, de lui expliquer le sens attaché par les Parisiens à ces mots de *beauté à la mode*.

Elle n'est point forcée d'être belle; il lui est même loisible d'être laide, mal faite, et d'avoir dépassé depuis bon nombre d'années le printemps de la vie.

Analysée au point de vue chimique, une *beauté à la mode* donne les molécules suivantes:

Une couturière, ou mieux encore un couturier, dont chaque robe, fût-ce la plus simple, et surtout la plus simple, coûte le revenu d'une bonne ferme située en basse Normandie.

Trente robes par mois.

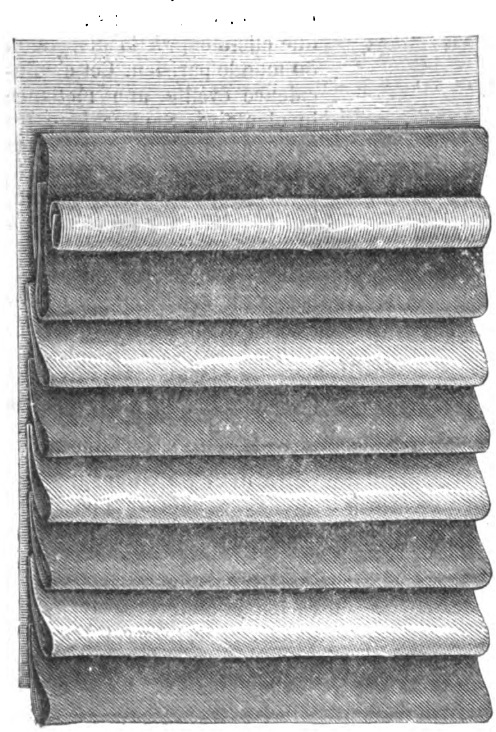
Une modiste, dont le cerveau en perpétuelle ébullition invente pour cette beauté un casque nouveau pour chaque jour de l'année, et l'invente toujours plus extravagant.

Soixante chapeaux par mois.

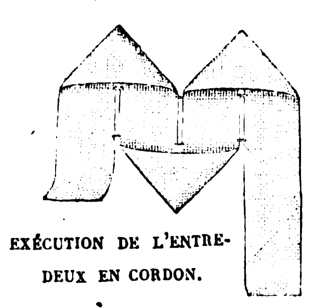
Une lingère, digne de suivre le *style* du couturier, et de comprendre la *manière* de la modiste.

Un bijoutier, voyant son époque de haut, et la traitant comme une échappée de Charenton, en lui préparant des pendants d'oreille enclins à se rapprocher de la ceinture, des boutons copiés sur les soucoupes de tasses à thé, des fers à cheval (grandeur naturelle) utilisés par le couturier comme garniture de robe, et mille colifichets tout aussi ingénieux.

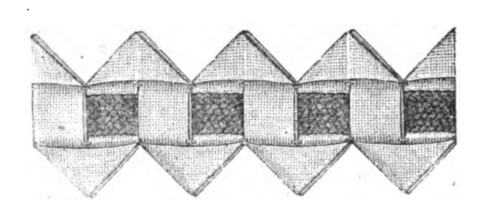
Emploi de tous ces éléments de beauté et de célébrité. Se montrer partout, à tous les spectacles, surtout aux Bouffes-Parisiens (ne pas confondre avec les Bouffes-Italiens, voisins des derniers), à toutes les promenades, en y attirant les regards à tout prix; porter, dans toutes les réunions, les toilettes les plus inédites, inventer des bals costumés, s'il n'y en avait pas, pour y montrer un déguisement dont on obligera *tout Paris* à parler pendant huit jours au moins; *avoir* ou du moins *dépenser* beaucoup d'argent; posséder dans la



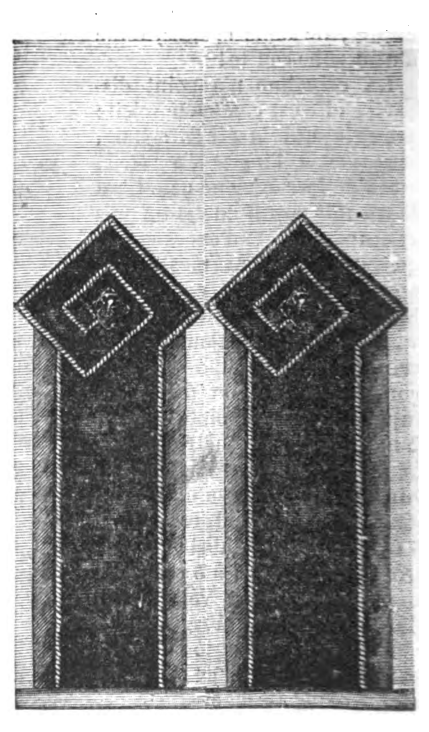
Nº 1. GARNITURE DE ROBE.



EXÉCUTION DE L'ENTRE-DEUX EN CORDON.



ENTRE-DEUX EN CORDON.



Nº 3. GARNITURE DE ROBE.



petite presse quelques amis zélés, qui représentent assez exactement la claque des théâtres, et qui applaudiront bruyamment chaque toilette, chaque mouvement, chaque parole d'un *premier sujet* généreux.

Avec tous ces ingrédients savamment amalgamés, on arrivera rapidement à l'état de beauté à la mode, et l'on a la douce satisfaction d'entendre un jour ou l'autre quelque innocent, non encore initié aux cultes parisiens, s'écrier avec surprise :

« Quelle est donc cette grosse femme très-laide, pas jeune du tout, qui est si singulièrement fagotée ?

— Taisez-vous donc, grand Dieu ! C'est une noble étrangère dont Paris entier s'occupe ; c'est une beauté à la mode ! »

Il est certain qu'il faut être acclimaté à Paris pour comprendre le langage qu'on y parle. Nulle part peut-être il n'y a plus de femmes charmantes ! mais charmantes ! charmantes !..... qu'ici. « Y en a-t-il vraiment plus qu'ailleurs ? » me demande-t-on avec curiosité. « Chut ! Vous ne me trahirez pas ? Je crois qu'il y en a moins.... Moins, en tous cas, que dans la ville que vous habitez. Mais que voulez-vous ? Tout prend des proportions superlatives dans le langage parisien ; et de même qu'une chose quelconque que vous trouveriez fort insignifiante y devient atroce ! atroce ! il s'y trouve une foule de femmes charmantes ! charmantes ! charmantes ! »

Nos lectrices ont reçu dans le dernier numéro une romance, composée par M[lle] Eugénie Matthieu, qui a obtenu à Paris une triple réputation comme pianiste, professeur habile, et compositeur ; elle a su se faire une place à part, dans la foule considérable des artistes renommés, et, dès son début, elle a recueilli ces approbations qui ne se prodiguent pas, et que l'on ne saurait obtenir sans les avoir méritées ; c'est à tous ces titres que, nous faisant l'écho de la grande ville, nous signalons ce jeune talent, né d'hier, et attirant déjà l'attention.

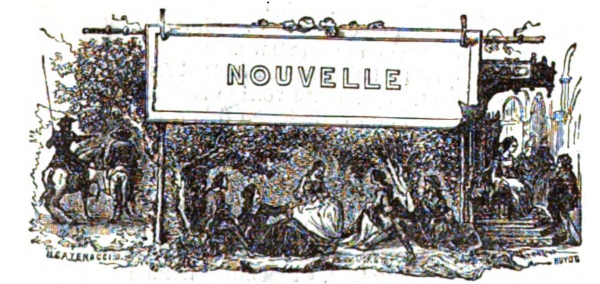
EMMELINE RAYMOND.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES. — TOILETTES DE CHEZ M[me] ROSSIGNON, RUE LAFFITTE, 41.

Robe de poil-de-chèvre gris, ornée de deux bandes en taffetas violet qui se terminent en pointe et sont fixées par un bouton, sur chaque côté du lé de devant ; au milieu de ce lé, nœuds en ruban violet ; mêmes nœuds sur l'entournure. Ceinture violette.

Robe en sultane blanche de forme princesse, à corsage décolleté et manches longues en mousseline blanche. La robe est ornée d'une bordure en taffetas bleu, encadrée avec une fine soutache noire.

Robe de foulard uni, mauve, à corselet. Les coutures des lés et tous les contours de la robe sont garnis avec une corde blanche et noire en soie. Corsage montant à manches longues.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Suite et fin.

M. Develloy s'apercevait que toute tentative destinée à ébranler cette résolution serait inutile ; mais ses divers intérêts se seraient si bien accommodés du consentement de M. Darmintraz, qu'il voulut encore espérer le succès par l'intermédiaire de la famille. Il quitta M. Darmintraz, après l'avoir engagé à réfléchir pendant vingt-quatre heures, et les deux voisins regagnèrent, assez songeurs, leurs domiciles respectifs.

Dès qu'il fut de retour chez lui, l'ex-banquier s'enferma avec sa sœur ; il lui confia la conversation qui avait eu lieu, et ne lui cacha ni ses répugnances, ni leurs motifs. Marthe apprit avec joie le refus de son frère, et l'encouragea à persister dans sa détermination, tout en pensant comme lui qu'il était indispensable de rendre compte à la famille tout entière et de la proposition et des raisons qui en motivaient le refus.

Le soir même, et en présence d'Édouard Villenot, M. Darmintraz prit gravement la parole ; il raconta l'entrevue qu'il avait eue avec son voisin, et, tout en se réservant la décision suprême, permit à chacun des assistants d'émettre son avis.

Tout d'abord M[me] Darmintraz tressaillit..... Retourner à Paris, retrouver en partie le luxe qu'elle avait tant aimé, revoir les brillantes réunions dont elle avait fait partie..... Mais ce ne fut qu'un éclair, une vision bien vite effacée, d'abord par un coup d'œil jeté sur la glace, qui lui reflétait un visage flétri, puis par la nécessité nettement démontrée par son mari de se soumettre à une économie rigoureuse si l'on voulait retirer quelque fruit de cette détermination ; elle se fit expliquer quelques chiffres, et s'écria :

« Mais il faudrait s'imposer des privations que nous ne connaissons pas ici ! Il faudrait s'astreindre à vivre loin de tous ceux que nous avons connus, à se refuser tout plaisir ! Qu'y gagnerions-nous ? une dot pour nos enfants ? La dot arriverait quand nos filles seraient vieilles.

— Ainsi, ma chère sœur, » dit Marthe radieuse, « vous concluez.....

— Au refus.

— Et vous, mes filles ? » reprit M. Darmintraz.

« Je m'estimerais malheureuse de quitter cette mai-

son, » répondit Cécile en rougissant; « je crois que je puis devenir meilleure en restant ici, et je trouve que mon père et ma mère prennent une décision conforme à nos véritables intérêts s'ils persistent à refuser cette offre.

— Bravo! » s'écria Marthe. « Et toi, Louisette?

— Oh! ma tante, je serais désespérée de renoncer à notre grand jardin, à mes poules, à ma laiterie!

— Je crois que nous sommes en possession de la majorité; Edmond seul ne s'est pas encore prononcé.....

— Eh bien! ma tante, je vous dirai franchement que vous n'auriez probablement pas été contente de moi, si l'on m'avait engagé à émettre mon avis il y a de cela seulement quelques mois. Aujourd'hui c'est bien différent. D'abord il me serait bien pénible de vivre loin de mon ami Édouard..... Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi..... Il m'a enseigné, simplement par son exemple, une foule de belles et bonnes choses que je ne pourrais plus me résoudre à méconnaître, et, enfin, il va vous faire part d'une importante affaire, organisée par l'un de ses amis, et dans laquelle j'aurai, grâce à lui, et si vous y consentez, une place qui pourra m'aider à préparer mon avenir plus sûrement encore que je ne pourrais y arriver dans les bureaux de M. Develloy.

— De quoi s'agit-il? » demanda M. Darmintraz avec empressement.

« D'un projet qui sera dès ce soir une réalité, » répondit Édouard, « si vous autorisez Edmond à accepter les offres qu'on lui fait. Un ami de mon père, puissamment riche, veut exploiter de grandes forêts qui lui appartiennent; il installe prochainement une scierie mécanique à laquelle il veut adjoindre une usine pour fabriquer des parquets d'après un nouveau système, pour lequel il a pris un brevet. Edmond, d'après mon conseil, et pour ne pas vous causer une déception, a gardé le secret sur la perspective plus large qui s'ouvrait devant lui. Depuis plusieurs mois déjà il travaille avec une louable application à se familiariser avec les détails qui concernent la profession qui deviendra la sienne. On lui offre 3,000 francs par an pour commencer une inspection en sous-ordre..... Mais ce chiffre s'élèvera rapidement par son travail même, puisqu'il sera intéressé dans l'entreprise en raison de son activité et de son intelligence...... Enfin, au lieu de l'éloigner de vous, cette nouvelle situation le rapprocherait davantage, car il habiterait sur le lieu même de l'exploitation, c'est-à-dire à un quart d'heure de distance de votre maison. »

M. Darmintraz s'était levé pour se rapprocher d'Édouard... Il écoutait avec joie, avec reconnaissance..... Enfin, saisissant la main du jeune médecin, il s'écria avec effusion :

« Laissez-moi vous remercier, laissez-moi vous bénir, mon jeune ami! Vous m'avez délivré d'une sorte de remords..... Oui, je me demandais si j'avais bien le droit de borner l'avenir de mon fils au subalterne emploi qu'il remplit maintenant...... Oh! oui, j'accepte, en vous remerciant du fond du cœur. Grâce à vous, tous les nuages sont donc écartés, et je puis envisager la tranquillité pour ma vieillesse, sans en être réduit à me demander souvent si mon choix a été aujourd'hui tout à fait exempt d'égoïsme!

— Il ne vous dit pas, » reprit Edmond avec émotion, « que depuis quatre mois il s'est fait mon initiateur sur des matières qui m'étaient inconnues; c'est lui qui a trouvé un homme excellent, qui fera partie de *notre personnel* » (et Edmond prononça ces deux mots avec enthousiasme), « et qui a bien voulu me livrer quelques-uns des secrets du métier; je puis, sous sa surveillance, entreprendre la tâche qu'on me confie, toujours sous la caution de mon cher Édouard; et..... soyez tous tranquilles, je tiendrai l'engagement que Villenot a pris en mon nom! »

On fut bien heureux ce jour-là dans la maison Darmintraz, et nul des assistants n'eut un seul regret pour la perspective évoquée par M. Develloy; mais celui-ci n'était pas encore quitte de ses inquiétudes et de ses tribulations.

Dès le lendemain le châtelain de Lansac vint trouver son voisin, en espérant que la nuit avait porté conseil, et que sa famille était intervenue pour changer ses premières déterminations. Il fut reçu avec empressement, avec gratitude; mais M. Darmintraz lui annonça que sa famille tout entière avait jugé comme lui la proposition qui lui avait été faite; tous s'unissaient pour remercier celui qui avait eu la généreuse pensée de leur rendre service, et pour préférer leur position actuelle à celle qu'ils pourraient prendre à Paris.

M. Develloy demanda alors à avoir un moment d'entretien avec Mlle Marthe..... Son frère répondit en souriant « qu'il allait la prévenir, mais que, s'il s'agissait de la convertir à la vie parisienne, l'effort était bien inutile. »

Mais il ne s'agissait plus de ce projet; séance tenante M. Develloy en avait ébauché un autre..... Il s'était dit qu'il fallait *voir clair* dans les desseins de la famille Darmintraz, et frapper un coup décisif, pour poser nettement les situations.

Il fut bientôt rejoint au salon par Marthe Darmintraz, qui le remercia des bonnes intentions témoignées à son frère.

« J'aurais été trop heureux de rendre un service à votre famille, Mademoiselle..... Mais j'ai échoué devant une opposition trop puissante; chacun est juge en sa propre cause, et je ne dois pas me permettre de soutenir que les véritables intérêts de vos parents eussent été mieux servis par une acceptation que par un refus, puisque vous avez tous émis un avis contraire.

— Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous vous conservons une vive gratitude, et si jamais vous aviez besoin de l'un de nous.....

— Vraiment? » dit M. Develloy en jetant un coup d'œil à Mlle Darmintraz..... « Je pourrais à mon tour vous demander un petit service?

— N'en doutez pas, Monsieur, » répondit alors Marthe avec gravité.....

« Eh bien! je vais peut-être user, séance tenante, de cette assurance cordiale.

— Vous le pouvez, je vous l'affirme.

— C'est qu'il s'agit d'une affaire délicate, et j'hésite, je l'avoue, à aborder ce sujet; mais il le faut! Une femme seule peut se charger de remplir une mission de cette nature, et Mme Develloy doit s'en abstenir..... Enfin, voici ce dont il s'agit: notre pauvre Mathilde a été, comme vous le savez, défigurée par un affreux malheur......

— Vous avez tout lieu de vous en consoler, car elle a sainement compris que, pour remplacer une beauté éphémère, il fallait conquérir des avantages plus solides..... Elle s'améliore, elle s'instruit.....

— Oui; mais elle affirme qu'elle ne se mariera jamais, parce qu'on l'épouserait uniquement pour sa richesse.

— Elle n'eût pas été bien certaine d'éviter ce malheur, même si elle avait été préservée de l'accident qui l'a décidée à quitter Paris.

— Peut-être..... Mais quelle différence! Elle aurait pu se faire des illusions qu'elle repousse aujourd'hui. Cette détermination nous désespère, sa mère et moi; j'ai travaillé pour gagner beaucoup d'argent, afin d'enrichir non-seulement ma fille, mais encore mes petits enfants..... Parlez-moi sincèrement, Mademoiselle, pensez-vous que réellement Mathilde ne pourrait inspirer une affection sérieuse?

— Si elle était restée telle qu'elle était jadis, Monsieur, je vous répondrais franchement et..... négativement; mais elle a fait des réflexions, elle a compris que la richesse ne conférait pas seulement des droits, mais qu'elle imposait des devoirs; elle commence à les remplir, elle regagne, du côté de la bonté, ce qu'elle peut avoir perdu du côté de la beauté; son esprit s'éclaire, ainsi que le faisait remarquer récemment M. Villenot; elle s'intéresse aujourd'hui à des questions d'art qu'elle méprisait naguère.

— M. Villenot a donc bonne opinion de Mathilde? » dit M. Develloy avec empressement, et sans prêter aucune attention aux derniers mots prononcés par Marthe..... « Eh bien! ma chère demoiselle, c'est justement de lui que je venais vous parler. Mathilde a, comme toutes les personnes qui connaissent ce jeune homme, une confiance parfaite en sa loyauté; elle ne soupçonnera jamais en lui un calcul purement égoïste, et je suis persuadé..... ou plutôt je crois, que si ce jeune homme s'attachait à elle pour les bonnes qualités qu'elle possède..... eh bien! je crois qu'elle consentirait à l'épouser. Il aurait ainsi un avenir superbe, inespéré..... Songez que Mathilde est notre unique héritière!

— Je le sais, Monsieur. Quel serait, dans ce projet, le rôle que vous désirez me voir remplir?

— Seulement de faire comprendre délicatement, à demi-mot, comme les femmes s'y entendent si bien, d'indiquer à ce jeune homme, sans trop nous engager et sans nous compromettre aucunement, qu'il pourrait devenir mon gendre s'il plaisait à Mathilde, et qu'en un mot, sa pauvreté ne serait pas une cause de refus. »

Le banquier examinait attentivement Marthe en lui donnant cette mission; il comptait découvrir en elle quelques symptômes qui auraient indiqué des projets en opposition avec le dessein qu'il avait formé..... Il croyait au moins surprendre une légère contrariété..... Mais point; Marthe conserva sa placidité habituelle, et s'engagea à saisir la première occasion favorable pour faire la communication que l'on attendait d'elle. C'est que M. Develloy, trop habitué aux ruses que l'on croit indispensables dans le maniement des affaires, ignorait la force que communique l'habitude de suivre la ligne droite; il ne savait pas que, grâce à cette habitude, on évite à la fois les illusions et les déceptions, que l'on attend les événements et que l'on s'en accommode, sans prétendre les diriger, que, n'ayant rien à cacher, on évite d'être surpris, comme aussi d'user ses forces dans des luttes inutiles.

Il quitta Mlle Darmintraz sans avoir atteint l'un des buts qu'il se proposait; il espérait s'assurer de la rivalité qu'il soupçonnait entre la ferme et le château; il croyait qu'une objection quelconque, qu'une intonation plus brève ou plus sèche lui indiquerait probablement que ses projets faisaient obstacle à d'autres projets identiques; qu'il y avait chez ses voisins l'espoir d'un mariage entre Cécile et le jeune médecin..... Mais il était déçu dans ce plan, et se voyait forcé de se retirer sans avoir obtenu la lumière qu'il poursuivait.

Marthe, demeurée seule, réfléchit pendant quelques instants sur la mission qui lui était confiée.

« Allons, » se dit-elle, « cela vaut mieux ainsi; s'il sort de cette épreuve sans avoir faibli, c'est qu'il est bien fortement trempé. Quel est le jeune homme pauvre qui refuserait des millions, même présentés par une jeune fille qui est un peu défigurée? Son père n'aurait assurément pas été capable d'un semblable désintéressement. »

Cette dernière réflexion était un léger tribut payé à un ressentiment féminin, que les années avaient affaibli sans doute, mais sans réussir à l'éteindre complétement. Marthe ne tarda pas à s'en repentir, et s'efforça de déposer toute partialité pour juger sainement la situation; beaucoup de justice et un peu de bonté la ramenèrent à l'indulgence.

« Après tout, » reprit-elle en continuant son monologue silencieux, « il a été pour nous tous un excellent ami, mais il ne nous a jamais laissé entrevoir qu'il eût aucun projet d'alliance avec notre famille; Mathilde a véritablement beaucoup changé à son avantage; son insipide babil d'autrefois, qui portait seulement sur ses toilettes présentes et futures, sur la fortune de ses rivales, sur les plaisirs qu'elle se proposait, a fait place à une conversation sensée; elle sait s'intéresser aujourd'hui aux sujets qui élèvent le cœur en éclairant l'esprit, elle sait admirer... elle apprend à plaindre... Oui, elle est bien changée! Et pourquoi ce jeune homme ne s'en apercevrait-il pas comme moi? Pourquoi les efforts faits par cette jeune fille en vue de s'améliorer ne lui seraient-ils pas comptés, par cela seul que son père est riche? Cela serait injuste, car elle a d'autant plus de mérite d'avoir découvert par elle-même que la richesse ne pouvait tenir lieu de tout, et que, pour la rendre respectable, il faut absolument lui adjoindre une valeur personnelle. Et cependant je ne puis fermer les yeux à l'évidence: si M. Villenot cède à cette brillante tentation, il est certain que notre pauvre Cécile ressentira une blessure cruelle... Les années pourront la cicatriser, mais non l'effacer, car il est des ruines qui ne se relèvent pas, des souvenirs que l'oubli ne touche pas, de subites déceptions qui désintéressent à jamais de la vie. Il faut apporter la lumière dans cette obscurité; toute temporisation serait non-seulement inutile, mais funeste. »

Au milieu de la satisfaction qu'éprouvait toute sa famille, Marthe seule ressentait une secrète inquiétude qui lui voilait la sécurité et les espérances présentes; mais elle avait pris depuis longtemps l'habitude de se réserver le plus lourd fardeau, et nul ne soupçonna ses préoccupations. Edmond était plein de joie et de courage; Cécile se montrait visiblement heureuse, non-seulement de l'avenir qui s'ouvrait devant son frère, mais aussi du rôle important rempli par son ami dans cette circonstance capitale; son visage rayonnait quand Édouard Villenot venait passer quelques heures dans le vieux salon de la ferme; elle écoutait religieusement chacune de ses paroles, et, sans jamais le regarder, elle aurait pu noter chacun de ses mouvements, chacun des incidents insignifiants qui s'étaient produits dans le cours de la soirée. Marthe étudiait sa nièce... et s'affermissait dans la résolution prise et qui consistait à s'acquitter le plus tôt possible de la communication qu'elle était chargée de faire à son jeune ami.

Enfin l'occasion cherchée se présenta tout naturellement. Marthe, dans l'une de ses courses matinales, rencontra Édouard Villenot, qui lui offrit le bras pour l'accompagner jusqu'à sa maison.

« On est bien heureux chez nous, grâce à vous, mon cher Monsieur, » dit Mlle Damintraz en abordant résolûment la question, « chacun s'intéresse désormais au présent puisqu'il sert à préparer l'avenir; je ne vous cacherai pas que notre principal souci était justement l'obligation de borner l'ambition d'Edmond à la médiocrité qui semblait devoir être son lot; il n'en est plus ainsi; désormais son activité trouvera un but rémunérateur... Et vous, Monsieur, qui savez si bien préparer l'avenir d'autrui, ne songez-vous pas un peu à vous-même?

— A moi? » répondit Edmond en rougissant un peu... « Eh! mon avenir ne doit-il pas être seulement la continuation du présent? Je suis un médecin de campagne et n'ai d'autre ambition que celle de suffire, par mon travail, à assurer l'existence de ma mère.

— Vous pourriez avoir, pourtant, quelques vues plus personnelles qui ne seraient pas en désaccord avec les devoirs auxquels vous avez fait une si large place dans votre existence. Vous pourriez vous marier...

— Ah, Mademoiselle! comment oser offrir à une femme de partager notre humble existence? Comment lui proposer une vie composée de privations, confinée dans un bourg obscur, précaire en somme, car si je venais à disparaître, ma famille se trouverait privée de son unique appui... Le chétif avoir que nous avons sauvé assure seulement le pain de ma mère en cas de malheur. Je n'aurais donc rien à léguer à ma femme, à nos enfants, si Dieu nous en envoyait.

— Vous pourriez épouser une femme qui vous apporterait de la fortune.

— Moi, pauvre! jamais; si, en admettant une hypothèse invraisemblable, une femme riche m'acceptait, cela ne suffirait pas, car je ne pourrais me résoudre à lui devoir ma fortune.

— Voilà, permettez-moi de vous le dire, bien des exagérations juvéniles; je les comprends, elles me plaisent, mais je les désapprouve. Eh quoi! vous refuseriez une femme qui serait douée de belles et bonnes qualités si elle y joignait une honnête aisance, ou même une grande fortune? Que vous ne l'épousiez pas uniquement parce qu'elle serait riche, je l'admets; mais que vous la refusiez malgré son bon esprit et son bon cœur, seulement parce qu'elle serait riche, cela serait injuste et déraisonnable à la fois.

— On est si généralement disposé à transiger quand des intérêts de cette nature sont en jeu, » répondit Édouard en souriant, « qu'il faut bien nous permettre de faire usage de susceptibilités, même exagérées, du moment où il s'agit de défendre des sentiments qui sont, je le crois, honorables en eux-mêmes.

— Je crois qu'il faut se défendre de tout fanatisme, *pour* ou *contre* l'argent. Voyez notre voisine Mathilde Develloy; n'est-il pas certain que cette jeune fille a fait des efforts louables pour échapper aux préoccupations égoïstes qui furent autrefois son unique règle de conduite? N'est-il pas équitable de lui en tenir compte, et un honnête homme devrait-il lui refuser son appui par cela seul qu'il serait pauvre et qu'elle serait riche?

— Oh! nous pouvons sans péril prononcer son nom dans cette argumentation, » répondit gaiement Édouard; « il est certain que je n'aurai pas à me défendre d'une aussi riche alliance; eh bien! Mademoiselle, je vous jure qu'eussé-je toutes les chances possibles d'épouser cette héritière, je me déroberais avec empressement à cette brillante perspective...

— Mathilde n'est pas tellement défigurée...

— Je vous en conjure, ne me croyez pas si frivole;



Mlle Develloy peut, si elle veut, si elle persévère dans la voie qu'elle s'est tracée, devenir une compagne précieuse pour le mari qu'elle choisira, et lui faire oublier le petit malheur auquel elle a attaché une si grande importance. Je ne vous cacherai même pas que j'ai quelquefois entrevu, dans un avenir un peu éloigné, une alliance entre Edmond et Mlle Develloy, l'ajournant dans ma pensée à un perfectionnement plus complet pour l'un et pour l'autre; j'espère que chaque jour apportera un progrès nouveau pour leur jugement; quand l'un aura compris les avantages du travail, quand l'autre se sera convaincue que la fortune ne peut tenir lieu de toutes les grâces, de toutes les vertus, de toutes les supériorités intellectuelles, ils pourront s'apprécier, s'estimer, se marier...

— Mais vous accumulez bien des contradictions dans vos discours; eh quoi! vous approuveriez chez Edmond ce que vous blâmeriez en vous? Voyons, parlez plus nettement : si vous étiez assuré dès maintenant d'être agréé par les parents de Mathilde, si d'une autre part vous étiez certain d'exercer sur son cœur une influence qui la conduirait rapidement au perfectionnement, trouveriez-vous encore que votre conscience vous interdit cette alliance?

— Hélas! Mademoiselle, je crois que, même dans cette hypothèse, je persisterais à repousser la fortune qui viendrait me trouver si inopinément, tant je craindrais de me tromper sur mes véritables mobiles, et d'être exposé à voiler mes intérêts à mes propres yeux sous une apparence de générosité; puis je suis un rêveur... à moitié Allemand par ma mère... Je voudrais aimer ma femme et l'avoir aimée tout naturellement, sans songer à concilier d'autres intérêts avec ce sentiment...

— Eh bien?

— Je ne pourrais aimer Mlle Develloy, » ajouta Édouard avec une grande simplicité, « puisque j'aime depuis longtemps déjà Mlle Cécile... vous le savez, n'est-il pas vrai?

— Je le souhaitais de tout mon cœur, » répondit Mlle Darmintraz avec effusion, « je le croyais quelquefois, mais je n'osais l'espérer tout à fait.

— L'espérer? » répéta Édouard.

— Hé! oui! Ai-je donc besoin de vous dire qu'il n'est point d'alliance qui nous semblerait préférable, fussions-nous aussi riches que nous l'étions autrefois? Nous sommes ruinés, Dieu merci!... car sans ce malheur vous nous dédaigneriez, » ajouta-t-elle en riant...

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en conjure, dans un semblable moment... Mais, hélas! comment faire? je ne possède rien, si ce n'est le peu que me rapporte l'exercice de ma profession... Je n'aurais donc pas osé vous parler de tout cela si vous ne m'aviez pressé de questions... De plus ma mère m'avait toujours répété que toute alliance entre ma famille et la vôtre était impossible...

— Pourquoi donc? » demanda Marthe avec quelque brusquerie.

— On m'a vaguement raconté que mon père avait eu envers vous des torts involontaires, peut-être expiés, du reste, par la sincérité de son repentir, et je craignais...

— Vous vous trompiez, » reprit Marthe; « j'ai pardonné depuis longtemps ces torts, — involontaires, comme vous le dites, — et je vous affirme qu'eussent-ils été plus graves, vous les auriez largement rachetés à mes yeux. J'irai voir votre mère, » dit Marthe après un court silence, « et nous causerons ensemble de la question de ménage. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps; on vous attend sans doute quelque part... A bientôt.

— A ce soir, » répondit Edouard devenu radieux.

« Quel dommage! » se dit Marthe en le suivant des yeux avec tendresse, « il aurait pu être mon fils!... Bah! Le passé est à peu près réparé, puisqu'il va devenir mon neveu. »

Edmond avait quitté l'emploi qu'il remplissait naguère, et passait quelques jours à la ferme en attendant le moment où il devait s'installer dans l'habitation qui lui avait été préparée sur le lieu d'exploitation; il ne tarissait pas sur l'agrément et les avantages de sa nouvelle résidence, sur la belle perspective qui s'ouvrait devant lui. Marthe avait fait, de son côté, à M. et Mme Darmintraz une communication qui comblait évidemment leurs vœux... Enfin Cécile, qui ne savait rien, ne pouvait empêcher son cœur de s'épanouir dans cette atmosphère de satisfaction générale... Quant à Louise, il ne lui en fallait pas tant pour être contente de sa situation.

La vie comporte une série de crises alternativement malheureuses et heureuses; durant les premières, ainsi que M. Darmintraz en avait fait la cruelle expérience, lorsqu'il avait été forcé de quitter Paris, les obstacles surgissent de toutes parts, se multiplient les uns par les autres et forment un réseau inextricable qu'il faut pouvoir rompre, si l'on veut éviter d'en être accablé; ceux qui reculent devant une résolution énergique, ceux qui ne veulent pas faire courageusement le sacrifice de leurs vanités et de leurs goûts, aggravent leur situation et souvent la compromettent pour toujours. Marthe Darmintraz, aidée par son bon sens, avait sainement jugé la situation de la famille, et l'avait sauvée en l'obligeant à des sacrifices que l'abandon de sa fortune personnelle aurait peut-être retardés, mais non complétement écartés.

Quand nous avons mérité, au contraire, par notre courage, notre travail, notre prudence, d'atteindre une phase heureuse, tous les événements semblent conspirer pour nous récompenser. Les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes, les impossibilités sont vaincues par une succession d'incidents heureux et imprévus; il semble que l'on n'ait plus qu'à se laisser emporter par un courant complaisant, chargé de nous conduire à une rive propice. Mais la prudence nous enseigne à veiller sur nous, surtout dans ces circonstances exceptionnellement favorables; l'expérience nous rappelle que, pour être durable, la prospérité veut être supportée modestement; le malheur passé, enfin, nous fait souvenir qu'il faut se remettre entre les mains de Dieu et accepter avec une égale soumission les biens et les maux qu'il lui plait de nous envoyer.

Ce jour-là devait être marqué par plus d'un incident; Édouard Villenot arriva plus tôt que de coutume; lui aussi était transfiguré par la joie.

— Félicitez-moi, » dit-il en serrant la main que lui tendait M. Darmintraz, « car j'ai été bien heureux aujourd'hui... D'abord j'ai rencontré ce matin Mlle Marthe, puis, en la quittant, je me suis rendu chez le chef de l'usine dans laquelle Edmond est employé; j'avais été prié de me rendre près de lui, sans connaître les motifs de cette invitation. J'ai reçu des propositions superbes, et je me suis hâté de les accepter séance tenante; jugez-en plutôt! Je suis désigné pour être le médecin de la petite colonie d'employés et d'ouvriers qui s'installent autour de l'usine; on me donne la jouissance d'une jolie maison nouvellement bâtie, qui a pour jardin la forêt tout entière... dans laquelle on me permet, cependant, de tracer un enclos; on m'offre des appointements inespérés, tout en m'autorisant à conserver ma clientèle actuelle... Dites, n'est-ce pas bien heureux?

— Quoi qu'il vous arrive en fait de bonheur, vous n'aurez jamais tout celui que vous méritez, » répondit Mme Darmintraz avec attendrissement.

« Mais si vous saviez, Madame, en quelles circonstances cette proposition inespérée s'est produite! Elle lève tous les obstacles que ma raison opposait à mes vœux, elle aplanit toutes les difficultés qui s'élevaient entre moi et mes plus chers désirs...

— Chut! » dit tout bas la tante Marthe; « nous causerons de tout cela d'abord entre parents... Les enfants seront mis dans la confidence lorsque tout sera réglé. »

Dès le lendemain Mlle Marthe Darmintraz se mit en route pour faire deux visites : elle se rendait d'abord chez Mme Villenot, puis au château de Lansac pour instruire M. Develloy des obstacles auxquels les projets qu'il lui avait confiés s'étaient heurtés. Elle fit à pied le trajet qui la séparait du bourg où s'était joué le drame de sa jeunesse; la forêt dans laquelle s'élevait l'usine nouvelle était celle-là même où l'avait conduite sa promenade avec Madeleine; c'était là que les deux jeunes filles s'étaient égarées; là qu'elles avaient découvert la petite habitation de ce Paul Desroniers, qui avait été un si funeste épisode dans son existence... et la personne qu'elle allait visiter était la femme, la veuve de celui qui, par faiblesse, vanité et légèreté, avait consenti à servir les mauvaises passions d'une femme que l'envie avait pervertie; et cependant ces souvenirs si amers n'étaient pas dénués de douceur; le temps avait accompli son œuvre en atténuant la violence des ressentiments, en mélangeant le mépris le plus légitime d'un peu de pitié. Marthe n'avait oublié aucun des incidents qui avaient marqué cette époque lointaine de traits ineffaçables, mais elle éprouvait que les seuls souvenirs importuns et toujours douloureux sont ceux qui nous retracent, non pas le mal que l'on nous a fait, mais bien le mal que nous avons fait; il est impossible en effet d'écarter, même des caractères perfectionnés par la douleur, une légère dose d'amour-propre que comporte la secrète satisfaction d'une supériorité morale sur ceux qui se sont abaissés en se rendant nuisibles.

En examinant le passé, Marthe pouvait se dire avec vérité qu'elle avait fait plus de bien qu'on ne lui avait fait de mal; son existence n'avait pas été inutile et égoïste; elle ne s'était pas renfermée dans son chagrin, elle n'y avait pas puisé des excuses pour l'indifférence ou l'animosité, elle avait donné à tous ceux qui l'entouraient des preuves de sollicitude et de générosité... Dès lors, le pardon lui était devenu facile, et elle pouvait se livrer tout entière à la satisfaction que lui causait la situation présente de sa famille, due à son activité, à son énergie, au sens droit et net avec lequel elle avait envisagé les événements et leurs conséquences probables.

Ce fut dans cette bonne disposition d'esprit qu'elle atteignit la porte de la maisonnette habitée par Mme Villenot; une petite servante l'introduisit dans un salon fort modeste, mais embelli par le luxe qui appartient même à la pauvreté : les fleurs et la propreté; la mère d'Édouard l'y attendait avec une émotion justifiée par le passé et le présent à la fois. Mais ces deux femmes, qui n'avaient échangé que de rares visites de cérémonie, se devinèrent aux premières paroles affectueuses; elles s'apprécièrent mutuellement, et le passé disparut en ne léguant au présent que des éléments de confiance et d'affection.

« Vous connaissez, Madame, les motifs qui m'amènent près de vous, » dit Marthe; « nous aimons depuis longtemps votre fils, et il nous a causé tout récemment une grande joie en nous exprimant le désir de faire partie de notre famille; en venant vous trouver j'agis en sens inverse des règles de l'étiquette, qui nous commandaient d'attendre votre visite et votre demande; mais j'ai pensé que vous excuseriez cette dérogation aux convenances en faveur du désir que j'éprouvais de vous voir le plus tôt possible; nous vivons en dehors du monde, et il doit être permis à des campagnards tels que nous de substituer une démarche toute affectueuse aux lois méfiantes de l'étiquette mondaine.

— Je vous remercie, Mademoiselle, » répondit Mme Villenot avec émotion, « d'avoir si bien jugé et si bien compris mon cœur; votre visite augmente encore la reconnaissance que je dois à vous, et à votre famille, pour la bonté avec laquelle vous avez accueilli mon fils, malgré..... malgré le nom qu'il portait.

— Vous avez peut-être raison, » reprit Marthe en se décidant tout à coup à aborder un terrain qu'elle avait évité jusque-là; « mieux vaut écarter tout de suite cette épine que de la garder lâchement, pour éviter d'y toucher. Vous connaissez, je le crois, les projets qui ont été formés, puis rompus il y a bien longtemps; vous pensez que je n'ai pas oublié..... Vous ne vous trompez pas; ces souvenirs n'ont pas même vacillé devant ma mémoire; mais je ne conserve aucune animosité, et vous pourrez parler, même devant moi, de celui qui fut le compagnon de votre existence. Il s'est laissé tromper..... Je ne saurais éprouver maintenant aucun ressentiment contre lui, car son abandon n'a pas condamné mon existence à l'inutilité; j'ai pu lutter, j'ai pu employer mon activité; je ne connais pas l'isolement et ses douleurs; j'ai reporté mes affections et mon intérêt sur la famille qui m'entoure..... Vous le voyez, je n'ai aucun mérite à vous affirmer que le passé ne m'a légué aucun ressentiment.

— Laissez-moi seulement vous dire que cette force même qui vous a mise en possession du calme est le privilége d'un bien petit nombre de caractères, et qu'en vous grandissant à mes yeux, elle aurait pour résultat d'amoindrir celui dont je porte le nom, si je ne l'avais vu repentant, si je ne savais par quel concours de circonstances, de manéges habiles, de ruses abominables, on l'avait conduit à une rupture si cruelle.

— Je connais ces détails, je les apprécie avec impartialité; permettez-moi seulement de détourner mes pensées du passé pour les reporter sur le présent, qui est ma récompense. Édouard veut se marier.....

— Je sais combien son choix est heureux; mademoiselle Cécile ressemble, dit-on, à sa tante.....

— Cécile est devenue une femme de mérite, » dit Marthe en interrompant le compliment qui lui était adressé; « mais il ne faut pas diminuer sa valeur en m'attribuant une influence principale dans sa seconde éducation; elle a eu un maître plus habile que moi, un maître qui rend la lumière aux aveugles, qui étouffe la vanité, qui réveille la considération, qui nous oblige à nous perfectionner pour nous faire aimer, le malheur, en un mot..... cet hôte toujours accueilli avec effroi, et dont nous méconnaissons toujours l'influence bienfaisante. J'espère qu'aujourd'hui Cécile, qui a su agir sur elle-même, de façon à redresser son jugement, à améliorer son cœur, sera pour votre fils la compagne que vous lui souhaitez... Mais, avant d'aller plus loin, je dois vous instruire d'un incident qu'Édouard vous a peut-être laissé ignorer; il aurait pu épouser une jeune fille riche..... fort riche.....

— Mon fils m'a dit tout cela.....

— Et, pas plus que lui, » reprit Marthe, « vous n'avez regretté cette brillante perspective?

— Non, certes! La fortune lui aurait apporté l'oisiveté, qui est le pire obstacle au bonheur que l'on peut espérer ici-bas. Non, Mademoiselle, je n'ai pas regretté une alliance qui l'aurait rendu riche tout d'un coup. Je sais bien que l'on cite, au nombre des avantages que comporte la richesse, la possibilité de faire beaucoup de bien..... Malheureusement cet avantage est condamné à rester une pure théorie; on s'habitue bien vite à attribuer à son bien-être personnel, à ses passions, toutes les ressources dont on peut disposer, et l'on ne fait pas plus de bien.... on en fait moins peut-être que lorsqu'on demeure par sa propre situation plus rapproché des privations, sinon de la misère. Édouard a bien choisi; il est jeune, il travaillera, sa femme l'aidera; c'est dans ces conditions que l'on trouve la plus grande somme de bonheur; une femme, obligée d'employer son activité, les ressources de son imagination et les longues heures dont la journée se compose à augmenter le bien-être nécessaire à sa famille, échappe au plus dangereux de tous les conseillers : à l'ennui, qui l'invite à quitter sa maison pour se mettre à la poursuite des distractions et des plaisirs.

— Vous parlez bien, » répondit Marthe en souriant affectueusement..... « Mais, ce qui est beaucoup plus rare, vous mettez vos actions d'accord avec vos paroles; beaucoup de mères, à votre place, auraient éternellement regretté la fortune que votre fils repousse.

— Sans songer que la richesse est périlleuse à supporter? Oui, en effet, beaucoup de mères envisageraient seulement les jouissances que la fortune peut donner, et ne tiendraient pas compte des devoirs qu'elle comporte, et qui, presque toujours méconnus, sont remplacés dans l'existence par un vide qui ne peut être comblé..... Mais quand on a été, comme vous et moi, visité par le malheur, on apprécie mieux les véritables avantages, ceux qui sont représentés par la raison, la sagesse, la modération des désirs. Votre nièce les possède..... Qu'elle soit la bienvenue dans la maison de mon fils!

— Ils vivront dans la médiocrité, » dit Marthe en serrant la main que lui tendait Mme Villenot; « mais j'assurerai tout au moins leur vieillesse, en intervenant au contrat de mariage.

— Ce que vous ferez sera bien fait; laissons, je vous prie, ces questions.....

— A bientôt, n'est-ce pas?... » dit Marthe en se levant... « Édouard dîne avec nous; consentez à l'accompagner; d'ici-là nous aurons instruit Cécile de la proposition qui vous a été faite, et vous lui demanderez vous-même son consentement.

— J'accepte de tout cœur, » répondit Mme Villenot en reconduisant Mlle Darmintraz. Sur le seuil de la porte, au moment où elles allaient se quitter, les deux femmes se regardèrent pendant quelques secondes..... puis s'embrassèrent avec effusion.

Marthe se dirigeait vers le château de Lansac, lorsqu'elle rencontra M. Develloy, qui conduisait lui-même deux petits chevaux attelés à une calèche basse. Il s'arrêta aussitôt, sollicita la permission de reconduire Mlle Darmintraz, et celle-ci, en acceptant cette offre, apprit au banquier qu'elle se rendait chez lui, afin de l'instruire du résultat de la mission qu'il lui avait confiée.

— Eh bien?..... » dit M. Develloy avec empressement.



« Cette négociation a produit un effet inattendu; en faisant entrevoir à M. Villenot la possibilité d'un mariage inespéré pour lui, je l'ai décidé à m'avouer qu'il avait des espérances bien plus modestes : qu'en un mot, il aimait ma nièce Cécile, et il a fait aussitôt sa demande.

— M. Darmintraz a accordé son consentement?

— Tout de suite, et avec joie.

— Mais ces futurs époux ne possèdent rien ni l'un ni l'autre ?.....

— Presque rien, en effet..... Mais ils travailleront : ils s'aiment; ils sont assez riches. Votre légitime amour-propre a été soigneusement ménagé, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer; Édouard Villenot ne soupçonne pas même la mission que vous m'aviez donnée, et serait d'ailleurs incapable de se prévaloir de votre généreuse proposition.

— Je vous crois, Mademoiselle, » dit M. Develloy avec un peu de dépit et de regret; « quand on est capable de repousser une semblable perspective, il est certain qu'on n'éprouvera pas la tentation vaniteuse de faire valoir son désintéressement.

— Il aimait Cécile depuis longtemps, » reprit doucement Mlle Darmintraz.....

« Oui..... oui, je comprends.... Quel dommage! Mathilde l'estimait tant! Elle avait tant de sympathie pour son caractère!

— Mathilde est bien jeune; laissez-la réfléchir, s'instruire, s'améliorer..... Vous trouverez alors un gendre digne d'elle.

— Dieu vous entende! » répondit le banquier en quittant Marthe devant la porte de sa demeure..... « L'habileté ne réussit pas toujours, » se dit M. Develloy en administrant à son attelage un coup de fouet qui n'était pas suffisamment mérité..... « J'avais bien besoin d'employer cette vieille fille; si elle n'avait pas entamé ce sujet avec ce rêveur, il n'aurait peut-être jamais osé faire sa demande. Enfin!..... Il est vraiment inimaginable que la richesse soit impuissante en certaines circonstances. »

Mme Villenot et son fils s'assirent le jour même à la table qui réunissait la famille Darmintraz. Cécile n'avait pas fait attendre son consentement, et l'on décida, séance tenante, que le mariage aurait lieu dans trois mois; ce temps devait être employé à préparer le mobilier, le trousseau, à disposer la jolie maison qui était attribuée au médecin de l'usine. Les trois mois s'écoulèrent vite et délicieusement pour toutes les personnes qui composaient les deux familles. M. et Mme Darmintraz établissaient leur fille aînée tout près d'eux; ils lui donnaient un guide tendre et éclairé, auquel ils reconnaissaient devoir en grande partie l'amélioration de leurs enfants.... En récapitulant ces avantages, le jour même où le mariage de Cécile avait eu lieu, ses parents, reconnaissant enfin la justesse de la doctrine professée par Marthe, se rangèrent à son avis; ils l'embrassèrent avec attendrissement, avec reconnaissance, et lui dirent tout bas le proverbe qu'elle leur avait si souvent répété : *A quelque chose malheur est bon.*

L'avenir, qui est devenu le présent, a confirmé les modestes espérances des divers personnages de ce récit. La ferme des Darmintraz prospère; Edmond est en situation de gagner par lui-même une fortune, sinon colossale, du moins très-suffisante; l'un de ses camarades se montre fort assidu près de Louise; Mathilde Develloy n'est pas encore mariée; mais elle est devenue si bonne, que l'on oublie totalement l'accident qui a eu un résultat si heureux. Elle aurait trouvé de nombreux prétendants..... mais il lui déplairait que l'on tînt plus compte de sa dot que de ses bonnes qualités, parce qu'elle est décidée à apprécier, par-dessus tous les autres avantages, la fermeté du caractère et l'élévation du cœur de celui qu'elle acceptera pour mari. La race des hommes désintéressés n'est pas tellement disparue que l'on doive désespérer de voir réaliser le rêve de Mathilde. On dit qu'Edmond Darmintraz, la rencontrant presque chaque jour chez ses sœurs, estime beaucoup le caractère et l'esprit de celle qui fut l'une des plus élégantes jeunes filles du monde parisien, et qui est devenue maintenant une aimable et spirituelle personne; comme il est lui-même dans une situation qui doit le conduire à la fortune, Mathilde ne redoutera peut-être pas de sa part les calculs trop peu déguisés qui lui ont fait refuser jusqu'ici tous les prétendants attirés par sa dot.

Les deux familles Darmintraz et Villenot sont inséparables; Cécile a une petite fille; d'un commun accord les deux grand'mères ont abdiqué leurs droits, et ont exigé que l'enfant fût présentée au baptême par sa grand'tante Marthe Darmintraz, dont elle porte le nom. Tous ces caractères, purifiés par le malheur, régénérés par le travail, vivent en paix avec les autres comme avec eux-mêmes. Il n'est point d'opulence qui puisse donner un résultat plus désirable, et ceux qui l'ont obtenu sont dignes de le conserver, parce qu'ils savent l'apprécier.

FIN.

EMMELINE RAYMOND.

RENSEIGNEMENTS

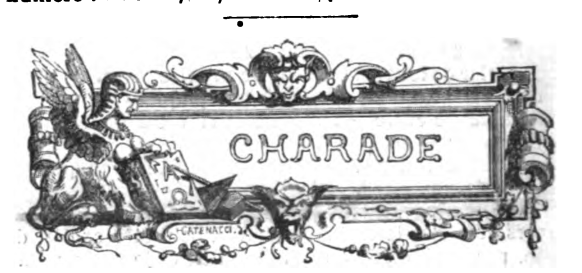
No 86,820. On ne porte plus du tout de corsages dits Garibaldi, à aucun âge. — *No* 84,528, *Oise*. L'alphabet annoncé dans le no 8 n'a pas été réimprimé. On ne peut s'abonner pour deux mois aux gravures coloriées. Pris note de l'autre demande, qui sera prochainement satisfaite. La garniture en velours rouge. Meubles en noyer, avec moulures noires, pour la salle à manger. Le volume traite surtout des fleurs. S'adresser à la librairie Hachette, pour le livre en question. — *No* 79,593, *Finistère*. La question est à l'étude (en ce qui concerne la première partie de la lettre). Il ne nous serait pas possible de publier un nombre de carrés suffisant pour cet objet, et tous de même dimension; aucun encadrement, mais seulement une arabesque *grisaille*. Monter un buvard est un travail de relieur, et je ne saurais enseigner à faire convenablement ce travail. — *No* 29,405, *Aisne*. La façon la plus distinguée de plier les serviettes est de *rentrer* simplement les deux coins, après avoir plié la serviette en carré, puis en fichu; les façons plus *compliquées* se voient seulement dans les restaurants (pas dans ceux de premier ordre). Nous avons publié récemment une table de toilette, recouverte en *perse*; le même modèle servira pour table recouverte en mousseline. — *No* 73,274, *Meurthe*. S'adresser à la librairie Hachette. — *No* 22,044, *Eure-et-Loir*. On ne met, on ne peut mettre aucune sorte de garniture à une robe de velours anglais à paletot pareil. — *No* 66,040, *Tarn-et-Garonne*. Un cachemire carré, — un cachemire long à deux faces, — quatre ou six robes d'étoffe, — trois éventails de divers degrés d'élégance, — un mantelet en dentelle noire, — un paroissien très-beau, — un carnet, — un porte-monnaie, élégants, — des bijoux, tels que boucles d'oreilles, broche, boutons de manchette, boucle de ceinture, bracelets de diverses sortes. — *No* 10,165, *Manche*. Oui, on peut porter ce paletot avec tous les chapeaux. Broder le paletot O'Donnell *tel qu'il est* : c'est la mode; perles taillées ou non taillées, comme on veut. J'espère que l'on *osera*, et que je pourrai un jour serrer cette main amicale. — *No* 81,686, *Nièvre*. On a dû recevoir la réponse, quand même l'adresse y était écrite à la main; je ne me souviens malheureusement pas de cette lettre, qui est détruite maintenant (si je l'ai reçue), car la réponse, je le répète, a dû être faite. — *No* 14,648, *Paris*. On peut porter de la grenadine de laine noire, *même en grand deuil*, sur un jupon d'épaisse mousseline noire. Châle carré en même grenadine. Neuf mois de grand deuil, trois mois de demi-deuil. — *No* 28,377, *C. B.* Une jeune fille ne peut porter un paletot de cachemire noir, brodé en perles. — *No* 81,640, *Charente*. Impossible de répondre dans le prochain numéro; si l'on veut *mon* avis, je dirai qu'il est préférable qu'une fiancée s'abstienne de faire aucun présent à son fiancé; cette appréciation est toute personnelle..... Mais j'ajouterai qu'aucun usage n'est établi à ce sujet, et chacun agit à sa guise; en général, il est impossible d'indiquer la nature d'un présent, quand on ne connaît ni les goûts du destinataire, ni la somme qui doit être consacrée à ce présent. — *No* 78,868, *Nord*. Nous ne pourrons publier ce travail, parce qu'un tapis de table au crochet ne serait pas joli. Le crochet tunisien ne peut se faire en *rond*. — *No* 81,815. Règle générale en matière de toilette : la garniture doit être sur une étoffe de deux couleurs, pareille à l'une de ces couleurs : ainsi, une robe noire et blanche ne peut être garnie de rubans bleus recouverts en guipure blanche; ces rubans doivent être noirs avec la guipure blanche, — ou blancs avec de la guipure noire. Le corselet bleu serait aussi une hérésie; il doit être noir avec le corsage montant, en mousseline. Avec une robe blanche, corselet de n'importe quelle couleur. — *No* 70,779, *Algérie*. Un châle carré en grenadine sera plus léger et plus convenable qu'un paletot de cachemire, pour toilette de deuil.

L'Ermite de la porte Maillot; lettre oubliée, mais non par moi, car j'aurais été trop heureuse d'exprimer ma reconnaissance pour les aimables lignes que l'on m'adresse; le retard est dû au changement d'adresse, qui a retenu la lettre loin de moi. Pris note de la demande..... Mais, si je ne me trompe, nous avons publié une robe de chambre, non pas *gracieuse*, mais *confortable*, l'an dernier? Je ne connais, à mon grand regret, aucune personne exerçant cette profession; je n'ai jamais indiqué de fournisseurs *à renom*, et me suis toujours attachée à indiquer les *talents inconnus*. Merci encore pour cette lettre. — *No* 13,413, *Aube*. On reçoit sans cesse des dentelles au crochet. On met un traversin à la tête du lit; on forme avec les oreillers un second traversin au pied du lit. Merci pour la fidélité promise. — *No* 79,320, *Nord*. Entre la préparation et la publication dudit patron, la mode aurait peut-être abandonné cet objet. Pris note de *toutes* les demandes, et mille remerciments pour cette lettre bienveillante. — *Toulouse*. Merci pour les recettes, elles seront utilisées. — *No* 59,658, *Isère*. Chapeau ovale; lotions d'eau de son, et voile; bandeaux ondulés ou non ondulés, relevés en arrière; garniture en autre étoffe. On a reçu un dessin, pour aider à cette *réparation*. Une jeune fille, dans la maison paternelle, se met à la place la moins *agréable* pour un dîner..... j'entends la moins *en vue*. Oui, à la condition de découper l'étoffe sous l'entre-deux. — *No* 85,741, *Rhône*. Une jeune fille se marie en robe blanche, même si elle est en deuil. — *No* 88,161. Voir l'article *le Deuil*, dans le no 31. — *No* 80,210, *Orne*. Voir nos dessins et patrons. — *Lorient*. MM. Allard et Chopin, fabricants de meubles et tapissiers, rue du Faubourg-du-Temple, 50. Les fauteuils capitonnés sont à leur place dans un petit salon. — *No* 22,048, *Lyon*. Voir les articles de modes. — *No* 87,116, *Alexandrie*. On touvera plus tard. — *No* 93,268, *Gard*. Mme Ribes, rue de Longchamps, 28, à Chaillot-Paris, fournira les modèles que l'on désire. — *No* 480, *Seine*. A sept ans, et avec une robe de mousseline blanche, une petite fille ne porte *aucun* pardessus; la mode l'autorise à se montrer avec sa guimpe montante, et sa large ceinture de ruban nouée par derrière. — *No* 68,839, *Ardennes*. Le tact supplée à l'insuffisance des notions, qui ne peuvent s'appliquer à tous les cas; ainsi, il est évident qu'en ne jetant pas un coup d'œil sur le présent que l'on nous offre, en ne le séparant pas de son enveloppe de papier, nous semblons affecter une indifférence dédaigneuse. Je ne comprends pas la deuxième question : de quoi se mêlent ceux qui la font? Ils sont donc bien mal élevés? C'est le cas, ou jamais, de les engager *poliment* à s'occuper de ce qui les concerne, et non de ce qui regarde les autres. — *No* 3, *Paris*. Pardessus en taffetas noir. — *J. Belgique*. Il n'y a pas de remède; on ne blanchit pas un nègre, et l'on ne peut enlever des taches qui font partie intégrante de la peau. L'empressement est poli, il faut donc faire ses invitations d'avance. J'espère bien qu'il n'y aura pas de *fin*, et que la satisfaction causée par le journal ira toujours croissant! — *No* 78,751, *Haute-Marne*. Nous ne pouvons publier maintenant ces dessins; l'un, entre autres, vu sa dimension, ne pourrait trouver place dans nos pages. S'adresser directement à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, no 14. On y trouve un magnifique assortiment de tapisseries pour ornements d'église. — *No* 6,190, *Paris*. Outre toutes les explications données pour tailler en pointe les lés d'une robe ou d'un jupon, on a reçu, tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*, le patron de robes et de jupons coupés en pointe. La *toile d'acier* est une étoffe grise, très-brillante, en laine et soie. On ne coud pas *ensemble* robe et jupon. Galons bleus, ou verts, en laine, pour le costume de toile écrue; une bordure grecque au jupon, à bord droit; la robe pareille, à bords dentelés, garnis de même galon. Paletot dont on a reçu le modèle dans le no 27. — *No* 78,760, *Maine-et-Loire*. Le cachemire peut être réparé. S'adresser directement à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, pour le prix que j'ignore, parce qu'il ne peut être indiqué que par la personne exerçant cette profession. — *No* 8,646, *Sarthe*. Peut-être, mais pas de suite. — *No* 69,001, *Loire*. A douze ans, les jeunes garçons portent, comme les hommes, des paletots en drap, qui doivent être faits par des tailleurs. — *No* 24,275, *Morbihan*. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que le prix de l'*Enfile-aiguille* est de 3 francs 50 centimes; s'adresser pour plus amples renseignements directement à M. Sajou, rue Rambuteau, 52. — *No* 14,865, *Haute-Garonne*. Il nous est impossible, à notre grand regret, de publier un certain nombre de dessins d'une dimension déterminée, car ils pourraient ne pas convenir à nos autres abonnées. — *No* 73,265, *Aube*. Il n'existe pas de spécifique pouvant arrêter à *coup sûr* la chute des cheveux, car cette chute est due à bien des causes diverses; essayer la décoction de feuilles de noyer que l'on fera bouillir dans de l'eau (une poignée pour un litre d'eau); on s'en servira pour humecter la tête soir et matin, à l'aide d'une petite éponge; merci pour l'aimable appréciation de nos efforts. — *No* 80,892, *Basses-Pyrénées*. On recevra cet automne un patron de robe de chambre; si l'on ne peut attendre ce patron qui a été publié en 1865, s'adresser à Mme Gérard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40, pour le recevoir. — *No* 933, *Deux-Sèvres*. Ne rien changer au chapeau noir qui doit rester tout noir; poser à gauche, en dessous du chapeau, d'abord au-dessus du front, une rose, puis tout près du bas de la joue, une seconde rose plus petite; rose moyenne à droite, toujours en dessous; garder le voile de tulle noir en l'ornant avec un peu de jais noir.

ERRATA. — Deux carrés de guipure sur filet ont été publiés dans le no 28; les explications concernant le carré no 1 sont celles qui concernent le no 2 les numéros ayant été transposés par erreur.

AVIS.

Nous publierons dans le prochain numéro une petite nouvelle de Mme PAPE-CARPENTIER, intitulée : *Un Cœur fidèle*. Nous commencerons également, dans le même numéro : *Pile ou face*, nouvelle, par M. ÉTIENNE MARCEL.



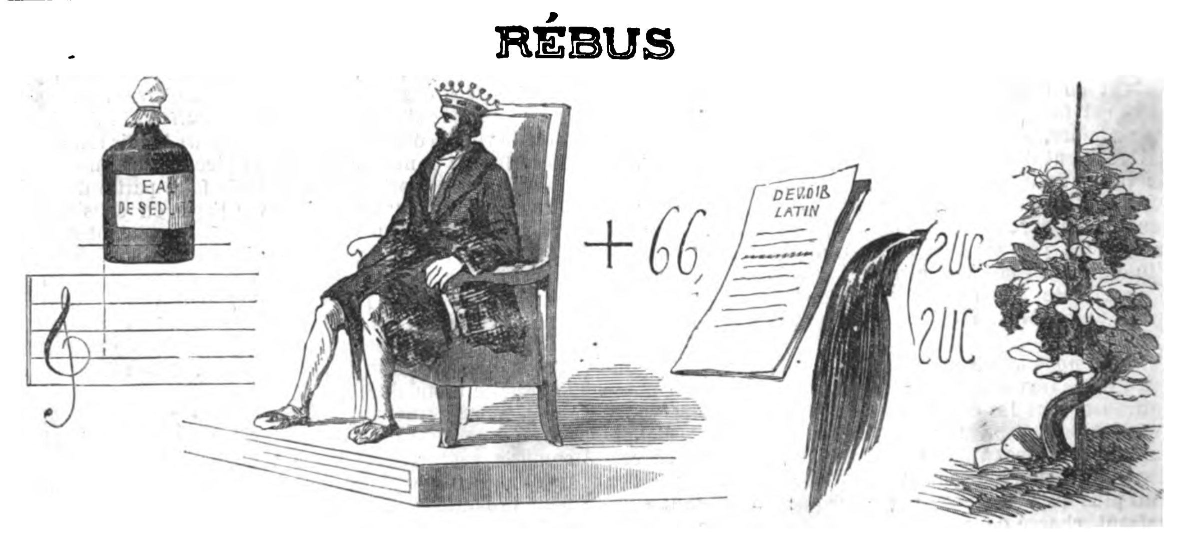
Mon premier, s'il est grand, jamais ne permettra
Que rien s'élève au-dessus de sa tête;
S'il n'est pas grand, de vous il recevra,
Pour lui servir de couronne ou de faîte,
Un tout petit, tout petit chapeau rond,
Lequel jamais ne doit toucher le front,
Et qui par conséquent ne le couvrira guère.
Au lieu d'un seul chapeau, parfois il en a deux,
Chapeaux toujours bien ronds, toujours égaux entre eux.
Enfin, pour mettre un terme à ce trop long mystère,
Quelquefois, comme ici (bon lecteur, entends-tu?),
Au chapeau rond succède un chapeau tout pointu.
Combien, quand c'est le gros, mon dernier nous enchante!
Combien, près de mon tout, terrible est la tourmente!

SINDAR.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

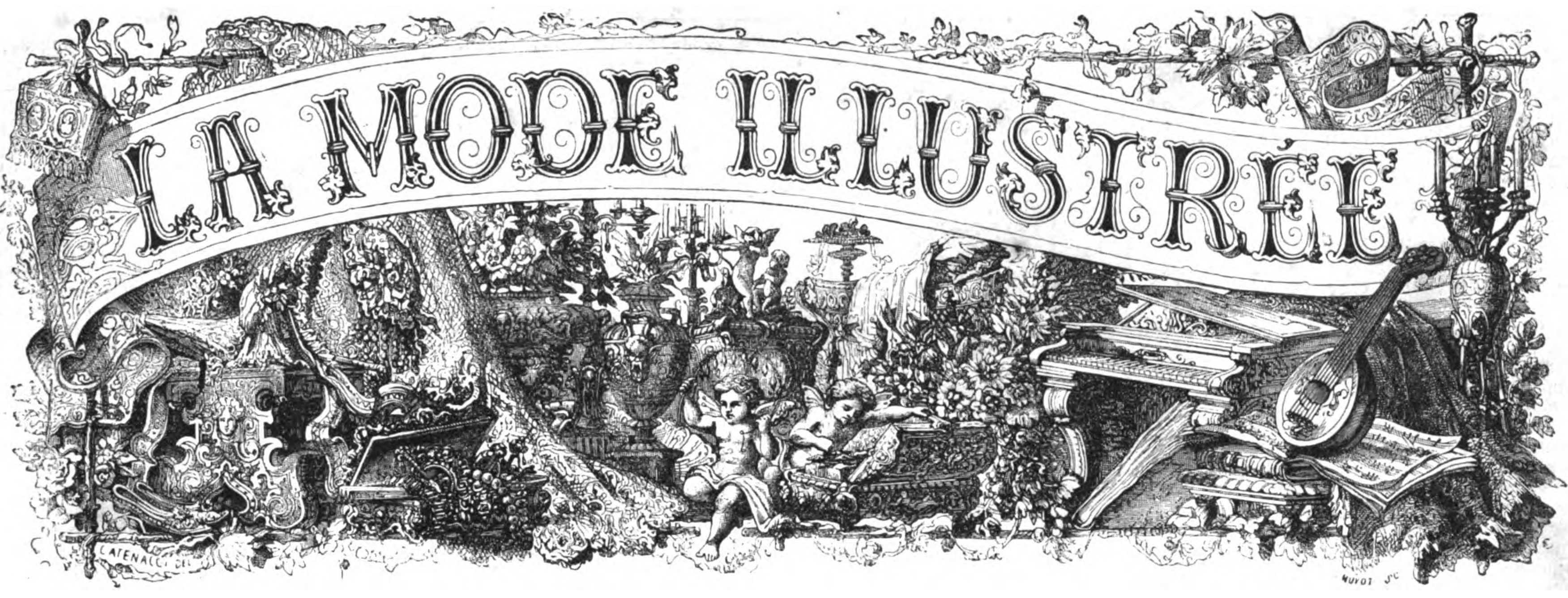
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
L'âme se lit-elle souvent sur la figure?

N° 31. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 29 juillet 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 80 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue. — On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Sommaire. — Deux costumes pour petites filles de huit à dix ans. — Bande en tapisserie. — Écran pour fenêtre. — Étoiles au crochet. — Deux dentelles à l'aiguille. — Veste d'intérieur. — Description de toilettes. — Modes. — Le Deuil. — Un Cœur fidèle. — NOUVELLE : Pile ou Face.

Deux costumes

POUR PETITES FILLES DE HUIT A DIX ANS.

N° 1. *Jupe et paletot en piqué blanc.* A 6 centimètres de distance du bord inférieur de la jupe se trouve une broderie exécutée en laine brune au point de chaînette; sur le milieu, par devant, on voit une *patte* de même étoffe que la jupe, brodée comme elle et dont la longueur est de 36 centimètres, la largeur de 12 centimètres. La ceinture, brodée comme le paletot, a 5 centimètres de largeur; le paletot est bordé avec du galon brun en laine, puis brodé à 2 centimètres 1/2 de distance du bord.

N° 1. JUPE ET PALETOT EN PIQUÉ BLANC.

N° 2. *Robe montante en foulard de laine, avec petits dessins noirs;* ceinture avec *pattes* tenant lieu de paletot; sur la jupe trois galons en soie noire *mouchetés* de blanc figurent des pattes ayant chacune 10 centimètres de largeur, 20 centimètres de hauteur, séparées par un espace de 25 centimètres. La jupe a 3 mètres 90 centimètres de largeur, 60 centimètres de longueur.

Les pattes de la ceinture sont bordées avec un galon pareil à celui de la robe; leur longueur est de 25 centimètres; leur largeur de 12 centimètres, coupées en droit fil; on taille leur extrémité inférieure en pointe, comme l'indique le dessin.

Bande en tapisserie.

Ce dessin sera exécuté en teintes très-atténuées, et servira pour rideaux, portières, siéges, coffres à bois (et, dans ce dernier cas, on choisira du canevas un peu fin).

Étoiles au crochet.

Selon l'usage auquel on destinera ces étoiles, on choisira du fil plus ou moins gros; leur disposition copie les dessins dits *Cluny;* on peut en faire des voiles de fauteuil, des couvre-pieds, et, dans ce cas, on prendra du fil ou du coton un peu gros; mais ce travail, exécuté en fil très-fin, composera de jolis bonnets, de riches petites vestes courtes et sans manches. On recevra, dans un prochain numéro, des patrons d'objets faits en guipure Cluny, et pour lesquels ces étoiles pourront être utilisées.

On fait chaque étoile séparément, en commençant par le milieu, c'est-à-dire par une chaînette de six mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — Dans chaque maille on fait 2 mailles.

2e *tour.* — Dans chaque maille on fait une maille en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent.

3e *tour.* — Dans chaque maille on fait 2 mailles.

4e *tour.* — * 12 mailles en l'air; on passe la dernière, et l'on revient en arrière sur les 11 mailles, en y faisant: 2 mailles simples, — 6 brides, — une demi-bride, — 2 mailles simples; — dans chacune des 2 plus proches mailles du petit disque on fait une maille simple, — 5 mailles en l'air, et avec les 2 dernières 2 *picots* que l'on exécute ainsi : on laisse glisser hors du crochet la boucle qui s'y trouve, on pique le crochet à gauche dans l'avant-dernière des 5 mailles en l'air qui viennent d'être faites, on y passe le brin (le picot se trouve par conséquent à droite), — 5 mailles en l'air, et avec les 2 dernières 1 picot; — 5 mailles en l'air, et avec les 2 dernières 1 picot; — 3 mailles en l'air, dont on passe la dernière, et, revenant sur la rangée de mailles qui vient d'être exécutée, on fait 4 mailles en l'air, avec la dernière 1 picot, en ce qu'on laisse glisser la bouclette hors du crochet, et que, piquant celui-ci dans le côté supérieur de la dernière maille, on y passe le brin; — 4 mailles en l'air, avec la dernière 1 picot, — 4 mailles en l'air, avec la dernière 1 picot; — 2 mailles simples, — une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes du petit disque. On recommencera cinq fois depuis *. On conduit chaque étoile jusqu'à ce point, puis on exécute les triangles qui complètent les étoiles, et servent en même temps à les réu-



N° 2. ROBE MONTANTE EN FOULARD DE LAINE, AVEC PETITS DESSINS NOIRS.

nir ; on fait une chaînette de 6 mailles, dont on réunit la dernière à la première ; on fait ensuite 2 mailles dans chaque maille.

2e *tour* (du triangle). — Dans la plus proche maille on fait : * une maille simple, — une maille en l'air dans la plus proche maille, — une double bride et une bride ordinaire, séparées par une maille en l'air. — Recommencez encore deux fois depuis *. A la fin de ce tour on attache ce triangle à l'une des étoiles, et l'on continue le triangle.

3e *tour*. — 2 mailles simples, et, avec la dernière, 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, — une maille simple. On est arrivé à la plus proche pointe du triangle, et, depuis là, on fait 3 mailles en l'air, dont on passe la dernière dans la suivante *barrette à picots* (à droite) appartenant à l'étoile qui vient d'être attachée au triangle ; en même temps on attache une *barrette à picots* d'une autre étoile, de telle sorte que deux étoiles se trouvent réunies. Sur chacune des 2 premières mailles faisant partie des 3 mailles en l'air exécutées en dernier lieu, on fait une maille simple ; — on continue sur le triangle une maille simple, — 1 picot, — 3 mailles smples, — 1 picot, — 2 mailles simples. — On attache la suivante feuille de la deuxième étoile ; — on fait, sur le triangle, une maille simple, — 1 picot, — 3 mailles simples, — 1 picot, puis, à la pointe du triangle, on attache encore une *barrette à picots*, ou deux de ces barrettes (celles de deux étoiles réunies). On continue de la sorte en consultant le dessin, et l'on coupe le brin après l'avoir fixé, afin de commencer un nouveau triangle par le milieu quand celui-ci est terminé.

Écran pour fenêtre.

MATÉRIAUX : Bambou ; laine de Saxe ou Ternaux, 4 fils de diverses couleurs vives et de plusieurs nuances vertes ; ruban de taffetas vert ; soie blanche de cordonnet ; tulle blanc ; mousseline ; coton blanc à broder ; soie noire.

Il ne faut pas s'occuper uniquement de Paris ; les départements, dans lesquels nous comptons un si grand nombre d'abonnées fidèles, ont des usages dont nous devons tenir compte. On y habite souvent les rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue, et il sera peut-être agréable à nos lectrices de garnir les carreaux inférieurs de leurs fenêtres avec des écrans pareils à celui que nous publions.

Le milieu de l'écran est occupé par un paon exécuté en *application* de mousseline sur du tulle ; le treillage est fait avec des morceaux de bambou ayant 1 centimètre de contour ; leur longueur est déterminée par la dimension du carreau. Sur notre modèle le treillage compose un carré de 50 centimètres, qui peut être aisément converti en un carré long. A chaque point de jonction des bambous on doit pratiquer une entaille ayant 1 centimètre de longueur et 1/2 centimètre de profondeur, afin qu'à cette place l'épaisseur des deux morceaux soit égale à celle d'un seul bambou. On réunit les bambous en croisant à leurs points de jonction des rubans de taffetas vert, ou de même nuance que le bambou ; le nœud doit se trouver en dessous du treillage.

Quand le cadre est ainsi préparé, on exécute le carré du milieu sur du tulle pris double ; le dessin est fait en application de mousseline ; tous les traits *mats* qui se détachent sur la mousseline sont brodés au plumetis ; les lignes noires sont faites avec de la fine soie noire au point *russe* ; les petits cercles de la queue sont exécutés au passé ; l'œil est imité avec une perle noire entourée d'un cercle en soie et de points *noués*. Le carré est encadré d'un feston et de petits œillets servant à le *tendre* sur le treillage, à l'aide d'un ruban vert zéro. Il reste à préparer les fleurs et le feuillage au crochet. On fait d'abord un certain nombre de liserons de diverses couleurs ; chaque fleur se commence par le calice ; on fait une chaînette de 5 mailles, dont on réunit la dernière à la première ; sur ce cercle on fait 8 tours en *rond* composés de mailles simples, en augmentant çà et là, de telle sorte que le 8e tour compte 14 mailles. On retourne l'ouvrage, et l'on fait, sur du fil d'archal très-fin, deux tours de mailles simples en augmentant çà et là, — 6 mailles en tout dans le premier tour, — 5 mailles dans le second tour, de sorte que celui-ci se compose de 25 tours. Dans le tour suivant (exécuté sans fil d'archal) on fait : * une maille simple dans la première maille, — une demi-bride et une bride ordinaire dans la 2e maille, — 3 doubles brides (pour lesquelles on reprend le brin deux fois) dans la 3e maille, — une bride ordinaire et une demi-bride dans la 4e maille, — une maille simple dans la 5e maille. — Recommencez quatre fois depuis *. On fait ensuite 2 tours de mailles simples (une maille dans chaque maille), et l'on reprend le fil d'archal pour le dernier tour. Le pistil est fait en soie blanche de cordonnet ; on le commence par une chaînette de 3 mailles, sur lesquelles on fait 10 tours en spirale ; dans les 5 premiers tours on augmente çà et là, et l'on diminue dans la même proportion dans les 5 derniers tours ; les 3 dernières mailles sont *tirées* quand on fixe le brin, afin de former une pointe. Les *rayons* sont brodés en soie blanche (ils sont indiqués sur deux pétales de la fleur), puis on fixe le pistil dans le calice, et l'on place celui-ci dans une petite capsule faite avec de la laine verte, en 3 ou 4 tours, sur du fil d'archal. L'extrémité de ce fil d'archal sert de tige, que l'on entoure avec de la laine verte.

Bouton. On fait une chaînette de 5 mailles, sur lesquelles on exécute en rond 3 tours de mailles simples, en augmentant de 5 mailles dans chaque tour, — puis 2 tours de brides (2 brides dans chaque maille), — 1 tour de bride sans augmentation, qui forme le milieu du bouton ; l'autre moitié du bouton est pareille à la moitié précédente, mais doit être faite en sens inverse ; par conséquent, on diminue au lieu d'augmenter ; on fixe ce bouton dans une capsule verte (semblable à celle du liseron), montée sur une tige. Nous publions le dessin en grandeur naturelle du liseron et du bouton.

Les feuilles sont faites avec diverses nuances de laine verte, et au crochet *côtelé*, en *allant* et *revenant*. On sait que pour le crochet *côtelé* on pique toujours le crochet *sous* la maille *entière* du tour précédent. Pour une feuille de dimension pareille à celle dont nous publions le dessin, on fait une chaînette de 23 mailles, dont on passe la dernière, et, revenant sur les autres, on fait (sur du fil d'archal) une maille simple dans chaque maille ; on retourne l'ouvrage pour le 2e tour, et l'on fait (sans fil d'archal) une maille en l'air, — 17 mailles simples, — 3 mailles-chaînettes ; on laisse libres les 2 dernières mailles de la feuille ; on retourne l'ouvrage, on fait une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent, et, pour ce 3e tour, on fait 3 mailles-chaînettes, — puis des mailles simples jusqu'à la fin du tour. Le 4e tour est pareil au second, mais on y fait seulement 15 mailles simples et 2 mailles-chaînettes, de telle sorte que les 2 dernières mailles restent encore libres. Une moitié de la feuille est terminée ; on fixe le brin, on le coupe, on le rattache de l'autre côté dans la direction de la fin du dernier tour, et l'on exécute les 3 tours qui viennent d'être décrits. Depuis la fin du 3e tour, on fait, sur le côté transversal inférieur, quelques mailles-chaînettes jusqu'au milieu ; — on fait une maille en l'air ; on retourne l'ouvrage, et l'on encadre la feuille avec un tour de mailles simples fait sur du fil d'archal, en augmentant de quelques mailles à la pointe supérieure ainsi qu'aux pointes inférieures de la feuille. Le bout du fil d'archal est entouré de laine verte, et sert de tige. On prépare un certain nombre de capsules et de *vrilles* (fil d'archal entouré de soie verte), puis on dispose les liserons sur le treillage en copiant notre dessin. On peut substituer au carreau du milieu un carreau en verre colorié.

Deux dentelles au crochet.

No 1. On commence la dentelle au-dessus des *dents* remplies de *points de dentelle* en faisant alternativement : 3 mailles en l'air, — 1 picot (c'est-à-dire 5 mailles en l'air), et, dans la première, une maille simple. Quand cette chaînette a la longueur voulue, on revient sur ses pas, de telle sorte que les picots soient dirigés *en bas*.

1er *tour*. — Alternativement 7 mailles en l'air, — une maille simple dans le milieu des 3 mailles en l'air qui séparent les picots.

2e *tour*. — On revient en arrière ; sur chacun des festons composés de mailles en l'air, on fait une maille simple, — puis une maille en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, ainsi de suite.

Le 3e *tour* (qui est le dernier) est fait sur le côté de la chaînette opposé aux picots. * Sur chacune des 8 premières mailles on fait une maille simple, — 12 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 4 dernières mailles qui viennent d'être faites ; puis une maille simple dans la 5e des 8 mailles ; on revient sur le feston de mailles en l'air, et l'on y exécute 7 petites dents pour chacune desquelles on fait : 3 mailles en l'air et une maille simple dans la 2e, — une bride dans la première de ces 3 mailles en l'air, — une maille simple sur le feston des mailles en l'air. — Recommencez six fois depuis *. A chacun des festons suivants on doit attacher la dernière des 3 mailles en l'air de chaque première dent par une maille simple à la maille du milieu de la dent pareille appartenant au précédent feston ; par conséquent chaque *première* petite dent est attachée à chaque *dernière* petite dent.

Quand ce tour est terminé, on remplit l'intérieur de chaque feston avec des fils croisés formant un treillage, dont on fixe tous les points de jonction en les entourant deux ou trois fois avec du fil.

BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ⊡ Chamois. ▣ Bleu bluet.



Nous venons d'exposer la théorie de ces nouveaux *picots*; ajoutons quelques mots relatifs à la pratique.

Il importe que les picots soient égaux; d'un autre côté, il est difficile de maintenir cette égalité dans le travail, à moins d'employer une très-grosse épingle, que l'on passe dans la bouclette destinée à devenir *picot*, au moment même où on la laisse glisser hors du crochet.

Dentelle n° 2. Pour faire cette dentelle, on emploiera du fil de deux grosseurs (n° 50 et n° 120); on la commence par le milieu en faisant une chaînette ayant la longueur voulue.

1er *tour.* — Une maille simple dans chaque maille du tour précédent.

2e *tour.* — On revient en arrière sur l'autre côté de la chaînette; * une maille simple, — 11 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles de la chaînette. — Recommencez depuis*.

3e *tour.* — * Une maille simple sur le premier feston de mailles en l'air du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le milieu des 7 mailles de la chaînette, qui se trouvent sous le premier feston de mailles en l'air; — 2 mailles en l'air, — une maille simple sur le même feston, — 5 mailles en l'air. — Recommencez depuis *.

4e *tour.* — * Une maille simple dans le milieu du plus proche feston de mailles en l'air, — 3 mailles en l'air, et, dans la première, une bride; mais avant de terminer la bride on fait une maille en l'air. — Recommencez depuis *. Avec ce tour on termine la moitié supérieure de la dentelle.

La moitié inférieure est faite sur le premier tour, entièrement composé de mailles simples.

5e *tour.* — * Sur chacune des 5 premières mailles on fait une maille simple, — 15 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 9 mailles, — une maille simple; on revient sur le feston composé de mailles en l'air, et dans chacune de ces mailles on fait une maille simple. On revient sur le feston pour exécuter 6 petites dents, chacune de la façon suivante : 5 mailles en l'air, et, dans la 4e, une maille simple, puis, dans chacune des 3 autres, une bride; sur le feston une maille simple. Quand les 6 petites dents sont terminées, on recommence depuis *; mais on doit attacher les 5 mailles en l'air de la première dent à la pointe de la dernière dent du précédent feston. Le *remplissage* est fait en deux tours avec du fil fin (voir le dessin).

ECRAN POUR FENÊTRE.

Deux dentelles à l'aiguille.

MATÉRIAUX : Fil fin ou coton tors.

N° 1. On fait cette dentelle soit sur une chaînette au crochet, soit sur l'étoffe même que l'on veut garnir. Les trois premiers tours se composent de *bouclettes* semblables à celles du feston. Dans le 4e tour (également au point de feston) on forme les dents en rapprochant un peu les points; au commencement d'une *dent* on fait 4 bouclettes de feston dans la première bouclette du 3e tour, et autant dans la deuxième, puis, revenant de droite à gauche sur ces 8 bouclettes, on en fait sept; — on revient de gauche à droite en faisant 6 bouclettes, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'on termine la dent par une bouclette. On passe le brin à plusieurs reprises dans le contour extérieur, afin d'atteindre la dernière des 8 bouclettes supérieures; on fait là une bouclette dans la plus proche bouclette du 3e tour; puis dans chacune des 2 bouclettes suivantes on fait 4 bouclettes pour commencer la seconde dent. Le 5e tour se compose de bouclettes *lâches* qui encadrent chaque dent; voir au surplus le dessin représentant l'*exécution de la dentelle.*

N° 2. On fera cette dentelle sur une bande de toile cirée. Le premier tour se compose de bouclettes de feston que l'on enlace deux fois (voir le dessin). Dans le 2e tour on exécute les *épis;* on fait une bouclette dans le premier feston du tour précédent, et on la *tire* de façon à l'allonger, en la maintenant avec une aiguille ou une épingle; on couvre cette bouclette, de haut en bas, avec des *points de reprise* assez rapprochés. Pour l'épi suivant on fait une seconde bouclette pareille (voir la ligne ponctuée du dessin représentant l'exécution de la dentelle); mais le point de reprise est fait cette fois de bas en haut, ainsi de suite.

Pour le 3e tour on fait deux bouclettes dans chaque barrette réunissant deux *épis*. Le 4e tour se compose de bouclettes plus ou moins longues (voir les dessins) plusieurs fois enlacées, et formant des festons composés chacun de 5 bouclettes; dans le 5e tour on enlace le contour de ces festons de façon à former une sorte de cordonnet.



LISERON DE L'ÉCRAN.

FEUILLE. DE L'ÉCRAN

MILIEU DE L'ÉCRAN.

Veste d'intérieur.

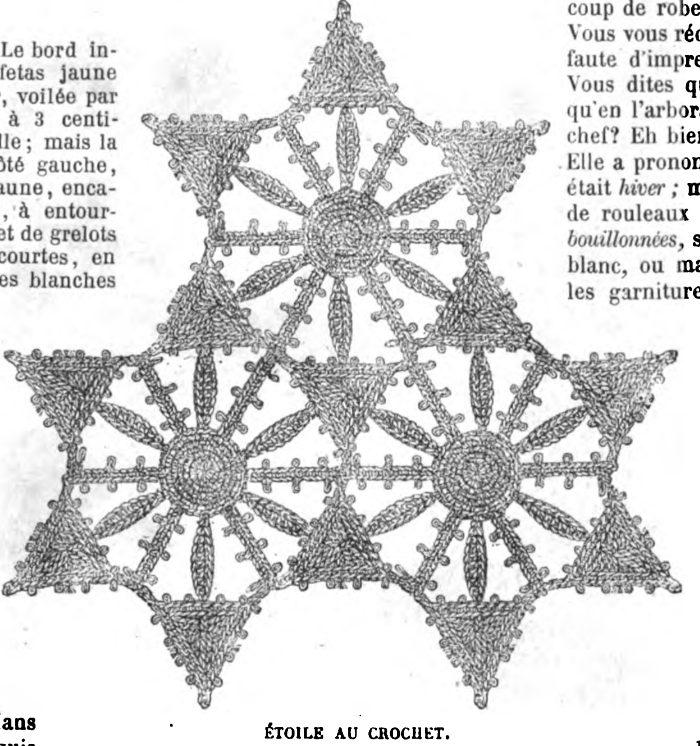
Cette veste, destinée aux toilettes de *négligé*, est faite en molleton de laine blanc très-fin, imitant le *piqué* du coton. Le contour est dentelé, festonné en laine noire et garni avec une guipure noire très-étroite, légèrement *soutenue*.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en sultane blanche à larges rayures jaune clair. Le bord inférieur de la robe est garni avec une bande de taffetas jaune clair, coupée en biais, ayant 6 centimètres de largeur, voilée par une dentelle noire à dents très-aiguës. Au-dessus, à 3 centimètres de distance, même bande, avec même dentelle; mais la bande est disposée en festons, et remonte sur le côté gauche, où elle est fixée par un nœud de ruban de taffetas jaune, encadré avec une étroite dentelle noire; corsage très-bas, à entournures sans manches, bordé de dentelle noire étroite et de grelots en perles blanches; corsage décolleté, à manches courtes, en mousseline blanche plissée. Couronne de pâquerettes blanches et d'épis de blé dans les cheveux.

Robe de dessous en foulard bleu, avec bordure faite en fine corde de soie noire et blanche; corsage plissé à manches longues, pareil à la robe, fermé par des boutons blancs en nacre.

Robe de dessous en taffetas gris à corselet princesse. Le bord de cette robe est dentelé, et les dents sont bordées avec une corde de soie grise de même teinte que la robe; sur chaque lé deux cordes de soie grise fixées sur la couture et relevant la robe de dessus sur celle de dessous par un trèfle exécuté en même corde, et se terminant par deux glands.

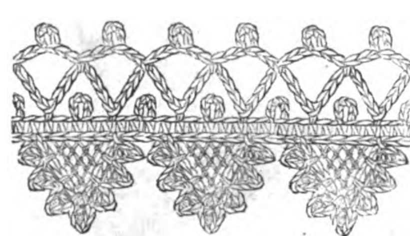


ÉTOILE AU CROCHET.

MODES.

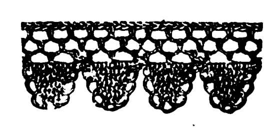
La situation n'a pas changé depuis la semaine dernière; nulle nouveauté automnale ne se dessine encore sur le ciel du 30 juillet, et je ne puis mieux faire, dans l'intérêt de nos lectrices, que de leur envoyer le croquis du présent, l'avenir ne voulant pas encore se laisser entrevoir.

Voici la description de quelques toilettes, prise chez Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.



N° 1. DENTELLE AU CROCHET.

Robe de mousseline blanche, à semis de petites étoiles brodées au plumetis. Sur le bord inférieur *faux-ourlet* rapporté, dentelé, festonné, avec une grande étoile brodée dans chaque dent; la couture réunissant ce faux-ourlet à la robe est couverte par un bouillonné de mousseline, traversé par un ruban violet vif. Cette robe, un peu plus courte que le jupon, fait en nansouk très-fin, garni d'un volant tuyauté, orné de guipure blanche posée sur transparent violet, est en outre relevée devant par trois bouillonnés traversés de rubans violets, qui, plus courts que la robe, se terminent en dessous des dents en relevant un peu la robe. Petit paletot ajusté, à manches longues, pareil à la robe, posé sur le corsage décolleté, à manches plates, courtes, bordées comme le corsage d'un bouillonné traversé par un ruban violet. Autour du cou et des poignets presque justes des manches, une dentelle de Valenciennes légèrement froncée tenait lieu de col et de sous-manches.

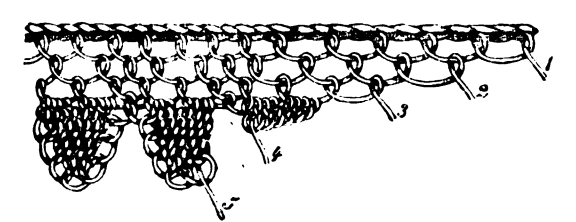


N° 1. DENTELLE A L'AIGUILLE.

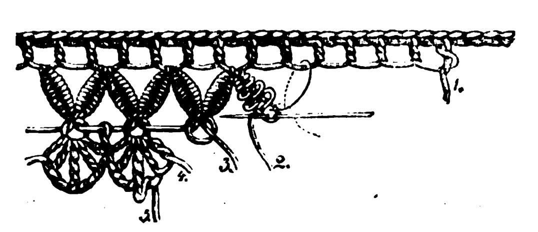
Robe pour jeune fille. Cette robe était faite en linos blanc, à filets bleus formant d'assez grands carreaux; jupe unie, ayant seulement un rouleau de taffetas bleu sur chaque couture réunissant les lés, coupés en pointe, bien entendu, car on n'en voit plus d'autres. Corsage décolleté, sans manches, à très-larges entournures, encadrées comme le corsage avec un biais de taffetas bleu; à l'intérieur, corsage montant à manches longues, en mousseline blanche, plissée; les manches sont plissées seulement à chaque extrémité, sur un espace de cinq à six centimètres, au-delà duquel les plis vont *se perdant,* de telle sorte que le milieu de la manche est uni. Paletot ajusté, pareil à la robe, fermé devant par des boutons en nacre de perles blanche; le paletot est garni avec un biais de taffetas bleu; il est fixé à la taille par une ceinture de taffetas bleu, avec *chou* sur le côté gauche.

Robe en foulard gris, à semis de jacinthes violettes (toilette de dame âgée). La robe, coupée en pointes comme toutes les robes actuelles, est dentelée sur son bord inférieur, et les dents sont garnies avec deux ruches de ruban violet reproduisant les deux teintes des jacinthes, l'une claire, l'autre plus foncée. Paletot pareil, non ajusté, ayant la forme dite *sac;* en dessous, corsage montant, avec ceinture faite en taffetas violet, mi-partie claire, mi-partie foncée; manches longues, quasi plates.

Robe de foulard blanc uni. Sur chaque couture réunissant les lés de la jupe, un microscopique galon-cachemire; corselet très-bas; corsage montant, à manches longues, en mousseline, avec plis ornés de dentelle de Valenciennes; paletot-sac, en cachemire blanc, brodé en perles de jais blanches et galons blancs en soie, et bordé d'une frange-lama blanche.



EXÉCUTION DE LA DENTELLE A L'AIGUILLE, N° 1.



EXÉCUTION DE LA DENTELLE A L'AIGUILLE, N° 2.

Pour les réunions du soir, Mme Fladry prépare beaucoup de robes en gaze ou tulle, ornées de rouleaux en satin. Vous vous récriez? vous accusez peut-être le *compositeur* d'une faute d'impression, dont il est pourtant tout à fait incapable? Vous dites que le satin est une étoffe d'hiver, s'il en fût, et qu'en l'arborant en été on se rend coupable d'hérésie au premier chef? Eh bien, vous vous trompez; la mode a changé tout cela. Elle a prononcé, en dernier ressort, que le satin à l'état de robe était *hiver;* mais qu'il était *été* à l'état d'accessoire, d'ornements, de rouleaux surtout. Donc les robes les plus légères, les plus *bouillonnées,* sont traversées par des rouleaux de satin bleu, ou blanc, ou mauve, ou pourpre, courant au travers de toutes les garnitures, comme autant de nervures capricieuses; on va même jusqu'aux pattes de satin, sur les robes de gaze ou de tulle, mais les téméraires seules hasardent cette *énormité.*

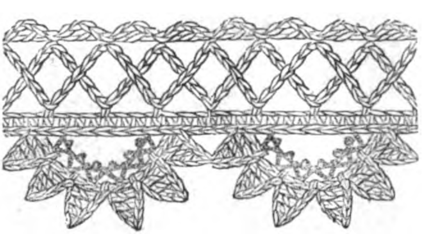
La paille, employée en frange, en galons parsemés de perles noires, disposée en grelots ovales, ronds, longs ou carrés, a un grand succès pour garnitures des robes de bal; là elle est à sa place, surtout en cette saison; quelques personnes l'arborent même en plein jour; c'est un ornement coûteux, vu son manque de solidité, et il me semble qu'il n'est pas à sa place au grand jour: il représente le caprice frivole, la *fanfreluche,* s'il m'est permis de risquer ce mot, et, pour toutes ces raisons, doit rester limité aux toilettes du soir, destinées, au moins en apparence à vivre:

L'espace d'une soirée.

P. S. On trouve chez Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14, les nouveaux jupons de crin, que l'on substitue, hélas!... à la crinoline; ils sont coupés en biais, ont un seul cercle d'acier et deux volants plats, taillés en biais, comme la jupe elle-même, qui forme la queue par derrière.

Les jupons en crin gris coûtent 35 francs; en crin blanc, 45 francs.

E. R.





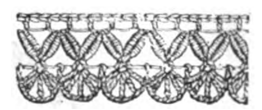
N° 2. DENTELLE AU CROCHET.

LE DEUIL.

SA SIGNIFICATION. — SES COUTUMES.

Je n'entreprends pas seulement de placer ici l'indication propre de la durée attribuée au deuil, suivant les divers degrés de parenté.

Cette indication demeurerait nécessairement fort incomplète, car aucune loi ne régit l'observance du deuil, soumise au contraire à la coutume locale, c'est-à-dire variant suivant les latitudes.



N° 2. DENTELLE A L'AIGUILLE.

Je crois que, tout en indiquant la coutume de Paris, et la prenant comme type, il faut aussi s'arrêter à la signification du deuil. En cette circonstance, comme en toutes les autres, on peut appliquer ces admirables paroles: *La lettre tue, l'esprit vivifie.*

Que nous dit la *lettre* en effet? Que l'on doit, pendant un certain nombre de jours, de semaines ou de mois, porter des vêtements noirs, comme marque extérieure du chagrin ou de la douleur que nous cause la perte d'un parent.

L'observance de cette règle ne constitue pas toujours sans doute une preuve suffisante de la douleur qu'elle représente, et, d'un autre côté, on pourrait être tout aussi affligé lors même que l'on porterait ses vêtements habituels. Mais, dans tout usage consacré par le temps, universellement adopté dans tous les pays civilisés, il existe une certaine dose de sagesse, de justesse, que l'on doit essayer d'extraire par la réflexion, si l'on comprend qu'il faut préférer l'*esprit* à la *lettre.*



VESTE D'INTÉRIEUR.

L'inobservance du deuil, lors même qu'elle pourrait s'accorder avec une douleur profonde et sincère, constituerait une inconvenance, car nul ne voit le cœur, et tout le monde voit l'habit; de plus, les vêtements de deuil sont une *garantie* d'abstention de tout divertissement, de toute distraction, incompatibles avec des regrets sincères. Une autre raison, plus puissante encore, milite en faveur des vêtements de deuil..... et condamne certains deuils trop soumis à la *lettre* de la coutume.

Cette raison, la voici: Ou le deuil ne signifie absolument rien, ou bien il représente le désir de se soustraire pour un temps plus





n° 31

ou moins long, proportionné à la durée des regrets que l'on est censé éprouver, — à tout soin de toilette, à toute frivole préoccupation d'ajustement. Il serait, pour ainsi dire, et aux yeux des personnes capables de réfléchir, il serait moins inconvenant de ne pas porter de deuil du *tout*, que de porter un deuil trop enjolivé, trop affamé des excentricités de la mode, trop empressé de copier,— en noir, — tous les plus récents changements.

Le deuil doit être un uniforme, — non un prétexte d'ajustements gracieux. Par cela même que nulle loi n'en règle la composition, par cela même que dans le choix des objets qui le forment on ne relève que de soi-même, on doit se montrer plus désireux de ne point fausser le sens de cette coutume qui repose sur des sentiments vrais.

Un deuil trop élégant, un deuil paré de colifichets, fussent-ils noirs, un deuil reluisant de perles, même noires, un deuil se couronnant de fleurs, indique à tout observateur un cœur demeuré à l'abri des atteintes de la douleur; même dans ce cas, même quand on ne peut commander à ses sentiments, et transformer son indifférence en sensibilité, on doit, par respect humain, par esprit de convenance, s'interdire les ornements qui, associés au deuil, sont l'enseigne de la sécheresse d'âme.

Je sais bien que l'on m'alléguera qu'il y a deuil et deuil; que l'on ne peut, pour un cousin que l'on n'aimait pas, ou pour un oncle que l'on n'a jamais vu, s'envelopper des crêpes de la douleur : d'accord, et l'on verra plus loin que ce cas a été prévu dans l'étiquette qui règle le deuil; malheureusement on glisse vite sur cette pente, comme sur toutes les autres, et quand on trouve de si bonnes raisons pour excuser l'usage des chaînes et des bracelets de jais, à propos de la mort d'un oncle, on en trouve de moins bonnes, sans doute, mais que l'on juge suffisantes, pour expliquer tous les ornements que l'on ajoute à un deuil de frère ou de sœur, de père ou de mère, de mari même.

La véritable signification du deuil est celle-ci, que je ne saurais trop répéter : Être affranchie, pendant un certain laps de temps, de toute préoccupation concernant la toilette. On agit, par conséquent, en sens opposé à l'esprit de l'étiquette du deuil, quand on prend le deuil comme prétexte à des vêtements de coupe nouvelle, à des broderies, des verroteries, des bijoux de jais. Ce n'est pas seulement aux vêtements que s'applique cette règle; les coiffures trop compliquées, les cheveux frisés à l'empire ou ondulés à la grecque, les bandelettes antiques, les chignons ambitieux, s'allieraient mal à la robe de laine noire, et l'on doit abandonner les soins compliqués que nécessitent les coiffures actuelles, quand on veut porter avec dignité un deuil réglé par les convenances.

Ce sentiment, non formulé peut-être, mais à coup sûr inné, avait attribué au deuil certains objets qui lui étaient invariablement acquis. Depuis peu de temps, je le dis à regret, ce sentiment va s'affaiblissant. Ainsi l'on n'avait pas à se soucier de la forme d'un pardessus; une personne affligée ne se préoccupait pas, dans les premiers moments d'une douleur intense, de choisir la forme de paletot la plus avantageuse, d'essayer la coupe à la mode, de s'assurer que son paletot *dessinait* bien la taille; on prenait un grand châle de cachemire noir, on s'en enveloppait, on se cachait sous cette étoffe, et tout était dit pour toute la durée du deuil. Aujourd'hui on allègue mille raisons pour introduire le paletot dans les toilettes de deuil: d'abord et surtout le poids du châle de cachemire, tout à fait insupportable pendant la canicule; cette raison, qui est la plus plausible de toutes, tombe cependant devant la ressource qu'offrent les châles carrés, en grenadine de laine noire, simplement bordés d'un ourlet. La deuxième raison est celle-ci : *Cela se fait maintenant.* Bien des choses se font maintenant qui ne devraient pas se faire; mais, comme il ne s'agit pas de placer ici mon appréciation personnelle, comme il faut dire les choses telles qu'elles sont, tout en exposant les motifs qui devraient engager à éviter certains exemples, je suis bien forcée de dire qu'en effet on porte, même en deuil, la jupe et le paletot pareils.

TOILETTES DE CHEZ LAVIGNE, RUE DE ROHAN, 3.

Toilette de jeune fille. Robe en foulard blanc à rayures roses, coupée en pointe. Corselet très-bas, avec ceinture rose et *chou*; ruche de ruban rose, autour du corselet. Corsage montant à manches longues, en mousseline.

Amazone, en mohair gris, avec pardessus Louis XIII, à brandebourgs faits en galon noir. Chapeau de paille noire, à grande plume blanche.

Amazone, en drap léger brun-grenat. Corsage à basque carrée par derrière. Toque de paille noire, avec plume noire.

Les jupes, coupées en pointes, ont 3 mètres 50 centimètres de largeur, sur un être 50 centimètres de longueur.

Le motif, dont il est équitable de tenir compte dans ce changement, est l'extrême incommodité qui résulte de l'usage des vêtements de laine noire durant les jours chauds de l'été : mais on peut écarter cet inconvénient sans pour cela se mettre en contravention avec la signification d'un deuil; on peut porter, avec une jupe de laine noire, un corsage montant et à manches longues, fait en foulard noir uni. Le foulard mat est presque aussi terne que la laine; il est extrêmement léger, et le corsage de foulard équivaut presque au corsage de mousseline blanche, interdit pendant la durée du deuil.

Si la frivolité envahit un terrain chaque jour plus considérable, si les femmes les plus sensées se trouvent entraînées à suivre jusqu'à un certain point, et malgré leurs efforts, le tourbillon qui emporte leurs contemporaines, si la Mode, en un mot, leur impose des lois qu'elles subissent parfois à regret, il est, du moins, un point qui doit échapper à son empire. La frivolité est souvent extravagante, parfois grotesque, aujourd'hui, en fait de toilettes..... Elle serait odieuse le jour où elle parviendrait à régler le costume de la douleur selon ses caprices fantasques et changeants. Il faut défendre ce domaine contre ses envahissements, car elle ne tarderait pas à faire porter au deuil les grelots de la folie; toute concession constituerait une brèche qui livrerait passage aux nouveautés les plus dangereuses; or, comme on porte aujourd'hui des robes noires, des paletots noirs, même en dehors du deuil, le deuil proprement dit n'aurait plus de marque distinctive, du moment où il consentirait à perdre la simplicité, l'austérité, l'uniformité, qui représentent sa raison d'être.

Le deuil le plus profond doit se porter en robe de laine noire, corsage de foulard noir et châle carré en grenadine de laine noire pour l'été; corsage de laine noire et grand châle de cachemire noir pour l'hiver. Pour accompagner cette toilette de grand deuil, on choisira un chapeau de crêpe noir aussi peu *excentrique* que possible, c'est-à-dire moins petit ou moins grand que ne le voudra l'exagération de la mode du jour; grand voile de crêpe noir, gants noirs en soie, jupon noir en laine, bas noirs, bottines noires.

La seconde période du deuil, commençant, selon l'importance de la perte que l'on a faite, après six semaines ou trois mois de durée du très-grand deuil, comporte des robes en grenadine de laine noire, portées, *non sur une robe de dessous en taffetas noir*, mais sur un jupon



d'épaisse mousseline noire; le corsage sera doublé entièrement en percaline noire, non lustrée, ou bien, en raison d'une température très-chaude, la doublure sera un peu décolletée, en prenant la forme des corsages dits *à la vierge*.

Cette seconde période, pas plus que la précédente, ne comporte aucune garniture aux robes, aucune forme de corsage trop nouvelle et trop excentrique; un simple ourlet doit border la jupe; tout au plus une soutache de laine noire pourra-t-elle cacher les points des coutures trop évidentes. Il suffit d'énoncer le mot *bijoux de deuil* pour évoquer l'image du plus triste contraste et de l'inconvenance la plus répréhensible. Si l'on a absolument besoin d'une broche pour fixer un col, on la prendra en jais noir; quant aux bracelets, aux colliers, aux boucles d'oreille, aux chaînes, tout cela est incompatible avec une toilette de deuil.

Durant cette période, on portera les cols et les manches en crêpe noir, lisse; pour le premier deuil les cols et les manches sont en crêpe *crêpé* avec un simple ourlet.

Il est essentiel de n'apporter aucun changement *à date fixe* dans le costume adopté : on semblerait aspirer à se délivrer de l'obligation du grand deuil; si donc celui-ci est de six semaines, on le portera six semaines et quelques jours. Lors même que la date du deuil, en s'éloignant, permet de modifier un peu sa première sévérité, on devra toujours éviter les coupes de vêtements trop nouvelles, et par conséquent encore peu usitées. Si, malgré mes efforts réitérés, je ne suis pas parvenue à définir suffisamment cette nuance, j'aurai recours à un exemple pris sous nos yeux et dans la mode actuelle.

Les robes non pas relevées, mais plus courtes que le jupon de dessous, les pardessus à ceinture, les péplums, les paletots découpés en pointes, en dents, en feuilles, etc., font partie de la mode telle qu'elle circule aujourd'hui de par le monde. Que dirions-nous pourtant si nous voyions apparaître une femme en deuil portant une robe courte, en laine noire, un pardessus fixé par une ceinture et orné de grandes guides flottant depuis son cou jusqu'à ses pieds, faisant résonner à chaque pas le cliquetis des grelots de jais qui garniraient son chapeau, son paletot, son cou et ses bras? Certes cette femme représenterait à nos yeux une inconvenance ambulante, une extravagance répréhensible. La conséquence de cet exemple est facile à déduire; on ne pourrait être plus choquante que l'image ci-dessus évoquée..... mais on pourrait l'être moins, tout en l'étant trop encore. Pour résumer tout ceci, disons que les premières règles à observer, en fait de deuil, sont la simplicité, l'austérité, qui, en pareille circonstance, ne sauraient jamais être excessives. C'est pour cette raison que les chapeaux ronds doivent, *à la ville*, être exclus de toute toilette de deuil, même portée par une jeune fille. A la campagne, le cas est différent : là le chapeau rond représente un préservatif contre le soleil, non une coiffure combinée de façon à être seyante. Même à la campagne, le chapeau rond, en paille noire, devra s'abstenir de toute plume, de toute aigrette; on le garnira avec un ruban de taffetas noir.

Dans la troisième période de deuil on pourra adopter les étoffes en laine et soie noire, le foulard noir uni, et certains tissus de soie noire, la *faye* et le poult-de-soie entre autres, qui n'ont pas des reflets trop brillants; en hiver les chapeaux de velours noir; en été les chapeaux de crin noir, ou même, si le deuil n'est pas des plus importants, les chapeaux de paille de riz blanche avec rubans noirs. Cette période permet la lingerie blanche, mais unie, sans broderie et sans dentelles.

La quatrième période autorise les vêtements gris..... et vers la fin les teintes violettes ou lilas, que l'on gardera pendant quelques jours au-delà du terme officiel, avant d'adopter les couleurs *gaies* et vives. La transition est un grand art! Il faut apprendre à le connaître et à le pratiquer, car il est la base même du tact qui nous fait éviter toutes les maladresses.

Les deuils les plus longs et les plus sévères sont ceux de mari, de père et de mère.

Le premier dure deux ans: on le porte un an en laine noire; trois mois selon les règles ci-dessus désignées pour la seconde période; trois mois selon celles de la troisième période; six mois enfin en demi-deuil (quatrième période).

Je sais que quelques veuves trouveront cette obligation un peu rigoureuse; elles sont libres de s'en affranchir en réduisant leur deuil de moitié; nulle loi ne les force à se soumettre à cette mesure, qui est le *maximum* parmi les usages du deuil.

Viennent ensuite, parmi les deuils les plus longs, ceux de père et de mère : une année, composée des quatre périodes ci-dessus énoncées.

Le deuil de grand-père et de grand'mère dure six mois; les six premières semaines on porte le grand deuil de laine; pour le reste on se conforme aux règles données pour les diverses périodes du deuil.

Le deuil des beaux-pères et des belles-mères est absolument assimilé à celui des pères et mères, quand il s'agit des parents du mari ou de ceux de la femme; un mari, en effet, ne peut quitter le deuil tant que sa femme le porte, et il en est de même pour la femme.

Deuil de sœur ou de frère : six mois; il est pareil à celui des grands-pères et grand'mères.

Deuil de tante ou d'oncle : trois mois; six semaines avec la robe de laine; les vingt derniers jours, demi-deuil.

Deuil de cousin, de cousine, de beau-frère (mari d'une sœur), de belle-sœur (femme d'un frère) : six semaines; vingt jours en laine.

Le deuil de beau-frère et de belle-sœur, qui sont frère ou sœur du mari ou de la femme, doit être porté par les deux époux comme un deuil de frère ou de sœur, conformément à la raison indiquée pour le deuil de beau-père et de belle-mère.

Le deuil de beau-père (second mari de la mère) ou de belle-mère (seconde femme du père) est porté trois mois; il est pareil au deuil d'oncle ou de tante; les deux époux le portent ensemble, quoique pour l'un des deux il s'agisse seulement du beau-père ou de la belle-mère de l'un d'eux.

Tant que les enfants sont trop petits pour porter des *robes* proprement dites, c'est-à-dire jusqu'à neuf mois, ils ne sont pas astreints au deuil; leur costume tout blanc leur en tient lieu, à la condition de n'y introduire aucune autre couleur; si on leur met une ceinture, on devra la choisir noire.

Les enfants, jusqu'à l'âge de dix ans, portent seulement le deuil d'aïeul, de père et de mère.

Une jeune fille ne se marie jamais en costume de deuil; pour ce jour elle prend la toilette classique des mariées.

Les costumes de deuil peuvent causer une impression lugubre dans le cortége des mariés; si donc, vu la date trop rapprochée d'une perte cruelle, on ne peut quitter, pour ce jour-là, la robe noire, on s'abstiendra d'assister à la cérémonie au milieu de la noce; on se placera à l'écart, dans l'église, pour éviter d'attrister les regards. Si la date du deuil remonte à plus de deux mois, on pourra, dans le cas où l'on serait très-proche parente de la mariée, adopter, pour ce jour-là seulement, une toilette grise et noire.

Les cartes de visite et le papier à lettres dont on fera usage pendant la durée d'un deuil important seront encadrés de noir.

Il est d'usage de faire présent aux domestiques des vêtements de deuil qu'ils doivent porter quand il s'agit de l'un des trois grands deuils : mari ou femme, père ou mère.

Les hommes portent le deuil tout en noir : pantalon, gilet, cravate, redingote; crêpe au chapeau; le pantalon gris ne fait pas partie du deuil.

Le cachemire noir, les tissus noirs, croisés, mats, dont les désignations varient chaque année et selon chaque magasin, sont les étoffes d'hiver pour le deuil; l'été, on choisit de la batiste de laine, de la grenadine noire en laine; plus tard de la byzantine, tissu très-beau, très-brillant, et qui convient seulement à la troisième période.

J'espère avoir prévu tous les cas, avoir répondu d'avance à toutes les questions..... Je n'en suis pas certaine pourtant, et je m'arrête ici en me déclarant prête à résoudre de mon mieux, soit dans un nouvel article, soit aux *Renseignements*, tous les doutes qui me seront communiqués. EMMELINE RAYMOND.

UN CŒUR FIDÈLE,

SOUVENIR DE TROUVILLE.

Il habitait la plage de Trouville.

On le voyait quelquefois s'égayer aux jeux des enfants et de la jeunesse élégante qui y viennent pendant la saison des bains; mais le plus souvent il était triste et rêveur. Tantôt il arpentait le bord de la mer d'un pas rapide, insoucieux de la vague qui lui mouillait les pieds; puis s'arrêtait tout à coup, levait la tête, et plongeait du regard dans l'immensité de l'Océan, comme s'il eût cherché la voile de quelque ami longtemps attendu. — Tantôt il errait entre les grosses roches noires qui sont en face de Villerville, solitaire, la tête penchée, l'œil morne et la queue entre les jambes*.

Alors il avait réellement bien mauvaise mine, et tout baigneur arrivé de la veille avait droit de le prendre pour un chien enragé.

C'est ce qui arriva à une joyeuse petite troupe qui se promenait de ce côté.

« Je n'aime pas cette bête, » dit une dame qui craignait pour ses enfants.

« Un chien de berger ici? » dit une autre dame; « cela n'est pas naturel.

— Ce doit être un chien perdu; » dit une troisième; « par ces grandes chaleurs il pourrait devenir malade.

— S'il ne l'est déjà, » reprit une autre, « et ce serait fort dangereux, car il suit tout le monde.

— Je vous assure qu'il ne suit personne. Il longe la mer, et ne boit pas : c'est très-mauvais signe. »

Tout le monde observa le chien, et vérifia par soi-même qu'il suivait le bord de la mer sans boire. A la rigueur, cette sobriété n'avait rien de bien alarmant, un chien en bonne santé n'étant pas absolument obligé d'aimer l'eau salée.

Un jeune passant, par curiosité du mal, jeta un galet au chien. Celui-ci le reçut dans les jambes. Il le flaira avec insouciance, regarda son agresseur d'un air indifférent, puis retourna mélancoliquement la tête du côté de la mer.

Ce sublime dédain des injures s'alliait peu avec l'accusation de bête enragée.

Néanmoins toute la compagnie se leva pour s'éloigner, en appelant les enfants, surtout la petite Linette, qui s'oubliait entre les roches où elle *cueillait* des moules. La petite fille parut, mais, au lieu de se rapprocher de sa famille, elle marcha résolûment vers le chien, en lui faisant cet appel des lèvres qui ne dit rien et qui dit beaucoup; qui dit : « Je viens à toi avec douceur, ne me fuis pas, et ne me fais pas de mal. »

Le chien, à cet appel, tourna la tête du côté de l'enfant. Elle lui présenta une bouchée de pain. Le chien approcha lentement; mais la petite fille, n'osant, malgré son courage, se laisser toucher le bout des doigts par cette bête suspecte, lui jeta la bouchée en l'air. Le chien ouvrit la gueule toute grande pour la recevoir.... A cette vue, Linette, oubliant toute prudence, fourra sa petite main dans la gueule redoutable, en criant à ses compagnons :

« N'ayez pas peur! l'ennemi est désarmé; il n'a plus qu'une seule dent! »

Aussitôt tous les autres enfants, rendus à la liberté, s'élancèrent vers l'animal en l'appelant : « Diane! Turc! Médor! »

Le chien alla vers celui qui l'avait appelé Turc, leva vers lui sa tête grisonnante, et le regarda d'un œil bienveillant, où se reflétait une expression surhumaine. Non, jamais œil d'homme ne réfléchit à la fois plus de profondeur et de lumière, plus de bonté et de tristesse, plus de force et de suprême résignation.

La compagnie se mit en marche, et le chien suivit. Une bouchée de pain, une caresse, un mot d'amitié, c'en était assez : la connaissance était faite.

Plusieurs passants, habitants ou habitués de Trouville, croisèrent successivement nos promeneurs, et chacun disait : « Voilà Turc! — Tiens, c'est Turc! » Décidément Turc était son nom, car, chaque fois qu'il l'entendait prononcer, le chien tournait la tête, et rendait le bonjour à sa manière.

Le bon animal paraissait enchanté de ses nouveaux amis. Comme il avait relevé sa queue, et la remuait en signe de contentement, on remarqua qu'elle était fort belle; et, comme il se laissait volontiers caresser, en touchant sa fourrure on s'aperçut qu'elle était soyeuse et touffue. Sa couleur grise, qui, vue à distance, paraissait terne et sale, avait, regardée de près, des tons nuancés et harmoniés d'une finesse imprévue.... Évidemment ce n'était pas un simple chien de berger comme il en avait l'air. Ses pattes fines, nerveuses malgré l'âge, étaient douées d'une agilité incroyable. C'était plaisir de le voir, plein de complaisance pour les enfants, aller chercher leur petite pelle de bois dans la mer aussi loin qu'ils pouvaient la lui jeter, en sautant par-dessus chaque vague, comme un baigneur expérimenté. Une fois pourtant, au lieu de la rapporter, il se mit à la nage, et s'en alla assez loin, jusqu'à un banc de sable où était restée une cabane de luxe. Il passa derrière la cabane et disparut. Qu'allait-il faire par-là? Il n'en dit rien; mais après quelques instants on le vit revenir, tenant toujours la petite pelle dans sa gueule, portant la tête haute, et paraissant content de lui comme un chien honnête et bien élevé.

Le soir on revint à la plage. Il y avait foule. Et quelle foule! L'Opéra-Comique, hommes et femmes, en costume de théâtre. Turc allait, venait au milieu du monde; protestant contre toutes ces toilettes excentriques par sa tenue sévère, son silence, et le dédain de son regard fuyant sans cesse à l'horizon.

« A qui donc est ce chien? » demanda la maman au gros père Prim, le baigneur.

« Il n'est à personne, Madame.

— Et qui prend soin de lui?

— Oh! ça vit de rien. Il mange aux égouts des maisons, et il boit l'eau de mer quand il n'en trouve pas d'autre.

— Quoi! de l'eau salée? » dit la dame.

« Ah bien! » dit un vieux monsieur, gros, gras, à triple menton, qui passait en ce moment; « depuis si longtemps qu'il s'est habitué à la misère, *ça ne lui fait plus rien*. »

Cette assurance du brave homme, si bien nourri lui-même, était peut-être un peu hasardée. En ce moment, Rose, la baigneuse, une digne et touchante veuve, donnait de son pain au chien abandonné.

Les malheureux s'entr'aident.

« Sait-on qui était son maître? » demanda encore la dame.

« On ne peut pas *savouère*, » répondit le baigneur normand. « C'te bête a paru ici à la suite du naufrage d'un bateau qui venait de l'Irlande. P'têt'bien que son maître était dedans, et que le corps aura été jeté de nos côtés, car depuis cela, il y a trois ans environ, il ne quitte la plage, d'où il regarde toujours au large, comme vous voyez, que pour aller dans les Roches-nues, qui sont en bas de Bénerville.

— Et que fait-il dans ces roches?

— Il a la manie d'y faire des trous, toujours au même endroit. Et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il ne laisse jamais son trou sans l'avoir rebouché. Ah! c'est un drôle d'individu. C'est là aussi qu'il s'en va coucher; mais il n'y dort guère, le pauvre animal, car c'est pitié de l'entendre hurler et gémir toutes les nuits. C'est-il possible que ça pleure comme ça, une bête?

— Oh! maman, » s'écrièrent les enfants; « nous irons voir le trou dans les Roches-nues?.....

— Il y a peut-être quelque souvenir de son maître en cet endroit?

* Toutes les personnes qui ont fréquenté les bains de Trouville reconnaîtront ce personnage.



— On ne peut pas *savouère*.

— Allons-y! allons-y! » répétèrent les enfants d'une seule voix.

« Et personne, » reprit la dame, « n'a eu la bonne pensée de recueillir ce pauvre chien?

— Ah bien oui! » répliqua le baigneur, « c'est lui qui ne veut pas; il ne se laisse prendre par personne.

— Au moins, personne ne lui fait-il de mal?

— Du mal à Turc! » s'écria Rose, « à un chien qui fait tant de bien! Il faudrait ne pas avoir de cœur! »

Turc, qui s'était un peu écarté, revint caresser Rose, comme s'il avait compris l'exclamation de la digne femme.

« On y va!... on y va! » crièrent en même temps le père Prim et la baigneuse, dont une troupe d'arrivants réclamait les services. De sorte que la dame ne put leur demander quel bien faisait le vieux Turc.

« Pauvre être! » pensa-t-elle, car, ayant vu son regard et entendu le gros de son histoire, elle n'osait plus l'appeler un chien. « Pauvre être! il doit avoir immensément aimé et autant souffert. Il pleure, et il attend l'unique objet de ses affections, sans que sa fidélité se démente, sans que son attente se lasse, sans vouloir se donner à aucun autre, c'est-à-dire sans que son amour cède à toutes les misères de la vie, aggravées encore par sa situation particulière de chien sans maître!..... »

La maman, sollicitée de nouveau par les enfants, promit de les conduire aux Roches-nues; mais, comme c'était un peu loin, la partie fut ajournée.

« Pauvre bête! » dit la petite Linette, « se nourrir du rebut des égouts; est-il malheureux!

— Se désaltérer avec l'eau de la mer, qui est si mauvaise! » ajouta Léon (il en avait déjà goûté).

« Emmenons-le chez nous, » dit Brigitte, « nous lui donnerons à boire de l'eau de fontaine. »

On chercha Turc, mais il avait disparu. On ne le retrouva que sur les neuf heures du soir. Il se dirigeait vers les Roches-nues.

On eut beaucoup de peine à le détourner de son chemin. On y réussit pourtant à force d'appels réitérés et de caresses multipliées. Il suivit jusqu'à la maison. A peine arrivés, les enfants coururent chercher un grand vase rempli d'eau qu'ils placèrent devant lui. Il but d'un seul trait. L'opinion du florissant vieux monsieur s'en trouvait quelque peu démentie.

Le pauvre vagabond ne s'était point du tout *accoutumé à la misère*, et s'il buvait parfois une eau amère, c'était, comme beaucoup d'autres, hélas! — qui ne sont pas des chiens, — faute de mieux!

On lui offrit à manger, il n'en voulut pas; mais il fut si reconnaissant de cette eau pure donnée à sa soif, qu'il se coucha en travers de la porte, allongea sa tête sur ses pattes de devant, ferma les yeux, et sembla élire domicile chez ses petits bienfaiteurs, ce qui les mit au comble de la joie.

Mais tout à coup, comme si un violent souvenir se fût ranimé dans l'âme du chien, il se dressa sur ses quatre pattes, courut à la porte du jardin, la franchit d'un saut, et partit au triple galop dans la direction des Roches-nues.

Le lendemain, après le dîner, on alla voir les bateaux pêcheurs partir à la marée montante. Ils commençaient à sortir du port par le canal de la Toucque, qui se trouve entre les jetées de Trouville et de Deauville. Celle de Trouville était couverte de promeneurs. De sourdes secousses se faisaient sentir sous leurs pieds. On se penchait par-dessus la balustrade pour regarder les grosses vagues écumeuses s'engouffrer sous les fermes de la jetée, et galoper comme des furieuses, ébranlant tout de leurs bruits et de leur violence.

« C'est comme une charge de cavalerie, » disait Léon.

« Non, » dit Linette, « on croirait plutôt que ce sont des nixes qui jouent, et qui, en frappant l'eau de leurs mains, font jaillir ces beaux bouquets d'écume blanche.

— Les nixes étaient des ondines du Rhin, » dit la mère, « et non de la Manche.

— Elles auraient pu venir s'y promener comme nous, » observa l'enfant.

« Par quel chemin? »

Les enfants réfléchirent un moment. Brigitte trouva la première, et dit:

« Par la mer du Nord, où le Rhin a son embouchure, et par le détroit du Pas-de-Calais.

— C'est cela! » dirent les autres qui avaient trouvé aussi.

Pendant que l'on causait ainsi, la mer était montée et la nuit était venue. Le gardien-allumeur venait de hisser sa petite lanterne à feu vert, qui grandit quand on s'éloigne, et les deux brillants phares du cap de la Hève, baptisés du nom de Sainte-Adresse, semblaient vouloir l'éclipser de leur splendide éclat.

Ce soir-là les eaux étaient phosphorescentes; de hautes vagues, échauffées par l'atmosphère, s'élevaient dans le lointain, semblables à des murailles de flammes, et roulaient en se succédant du nord au sud avec une magnificence impossible à décrire.

C'était un spectacle tout nouveau pour nos trois enfants, et bien capable de faire oublier la prudence à la plus jeune qui n'avait pas dix ans: c'était Linette, la petite téméraire qui avait osé la première faire amitié avec le chien. Gênée par la foule, elle quitte brusquement la main de sa mère, se penche sur le bord du canal à l'endroit où l'on n'a pas eu la prévoyance de prolonger le garde-fou, et tombe au fond, en faisant rejaillir autour d'elle des gerbes de gouttes étincelantes!

Des cris perçants retentissent:

« Ma fille! ma fille! — Un enfant à l'eau! — Au secours! au secours! »

On s'agitait, on criait. De tous côtés on appelait à l'aide. Les uns demandaient une corde pour la tendre à la pauvre petite, qui n'eût pas été capable de la saisir. D'autres hélaient un bateau pêcheur qui passait, et qui n'eût pu que l'écraser sous sa lourde coque. Les plus avisés couraient au port chercher une chaloupe; mais le port était loin. On appelait les baigneurs, mais les baigneurs étaient plus loin encore. La foule entourait et retenait la malheureuse mère au désespoir, qui voulait se précipiter dans l'eau, où elle n'aurait pu que périr avec son enfant. Il se trouvait bien là quelques messieurs qui savaient nager; mais personne n'osait se risquer dans les ténèbres. Il était fort à craindre qu'au milieu de tant de difficultés la pauvre enfant, qui avait disparu sous l'eau, ne fût secourue trop tard..... Mais non: quelqu'un s'est élancé près d'elle, et a plongé sans qu'on sache qui, ni par où on y est parvenu. A la clarté des étoiles on distingue bientôt une petite masse blanche qui reparaît à la surface, et semble poussée par une masse noire. Elle ne va ni du côté de la mer ni du côté du port. Elle approche du pied de la jetée, disparaît sous les fermes de bois, reparaît de l'autre côté, et vient s'échouer sur le sable fin de la plage. On y court, on se précipite; une clameur s'élève:

« C'est Turc! c'est encore Turc!!! »

C'était en effet le bon chien qui venait d'arracher l'enfant aux flots.

« Et de sept! » dit un patron de barque à un gros Anglais qui avait une demoiselle à chaque bras. « Oui, milord, c'est la septième personne à qui Turc sauve la vie depuis moins de trois ans!

— Oh! yes! » répondit l'Anglais, « cette chien il mériterait avouar lé croix d'honneur.

— Pas la croix, mais la médaille de sauveteur, » dit un monsieur décoré.

« Est-ce que l'une ne vaut pas l'autre? » riposta un sauveteur qui avait trois médailles.

« Ah! bast! » dit une jeune femme qui n'avait rien du tout, « est-ce que Turc tient à ces choses-là?

— Que Dieu le récompense! » dit une voix dans la foule.

Linette fut promptement remise de son accident; et, comme les mamans ne savent rien refuser aux enfants qu'elles ont à consoler de quelque chagrin ou de quelque souffrance, on fit venir des ânes, et l'on partit un matin pour les Roches-nues.

La promenade fut charmante. La plage, depuis Deauville, est semée de mille jolies choses que la marée y jette deux fois par jour, et dont les petites poches des enfants furent bientôt toutes remplies. On cheminait tantôt à pied, tantôt à dos d'âne, entre la grande mer à droite, et de hautes dunes gazonnées à gauche. On s'amusait à chaque pas comme le petit Chaperon rouge, si bien que l'on mit près de deux heures à faire le trajet. Enfin on aperçut le dédale de roches dans lequel Turc avait établi son triste gîte. Bien triste, en effet, et d'un aspect singulièrement désolé! Très-différentes des roches noires de Villerville qui sont richement vêtues de goëmons et de moules; dont les pieds fourmillent de crevettes, de crabes; qui nourrissent sous leurs enfoncements des *boucliers*; des *anémones*, et dont tout l'ensemble, quoique de couleur sombre, présente tant de vie et de fécondité, les roches de Bénerville, au contraire, nues, jaunes, stériles, ne portent dans les cavités de leurs surfaces déchiquetées brutalement, fouillées et rongées par toutes les âcretés de la mer, aucune autre espèce vivante que de gros insectes noirs, mous, répugnants, qui se sauvent en rampant entre vos pieds comme de gros cloportes.

Elles ont l'air lugubre, ces roches, comme si quelque dévastation eût passé par là: le cœur se serre en les regardant; on se demande s'il est dépourvu de discernement, l'animal qui a choisi ce lieu pour y cultiver sa douleur?.....

Turc n'ayant pas encore paru sur la plage, il était possible qu'on le rencontrât dans quelque cachette. On allait donc doucement, cherchant à le surprendre. Tout à coup un sourd grognement se fait entendre. La petite troupe s'arrête involontairement silencieuse, et voit Turc apparaître entre deux roches, non plus doux et affectueux, mais sombre et courroucé. Cependant, quand il reconnut les enfants, Linette qui courait à lui en l'appelant, il s'adoucit, agita faiblement sa queue, rendit une caresse d'un air distrait, puis retourna à son gîte en se laissant suivre. Il sentait des amis, il avait confiance.

Alors, qui le croirait? on découvrit que Turc avait un trésor! oui, un trésor! peu capable, il est vrai, de tenter les voleurs; mais qui, pour le pauvre animal, était tout ce qui l'attachait à la vie. C'était..... oserai-je vous dire quoi?..... c'était un vieux, vieux soulier; mais si vieux, si mordillé, si racorni, que c'était à peine si on eût pu lui donner même un autre nom.

Le trou fait par le chien était ouvert en entonnoir. Le vieux soulier était au fond. Le chien se coucha à plat-ventre et se remit à jouer avec le pauvre débris, en lui adressant des murmures, des soupirs, des tendresses inexprimables. Les enfants, peu capables encore de comprendre ce qu'il pouvait y avoir de touchant au fond de cette révélation, gaie en apparence, partirent d'un grand éclat de rire. Le chien ne daigna pas s'en apercevoir..... Mais bientôt, comme si la présence de témoins eût déflore le mystère de son cœur, il replaça le soulier au fond du trou, de ses quatre pattes le recouvrit d'un sable fin que les eaux montantes cimentaient chaque jour sans pouvoir l'entraîner, puis revint vers ses petits amis, et, comme s'il eût tout oublié, reprit gaiement avec eux le chemin de Trouville.

« Mes enfants, » dit la mère dont les yeux s'étaient remplis de larmes, « ce soulier doit avoir appartenu à l'ancien maître de Turc. C'est sans doute tout ce qui reste au pauvre animal de ce maître bien-aimé. Puisqu'il le cache, n'en parlez à personne. Il a eu confiance en nous, ne trahissons pas son secret. Hélas! chers enfants, puissiez-vous n'apprendre jamais par vous-mêmes que les grandes douleurs veulent se cacher dans l'ombre! »

Les enfants étaient bons; ils comprirent ce que disait leur mère, et ils furent discrets.

Mais du haut des grandes dunes gazonnées un homme désœuvré avait tout vu. Le désœuvrement pousse au mal. Cet homme descendit pendant que la petite troupe s'éloignait. Il se glissa entre les roches, parvint au trou du chien, déterra le vieux soulier, et, de toute la force de son bras malfaisant, le lança dans la mer!!!

Turc revint le soir, selon son habitude; et pendant les premières heures de la nuit on l'entendit hurler plus fort qu'à l'ordinaire. Puis on ne l'entendit plus. Le lendemain on ne le revit pas sur la plage, ni le surlendemain. Mais le troisième jour, à la mer montante, les flots rejetèrent son cadavre entre les roches lugubres de Bénerville.

P. S. Quand l'histoire fut finie, l'un des auditeurs, un grand jeune homme, d'un esprit aimable mais léger, se récria:

« Ce dénoûement est lugubre, » dit-il; « j'aimerais beaucoup mieux que l'on eût fait un sort au chien à côté de sa relique. A quoi nous servent l'amour et le dévouement s'ils doivent finir ainsi?

— Monsieur, » répondit une vieille dame très-attentive, « vous oubliez que, s'ils nous servaient à quelque chose, ils ne seraient plus l'amour ni le dévouement. »

MARIE PAPE-CARPENTIER.



PILE OU FACE.

I.

Me permettez-vous, mes aimables lectrices, de vous introduire dans un logement de garçon? Rassurez-vous d'abord: mon héros n'est point un viveur, quoique ce ne soit pas non plus un cénobite. Comme tout ce qui fait partie de notre faible humanité, il offre un mélange assez complet de bien et de mal, de grand et de petit, de défauts et de qualités diverses; ce n'est point, tant s'en faut, un homme type, un produit d'un seul jet. Il y a en lui le vernis du gentilhomme, le maquillage du gandin, l'étoffe de l'homme sérieux, le tout en proportions égales. Aucun de ces trois individus ne prime l'autre; chacun tient les rênes, et fait pencher tour à tour la balance; l'humeur s'en ressent, les caprices aussi, et il me semble, ô mes lecteurs! que mon héros n'aura un caractère que du jour *où il fera une fin*, c'est-à-dire où il passera un anneau à sa main gauche et une chaîne à son cœur.

Mais, en attendant, c'est un joli garçon que Paul Chantré, et une jolie chambre que la sienne! Ce n'est point un atelier, ni un cabinet d'études, ni un boudoir, ni une tabagie; c'est un peu de tout cela, c'est quelque chose de mixte, comme les goûts et l'humeur de notre héros. Ainsi un trophée oriental, formé de sabres égyptiens, de tromblons ottomans et de kris javanais, y fait face à une belle et grande bibliothèque; à l'angle du chevalet, dressé en pleine lumière, se suspendent une élégante carnassière de filet et une poire à poudre en ivoire ciselé. Sur la cheminée, un album d'eaux-fortes de Devéria avoisine un bouquet de violettes et une boîte de cigares; et sur la table, encombrée de papiers, de journaux, de brochures, un volume d'Augustin Thierry est ouvert entre un exemplaire du *Figaro* et le dernier numéro de la *Vie parisienne*. Ce joli pêle-mêle, cet élégant tohu-bohu d'objets, suffisent à vous donner une idée des goûts et des occupations de leur propriétaire. Histoire, beaux-arts, voyages, raffinements coquets, amour du bien-vivre, instincts de luxe et de bien-être, vous trouveriez tout cela dans la tête et dans la chambre de Paul Chantré, tout, excepté la poésie, car notre héros n'aime pas les poëtes. La chute des feuilles est pour lui la saison des grives; la brise du soir lui paraît fade s'il ne l'embaume pas de la vapeur de son *puros*; il préfère la Patti aux rossignols, et il bâille au clair de lune, parce qu'il se flatte, avant toutes choses, d'être sensé et positif.

Il est en ce moment cinq heures du soir, nous sommes au mois d'octobre, et Paul Chantré, assis à son bureau, considère attentivement deux lettres placées devant lui. Deux lettres!.... le terme n'est pas exact; deux billets plutôt, fort courts, fort soignés, fort aristocratiques: l'un mignon, parfumé, portant chiffre enlacé or et rouge; l'autre, plus sérieux, plus large, écrit sur beau vélin à tranche d'or, et portant un cachet noblement blasonné.

Notre héros, penché sur la table, regardait les deux billets tour à tour, et donnait des signes évidents d'indécision et de perplexité extrême. Il prenait un des petits carrés de papier, et le lisait, puis le laissait retomber pour examiner l'autre; ensuite il mordait sa moustache, faisait tourner sa clé de montre, se grattait le front, et passait sa main dans les boucles de ses cheveux. Et je vous vois d'ici, Mesdemoiselles, vous haussant sur la pointe de vos petits pieds, et tendant votre cou blanc, et clignotant de vos malignes prunelles, afin de jeter un coup d'œil sur les lettres entr'ouvertes, afin de deviner ce qui cause l'embarras de notre héros. C'est si intéressant, n'est-ce pas? un billet, et surtout un billet adressé à un jeune homme! Rassurez-vous, mamans, les lettres en



question pourraient être lues par tout le monde ; rien de plus convenable et de plus ordinaire que leur contenu. Le plus imposant des deux billets renfermait les lignes suivantes :

« Mon cher neveu,

« Notre petite réunion ordinaire du jeudi soir aura aujourd'hui une destination particulièrement intéressante. « On y lira quelques lettres d'un de nos amis, le père V***, « qui donne des détails fort curieux sur sa mission de « Nouka-Hiva ; puis nous confectionnerons des billets « pour une loterie destinée à fournir aux besoins des pau- « vres indigènes. Il y aura de plus thé pour tout le monde, « concert pour les profanes, et bouillotte *ad libitum ;* mais « le produit de chaque partie sera invariablement versé « dans la tirelire de la charité.

« Je compte sur toi, mon cher Paul ; tu as un trop bon « cœur pour craindre de vider ta bourse pour une bonne « œuvre faite en bonne compagnie. Il n'y a pas besoin de « grande toilette ; renoue ta cravate et passe un frac ; à « huit heures et demie le cercle sera au grand complet « chez ta tante Baronne de SAUVRON. »

Voici ce que disait le billet grave. Voyons maintenant le billet mignon :

« Mon cher neveu,

« Tu sais que chez moi, chaque jeudi, on vient, on « papote et on soupe. Ce soir on sautera ; c'est un plaisir « de plus ; et, pour cette raison, je ne veux pas manquer « de t'en prévenir. Fais-toi pimpant, fais-toi coquet, mon « cher ; car, je t'en avertis, j'aurai des beautés et des hé- « ritières sous les armes. Et pas d'excuse, surtout, pas « de rendez-vous, ni de club, ni de migraine, car tu m'es « nécessaire, mon cher vaurien. Rappelle-toi que ton « absence paralyserait la mazurka et ferait manquer le « cotillon.

« Allons, mon féal neveu, fais-toi brave, et pense aux « yeux brillants et aux dots plus brillantes encore des « belles invitées de ta tante M. FERMOY, née DE BRICORD. »

Ainsi, on attendait Paul, ce soir-là, dans deux endroits différents, à peu près à la même heure : ici, dans un coquet petit hôtel de la rue Laffitte ; là-bas, dans un noble et antique pavillon du faubourg Saint-Germain. Voici pourquoi notre jeune homme, tiraillé entre la rive droite et la rive gauche, entre deux commandements opposés, entre deux invitations contraires, frisait le bout de sa moustache avec une si opiniâtre énergie, entraîné, séduit, décidé tour à tour par les maternelles exhortations d'une tante, ou par les attrayantes promesses de l'autre.

Paul Chantré avait deux tantes : c'était là son seul tourment et son plus grand embarras. Le système de la dualité des principes est une théorie vieille comme le monde. Le dieu noir et le dieu blanc, Oromaze et Ahrimane, Osiris et Typhon, le brillant Odin et le loup Fenris, Satan et l'Archange, toutes ces créations diverses sont les personnifications frappantes et poétiques de ces deux puissances mystérieuses et opposées, dont l'une veut mener l'homme *ici*, tandis que l'autre veut le pousser *là*, et entre lesquelles, sa vie durant, il balance, il hésite, il chancelle.

N'allez pas toutefois, mes lecteurs, tirer de mon axiome des conséquences trop absolues. Il serait injuste et déraisonnable de vouloir personnifier Oromaze et Ahrimane par la tante de Sauvron et la tante Fermoy. Il n'y avait point en elles de mauvais principes ; toutes deux étaient de bons génies ; seulement des génies différents. Les deux tantes de Paul Chantré (nous dirions presque ses deux anges gardiens) étaient toutes deux bonnes, toutes deux aimables, toutes deux bien nées, toutes deux veuves, toutes deux adoraient leur neveu, et se proposaient de lui laisser chacune vingt bonnes mille livres de rentes. Toutes deux avaient veillé sur le petit orphelin dès le berceau, et avaient eu pour lui des soins de nourrice et des sourires de mère. Il les avait confondues dans ses premières tendresses ; mais il avait commencé à voir une différence entre elles lorsqu'il avait grandi. Ainsi la tante Fermoy lui donnait des bonbons, et la tante de Sauvron des images ; celle-ci lui avait passé une fois, à sa fête, une médaille de la Vierge autour du cou ; et celle-là lui avait donné, à la même occasion, un magnifique couvert en vermeil, marqué à son chiffre. Plus tard, la baronne de Sauvron avait commencé à lui apprendre son catéchisme, et la veuve du banquier Fermoy avait pris soin de lui procurer un professeur d'équitation et un charmant petit poney. Ainsi toutes deux, raffolant de Paul, s'étaient partagé la douce mission de veiller sur lui ; seulement, l'une des deux prenait plus à cœur les besoins et les délices de son corps, et l'autre les intérêts et le salut de son âme.

Et chacune, en agissant ainsi, suivait l'impulsion de son humeur, la pente de son caractère. A l'une il fallait le monde et le bruit ; la solitude et la prière à l'autre. Rien de pareil au contraste qui existait entre ces deux sœurs. La baronne de Sauvron était la plus belle et la plus digne vieille femme qu'on eût jamais vue, avec son teint reposé, qui montrait encore tant de fraîcheur et si peu de rides, et ses grands yeux bleus si calmes à côté de ses cheveux blancs. Sa voix était grave et douce, ses gestes rares, sa contenance réservée, sa mise simple et un peu austère ; sa sœur disait qu'elle ressemblait à une chanoinesse, avec sa pèlerine de velours noir et sa robe d'épais satin gris. Tous ses serviteurs étaient vieux ; tous ses meubles étaient antiques. D'anciens amis, de vieilles marquises, des prêtres, des dames de charité, pénétraient seuls dans le grand salon à tentures vertes, où l'atmosphère était tiède, le tapis épais, la lumière adoucie, où l'horloge faisait entendre discrètement son tic tac monotone, où le vieux griffon à poil jaune sommeillait éternellement d'un œil sur son coussin de fourrure, et mettait une sourdine à son fausset pour être à l'unisson de ce silence et de cette gravité.

Avant d'aimer et de soigner Paul, l'austère baronne avait eu deux enfants. Elle les avait vus mourir, et, depuis ce moment, elle était devenue grave et pieuse. L'idée de la réunion éternelle la préoccupait constamment ; elle voulait mériter, par ses prières et ses bonnes œuvres, de retrouver promptement ses anges envolés, et elle disait que, dans le recueillement et la solitude, elle espérait plus et se souvenait mieux.

Mais qu'il aurait été étonné, celui qui fût entré dans l'hôtel de la rue Laffitte en quittant le pavillon de la rue Bellechasse ! Après la Thébaïde de la tante de Sauvron, la Sybaris de la tante Fermoy. Les dorures, les tentures, les parures, le bruit, le mouvement, les fêtes ; et au milieu de toutes ces pompes et de toute cette activité, la cause première, le moteur universel, la propriétaire du logis, aimable femme de quarante-cinq ans, disposant tout du bout de son doigt de reine, voyant tout d'un coup d'œil de ses prunelles brunes, qui ne cessaient pas de scintiller, comme ses mains ne cessaient pas d'agir. Allant, venant, causant, écrivant, recevant, chiffonnant, arrangeant avec la même facilité une promenade, un bal ou un projet de mariage, achetant une terre ou organisant un trousseau, réglant des affaires de cœur et des comptes de ménage, la veuve du banquier était la personnification vivante de ce monde auquel elle appartenait jusqu'au bout des doigts. Non pas du monde des oisifs, gardez-vous de le croire : rien d'aussi remuant, d'aussi affairé que la maîtresse d'un salon à Paris : Saint-Roch ou la Madeleine le matin, et puis les emplettes, les courses, les visites ; à quatre heures, le bois de Boulogne, les dîners à donner ou à accepter en ville, les théâtres, les bals, les concerts, les eaux, les *parties*, les voyages. Et Mme Fermoy ne manquait rien : il fallait qu'elle fût partout, qu'elle vit tout, qu'elle animât tout. Entre ses visites et ses promenades au bois elle trouvait encore le temps d'entretenir une nombreuse correspondance ; car, grâce à sa bienveillance facile, au charme de son caractère et à la gaieté de son humeur, elle avait partout des amis d'une saison et des amis de la veille. Et jugez si Paul devait lui être cher, précieux, je dirai même indispensable. Il était si élégant danseur et si beau cavalier ! C'était une véritable gloire que de le voir accompagner une calèche à cheval autour des lacs du bois de Boulogne, et c'était un vrai plaisir de le regarder, la poitrine couverte de cocardes bigarrées, promenant tour à tour telle ou telle danseuse dans les méandres du cotillon.

De son côté la baronne de Sauvron recherchait fort la présence de Paul dans son salon de douairière. Le jeune homme avait une voix sonore et douce, et nul ne remplissait avec plus de charme que lui l'office de lecteur. Et puis le monde est si dangereux ! la jeunesse si dissipée ! N'était-il pas salutaire et précieux pour cette âme sans guide, pour ce jeune cœur abandonné aux luttes, aux hasards, aux tentations, de venir se reposer parfois sous le toit de cette arche, et de s'y familiariser en quelque sorte avec les dévouements pieux, les joies saintes et les austères vertus ?

On devinera donc sans peine, d'après ces quelques explications, que Paul Chantré était, pour ses deux tantes, une sorte de proie fort désirable, qu'elles se disputaient souvent. Il les aimait également, et, guidé par de salutaires habitudes de soumission, il se donnait tour à tour à l'une et à l'autre. Il accompagnait l'une au bal le soir, et le matin l'autre au sermon ; chez celle-ci il lisait les *Annales de la propagation de la foi*, et s'en allait chez celle-là chanter le duo de *Lucie ;* édifié par l'une, égayé par l'autre, mais fêté, aimé, choyé par toutes les deux. Seulement, elles le mettaient dans un cruel embarras lorsqu'il leur arrivait de le réclamer toutes deux ensemble.

C'était justement ce qui avait lieu à l'instant dont nous parlons. Voici pourquoi notre héros se montrait si rêveur et si perplexe. Il avait beau tourner et retourner les billets, se passer la main sur le front et tambouriner sur la table, le temps coulait, l'aiguille marchait, les préparatifs s'avançaient dans le salon des deux dames, et notre ami Paul ne se décidait pourtant pas.

« Que faire ? que faire ? » se dit-il en se frappant le front et en se rejetant en arrière sur sa chaise. « Auquel de ces rendez-vous faut-il donner la préférence ? à la *sauterie* de ma tante Fermoy, ou à la conférence de ma tante de Sauvron ? Dire qu'elles choisissent le jeudi toutes deux pour réunir leurs amis, ou.... leurs victimes ! Est-ce que ce n'est pas un vrai guignon, une mauvaise farce de la destinée !.... Je ne peux cependant pas me mettre en deux morceaux pour aller, ici polker, et là m'attendrir sur les sauvages. Le pire de tout, c'est que je reviens de voyage, et que depuis huit mois je n'ai pas paru aux soirées de mes deux tantes. En conséquence, ma première visite sera considérée comme une affaire grave. Celle à laquelle je ferai faux-bond m'accusera d'ingratitude, ou, ce qui pis est, d'impolitesse. Si c'est ma tante de Sauvron, je puis m'attendre à un sermon ; si c'est ma tante Fermoy, résignons-nous aux épigrammes..... Et d'abord, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que je ne puis pas me décider. Comment choisir entre mes tantes ? Je les aime également toutes deux..... Toutes deux reçoivent des gens du meilleur monde, une société choisie..... Il est vrai que cette perspective des lettres de Nouka-Hiva ne me séduit pas beaucoup, et que je préférerais encore la polka à la bouillotte ; mais, d'un autre côté, toutes ces héritières dont me parle ma tante Fermoy, cela ne me présage rien de bon..... Cette chère tante, elle a toujours en tête quelque combinaison matrimoniale ; rien ne va à ses goûts et à son humeur comme de monter la maison d'un jeune ménage, et de discuter un trousseau. Méfions-nous du cotillon..... S'il allait se terminer chez le notaire ?..... Au moins les Annales de la propagation de la foi ne mettront pas le trouble dans mes rêves, et la bouillotte chez une douairière est, à tout prendre, un soporifique très-inoffensif.... Et puis, j'aime mieux naturellement laisser ma bourse que d'engager ma vie ! Mais, voyons, pourtant : « Le cercle sera au grand complet à huit heures et demie..... » De huit heures et demie à minuit ! Trois heures et demie de lectures pieuses et de conférences charitables, c'est un peu fort ; cela vaut pourtant la peine d'y penser. » Et Paul recommença à penser, la tête appuyée dans ses mains, les coudes appuyés sur la table.

« C'est inutile ! » s'écria-t-il enfin, après un nouveau quart d'heure de rêverie. « Ici les missions, et là les héritières ; les tasses de thé et les verres de punch ; la bouillotte et le cotillon ; les flonflons et les *orémus ;* ma tante austère et ma tante joyeuse..... Entre tout cela, je ne sais vraiment à quoi me décider..... Si l'une avait devancé l'autre, au moins !..... Mais non, les deux billets m'ont été remis ensemble..... Si l'un de ces deux rendez-vous se trouvait bien loin, à Chaillot, à Montmartre ou aux antipodes !.... Mais non ; le bruit de l'orchestre m'arrive de la rue Laffitte, le chant des cantiques me parvient de la rue Bellechasse ; et mon logement, ici, à l'extrémité de la rue Castiglione, est à peu près à mi-chemin entre les deux..... Quel parti prendre ? quel prétexte invoquer ?.... Ma foi ! je n'en puis plus, je jette ma langue aux chiens..... C'est le sort, le sort cruel qui me met dans cet embarras..... Eh bien ! que le sort décide.... laquelle des deux aura le plaisir de me posséder ce soir..... ma tante de Sauvron ou ma tante Fermoy, la Banque ou Saint-Sulpice, la foi ou le monde ?... Tirons-les à la courte-paille...... Mais non, il n'y a pas de paille ici, et je ne voudrais pas encore me déranger..... Je suis si bien dans mes chères pantoufles !.... Ah ! tiens, jouons ma soirée à pile ou face..... J'ai justement des louis en poche : c'est tout ce qu'il me faut. »

Et ici, Paul, d'un air de décision subite, tira précipitamment de son gousset une pièce d'or qu'il plaça gravement devant lui.

(La suite au prochain numéro.) E. MARCEL.

Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *i-lot*.

AVIS.

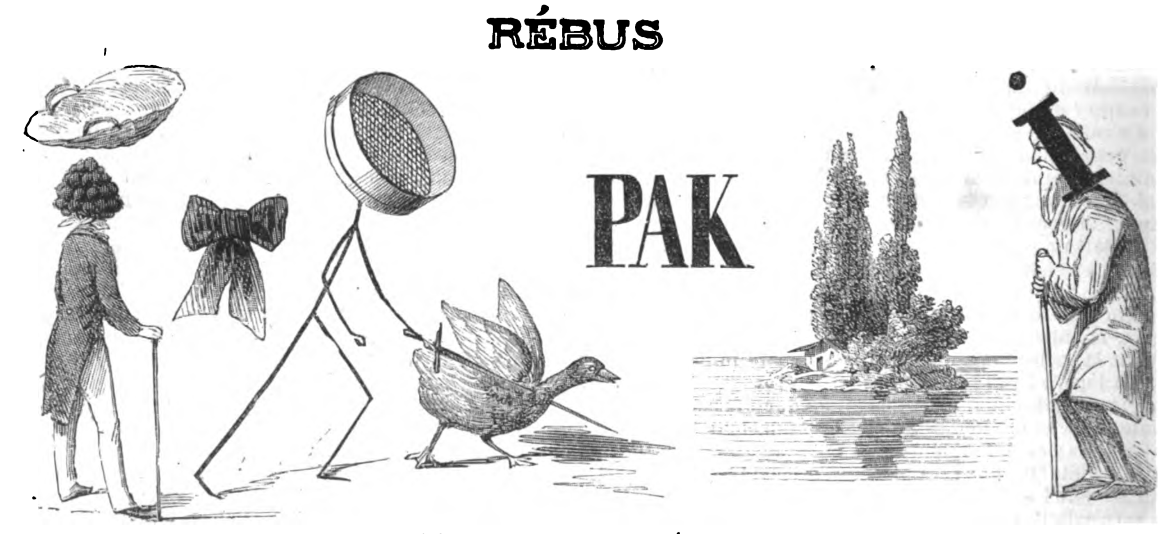
Nous publierons avec le prochain numéro une planche contenant les patrons suivants :

Robe avec corsage montant et péplum. — Péplum-châle. — Corsage blanc avec dessus de corset. — Robe avec péplum pour petite fille de six à huit ans. — Voile Lamballe. — Corsage en toile écrue. — Corsage en indienne imprimée. — Pardessus en guipure. — Veste-canezou. — Veste en guipure, — Robe avec veste pour petite fille de deux à quatre ans. — Valise pour lingerie. — Coussin (travail en application). — Panier à bonnet.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

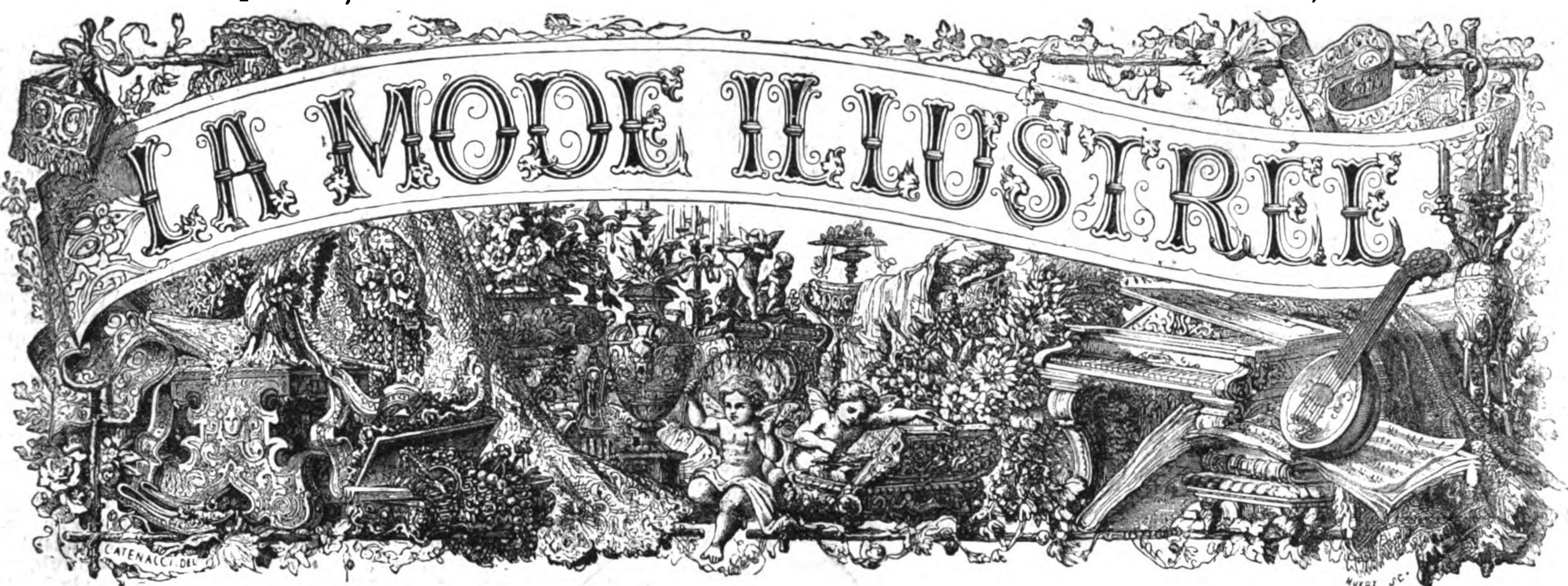
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
La médecine compte plus de systèmes que de succès.

N° 32 (avec patrons). SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 5 août 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (frais de poste compris).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (Pour l'étranger le port en sus). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

Corsage blanc

AVEC DESSUS DE CORSET,

Modèle de chez Mmes Potier et Labory, rue Villedo, 3.

Les figures 9 à 15 (*recto*) appartiennent à ces modèles.

Ce corsage est fait en mousseline blanche avec *dessous* en percale fine. Du ruban de velours noir ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, recouvert d'un entre-deux en guipure blanche, de même largeur, garnit ce joli corsage, qui peut aussi être fait en cachemire ou foulard blanc, avec galons *cachemire*.

On coupe les deux devants d'après la figure 9, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur les bords des devants un ourlet de 2 centimètres. On coupe le dos et la manche sans couture, d'après les figures 10 et 11, qui en représentent la moitié, mais en tenant compte de la différence de contours pour le dessous de la manche. On coud d'abord l'ourlet des bords des devants, on pose de petits boutons sur celui de gauche, on fait des boutonnières sur celui de droite, puis on assemble les figures 9 et 10, depuis 13 jusqu'à 14, depuis 15 jusqu'à 16. L'encolure est ourlée et garnie avec une guipure étroite très-légèrement froncée. On fronce le bord inférieur du corsage sur le dos, depuis le milieu de chaque côté jusqu'à la croix devant, depuis l'étoile jusqu'à l'ourlet du bord, puis on le *monte* entre les deux *doubles* d'une ceinture qui se ferme avec des agrafes.

Chaque manche est cousue ensemble depuis 17 jusqu'à 18, depuis 19 jusqu'à 20, ourlée sur son bord inférieur que l'on garnit de guipure, posée dans l'entournure 20 sur 20. La garniture est posée en suivant les indications partielles du patron et complètes du dessin.

Dessous. On coupe en percale fine le dos sans couture, d'après la figure 14, qui en représente la moitié; deux morceaux d'après chacune des figures 12, 13 et 15, mais en laissant en plus pour les devants (figure 12) l'étoffe nécessaire pour un rempli de 3 centimètres destiné à soutenir les boutonnières sur le devant de droite, et les boutons sur le devant de gauche. On coud les pinces de la poitrine, point avec point, jusqu'à l'étoile, croix avec croix jusqu'au double point; on assemble les divers morceaux du corsage en réunissant les lettres pareilles; on garnit le bord supérieur avec une bande brodée, et l'on ourle le bord inférieur; chaque manche est cousue ensemble, depuis 27 jusqu'à 28, garnie comme le corsage, cousue dans l'entournure, 27 sur 27.


CORSAGE BLANC AVEC DESSUS DE CORSET, MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Voile Lamballe,

MODÈLE DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.

Les figures 24 et 25 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Ce voile est fait en tulle blanc à dessins et applications de dentelles blanches; un ruban élastique fixe sur le chapeau le voile, qui forme par derrière un bavolet tombant sur le chignon; un ruban étroit en taffetas noue le voile sous le menton.

Pour faire ce voile, on coupe en tulle un morceau sans couture, d'après chacune des figures 24 et 25, qui représentent la moitié du voile et la moitié du bavolet; on pose derrière le voile, sur la ligne désignée par le mot *coulisse*, un entre-deux en dentelle, ayant 1 centimètre de largeur, dans lequel on passe deux morceaux de ruban, chacun de 54 centimètres, qui sont fixés de chaque côté du voile et sortent au milieu de l'entre-deux, par devant. Le bord inférieur du voile est garni de feuilles en dentelle ayant 5 centimètres de hauteur, appliquées sur le tulle, que l'on découpe en dessous; on peut substituer à ces feuilles une dentelle de même largeur, et l'on diminuera d'autant la hauteur du voile. Le bavolet est garni comme le voile; on les réunit depuis 47 jusqu'à 48; on plie le bord supérieur du voile pour y passer un ruban élastique ayant 58 centimètres de longueur; on recouvre cette coulisse avec un entre-deux posé à plat, surmonté d'une dentelle, ayant 2 centimètres de largeur.

Veste en guipure.

Les figures 39 et 40 (*verso*) appartiennent à ces modèles.

On fabrique aujourd'hui de la guipure Cluny (imitation) en pièce; cela composerait des robes magnifiques sur robes de dessous en taffetas, et l'on fait, avec ce nouveau tissu, des vestes, des pardessus..... Nous publions le patron de l'une de ces vestes, qui pourra, du reste, être exécutée en mousseline ou bien en tissu de soie ou de laine. Des rubans de velours noir, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, bordés de guipure Cluny très-étroite, garnissent cette veste faite sans manches.

On coupe les deux devants d'après la figure 39, le dos, sans couture, d'après la figure 40, qui en représente la moitié. Après avoir cousu sur chaque devant les pinces de la poitrine, on réunit dos et devants depuis 27 jusqu'à 28, depuis 29 jusqu'à 30, en faisant des

coutures doubles. Trois rubans ornent l'épaule; un ruban est posé sur la couture de côté; le ruban qui borde l'entournure est garni, sur l'un de ses côtés longs, avec une guipure Cluny étroite; on en fait autant pour le ruban qui borde le contour de la veste *replié* à l'endroit. Au milieu de l'encolure par derrière, le ruban forme deux boucles, chacune de 12 centimètres de longueur, et deux bouts plus ou moins longs. Trois rubans, garnis tout autour avec de la guipure, sont attachés à l'entournure vide, et fixés sur la manche courte, bouillonnée, du corsage de dessous.

Veste-canezou,

MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Les figures 36 à 38 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On porte cette veste-canezou sur le corsage décolleté d'une robe. Notre modèle est fait en tulle noir, moucheté de blanc; la garniture se compose d'une *imitation* de guipure noire et blanche, ayant 7 centimètres de largeur, fendue, de distance en distance, pour y laisser passer un ruban de taffetas noir, bordé de filets blancs, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. Le contour de la veste est bordé avec une ruche de ce même ruban, ornée, à intervalles de 4 centimètres 1/2, de grelots faits en perles soufflées, d'acier et d'argent. Sur les coutures du dos se trouve une blonde blanche, ayant 3 centimètres de largeur, qui compose aussi (cousue pied contre pied) la ruche de l'encolure, ornée de quelques perles d'argent.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 36 et 37, le dos sans couture d'après la figure 38, qui en représente la moitié; on réunit tous les morceaux en faisant des coutures doubles, et l'on fait sur le contour un ourlet de 1 centimètre. Pour la basque on emploiera 65 centimètres de l'imitation de guipure, traversée par un ruban (décrite ci-dessus); on y ajoute une bande de même étoffe que le canezou, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on plisse le bord supérieur, de façon à réduire le tout à 20 centimètres de longueur; les côtés transversaux sont échancrés, puis on pose cette *basque* depuis le milieu du dos de chaque côté jusqu'à l'étoile. Pour chaque épaulette on emploiera un morceau de guipure ayant 60 centimètres de longueur; on procède, comme pour la basque, en y joignant une bande de tulle qui a 3 centimètres de largeur au milieu, et diminue de chaque côté, de façon à n'avoir plus que 1 centimètre. On plisse l'épaulette comme la basque, et on la fixe dans l'entournure, depuis la croix jusqu'au point. Enfin on pose sur le contour de la veste, et au-dessus de la basque, la ruche de ruban; autour de l'encolure la ruche de blonde, et enfin, par devant, une agrafe pour fermer la veste.



VOILE LAMBALLE, DE CHEZ Mme AUBERT, RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 6.



VESTE EN GUIPURE.



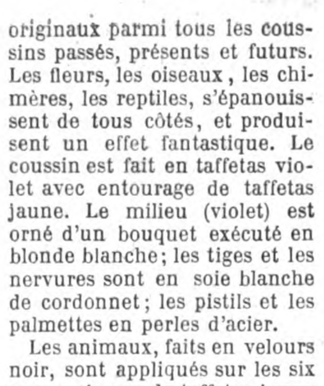
VESTE-CANEZOU.

Coussin (application).

La figure 49 (*verso*) appartient à cet objet.

MATÉRIAUX : Taffetas violet; ruban de taffetas jaune, ayant 9 centimètres 1/2 de largeur; velours noir; 2 mètres 30 centimètres de ruban ayant 3/4 de centimètre de largeur; même quantité de dentelle noire ayant 1/2 centimètre de largeur; 1 mètre 80 centimètres de ruban de velours violet, et autant de blonde blanche, ayant 3 centimètres de largeur; 2 mètres 76 centimètres de blonde blanche, ayant 1 centimètre de largeur; perles d'acier; taffetas noir; plumes; ouate; taffetas blanc.

Ce coussin est l'un des plus beaux et des plus originaux parmi tous les coussins passés, présents et futurs. Les fleurs, les oiseaux, les chimères, les reptiles, s'épanouissent de tous côtés, et produisent un effet fantastique. Le coussin est fait en taffetas violet avec entourage de taffetas jaune. Le milieu (violet) est orné d'un bouquet exécuté en blonde blanche; les tiges et les nervures sont en soie blanche de cordonnet; les pistils et les palmettes en perles d'acier.



Les animaux, faits en velours noir, sont appliqués sur les six *compartiments* de taffetas jaune qui forment l'entourage; ils sont encadrés avec du ruban de velours noir, brodé en perles d'acier, et de la dentelle noire. La garniture extérieure se compose d'une ruche en ruban de velours violet, à demi voilé par une blonde blanche. Les deux couleurs choisies comme *fond* du coussin peuvent être changées à volonté, la broderie (blanche et noire) pouvant s'accommoder de toutes les nuances.

La figure 49 est la moitié du coussin. On coupe d'abord le fond *hexagone*, en taffetas violet (sans couture, bien entendu), jusqu'à la ligne qui désigne le commencement des six compartiments jaunes; ces derniers sont coupés, d'après le patron, *isolément*, en ruban ou taffetas jaune. On trace sur le fond violet les contours du dessin placé sur la figure 49, et l'on exécute les fleurs avec la blonde étroite; on la coupe, pour les petites clochettes, en morceaux de 3 centimètres, dont on coud ensemble les deux côtés transversaux; on les fixe sur le taffetas; les pistils sont imités avec des perles d'acier. Pour chaque feuille on fronce un morceau de blonde ayant 9 centimètres de longueur; on le fixe, *pied* contre *pied*, autour de la nervure tracée sur le fond; on exécute celle-ci en fixant en même temps la blonde. On exécutera les deux grandes fleurs en copiant le dessin, en grandeur naturelle, que nous en publions; le plus grand cercle de cette fleur est fait avec la blonde, ayant 2 centimètres de largeur, de même que les grandes clochettes (voir le dessin). Toutes les tiges sont exécutées avec de la soie blanche.

Les trois dessins représentant une chouette, une chimère, un reptile, sont tracés, quant aux contours, sur le taffetas jaune. On trace encore une fois ces contours sur du fin papier blanc; on les découpe, on colle le papier, avec une dissolution de gomme arabique, à l'envers d'un morceau de velours noir, et, quand le papier est tout à fait sec, on découpe le velours en suivant ses contours; on colle chaque figure à sa place, et l'on exécute la broderie faite avec de la soie blanche au feston, au point *d'arête* et point russe; les perles sont d'acier.

On assemble les divers morceaux du coussin; on les encadre comme cela a été décrit; sous la broderie on pose un coussin fait en mousseline et rempli de ouate. Pour l'intérieur on coupe deux morceaux de percaline noire d'après la figure 49; on les coud ensemble tout autour en laissant seulement une petite fente, et l'on remplit cette enveloppe avec des plumes; on double le coussin brodé avec du taffetas blanc ou noir, on y introduit l'enveloppe remplie de plumes; enfin on pose la ruche de ruban en velours violet, recouverte de blonde blanche, et l'on en cache la couture sous un ruban de velours noir, brodé en perles d'acier.



VOILE LAMBALLE VU PAR DERRIÈRE.

Robe avec corsage montant et péplum,

MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à cette robe.

On devait s'attendre à voir surgir bien des variétés dans l'ordre des *péplums*, et, après avoir publié dans le no 27 le péplum simple, nous faisons place aujourd'hui à ses dérivés.

Notre modèle est fait en linos chiné, blanc et noir; le costume est garni avec des bandes de taffetas noir coupées en biais, brodées avec des perles blanches en porcelaine, et surmontées d'une guipure blanche; inutile d'ajouter que, dans l'exécution de ce costume, on peut supprimer les perles et même la guipure.

Corsage montant. Il est fait sans baleines; on coupe en étoffe et doublure deux morceaux d'après chacune des figures 1 et 2; le dos sans couture, d'après la figure 3, qui en représente la moitié; on prépare la manche, d'après le patron de la manche appartenant au *corsage blanc*, *montant*, *avec dessus*

de corset, publié dans le présent numéro. On coud, dans chaque devant, les pinces de la poitrine, on pose sous chaque bord une boucle de même étoffe que le corsage, ayant 3 à 4 centimètres de largeur, et destinée à soutenir les boutons et les boutonnières; on coud tous les morceaux ensemble, en réunissant les chiffres pareils; on pose un liséré sur l'encolure; on ourle le contour inférieur. Nous avons placé, sur le dessin représentant le corsage, une garniture différant de celle du *péplum*, afin que l'on puisse choisir entre ces deux genres. Il est bien entendu que la garniture du péplum doit toujours être pareille à celle du corsage.

Péplum. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 4 à 6; la ceinture est coupée *double;* sa largeur est de 6 centimètres; on la fait soit pareille à la robe, soit de même étoffe que la garniture; on coud tous les morceaux ensemble en rapprochant les chiffres pareils; on *monte* le *péplum* entre les deux côtés de la ceinture. La bande de taffetas servant de garniture a 3 centimètres de largeur; la guipure 1 centimètre 1/4 de largeur.

La jupe est coupée en pointes.



COUSSIN, TRAVAIL EN APPLICATION.

depuis 11 jusqu'à 12. On monte le péplum sur une ceinture, comme cela a été expliqué pour le précédent costume; la dentelle bordant le contour inférieur a 12 centimètres de largeur; celle de l'épaulette, 6 centimètres de largeur.

Pardessus en guipure,

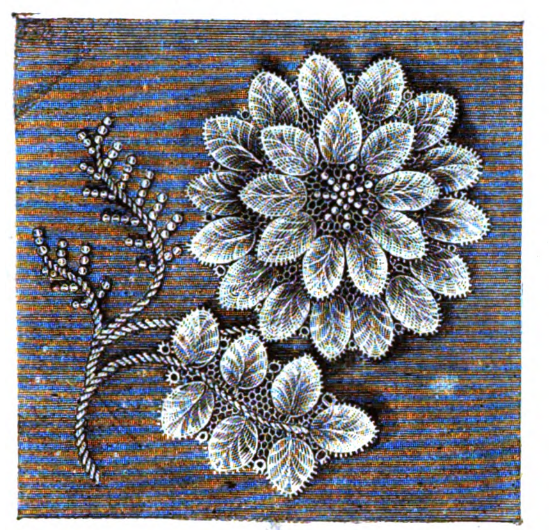
MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Les figures 32 à 35 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le pardessus est fait en même tissu que la veste en guipure ci-dessus décrite; il est garni avec un entre-deux de guipure ayant 2 centimètres de largeur, encadré de guipure étroite. On peut aussi exécuter ce patron en mousseline brochée, en tulle à dessins, et, dans ce cas, le doubler en grenadine ou foulard de couleur.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 32 et 34, le dos et la manche, sans couture, d'après les figures 33 et 35, qui en représentent la moitié..... le tout seulement jusqu'à la ligne fine qui indique la place réservée à l'entre-deux; on assemble tous les morceaux en réunissant les chiffres pareils et faisant des coutures à points arrière; tous les remplis sont coupés, puis cachés sous une bande de mousseline. On pose sur tous les contours, encolure, devants, basques, l'entre-deux bordé de guipure étroite. Après avoir cousu la manche depuis 19 jusqu'à 20, on forme un pli dans la couture en posant la croix sur le point; on garnit le bord inférieur avec de l'entre-deux, on forme le bord supérieur depuis la croix jusqu'au point, on fixe la manche dans l'entournure, 19 sur 19, et l'on cache cette couture avec un entre-deux garni de guipure.

Ce patron peut aussi servir pour corsage de robe en toute étoffe.



GRANDE FLEUR EN BLONDE (COUSSIN).



GRANDES CLOCHETTES (COUSSIN).

Robe avec péplum

POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS, MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD.

Les figures 16 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

On pourra faire ce costume en toute étoffe, mais nous voulons le décrire tel qu'on nous le livre. Il est fait en sultane bleu vif; la garniture est en taffetas blanc, avec broderie en soie noire de cordonnet, perles de cristal et guipure blanche.

Corsage. On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 16 et 17, le dos, sans couture, d'après la figure 18, qui en représente la moitié; deux morceaux pour chaque manche, d'après la figure 19, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous.

On coud les pinces de la poitrine, on pose les boutons, on fait les boutonnières (après avoir fixé une bande d'étoffe sous le bord de chaque devant); on assemble tous les morceaux en réunissant les chiffres pareils; l'encolure est bordée avec un passe-poil. On *monte* le corsage sur la jupe plissée qui a 52 centimètres de longueur, 2 mètres 60 centimètres de largeur; on la double avec de la gaze roide, et l'on pose en dessous un faux ourlet pareil à la robe, ayant 6 centimètres de largeur. La bande de taffetas placée sur le contour inférieur de la robe a 1 centimètre 1/2 de largeur; la guipure blanche qui la surmonte a 2 centimètres de largeur. La bande est ornée, de distance en distance, avec une croix faite en soie noire au point *russe* (quatre points en *biais* pour chaque croix); au centre de cette croix on pose une perle blanche en cristal.

Péplum. On coupera deux morceaux (en étoffe et doublure) d'après chacune des figures 20 à 23; on réunit tous les morceaux en rapprochant les chiffres pareils; on coud ensemble les deux moitiés de derrière depuis 45 jusqu'au bord inférieur. Entre le devant et le côté (figures 20 et 21), comme entre les figures 22 et 23, il reste une fente. Le péplum est *monté* sur une ceinture coupée double, ayant une garniture semblable à celle du costume; les agrafes qui ferment la ceinture sont cachées sous une rosette composée de 8 feuilles, de même étoffe que la robe et avec une même garniture, disposées en cercle autour d'un bouton en bois recouvert en étoffe.

Robe avec péplum-châle,

MODÈLE DE CHEZ Mme GÉRARD, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 40.

Les figures 16 à 23 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Ce modèle conviendra surtout aux dames d'âge moyen (30 à 45 ans, si l'on est mince). Le costume est fait en foulard écru foncé (presque *havane*), et se compose de la jupe coupée en pointes, du corsage pareil à celui de la figurine 1, et du péplum; la garniture est une dentelle noire, ornée d'une frange à grelots en passementerie noire. La figure 7 est le devant du péplum, la figure 8 la moitié de la partie de derrière; on double ce péplum en marceline ou foulard pareil à celui de la robe; on coud la pince, point sur point, jusqu'à l'étoile, puis on réunit les deux moitiés de derrière et celles-ci avec les devants,



CHOUETTE.

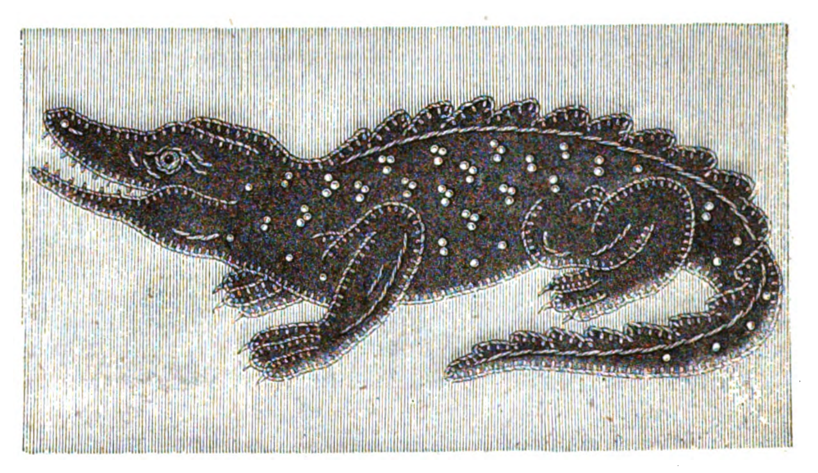
Corsage en toile écrue.

Les figures 26 à 31 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Il diffère du suivant seulement par la garniture; on l'exécutera d'après les figures 26 à 31; chaque devant (figure 26) devra être coupé avec un excédant de 3 centimètres, destiné à former l'ourlet de chaque bord; le pli de chaque devant est fait isolément avec une bande d'étoffe ayant 5 centimètres 1/2 de largeur; sur le bord du devant de droite on pose un pli pareil; sur l'épaule la bande, formant le pli, a 3 centimètres 1/2 de largeur. Sur le bord inférieur de chaque manche se trouvent deux pattes, ayant chacune 4 centimètres 1/2 de largeur, qui *semblent* fixées par un bouton à leur extrémité pointue.



CHIMÈRE.



REPTILE.

Toutes ces bandes, disposées en plis et en pattes, sont, ainsi que le col (à l'exception du pli du milieu par devant), garnies de la façon suivante: une bande en toile blanche, ayant 2 centimètres de largeur, est *piquée* avec de la soie noire sur le milieu de la bande en toile écrue; chacune de ces bandes blanches est de plus ornée avec deux brins de laine noire, traversés avec du fil blanc très-fin, selon les indications du dessin spécial qui reproduit cet ornement.

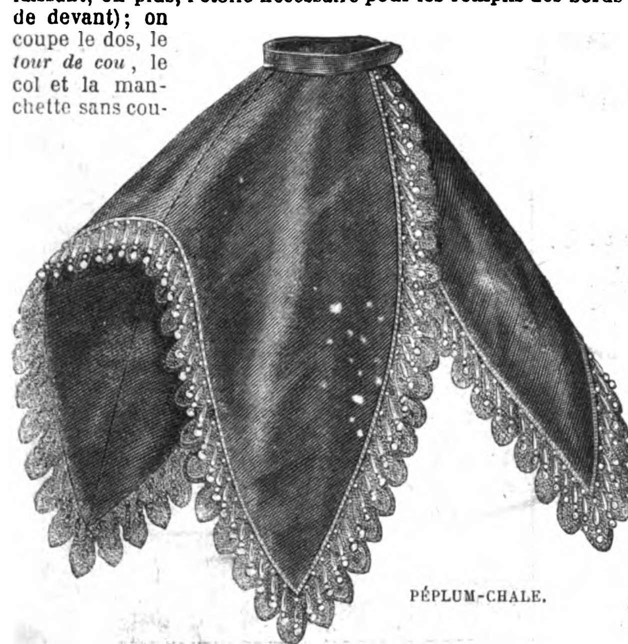
La bande du milieu est garnie seulement sur les côtés, vu les boutonnières qui y sont faites; les bandes blanches, placées sur chaque côté des boutonnières, ont chacune 1 centimètre de largeur.

Corsage en indienne imprimée.

Les figures 26 à 31 (*verso*) appartiennent à ce corsage.

Outre le rempli de 3 centimètres qui doit être fait sur le bord de chaque devant, le corsage est garni, sur chaque devant, avec deux plis, chacun de 3 centimètres, qui doivent être faits dans l'étoffe (selon les indications du patron) *avant* de tailler le corsage. On coupe les deux devants d'après la figure 26 (en laissant, en plus, l'étoffe nécessaire pour les remplis des bords de devant); on coupe le dos, le *tour de cou*, le col et la manchette sans couture, d'après les figures 27, 28, 29 et 31; les trois dernières figures sont taillées doubles, en posant l'étoffe en droit fil sur le contour extérieur du col. La manche est coupée sans couture d'après la figure 30, qui en représente la moitié, mais en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On fait les boutonnières, on pose les boutons sur les remplis du bord des devants; on assemble dos et devants sur les épaules en employant un liséré et réunissant les chiffres pareils; on ourle le bord inférieur; on attache le col au *tour de cou*, garni d'un bouton et d'une boutonnière, puis le *tour de cou* au corsage en rapprochant les lignes pareilles. On placera sous le dos (voir figure 27) une bande d'indienne ayant 2 centimètres de largeur, qui servira de coulisse. Après avoir cousu chaque manche ensemble, depuis 9 jusqu'à 10, depuis 11 jusqu'à 12, on pose, avec un liséré, la manchette sur la manche, 11 sur 10 de la manche. Sur la couture de la manchette on pose trois boutons; on coud la manche avec un liséré dans l'entournure, 12 sur 12.

On peut faire ce corsage en jaconas imprimé, pour accompagner une robe pareille; en mousseline ou organdi, enfin en cachemire, pour accompagner toutes les robes pendant l'automne et l'hiver.



PÉPLUM-CHALE.

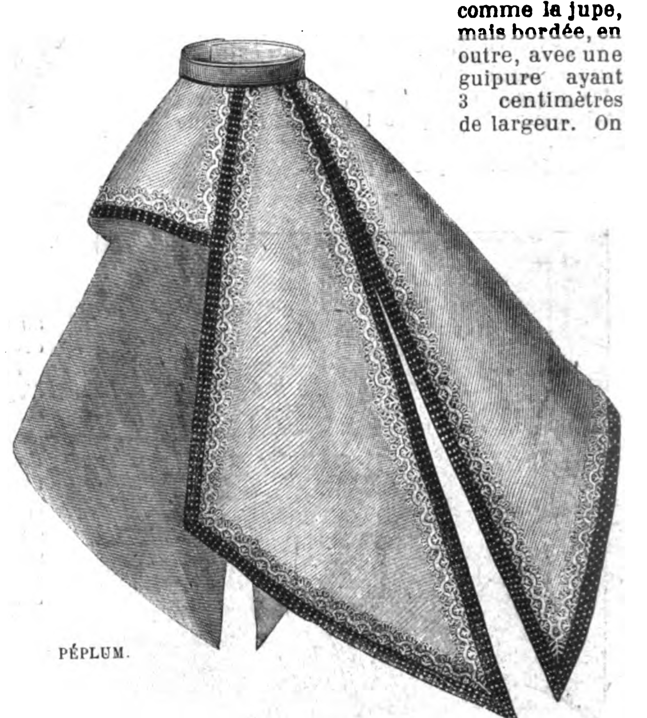


CORSAGE MONTANT DE LA ROBE AVEC PÉPLUM.

Costumes pour enfants.

Les figures 41 à 46 (*verso*) représentent le corsage et la veste du costume pour petite fille de deux à quatre ans.

Figurine n° 1: costume pour petite fille de deux à quatre ans. La jupe est faite en piqué blanc; le corsage en nansouk blanc, plissé; cette jupe, qui a 36 centimètres de longueur, 2 mètres 40 centimètres de largeur, est garnie, à 6 centimètres de distance de son bord inférieur, avec un entre-deux en grosse guipure ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, doublé d'un ruban rose en taffetas, et bordé de chaque côté avec un galon blanc en coton, dont la largeur est de 1 centimètre. Au-dessus de l'entre-deux se trouve une bordure exécutée avec de la soutache blanche en coton. La veste est garnie comme la jupe, mais bordée, en outre, avec une guipure ayant 3 centimètres de largeur. On



PÉPLUM.

ROSETTE DE LA CEINTURE POUR LA ROBE DE PETITE FILLE.

PÉPLUM DE LA ROBE POUR PETITE FILLE VU PAR DERRIÈRE.

ROBE AVEC CORSAGE MONTANT ET PÉPLUM. ROBE AVEC PÉPLUM POUR PETITE FILLE DE SIX A HUIT ANS. ROBE AVEC PÉPLUM-CHALE.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de voyage de Mme BREANT CASTEL, r. Ste Anne, 58bis

peut faire ce costume en toute étoffe d'été, d'automne et d'hiver.

Le bord inférieur de la jupe a un ourlet de 6 centimètres; le bord supérieur est plissé, devant et sur les côtés, à plis simples; derrière, à plis doubles et triples, ayant chacun 6 centimètres de profondeur. On joint cette jupe au corsage *dans le cas où l'on aurait préféré préparer celui-ci en étoffe pareille à la robe.*

Corsage en nansouk. On prend un morceau de nansouk, on le dispose en plis de 3/4 de centimètre, puis on coupe le devant sans couture, d'après la figure 41, qui en représente la moitié; on coupe les deux moitiés du dos, d'après la figure 42, en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour un rempli de 1 centimètre 1/2 qui doit être fait sur les bords; sur ce rempli (côté de droite) on fait les boutonnières; on pose les boutons sur celui de gauche. On coud ensemble dos et devants, depuis 31 jusqu'à 32 sur les côtés, depuis 33 jusqu'à 34 sur l'épaule, à double couture, et l'on pose, sur le bord inférieur du corsage, une bande de nansouk, ayant 2 centimètres de largeur; on replie le bord supérieur du corsage à l'*endroit* et on le garnit avec une bande ourlée, plissée, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, dont la couture est cachée par une soutache de coton. Le bord inférieur de la manche est garni comme l'encolure, puis on fixe la manche dans l'entournure, 31 sur 31, 33 sur 33, de telle sorte que les pointes de la manche se croisent. La ceinture se compose d'un entre-deux doublé de ruban, lequel est doublé de percaline et encadré avec une soutache.

Veste. On coupe deux morceaux d'après la figure 44; le dos, sans couture, d'après la figure 45, qui en représente la moitié; deux morceaux pour chaque manche d'après la figure 46, en tenant compte de la différence de contours pour la moitié de dessous. On coud ensemble dos et devants, depuis 35 jusqu'à 36, depuis 37 jusqu'à 38; on replie à l'endroit les contours de la veste, et l'on y pose la garniture ci-dessus indiquée. Sur l'encolure on met seulement un galon; la manche est cousue ensemble depuis 39 jusqu'à 40, depuis 41 jusqu'à 42, garnie sur son bord inférieur, ornée d'un galon sur la couture du coude, et fixée dans l'entournure 42 sur 42. Une agrafe ferme la veste.

Figurine n° 2 : robe pour petite fille d'un à trois ans. Cette robe est faite en foulard blanc, à rayures bleues. Sa garniture se compose de ruches faites avec des bandes de taffetas bleu, coupées en biais, ayant 4 centimètres de largeur, découpées de chaque côté, et posées comme l'indique le dessin.

Le prochain numéro contiendra les dessins et les explications de la *Valise pour lingerie* et du *Panier pour bonnet*, dont les patrons se trouvent sur la planche jointe au présent numéro.

PARDESSUS EN GUIPURE.

ORNEMENT DU CORSAGE EN TOILE ÉCRUE.

CORSAGE EN TOILE ÉCRUE.

CORSAGE EN INDIENNE IMPRIMÉE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Costume de voyage. Première jupe en foulard uni bleu vif, sans garniture. Robe de forme *princesse*, en mohair gris, plus courte que le jupon, et découpée sur le bord inférieur et sur le côté, en dents carrées, bordées d'une bande de taffetas noir surmontée d'une soutache noire. Cette robe s'attache sur le côté gauche, avec des boutons noirs, ornés d'un petit disque en acier. Le corsage montant est plat, avec jockeys à dents carrées.

Petit paletot-sac, en étoffe pareille à celle de la robe, se boutonnant de la même façon, c'est-à-dire sur le côté gauche. Flots de rubans de taffetas noir, sur les manches et au dos, fixés par un gros bouton noir, à disque d'acier.

Chapeau de paille noire, avec écharpe. — Voile en gaze bleue.

Robe en gaze de Chambéry, blanche, à fines rayures espacées, noires. La jupe, large sur son bord inférieur, est sans plis du haut. La garniture se compose d'une bande en taffetas rose de Chine, ayant 10 centimètres de largeur, brodée d'un semé de petites perles noires, en jais. Le corsage, très-bas, décolleté en carré, est fait en taffetas rose, pareil à celui employé pour la garniture; les manches, longues, sont en étoffe pareille à celle de la robe. Même paletot, mais sans manches, garni comme la robe. Chapeau de paille blanche, garni de dentelles noires et d'œillets de Chine. Pour brides, deux écharpes en tulle noir, bordées de dentelle noire.



COSTUMES POUR ENFANTS.

MODES.

Chacun connait la mode actuelle, et l'intérêt, délaissant comme toujours ce qui est connu, recher-



che surtout les indiscrétions qui pourraient révéler la mode future. Il serait téméraire de prédire, dès à présent, en pleine canicule, les modes de l'hiver prochain...; mais on peut essayer, en procédant surtout par inductions.

Ainsi, la mode des robes et des jupons coupés en pointe, *biaisées*, comme disent les couturières parisiennes, peut être diversement jugée, mais ne peut plus être discutée; elle a passé dans le domaine des faits accomplis, elle s'est imposée à celles-là même qui la repoussaient, et il ne reste plus qu'à la subir, en prévoyant ses conséquences.

La première de toutes serait l'abandon de la crinoline; ce n'est plus désormais qu'une question de temps; l'hiver prochain la crinoline aura cessé de vivre, je le prédis avec douleur, mais la vérité avant tout! On en est à la transition: la crinoline moins large, et, pour les personnes qui sont très-pressées de changer de mode, la jupe en tissu de crin, avec deux cercles d'acier sur son bord inférieur; je l'ai signalée récemment.

Les robes *princesse*, *fourreau*, quel que soit le nom qu'on leur donne, les robes plates, enfin, frayent la route aux *polonaises*. Je crois que, parmi les grands pardessus d'hiver, on verra reparaître la polonaise, sorte de casaque tout à fait ajustée et très-longue. En dehors de ce vêtement, qui demeurera toujours une exception, les paletots-sacs, pas très-longs, pour les toilettes du matin, et les paletots à pointes *péplum*, se partageront la faveur générale. Cette dernière forme sera réservée aux manteaux de velours de satin ouaté (car on fera des manteaux de satin), et permettra l'emploi des dentelles noires, trop délaissées dans les précédentes saisons. Le paletot-péplum ne pourra être fait en drap, ni porté en toilette *négligée*, par une femme qui aura bon goût; pour ces dernières toilettes, une Parisienne adoptera les paletots extrêmement simples, qui passent inaperçus, qui ne *datent* pas, qui n'affichent enfin aucune prétention maladroite. La *prétention maladroite* est représentée, dans le domaine de la toilette, par l'économie s'alliant à l'excentricité, copiant, avec des tissus modestes, les modes les plus exceptionnelles, et les portant à des heures qui n'en permettent pas l'exhibition.

Le paletot-sac, fait en cachemire noir, doublé de soie pour l'automne, ouaté et doublé pour l'hiver, sera prochainement le vêtement de tout le monde; il échappera à la banalité par l'universalité; il remplacera dans la toilette féminine le châle de cachemire, qui était naguère l'uniforme des femmes. On a reçu ce patron l'été dernier. La plupart de ces paletots sont brodés d'un semé de petites perles noires, cousues une à une, ou groupées au nombre de quatre; une frange de soie, ornée de jais, un galon de passementerie noire, mélangé de jais, tels sont les éléments de la garniture du paletot; la frange borde son contour; le galon est placé sur les entournures, et parfois aussi perpendiculairement en *colonnettes*, s'élevant depuis le bord inférieur jusqu'aux deux tiers environ de la hauteur du paletot.

Les robes courtes sont encore en minorité à Paris; mais il est probable que les Parisiennes vont s'y accoutumer pendant leur séjour aux bains de mer, et durant les voyages de l'automne. La plupart des modes parisiennes sont des modes *retour des eaux;* c'est là, en effet, que l'on essaye une combinaison nouvelle, que l'on se risque à adopter un vêtement un peu extraordinaire; quand il est acclimaté, quand on est certaine de n'être pas seule à le porter, on le transplante à Paris.

Les vestes, les ceintures à pattes, à pans, les basques, les corselets de toutes formes, sont et resteront à la mode. On n'a pas encore épuisé la variété des combinaisons qu'offre cette branche de la toilette féminine. Les manches sont désormais presque *justes* au poignet; les cols peuvent être, à volonté, petits ou grands, pointus ou carrés, en toile unie comme en toile ornée de guipure intercalée, en batiste brodée comme en dentelle; sur ce point liberté entière, chacun choisit ce qui lui agrée le mieux.

On portera décidément, cet hiver, des paletots en soie, doublés et ouatés. J'ai longtemps appelé cette mode de tous mes vœux, parce qu'elle est rationnelle, parce qu'il est raisonnable de porter un vêtement chaud quand la température est froide, et enfin, l'avouerai-je?.... oui, j'aurai ce courage!.... parce que cette mode est économique, et permettra à un grand nombre de nos lectrices de se dispenser de l'emplette d'un pardessus d'hiver; elles pourront, en effet, se borner à ouater et doubler un vêtement de soie noire, porté durant la saison actuelle.

SOINS A DONNER A L'ÉPIDERME.

Nous aimons, paraît-il, les contes de fées, à tout âge; les transformations opérées par un coup de baguette nous séduisent toujours, et notre crédulité sur ce point égale, si elle ne la dépasse, celle des enfants qui écoutent avec ravissement les récits merveilleux dans lesquels on voit une vieille, vieille femme, courbée, à cheveux blancs, branlant son visage ridé, subitement métamorphosée en une personne *belle comme le jour*, au teint de lis et de roses, à la chevelure brune ou blonde.

Je sais bien que je tiendrais un langage plus agréable à un certain nombre de nos lectrices, si je consentais à leur dire: Oui, il y a des pâtes infaillibles, des onguents merveilleux, des poudres bienfaisantes, des *crêmes*, des liquides, qui rendent la beauté, ravie par l'accumulation des années, et bien plus!.... qui la font naître, même chez les personnes qui ne l'ont jamais possédée.

Mais à quoi serviraient ces affirmations? Le premier essai les réduirait à néant; toutes les pommades, tous les cosmétiques réunis, ne peuvent remplacer la jeunesse perdue, et peuvent, en revanche, hâter la vieillesse, la rendre plus laide, et presque toujours compromettre la santé.

On me demande quotidiennement, avec une bonne foi qui me touche, d'indiquer des onguents ayant la vertu de:

Faire repousser les cheveux;

Blanchir les teints qui sont naturellement bruns;

Enlever les taches de rousseur;

Transformer l'épiderme rude, ou rouge, qui couvre les mains, en une peau blanche et douce;

Élever le front trop couvert de cheveux;

Épaissir les cils et les sourcils;

Diminuer l'épaisseur des sourcils trop caractérisés;

Durcir les ongles, en leur donnant la forme ovale et la teinte rosée voulues par l'élégance.

J'abrége cette énumération qui pourrait être indéfiniment prolongée, et je résume les réponses diverses que je dois adresser à toutes ces demandes:

Autant vaudrait me demander la pierre philosophale, ou me charger de trouver la quadrature du cercle.

Les maladies du cuir chevelu étant diverses, comme toutes les autres maladies du corps humain, ne peuvent être traitées avec un seul et même remède. Vouloir employer un spécifique contre la chute des cheveux, uniquement parce qu'on a ouï dire que ce spécifique a réussi en une circonstance quelconque, équivaudrait à soigner une gastrite avec le remède employé par le voisin pour un érésypèle.

Entreprendre de changer la nature de l'épiderme, pour le faire passer du noir ou du brun au blanc, est une tentative proverbialement condamnée. Chacun sait que l'on perd son temps à vouloir blanchir un nègre, et il n'est pas moins impossible de faire disparaître les taches de rousseur, qui ne sont pas des *taches*, car elles font partie intégrante de la peau.

J'ai connu une dame qui ne pouvait se consoler de voir sur son front, sur ses joues, des taches de rousseur, qui déparaient un visage parfaitement beau du reste. Elle prit un parti héroïque: partout où il y avait une tache, elle fit un trou, c'est-à-dire qu'elle s'appliqua sur le visage du sublimé corrosif, qui enleva les taches, il est vrai, mais en enlevant la peau. Elle renouvelait cette petite opération assez souvent, et la répéta tant de fois, que son visage fut couvert de *coutures*, de *rigoles*, de *creux*, assez semblables aux plus effroyables traces laissées par la petite vérole; elle fut obligée de combler les *ornières*, qui criblaient son visage, et employa sur le déclin de la jeunesse (hâté, du reste, par la lutte engagée avec les taches) une sorte de pommade-mastic, servant de base au badigeon composé de blanc et de rouge, sous lequel elle cachait son visage couturé. L'emploi continuel du fard posé sur la chair mise presque à vif par le sublimé corrosif détermina les plus graves désordres; ce fard, absorbé avec une extrême rapidité, donna lieu à des vomissements qui furent attribués pendant longtemps à une grave maladie d'estomac. On confondait l'effet avec la cause.

Si la science et la raison sont d'accord pour nous interdire l'espoir des transformations radicales, l'expérience nous enseigne qu'il existe au moins des palliatifs à quelques-uns des inconvénients qui désolent les femmes; mais, pour être efficaces, les soins donnés à l'épiderme doivent être réguliers, constants, et commencés *à temps*; c'est donc principalement aux jeunes filles et aux jeunes femmes que nous adressons nos conseils.

Nous les engageons tout d'abord à renoncer absolument à l'espoir de se transformer, grâce à l'emploi d'un liquide ou d'un onguent quelconque; si elles veulent *avoir* et *conserver* un teint aussi beau que le comporte leur épiderme, — non pas aussi beau qu'elles pourraient le rêver ou le désirer, — elles doivent imiter les Anglaises, et s'imposer les soins minutieux que l'on prend en Angleterre pour tous les détails qui concernent l'épiderme.

Dès leur première enfance, les enfants anglais sont lavés soigneusement avec de l'eau froide et du savon, le soir, au moment de se mettre au lit. Les jeunes filles conservent cette excellente habitude, qui dégage le cou, les mains, le visage, de la poussière et de la transpiration, lesquelles nuisent à l'épiderme en y séjournant; cette poussière impalpable, que les pores absorbent pendant toute la journée, se durcit et s'incruste dans la peau, si l'on ne se hâte de l'enlever avant la nuit. On met des gants, on noue autour du cou un fichu qui a été plongé dans une décoction de safran, on noue un second fichu pareil autour du front, et l'on passe ainsi la nuit.

Le lendemain matin, la peau étant nettoyée, il s'agit seulement de la rafraîchir; on emploie une éponge très-fine avec de l'eau de pluie, — ou de l'eau de son, — ou de l'eau de persil; celle-ci se prépare en infusion pour laquelle on se borne à jeter un peu de persil dans de l'eau de pluie et à laisser infuser pendant douze heures; on prépare chaque jour deux petites bouteilles d'eau de persil, afin de s'en servir soir et matin.

Quand on ne pourra se procurer de l'eau de pluie pour les lotions du visage, on emploiera de l'eau ordinaire, que l'on aura fait bouillir et refroidir.

Il est plus facile de prévenir que de guérir les taches causées par le soleil; il faut donc préserver le visage avec un chapeau, un voile, une ombrelle. Lorsqu'on n'a pas pris ces précautions, on pourra combattre et diminuer, — mais non effacer, — le hâle, en posant sur le visage des compresses d'eau de rose, fréquemment renouvelées, ou bien en faisant usage de fraises écrasées.

Les *points* noirs qui se voient sur les narines, et autour du nez, ne sont autre chose que de la poussière incrustée dans les pores; il faut *extraire* ces points par la pression, quand ils existent déjà, et en combattre le retour par le moyen ci-dessus indiqué: eau de savon employée le soir.

Il est bien entendu que le savon doit être choisi de telle sorte qu'il ne contienne aucun ingrédient corrosif; on se gardera d'adopter pour cet usage les savons rouges, ou roses, verts, jaune d'or, chocolat, etc., dont le coloris est dû à des substances parfois dangereuses.

Une abonnée anglaise veut bien m'écrire que l'usage du miel vierge, employé concurremment avec le savon, est excellent pour blanchir et adoucir l'épiderme des mains. Je ne saurais donner des détails plus circonstanciés sur ce cosmétique, que je signale à nos lectrices dans les termes employés pour me l'indiquer.

VARIÉTÉS.

UNE EMPLETTE COUTEUSE.

« Sais-tu bien, » dit un soir l'oncle Pierre en remettant soigneusement à leur place les pincettes dont il venait de se servir pour relever un charbon, « sais-tu bien que ces pincettes me coûtent quatre mille francs?

— Grand Dieu! » s'écria ma tante.

« Papa!.... » Cette exclamation partait de la table ronde près de laquelle mes deux cousines travaillaient.

« Impossible!...» dis-je à mon tour.

« Exact, parfaitement exact, » reprit mon oncle..... « J'ai dit quatre mille francs? Oh! pardon! je me trompais.

— Ah! vous voyez bien!

— A la bonne heure!

— En effet.....

— Je me trompais: les pincettes me reviennent à huit mille francs.

— J'avoue que je ne puis comprendre,» dit ma tante, en posant son tricot sur la table..... Et le ton paraphrasait ces paroles..... Il disait clairement: « J'entends que vous vous expliquiez tout de suite. »

Mon oncle s'étendit commodément dans son fauteuil, avança les pieds vers la cheminée, et obéit immédiatement à la sommation tacite de sa femme.

« Nous avions, il y a de cela quelques années,» dit-il, « une bonne vieille paire de pincettes; un beau jour, il plut à ta cousine Pauline de m'adresser la remarque suivante: « Ne trouves-tu pas que ces pincettes sont affreuses?.... » Affreuses..... Elles n'étaient pas belles, c'est vrai, mais elles étaient solides, éprouvées...., elles avaient été bien souvent au feu,.. j'y étais accoutumé..., bref je ne pris pas même la peine de répondre à cette petite fille. Mais il convint bientôt à ma femme de relever ce propos.....

— Vous avez pris l'habitude de me faire figurer dans toutes vos narrations, et il m'est désagréable de me voir ainsi interpellée directement.....

— Donc, » poursuivit tranquillement mon oncle, sans tenir compte de l'interruption, « donc ma femme me dit que tous nos amis, même ceux qui étaient moins riches que nous, avaient des pincettes en cuivre doré; Pauline et Valentine grandissaient... il fallait voir un peu de monde..... et, en vérité, on ne pouvait se permettre d'adresser aucune invitation quand on avait à sa cheminée de semblables pincettes. Comme je savais, par expérience, qu'il est parfaitement inutile de lutter avec une volonté féminine, je ne répliquai rien, — et j'allai acheter les pincettes, pour lesquelles je déboursai la somme de vingt francs.....

— Ah! ah!.... » dit ma tante d'un air moqueur, « ce n'est plus huit mille francs.

— Je dis la somme de vingt francs. Le soir, nous étions tous réunis autour de la cheminée, comme aujourd'hui, et l'on examina mon emplette; puis Pauline attira mon attention sur quelques pierres disjointes du foyer, qui faisaient réellement mauvais effet près des belles pincettes neuves. Le lendemain matin, on fit venir un maçon..... J'étais absent; je trouvai, à mon retour, la cheminée démolie, et ta tante, que voici, tes cousines, que voilà, me démontrèrent l'inévitable nécessité de transformer un peu la cheminée, *pendant qu'on y était*..... Le maçon avait assuré que l'on ne pouvait se dispenser de

renouveler le marbre..... Il fallut dépenser cent francs pour ce changement. Soit, me disais-je, mais ce sera fini, et l'on me laissera tranquille: là était mon erreur; ce n'était pas fini, et l'on ne devait pas me laisser tranquille. Bientôt s'élevèrent de tous côtés de légères insinuations, sous forme de regrets..... Quel dommage!.... La cheminée était si jolie maintenant!.... Et cet odieux carrelage, que l'on avait laissé subsister devant le foyer était si laid!.... Cela gâtait tout!.... C'était de si mauvais goût!....

« J'étais résolu de ne pas céder, et je résistai..... pendant un mois. Ne ris pas, mon cher Pierre, tu connaîtras..... va, tu connaîtras un jour, à tes dépens, la force incalculable que représente la volonté d'une femme..... Et j'avais contre moi la volonté de trois femmes!.... Elles poursuivaient le même but, en se prêtant une aide mutuelle. En vérité, je me sens très-fier, tout bien considéré, d'avoir résisté pendant un mois aux attaques perpétuelles dirigées contre moi; tous les sujets de conversation aboutissaient immanquablement à ce maudit carrelage, tout m'y conduisait, tout m'y ramenait; on m'en parlait durant le jour entier, et j'en rêvais pendant toute la nuit. J'entendais des soupirs, je voyais à toute heure des visages mécontents, et l'on me laissa même seul un certain soir, en me démontrant qu'il était tout à fait impossible d'habiter cette pièce telle qu'elle était: Pauline avait laissé tomber une aiguille sur cet *odieux* carrelage, et n'avait jamais pu la retrouver; il était évident que la chambre devenait inhabitable. Je dus me rendre à cette preuve sans réplique; mais, tout en posant les plaques de marbre, on s'aperçut que le plancher n'était pas en harmonie avec la cheminée restaurée; on l'enleva, pour y substituer un parquet en point de Hongrie. Les dépenses s'élevèrent à quatre cents francs, et, avec les menus frais précédents, cela fit six cents francs en tout.

« Mais le moyen, je te le demande, de conserver une tapisserie fanée, avec ce beau parquet tout neuf? Et comment tolérer des peintures anciennes près du papier éclatant de fraîcheur? Cela coûta trois cents francs.

« Il y eut alors une trêve, et j'eus la simplicité de croire que la lutte était finie; tout m'entretenait dans cette illusion; ta tante et tes cousines paraissaient ravies; elles admiraient sans cesse la fraîcheur et l'élégance de cette pièce; leurs visages étaient redevenus souriants..... On flattait toutes mes manies..... Je veux dire ce qu'on appelle mes *manies*, car je soutiens que ce sont seulement des goûts raisonnables, des habitudes sensées.

« L'hiver arriva.

« Les hostilités recommencèrent, et ta cousine Valentine fut expédiée en qualité d'éclaireur.

« — Papa, nous sommes dans un grand embarras..... Voici la saison de faire poser le tapis.....

— Eh bien! qu'on le pose! Qu'est-ce que cela te fait? Tu n'es pas chargée, j'imagine, de le clouer?

— Non, sans doute..... Mais ce tapis est vieux, il produit une poussière insupportable..... »

« Ta tante entra sur ces entrefaites.

« — Je disais à papa qu'il était pour ainsi dire impossible de poser l'ancien tapis sur ce beau parquet.....

— C'est parfaitement vrai, » répondit ma femme; « quant à moi, j'aimerais mieux me passer de tapis, avoir froid aux pieds pendant tout l'hiver, plutôt que de revoir ce tissu poussiéreux.....

— Décoloré, » ajouta Pauline.....

« Affreux, » dit Valentine.

« Il n'y avait rien à répliquer; un tapis fut acheté; il coûta six cents francs..... « Autant le prendre beau, » avait dit ma femme.

« Mais les anciens meubles faisaient une triste figure sur les brillantes couleurs du nouveau tapis; il fallut les remplacer. Maintenant, mon garçon, compte un peu; nous disons mille francs pour les premières réparations, six cents francs pour le tapis, cela fait?

— Seize cents francs, mon oncle.

— Quinze cents, pour le mobilier.....

— Trois mille cent francs.

— Une pendule et ses candélabres, coûtant sept cents francs?

— Trois mille huit cents. »

Ma tante et ses filles se regardèrent en souriant, comme pour dire que les chiffres étaient exacts, après tout.

« Ceci, pour une seule chambre; mais, dès qu'elle fut renouvelée de fond en comble, des plaintes s'élevèrent de tous côtés. La salle à manger était indigne de ce brillant voisinage..... J'y dépensai douze cents francs; il fallut restaurer l'antichambre, qui, dans l'état où elle se trouvait, ne pouvait donner accès dans une jolie salle à manger. Cette restauration coûta quatre cents francs; cela fait?

— Cinq mille quatre cents.

— Puis on s'occupa des chambres à coucher; tout y fut renouvelé, et je déboursai deux mille francs en inutilités, mon cher, en inutilités!.... Vint ensuite la nécessité d'accommoder élégamment l'escalier, d'y faire poser un tapis..... En tout, huit mille francs, mon cher, huit mille francs déboursés parce que j'ai fait emplette d'une paire de pincettes! »

Ma tante avait repris son tricot, dont elle s'occupait activement et silencieusement. Valentine feuilletait un livre..... Pauline, qui tisonnait, se hâta de s'éloigner de ce terrain devenu brûlant, c'est le cas de le dire; mon oncle demeurait plongé dans ses calculs.

Je pris la parole.

« Quelle est votre conclusion, mon oncle? Quelle est la morale de cette narration?

— C'est la condamnation de toute concession, » s'écria mon oncle d'une voix tonnante, « c'est l'exposé fidèle du fatal engrenage auquel on se livre, dès que l'on dévie de cette rigoureuse ligne de conduite: point de dépenses inutiles!

— Inutiles, » reprit doucement Pauline..... « Mon père, il faudrait d'abord s'entendre sur la portée de ce mot. Il est insensé, sans doute, de faire des dépenses qui ne sont pas en rapport avec les ressources que l'on possède, et qui peuvent compromettre l'équilibre de la fortune dont on dispose, quelle qu'elle soit, considérable, ou seulement modeste, ou même très-restreinte. Mais est-il bien raisonnable, je vous le demande, de se priver des jouissances que l'on peut s'accorder? Faut-il donc rester entouré de meubles boiteux, de papiers fanés; s'asseoir devant un foyer aux pierres disjointes, se refuser le plus grand de tous les plaisirs, je veux dire celui de vivre dans une demeure accommodée à nos goûts, pour garder intactes des sommes qui sont inutiles, du moment où nous ne les employons pas soit à aider les autres, soit à nous accorder quelques satisfactions? Je vous affirme, mon cher père, que j'ai bien plus de plaisir à rester à la maison, depuis..... depuis que vous avez acheté des pincettes. Si vous aviez dû vous interdire ces embellissements, si votre fortune ne vous avait pas permis de faire ces dépenses..... oh! nous n'aurions pas insisté, et nous n'en serions pas moins heureuses près de vous! Mais il n'en était pas ainsi, et....

— C'est clair! Oh! je savais bien, » dit mon oncle avec un ton d'amère résignation, « que les femmes avaient toujours raison!

— Si vous trouvez que Pauline se trompe, prouvez-le-lui, » dis-je en souriant.

« Mais c'est justement cela qui est impossible! Les femmes s'arrangent de telle sorte qu'on n'a pas même la ressource d'avoir raison contre elles! Tiens! viens m'embrasser, Paulinette! » E. DE PAROY.



PILE OU FACE.

Suite.

« Ceci: *face*, » dit-il, « ce sera la rue Bellechasse et ma tante de Sauvron.... Mais non, » reprit-il promptement.... « que je suis étourdi! Elle qui est si ardente légitimiste, elle se formaliserait fameusement de se voir représentée par le profil de Louis-Philippe Ier. Ma tante de Sauvron, ce sera *pile*; *face*, ma tante Fermoy; elle ne s'inquiète guère, elle, de savoir qui est roi, empereur ou ministre, pourvu qu'il y ait des fleurs dans ses serres, des voitures au bois de Boulogne, des artistes aux Italiens et du monde dans son salon. Je ne la blâme pas, moi; je suis un peu comme elle..... Se dévouer est plus digne, mais s'amuser est plus sain..... Enfin, c'est entendu: pour les missionnaires *pile*, et pour les héritières *face*.... Et maintenant tombe, roi! saute, louis!.... »

Le jeune homme, en parlant ainsi, prit la pièce entre ses deux doigts et la lança en l'air au-dessus de la table, la suivant de l'œil pendant qu'elle y tournoyait, semant autour d'elle les beaux reflets d'or de ses deux surfaces miroitantes; puis, lorsqu'elle eut voltigé, tournoyé, elle retomba, et le jeune homme, impatient de connaître son sort, se pencha précipitamment vers la table..... Hélas! la face, cachée, blottie sur les pages d'un livre, se mêlait en ce moment aux *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry, et c'était le revers qui présentait aux yeux du jeune homme sa couronne de chêne et de lauriers, son inscription et son millésime.

« C'est ma tante de Sauvron qui a gagné! » s'écria Paul. « *Alleluia!* victoire aux missionnaires! Allons, garnissons bien notre bourse, et faisons provision de gravité..... Adieu, polkas! adieu, pompons! adieu, sirènes!.... Je suis mis au vert pour ce soir, au régime du petit-lait, du thé léger et des bonnes lectures..... Bah! après tout, une soirée est bientôt passée; et puis, rue Bellechasse, on m'ennuiera peut-être, mais du moins on ne me mariera pas..... Oh! non, ce n'est pas ma tante de Sauvron qui irait faire concurrence à Mme Saint-Marc, et se mêler de mitonner quelque embûche matrimoniale..... Qui sait? elle me conduirait peut-être plus volontiers au couvent qu'à l'autel, cette chère tante Ursule!.... Or, le couvent, je ne le crains pas; mais le mariage, eh! eh!... de plus ferrés que moi s'y sont laissés prendre. Mais, Dieu merci! on ne danse pas le cotillon rue Bellechasse; aussi réjouissons-nous de notre sort, et allons faire notre salut. »

Là-dessus, Paul quitta son fauteuil et commença sa toilette. Puis une idée lui vint au moment où il passait son habit noir: « Tiens, tiens! » se dit-il tout à coup, « si je partageais ma soirée!.... *Pile* a décidé, c'est sûr; aussi *pile* aura la préférence; mais, comme je le disais tout à l'heure, trois heures et demie de bonnes lectures, c'est passablement long. Après que je me serai fatigué le gosier à lire haut, si j'allais sauter un peu pour me dégourdir les jambes? J'arriverai tard, mais c'est bon ton; et puis, de cette façon, je satisferai mes deux tantes; je servirai deux maîtres. J'accorderai un instant de faveur et une dizaine d'entrechats au monde, après avoir passé deux heures à faire mon salut. Le partage ne sera pas tout à fait égal; mais enfin, cela ne sera que juste. Faisons-nous donc beau, et partons.... Ma tante de Sauvron a la vue basse, elle ne remarquera pas que j'ai des souliers de bal, et je me présenterai chez elle en gants marron; je ne mettrai mes gants blancs qu'en sortant, dans le vestibule. »

Là-dessus, Paul, ayant l'esprit satisfait et la conscience parfaitement tranquille, acheva de s'habiller, et descendit promptement, ordonnant au premier cabriolet qu'il rencontra de le conduire rue Bellechasse.

II.

Le salon gros-vert de la baronne avait déjà reçu ses visiteurs lorsque Paul arriva. A l'écart, autour d'une table de jeu, une respectable marquise, un chevalier de Saint-Louis, né dans l'exil, un vieux duc, un ancien capitaine des gardes du roi Charles X, avaient commencé leur partie. Un guéridon, portant deux ou trois volumes, quelques papiers épars, et le classique verre d'eau sucrée, était placé entre le grand fauteuil de la baronne et la chaise de velours à dossier sculpté qu'elle destinait à son neveu. En ce moment la dame du logis, debout auprès de la cheminée, causait avec deux abbés et un ancien inspecteur des prisons, tandis qu'autour d'une grande table ronde quelques pieuses dames, accoutumées à consacrer à des travaux de charité cette soirée des paisibles jeudis de leur amie, voyaient s'étaler devant elles les coupons de flanelle et de calicot, les lés de toile, de mérinos et d'indienne que leurs doigts agiles s'apprêtaient à convertir en jaquettes, en béguins, en jupons, en chauds vêtements d'hiver et en précieuses petites layettes. La perruche de la baronne, endormie au bruit de ces conversations qui se poursuivaient doucement, sans efforts de voix et sans éclats de rire, vacillait sur son perchoir de métal, comme une grosse balle de plumes ébouriffées; le griffon, sommeillant aux pieds des quatre joueurs, entr'ouvrit un œil au tintement décidé de la sonnette; puis, tiré, par un certain sentiment d'affection, de sa paresseuse somnolence, il se contenta de dresser l'oreille droite et de battre de la queue sa fourrure lorsqu'il vit entrer l'ami Paul en habit noir et en gants marron, l'air grave, la contenance modeste, et boutonné fort haut pour cacher son gilet de bal.

Paul alla baiser la main de sa tante, fit un salut général aux dames et aux abbés, s'approcha de cette table de jeu si bien connue, où depuis près de vingt ans les mêmes habitués se retrouvaient tous les jeudis, recommençant la même partie et s'asseyant aux mêmes places. Paul connaissait par cœur la topographie du salon de sa tante; il aurait été, sans broncher, les yeux fermés, du fauteuil où siégeait le chevalier de B*** à la table où présidait Mme d'A***. Étant plus jeune, il avait dévidé les pelotons de fil, tenu les ciseaux et les bobines, et il aurait trouvé à tâtons ces objets sur la table aussi facilement qu'un aveugle manie les pièces d'un échiquier. Aussi se contentait-il d'ordinaire de jeter un vague coup d'œil sur l'ensemble, sans compter les absents, sans détailler les physionomies. C'est encore ce qu'il fit ce soir-là; puis, après une brève conversation avec le vieux garde du corps, ancien ami de son père, il se dirigea vers sa chaise accoutumée, en voyant sa tante prendre place sur son fauteuil, et approcher d'elle le guéridon.

Notre ami Paul se dit qu'il allait commencer son office; il toussa légèrement pour s'éclaircir la voix, et jeta un regard anxieux sur les papiers que classait en ce moment sa tante. Apparemment une des lettres lui manqua, car, après les avoir prises et reprises, et en avoir examiné les dates, la baronne de Sauvron releva la tête, et, jetant un regard du côté de la table à ouvrage, elle dit tout haut:

« Il me manque une lettre du père Noisel, celle de la fin d'août. Ne sauriez-vous me la trouver, Jeanne, ma chérie? C'est vous qui avez disposé le guéridon, je crois? »

Paul aussi releva la tête à ces mots de sa tante. Il crut se rappeler que le nom de Jeanne n'était celui d'aucune des habituées, et d'ailleurs, à une de ses vieilles et respectables amies, la baronne de Sauvron n'eût pas parlé aussi familièrement. Sa curiosité avait été éveillée par cet appel; mais combien elle le fut plus encore lorsqu'il vit auprès de la table se lever une belle jeune fille, confondue jusqu'alors dans le groupe des graves travailleuses, et tenant encore à la main le lange de futaine qu'elle avait commencé à border!

Elle n'était pas très-grande, mais très-légère et très-svelte. Elle marchait à la fois avec beaucoup de vivacité et de grâce, et semblait glisser sur l'épais tapis qui amortissait le bruit de ses petits pieds. Lorsque Mme de Sauvron l'avait appelée, elle avait jeté un rapide coup d'œil sur le guéridon de la baronne, et Paul avait aperçu ses beaux yeux noirs brillants sur un visage fin, d'une blancheur légèrement dorée. En marchant, elle les avait baissés, elle les tenait voilés sous ses longs cils; mais le jeune homme pouvait admirer encore un front modeste, régulier et pur; d'épaisses nattes d'un brun clair, des sourcils

fiers, élégants, arqués comme ceux d'une muse, et une petite bouche close et discrète comme celle d'un ange qui sourit.

La gentille Jeanne, pour s'approcher du guéridon, passa devant Paul Chantré, et lui fit une inclination modeste et gracieuse, mais sans le regarder et sans rougir.

« Elle en ferait autant si c'était l'abbé H*** ou le vieil officier qu'elle touchât des plis de sa robe, » pensa Paul un peu contrarié. « Voilà qui n'est pas flatteur..... Ne pas accorder un regard à un joli garçon, tant on est empressée de trouver la lettre d'un missionnaire..... Après cela, elle me voit bien peut-être sans avoir l'air de me regarder!.... Mais, si cela était, elle aurait rougi, car en passant, par mégarde, du bout de sa bottine elle a touché le talon de ma botte..... Oh! ne me parlez pas de ces petites précieuses, de ces novices non cloîtrées; c'est rusé, c'est absurde, ou c'est niais.

— Voici la lettre, Madame, » disait pendant ce temps la jeune fille. « Je l'avais, par inadvertance, jointe à une autre de la même main; le papier est très-mince, et je me pressais bien fort. Je vous demande pardon d'avoir agi en étourdie.

— Oh! chère Jeanne, péché avoué est promptement pardonné, et à plus forte raison celui-ci, parce que ce n'est point votre péché d'habitude...... Allons, approchez, mon neveu; maintenant nous sommes à vos ordres. »

Paul obéit cette fois avec une précipitation visible; c'est que Jeanne tenait encore le paquet de lettres destinées au lecteur. Elle les lui tendit avec cette même simplicité digne qu'il avait déjà remarquée dans sa démarche et dans son maintien; ayant toujours le même regard sérieux et doux, toujours la même petite bouche sérieuse, gracieusement fermée; seulement Paul profita de son geste pour examiner sa main.

« Quelle horreur! » pensa-t-il en s'asseyant, pendant que Jeanne retournait à sa place. « Des doigts blancs, fins, effilés du bout, signe d'idéalité, et au milieu d'eux un index tout piqueté et rugueux de coups d'aiguille..... Une muse couturière! une déesse qui ravaude!.... Fi! il n'y a que les dévotes et les pensionnaires pour vous ménager de pareils désenchantements. »

Mais, pendant que Paul faisait ces réflexions, tout le monde s'assit, et il dut commencer sa lecture.

Les lettres de l'humble prêtre étaient bien belles, ô mes lectrices! et je gage que vous et moi nous eussions été touchées si nous les avions entendues. Le missionnaire, le sage, le poëte, le savant, le père, s'y révélaient, s'y unissaient tour à tour. Il y avait de tout dans ces pages: des exhortations éloquentes, de magiques peintures, des paysages grandioses, des méditations consolantes, des détails charmants de naïveté; et pourtant, je suis forcé de le dire, l'imagination vagabonde de mon lecteur ne pouvait pas se fixer à Nouka-Hiva; elle ne suivait pas le moins du monde ses regards attachés sur la page. Il arrivait même parfois que ces regards s'en détournaient un peu. Dans l'intervalle d'un alinéa, d'un feuillet, d'une lettre à l'autre, ils se permettaient une rapide excursion ayant invariablement pour but la grande table où les ouvrages étaient rangés. Ce qu'ils y voyaient était en effet agréable. Au milieu de ces vieux visages flétris, desséchés et sillonnés de rides, de ces vieilles mains osseuses, aux doigts maigres et jaunis, se détachait avec tant de grâce et de fraîcheur ce visage jeune et attrayant, cette douce et blanche figure! La coquette la plus ingénieuse, l'élégante la plus raffinée n'eût pas pu choisir un cadre plus avantageux que cet entourage imposant de nobles dames de charité et de respectables douairières. Mais la jeune fille ne pensait guère à sa beauté, ni à sa jeunesse, ni à son cadre; il était bien facile de le voir, tant elle était sérieuse, vive et occupée, coupant son fil, écoutant la lecture, poussant sa mince aiguille avec peine dans le gros lange un peu rude qui lui éraillait les doigts.

« Comme elle se tient bien! » pensait le lecteur, « comme elle coud avec grâce! Je suis sûr que ce lange sera admirablement piqué..... Je voudrais être le *baby* qui se prélassera dans cette chaude couverture..... Ou plutôt, non, je voudrais rester *moi*, si ces jolis doigts blancs daignaient me broder une blague..... Mais, bah! ce serait trop mondain, cela, trop profane; pour les dévotes ce serait péché de toucher un peu de fil d'or, des soies et des soutaches; elles s'en tiennent aux maillots, aux camisoles, aux béguins!..... Ah! que le monde est ridicule, et que les pauvres sont heureux! »

Mais le feuillet était tourné, et Paul reprenait sa lecture, abandonnant le contour de la table à ouvrage pour les golfes, les forêts et les bourgades de l'archipel de Nouka-Hiva.

Arrivé à un passage de la lettre où le père Noisel décrivait les costumes des riches indigènes, Paul, ramené tout à fait aux idées mondaines, jeta un coup d'œil dans les parages de la table ronde pour détailler la toilette de la jeune travailleuse aux yeux noirs. Il ne l'avait pas encore remarquée.

Probablement cet examen ne fut pas très-favorable, car le regard se détourna bien vite, et la lèvre inférieure s'allongea légèrement en signe de dédain.

« Peuh! » pensa notre ami Paul, « une pauvre petite robe de soie noire, et pas très-fraîche encore, avec un col plat et des poignets blancs..... S'habiller ainsi pour une soirée, cela n'a pas le sens commun... Quand même on vient coudre des langes entre des abbés et des douairières, on est pourtant dans un salon, dans un salon de baronne, et on n'y devrait pas venir sans rubans, sans parure, sans rose, sans blanc et sans bleu, quand on est jeune et qu'on se respecte... Mais, après tout, ce n'est sans doute qu'une pauvre petite gouvernante, qu'une demoiselle de compagnie que ma tante aura mise, comme elle mettrait un bouquet de violettes, dans son salon, un petit objet bien humble, bien silencieux et docile, qui a sa place toute marquée entre la perruche et le roquet..... Et je l'ai regardée, moi, Paul Chantré!..... C'est qu'on a tant besoin de distractions quand on fait des lectures pieuses!.... Allons, revenons à Nouka-Hiva, ce n'est pas là que nous serons exposés aux méprises. »

Et Paul, sur cette noble résolution, se remit à sa lecture, qu'il anima d'une verve et d'une ardeur qu'on ne lui avait pas encore remarquées. Grâce à ce surcroît d'entrain et d'activité, sa besogne toucha bientôt à son terme. Les lettres furent épuisées, les récits finis; on se communiqua ses sentiments, ses observations, ses impressions aux divers passages; puis, comme *varier les plaisirs, c'est les multiplier*, la baronne de Sauvron proposa de faire un peu de musique.

« Il est à peine dix heures, et le thé ne viendra que dans quelques moments, » dit-elle. « En attendant, voudriez-vous nous chanter quelque chose, Jeanne, ma chérie?

— Très-volontiers, si ces dames le permettent, » dit la jeune fille en se levant, après avoir plié son ouvrage.

Elle se mit au piano, commença quelques accords aériens, légers, comme lointains et mélancoliques, rappelant le son des cloches s'envolant avec la brise, les échos de l'*Angelus* adoucis et mêlés aux murmures du soir; puis elle chanta l'*Ave Maria* de Schubert d'une voix sonore, juste, exercée, mais où le sentiment brillait plus que la recherche et la finesse d'exécution, où chaque note avait son langage, chaque inspiration son écho, où l'art se faisait humble et silencieux, pour laisser parler la prière.

« Voilà qui est bien chanté, » pensa Paul, ému malgré lui, et rendu en partie à son admiration première... « Ce n'est pas la Patti, bien sûr..... Je ne sais pas comment mademoiselle Jeanne nous défilerait des roulades et attaquerait les *staccato*..... Mais c'est quelque chose qui vous remue, qui vous attire, et qui ne peut pas s'expliquer... C'est une cloche, c'est un écho, c'est une prière, c'est une âme, et, en même temps, c'est une voix. »

Et je vous prie de croire que notre ami Paul était difficile, car il était habitué à trôner comme un roi et à prononcer comme un juge, dans sa stalle des Italiens.

Il s'était approché du piano, et, joignant ses félicitations à celles des invités, il allait prier la jeune fille de chanter encore, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la porte du pavillon, et bientôt le vieux domestique de la baronne entra.

« On vient chercher mademoiselle Jeanne, » dit-il à Mme de Sauvron.

« Allons, mignonne, nous allons vous dire adieu, » dit celle-ci. « C'est sans doute votre père qui vous appelle. Il ne faut pas le faire attendre; mais je regrette pourtant bien que vous ne puissiez pas passer la soirée avec nous.

— Je le regrette vraiment aussi, » dit Jeanne en portant à ses lèvres la douce main de la baronne, « et, pour jeudi prochain, je vous le promets, car, ce jour-là, il n'y aura pas d'obstacle; » et elle ajouta plus bas: « D'ici là, si je ne puis pas venir vous voir, voudrez-vous bien m'envoyer ma petite provision d'ouvrage?..... Voici que je fais la paresseuse aujourd'hui; je pars sans avoir fini ma tâche.

— Oui, soyez tranquille, ma bonne, je ne vous oublierai pas, » dit Mme de Sauvron... « Du reste, je compte vous voir dimanche, au Patronage des jeunes apprenties..... Mais partez, partez vite; à bientôt! Amusez-vous bien.

— Merci, Madame, » dit la jeune fille à la baronne avec un sourire..... « Au revoir, Mesdames; bonsoir, Messieurs! »

Elle salua gracieusement l'assemblée, et disparut dans l'ombre du corridor. Bientôt le bruit de la porte en retombant apprit aux hôtes de la baronne que la douce Jeanne était partie.

Le thé arriva heureusement pour faire diversion à la tristesse de ce départ. Mais Paul trouva plus que jamais la soirée longue, les convives ennuyeux et le thé fade. Ce vieux salon vert venait de perdre en un instant sa seule perspective riante, son seul point lumineux, la seule étincelle qu'il eût de fraîcheur, de jeunesse et de vie. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que notre héros, dans cette sorte de parloir monastique de la tante de Sauvron, se prît soudain à penser au bal de la tante Fermoy? Il mit la main dans sa poche pour s'assurer s'il n'avait pas oublié ses gants blancs, jeta un coup d'œil de satisfaction sur ses fines chaussures vernies, et pensa à se ménager un prétexte de sortie pour le moment où l'on aurait pris le thé.

Quand on se fut levé de table, il s'approcha de sa tante, et commença à causer avec elle. Un instant il eut l'idée de lui demander qui était cette jeune fille qu'autrefois il n'avait jamais vue figurer dans ce vieux salon. Ce n'était pas évidemment une demoiselle de compagnie, puisqu'on venait la chercher au milieu de la soirée, et que son père l'attendait. Était-ce quelque protégée, quelque parente pauvre, quelque rejeton obscur d'une illustre maison?... Mais, toutes réflexions faites, Paul n'exprima point sa demande; il pensa que ces questions pourraient scandaliser sa tante; qu'elle y verrait de la curiosité, de l'indiscrétion..... Et si elle y voyait quelque chose de plus encore? se dit-il soudain en frémissant. « Non, non! il ne faut pas plaisanter; ces saintes femmes n'entendent pas raillerie sur le chapitre du mariage..... Ainsi, pas de questions, pas de rêves; sortons d'ici, mettons nos gants, et allons sauter. La tante Fermoy nous maudit, et le cotillon nous appelle. »

Là-dessus, Paul tira sa montre, se récria sur l'heure qu'il était, affirma, sur son honneur, que la soirée avait passé bien vite, et jura ses grands dieux qu'il était impérieusement attendu par un ami. Il répondit aux doux reproches de sa tante en lui protestant que, pour la semaine suivante, il lui consacrerait toute la soirée du jeudi: promesse qu'il fit d'autant plus volontiers qu'il se rappelait celle qu'avant lui avait exprimée mademoiselle Jeanne. Puis il abrégea ses politesses aux autres habitués du salon, et, pour ne pas perdre de temps, commença à mettre ses gants blancs aussitôt qu'il fut dans le vestibule.

Comme il les passait à la hâte, en fixant machinalement ses yeux à terre, il aperçut sur les dalles un petit objet de couleur sombre, et se baissa pour le ramasser. C'était un petit gant de peau noire et fine; probablement un des gants de mademoiselle Jeanne, qu'en partant elle avait laissé tomber.

« Qu'il est petit! qu'il est étroit et mignon! » dit Paul en le relevant pour mieux le considérer, s'approchant de la lanterne. « On devine, en le voyant, que les doigts qu'il renferme sont blancs et fins, et on n'aperçoit pas l'affreuse marque des coups d'aiguille..... Si je le gardais, en souvenir de la première soirée où je ne me suis pas ennuyé à mourir chez ma tante de Sauvron!..... Mais, bah! après tout, ce n'est qu'un gant de novice, un gant de pensionnaire...... Un gant noir, surtout, fi donc! J'en vais bien voir d'autres chez ma tante Fermoy, des gants blancs, coquets, parfumés, enrubannés, qui me feront oublier celui de cette petite couseuse. »

Et ici, Paul, par un mouvement dédaigneux, rejeta le petit objet perdu sur un meuble, puis il s'élança dans la cour, et, toujours courant, sauta dans son cabriolet.

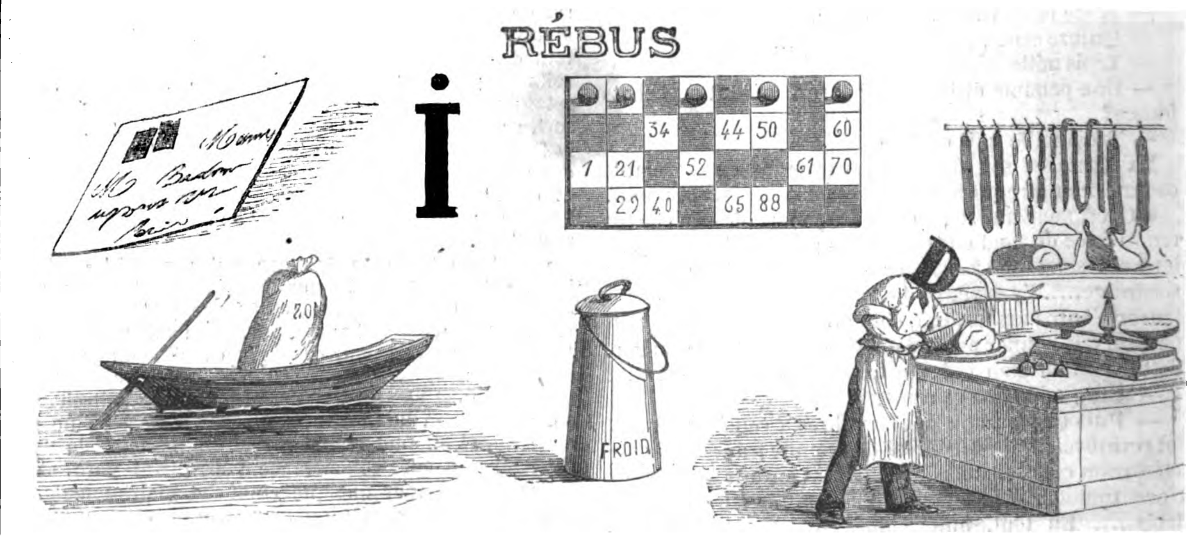
(*La suite au prochain numéro.*) ÉTIENNE MARCEL.



No 4,108, *Haute-Saône*. Voir l'article *Modes*, du no 33. — *No* 69,817, *Haute-Vienne*. On n'est jamais *indiscrète* quand on use avec tant de politesse et de *discrétion* du droit de me demander des renseignements. Avec une jupe à rayures blanches et vertes, et un corsage blanc, il n'y a pas à hésiter: il faut adopter un paletot de mousseline blanche garni avec un ruban vert, étroit, posé au-dessus du bord inférieur, ou bien un paletot de taffetas noir. La première combinaison est préférable pour jeune fille; ruban de taffetas ou de velours bleu ou rouge, avec *chou* par devant, longs bouts par derrière; robe en linos ou mohair blanc, ou mousseline blanche, *sans garniture*, corsage décolleté en mousseline blanche. — *No* 25,486. Sans aucun doute les paletots en cachemire noir servent pour visites; on porte encore les châles de cachemire noir garnis de guipure, mais ils ne sont que *tolérés*; les costumes pour garçons d'un an à dix-huit mois sont pareils à ceux des petites filles du même âge; tout ce qui convient à celles-ci convient à ceux-là; grâce à l'annexe des *Patrons illustrés*, nous publions ces costumes en assez grand nombre pour éviter que les abonnées n'ayant pas d'enfants de cet âge nous adressent des réclamations.

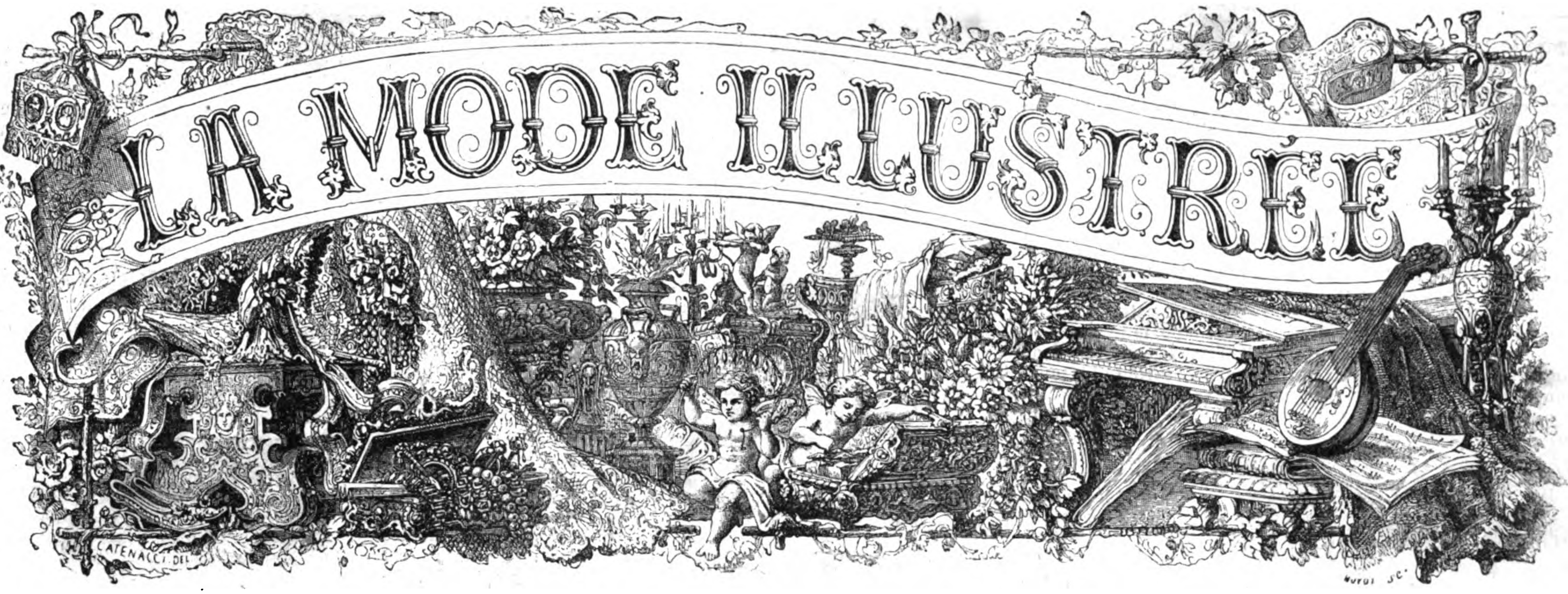
Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS. — Souvent l'homme mûr ne s'aperçoit pas qu'il vieillit.

N° 33. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 12 août 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Costume de voyage ou de promenade.

La robe, entièrement coupée en pointes, sans plis, si ce n'est par derrière, est faite en mohair écru; la garniture se compose de bandes en taffetas gros bleu, coupées en biais. Paletot pareil à la robe, avec même garniture. Chapeau de paille blanche, garni de rubans gros bleu. Ombrelle à long manche en foulard écru, doublée de taffetas gros bleu.

Deux dessins de tapisserie

POUR PANTOUFLES, COUSSINS DE PIEDS, ETC.

N° 1. Point croisé, exécuté de gauche à droite, sur 4 fils en hauteur. Le dessin indique la différence des quatre teintes, qui doivent être prises dans la même couleur, — violette sur notre modèle. Les vides laissés dans le canevas indiquent la direction des points.

N° 2. On l'exécute en partie à la croix, en partie à points longs, sur du canevas non *divisé*. Pour faciliter le travail on devra faire d'abord les croix en laine noire; le reste du dessin est exécuté avec deux nuances rouges et deux nuances vertes.

Panier à bonnet.

La figure 50 (*verso* de la planche jointe au précédent numéro) appartient à cet objet.

MATÉRIAUX : 16 mètres de tresse de paille ayant à peine 1 centimètre de largeur; 1 mètre de cachemire brun; 9 mètres 25 centimètres de corde brune en laine; 1 mètre 40 centimètres de bande en acier-carton; 2 moules de boutons en bois.

Ce panier, en forme de boule, servira à contenir et à transporter sans dommage un bonnet, ou bien une coiffure, nécessaires à un certain âge, quand on quitte son chapeau pour assister à un dîner. Le panier se compose de deux moitiés égales coupées en carton, recouvertes de tresses de paille cousues sur le carton, formant deux étoiles à six branches, doublées de cachemire brun qui ressort en guise de *bouillonnés*, entre chaque branche. La pointe de chaque branche est fixée sur un ressort (ou *bande* d'acier) recouvert par le cachemire. On peut remplacer la tresse de paille par de la tresse de laine ou de soie, et si l'on veut rendre le panier plus élégant et plus léger, substituer du taffetas au cachemire.

La figure 50 représente le tiers d'une étoile, que l'on coupe tout entière en carton, — puis, sur celle-ci, on taille une seconde étoile. On coud la tresse sur les lignes du patron, de telle sorte que chaque branche forme un *tout* complet et isolé de la branche suivante. On commence par le contour extérieur, et l'on dirige la tresse d'une extrémité à l'autre, en coupant chaque bout après chaque *rangée*, et cachant son extrémité sous la *rangée* précédente. Les morceaux de tresse *débordent* un peu l'un sur l'autre, et représentent assez exactement une large natte sur chaque branche de l'étoile. Quand celle-ci est terminée, on l'encadre avec de la corde de laine, on forme un cercle de 70 centimètres avec le ressort d'acier, et l'on y fixe les pointes des branches de l'étoile à distances régulières. Ceci forme la moitié de la boule. La doublure coupée en forme de disque, ayant pour chaque moitié du panier 38 centimètres de diamètre, recouvre le cercle, et doit être fixée sous le contour de chaque branche de l'étoile. Les deux moitiés sont réunies par un ruban brun, en laine, ayant 4 centimètres de longueur, qui sert de charnière. Sur le côté opposé à la charnière, on coud les poignées faites avec de la tresse de paille; chaque poignée a 25 centimètres de longueur, et est ornée avec de la corde de laine entrelacée. Sur chaque moitié on pose un bouton et une bouclette en cordon élastique.

COSTUME DE VOYAGE OU DE PROMENADE.

Petite valise pour lingerie.

Les figures 47 et 48 (*verso* de la planche jointe au précédent numéro) représentent le dessin et le patron de cet objet.

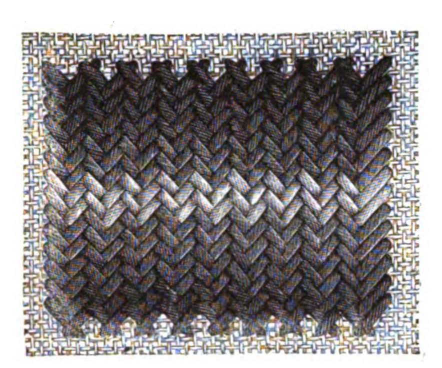
MATÉRIAUX : 1 mètre 75 centimètres de mousseline de laine bleu-clair; 5 mètres 85 centimètres de ruban de même nuance, ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; 4 mètres 60 centimètres de même ruban, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; mousseline; nansouk; fine soie noire; carton.

Cette petite valise servira à renfermer, en voyage, les cols, manches, bonnets, etc., qui pourraient être froissés, si on se bornait à les placer dans un coffre, sans les avoir rangés au préalable dans cette valise.

Notre modèle est fait en mousseline de laine bleue, orné d'une broderie en application faite en mousseline et nansouk, et de ruches en ruban.

On coupe, en carton, deux morceaux, d'après chacune des figures 47 et 48, qui représentent seulement la moitié de chacun de ces morceaux. On coupe le revers du couvercle (fig. 47) seulement jusqu'à la ligne fine. On couvre entièrement les deux côtés de chaque morceau de carton avec de la mousseline de laine bleue ou de toute autre teinte; les bouillonnés qui forment les *soufflets* de la valise sont formés avec une bande de mousseline de laine, ayant 15 centimètres de largeur, 2 mètres 70 centimètres de longueur, froncée sur chaque côté long. On fixe d'abord ce bouillonné sur le fond de la valise (l'un des deux grands morceaux); la couture est cachée avec un ruban ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, puis on fixe sur le fond (voir le dessin), de chaque côté, 3 bouclettes de même ruban, ayant chacune 10 centimètres de longueur. Les deux *côtés*, coupés d'après la

figure 48, le couvercle et son revers, sont bordés de ruban sur leur contour, à l'exception d'un côté long, qui doit être réuni au bouillonné. La broderie du couvercle et celle du revers sont exécutées avec de la fine soie noire, sur de la mousseline avec *application* de nansouk. La mousseline est coupée de même dimension que chacun des morceaux destinés à être recouverts, avec un excédant d'un centimètre tout autour. Le nansouk, qui doit être fixé sous cette mousseline avant que l'on commence la broderie, doit avoir seulement la hauteur du dessin, représenté en moitié sur la figure 47. Les contours des feuilles et des fleurs sont exécutés au point de feston; les nervures et les pistils des fleurs, les contours des lettres, sont au point de cordonnet; les nervures des feuilles sont mi-parties au point russe et au point d'arêtes. Quand la broderie est terminée, on découpe le nansouk en dehors des contours du dessin, et l'on fixe les morceaux de mousseline (après les avoir ourlés) de telle sorte qu'ils puissent être facilement enlevés, quand on veut les blanchir. On entoure chaque morceau avec une ruche de ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur; on fait au milieu du revers une boutonnière en soie bleue, qui s'attache à un bouton bombé, en nacre, fixé au milieu du couvercle. On peut aussi exécuter la broderie, sur la mousseline de laine, en employant de la soutache, ou en faisant le dessin soit au point chainette, soit en teintes naturelles.



DESSIN DE TAPISSERIE N° 1.

PALETOT DU COSTUME DE VOYAGE.



PANIER A BONNET.

Gant pour frictions.

Matériaux : Laine blanche un peu rude; fines aiguilles à tricoter en acier.

En bien des circonstances, et particulièrement lorsqu'il s'agit des enfants, des frictions peuvent être nécessaires. Le *gant* dont nous allons publier l'explication les facilitera, tout en les rendant plus efficaces.

On monte 60 mailles, que l'on divise sur trois aiguilles; on fait 16 tours, en tricotant alternativement 3 mailles à l'endroit, 3 mailles à l'envers.

Avec le 17e tour commencent les *bouclettes;* on pique l'aiguille de droite dans la 1re maille, comme si l'on voulait la tricoter, on pose l'index de la main gauche tout contre l'aiguille de gauche, derrière la maille, et l'on tourne le brin 4 fois autour de la pointe du doigt. On pique l'aiguille droite dans cet *enroulement*, on le tricote comme une maille quadruple, de telle sorte que la bouclette reste à l'envers de l'ouvrage. Les deux autres aiguilles de ce tour sont tricotées comme les premiers tours du gant. Dans le tour qui leur succède, les bouclettes sont tricotées en biais, c'est-à-dire que l'on pique l'aiguille de droite à gauche, et d'avant en arrière, au travers de la maille quadruple. Cette même aiguille est tricotée *unie* dans le 19e et le 20e tour, sans avoir égard aux deux autres aiguilles. Avec le 21e tour, on répète l'aiguille *à bouclettes;* — on continue de la sorte jusqu'au 60e tour; la diminution a lieu dans les 15 tours suivants, en ce que l'on tricote ensemble les 2 premières mailles de la seconde aiguille et les 2 dernières mailles de la troisième aiguille. En outre, on diminue aussi dans chaque tour, sur l'aiguille à bouclettes (en exceptant toutefois le tour durant lequel on fait les bouclettes); la diminution a lieu, alternativement, — au commencement, — à la fin de chaque aiguille. Quand le 15e tour est terminé, il doit rester sur chaque côté du gant 10 mailles, — en tout 20 mailles, que l'on démonte en 10 mailles, en surjetant ensemble une moitié des bouclettes, avec une maille du côté uni.

On retourne le gant, pour que les bouclettes se trouvent *à l'endroit.*

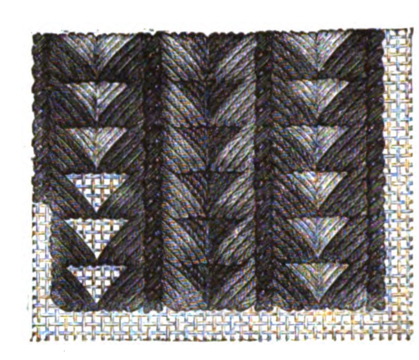
Courroies au crochet.

Matériaux : Fil écru n° 60; 9 mètres 25 centimètres de ficelle de moyenne grosseur; 5 mètres 50 centimètres de cordon rouge en laine; 38 centimètres de corde, ayant 2 centimètres de contour; 2 boucles en acier.

Ces courroies servent non-seulement pour rouler et porter aisément les châles et les manteaux en voyage, mais aussi pour mille emplettes, que l'on transporte en les serrant avec les boucles.

On exécute ces courroies au crochet, à mailles simples, faites avec du fil écru, en partie sur de la ficelle, en partie sur du cordon rouge. On commence par l'une des deux courroies, en faisant une chainette de 355 mailles. On travaille d'abord sur l'un, puis sur l'autre côté de cette chainette, en faisant sur de la ficelle 3 tours; on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, à l'exception, bien entendu, du 1er tour, pour lequel on pique dans les mailles de la chainette. A l'une des extrémités, on augmente, de façon à arrondir ce côté, tandis que l'autre reste en ligne droite. Le 4e tour (dernier de la courroie) est fait sur du cordon rouge, et se compose alternativement d'une maille simple, — une maille en l'air, sous laquelle on passe une maille du tour précédent. On répète ces 4 tours sur l'autre côté de la chainette.

Quand les deux courroies sont terminées, on prépare la poignée; on prend la corde, on la recouvre avec des mailles simples, aussi serrées que possible, en dirigeant ces mailles en un *enroulement* (ou spirale) indiqué sur le dessin. Sur cette spirale on exécute, avec du cordon rouge, un tour pareil au dernier tour de la courroie (voir le dessin de la poignée en grandeur naturelle). On fixe la poignée à l'envers des courroies, sur chaque côté, en ligne droite; on place les boucles d'acier; on cache ces coutures sous un petit carré fait au crochet, en allant et revenant, sans ficelle. Chaque courroie est passée dans deux pattes, dont l'une sert à recouvrir la boucle, l'autre à fixer l'extrémité arrondie. Pour la partie supérieure de chaque patte, on fait une chainette de 13 mailles, puis, comme pour les courroies, un tour sur de la ficelle, un tour sur du cordon rouge, en augmentant à la fin de chaque tour, pour arrondir la patte. Sous la patte, d'une extrémité à l'autre, on fait une languette (sans ficelle) ayant 8 mailles de largeur, 3 centimètres de longueur, exécutée en *allant* et *revenant.*



DESSIN DE TAPISSERIE N° 2.

Deux cols.

N° 1. Les parties épaisses de ce col sont faites en toile double, et alternent avec du filet brodé en *reprises* (voir le n° 20, carré brodé sur filet pour pelote). Pour faire ce col, on coupe d'abord isolément les morceaux de toile, on les brode, on les réunit aux morceaux de filet, puis on les double, de telle sorte que les points fixent en même temps le filet. Le contour extérieur est *piqué.* Cette sorte de *garniture* plate est prise entre le dessus et la doublure du col proprement dit, lequel est *piqué* sur son contour.

N° 2. Fait en toile double, ou *doublée*, ce col est orné d'une dentelle à l'aiguille, et d'une rosette assortie, dont on recevra prochainement le modèle, et qui peuvent être remplacées par une dentelle et une rosette exécutées au crochet avec du fil très-fin; on en a reçu plusieurs modèles.

Sac pour linge de bain.

Matériaux : Moleskine brune; moleskine grise; ruban brun en laine; soie de cordonnet brun clair; deux boutons en acier.

Pour préparer ce sac, on prendra deux morceaux, l'un en moleskine brune, l'autre en moleskine grise, chacun de 58 centimètres de longueur, sur 43 centimètres de



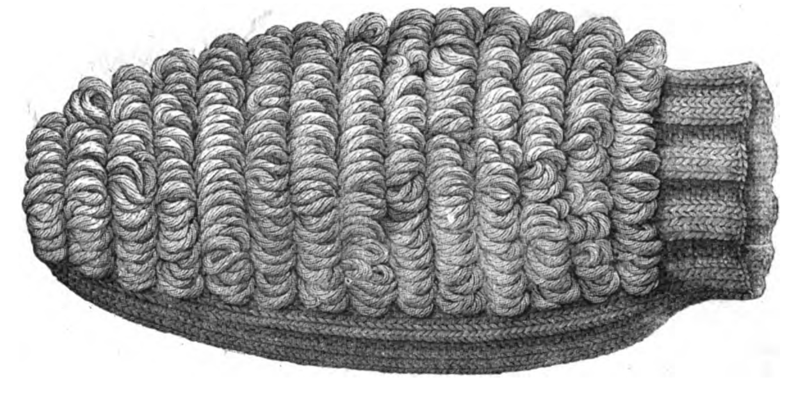
PETITE VALISE POUR LINGERIE.

INTÉRIEUR DE LA VALISE POUR LINGERIE.



N° 33 - 1866

largeur. Le morceau brun est le *dessus*, le morceau gris l'*intérieur* du sac; le premier est orné avec des bandes de moleskine grise, ayant chacune un centimètre de largeur, posées en biais, à intervalles d'un centimètre 1/4. On les coud sur la moleskine brune, avec des *points d'arêtes*, exécutés en soie brune de cordonnet; on pose le *dessus* sur la *doublure*, qui est la moleskine grise; le tout forme un carré ayant 58 centimètres, sur 43; deux tiers de ce carré forment le sac proprement dit, un tiers représente le revers. L'un des côtés du carré reste en ligne droite; l'autre côté, celui du revers, est arrondi sur chaque extrémité. Les soufflets (dessus et doublure comme le sac) ont chacun 17 centimètres de hauteur, 11 centimètres de largeur; leur bord inférieur est arrondi; on les coud sur chaque côté du sac; toutes les coutures et tous les contours sont

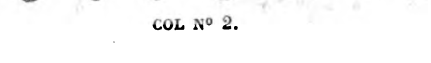


GANT POUR FRICTIONS.



POIGNÉE DE LA COURROIE.

COL N° 1.



COL N° 2.

garnis avec du ruban brun en laine; on orne le sac avec une natte ayant 2 centimètres de largeur, exécutée avec 3 bandes de moleskine brune; sur chaque côté (devant et derrière) on pose une *poignée*, ayant 2 centimètres de largeur, faite avec de la moleskine grise, ornée avec une natte exécutée en moleskine brune. Une couture à *points d'arêtes* orne l'intérieur des poignées. Deux boutons d'acier sont destinés aux boutonnières élastiques, fixées au revers.

Pelote.

On peut exécuter cette pelote de diverses façons: en mousseline blanche, telle que l'indique notre dessin, ou bien en tulle noir, uni, en faisant les divers *points de dentelle* en fine soie noire de cordonnet.

Le petit coussin rond, en taffetas cerise, a 22 centimètres de diamètre au dessus, 12 centimètres de diamètre en dessous; il est fait avec deux morceaux ronds cousus ensemble, remplis avec du son.

Les bandes *mates* sont en mousseline, appliquées et festonnées sur de la mousseline. La broderie est faite au plumetis, avec petits *nœuds*, en soie noire; on brode au milieu soit un chiffre avec vignette, semblable aux deux dessins que nous publions comme échantillon, soit deux lettres initiales, soit enfin une vignette quelconque.

Le contour inférieur de la pelote peut être bordé avec une ruche en ruban de taffetas rose. Si l'on préfère la disposition indiquée par notre dessin, on préparera 34 petits cornets, à contours découpés, en plusieurs nuances de taffetas rose, depuis le grenat jusqu'au rose pâle; on prépare de petites houppes en crin noir, dont l'extrémité, enduite d'une dissolution de gomme arabique, sera saupoudrée avec de la poudre argentée (dont les fleuristes font usage). Chaque houppe est fixée dans l'un des petits cornets, puis on groupe et l'on fixe ceux-ci autour de la pelote, en variant les nuances.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe de dessous en taffetas vert anglais, très-clair, à corselet très-bas, sans manches. Des bretelles ornées d'un *chou* vert, au centre duquel se trouve un gros bouton en cristal blanc, retiennent le corselet sur les épaules. Jupe de dessus (plus courte que la précédente) faite en mousseline blanche unie; le bord en est découpé à dents très-larges, rondes, bordées avec un volant tuyauté, également en mousseline blanche unie, ayant 7 centimètres de hauteur; au-dessus du volant se trouve un bouillonné, traversé par un ruban vert; un *chou* de ruban vert, à petits pans, orné d'un gros bouton en cristal, est fixé sur le bouillonné, au-dessus de chaque *creux* du volant. A l'intérieur du corselet, corsage blanc montant, à manches longues, fait en mousseline brodée. Ceinture verte, avec gros *chou* sur le côté gauche. Chapeau *Lamballe*, en paille blanche, bordé de ruban vert et de grelots en cristal; brides longues et larges flottant en arrière.

Robe de taffetas noir, sans aucune garniture. Paletot-sac en taffetas noir, brodé d'un semé de perles noires, en jais; sur le contour du paletot et sur l'entournure des manches, un galon noir, en passementerie, mélangé de perles de jais et terminé par une frange assortie. Chapeau *Lamballe*, en dentelle noire, orné de fuchsias rouges; un bouquet de fuchsias retient sous le menton les brides de dentelles noires. Gros boutons de corail rouge aux poignets des manches; même bouton très-gros au col.

MODES.

On m'a demandé, au sujet des robes courtes, des explications qu'il m'eût été impossible de donner si je n'avais eu recours à l'expérience d'une personne compétente; voici la *consultation* donnée par Mme Fladry, rue du Faubourg-Poissonnière, 14.

L'ampleur des robes courtes, sur leur bord inférieur, est généralement de 4 mètres à 4 mètres 50 centimètres; ces *costumes* sont habituellement exécutés avec des étoffes qui ont de 65 à 75 centimètres de largeur.

On taille trois lés en pointe, et pour le milieu, par derrière, on réunit exceptionnellement deux *biais*; tous les autres lés se joignent, un côté en biais avec un côté en droit fil, en plaçant toujours le biais en arrière; le lé du milieu, par devant, se diminue également en tablier.

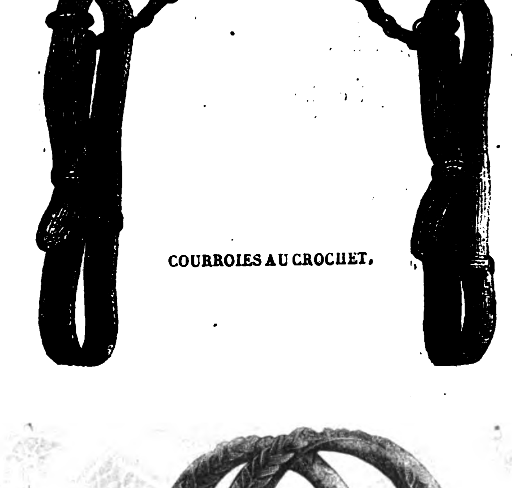
Il est bien entendu que l'on procède pour ces lés coupés en pointes comme cela a été précédemment indiqué, c'est-à-dire que l'on ploie un lé en deux, en biais, et qu'on le coupe ainsi. Cette méthode ne peut, du reste, être suivie que dans le cas où l'on emploie un tissu sans *envers* et sans *montant;* dans le cas opposé (avec *envers* ou avec *montant*) on est forcé d'utiliser l'une des moitiés de chaque lé pour le corsage, les manches et les garnitures.

Le jupon, plus long que la robe courte, a exactement la même ampleur et la même forme que la robe; ni l'un ni l'autre n'ont aucun pli, pas même par derrière; en un mot, les robes actuelles ont, ainsi que les jupons, exactement la forme attribuée à un abat-jour. Mme Fladry me dit qu'elle monte toujours le jupon de la robe courte sur la ceinture même de cette robe.

Les paletots courts et non ajustés seront l'uniforme général des deux saisons prochaines, automne et hiver; il n'y a d'exception à cette règle qu'en faveur des très-grands talmas, considérés comme manteaux de voyage, de bains de mer, comme *sortie* de bal et de théâtre, ou enfin comme *pardessus* consacré aux toilettes *négligées* du matin. Considéré à ce point de vue, la forme du talma est appelée à s'éterniser; toutes les raisons militent en faveur de sa durée, et je vais indiquer quelques-unes de ces raisons.

Le grand talma a, à peu de chose près, la forme *biaisée*, que l'on donne aujourd'hui aux robes; il s'harmonise par conséquent avec les toilettes modernes.

Il n'a pas de manches, et par consé-



COURROIES AU CROCHET.

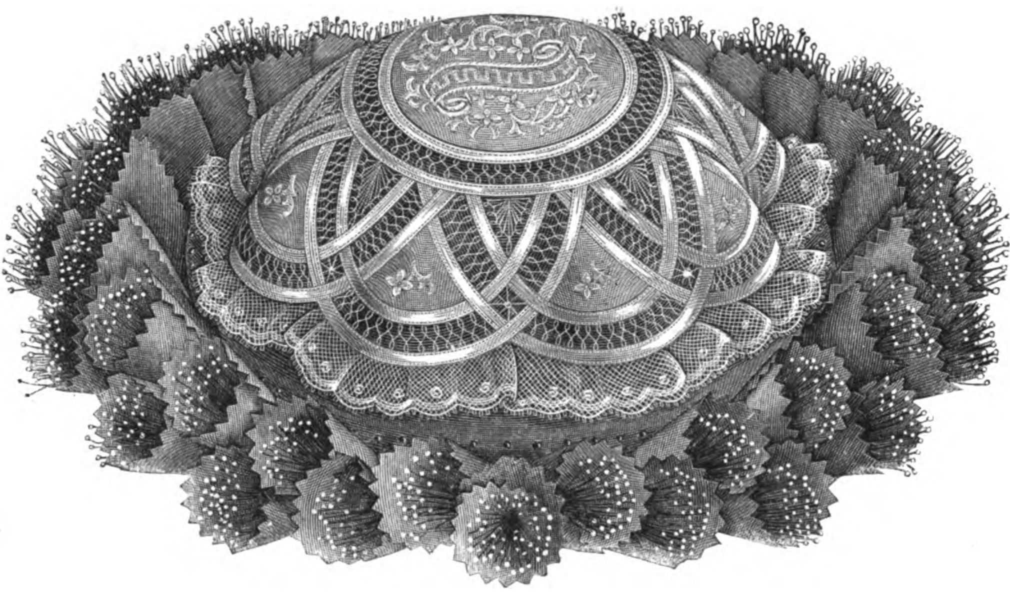


SAC POUR LINGE DE BAIN.

quent il est plus chaud que les paletots, plus aisé à ôter, à remettre, sans froisser la toilette.

Il est gracieux enfin, quand il est très-grand et bien coupé; mais cette raison n'est pas la meilleure, car chacun sait qu'aujourd'hui la mode ne se soucie guère de consulter la grâce.

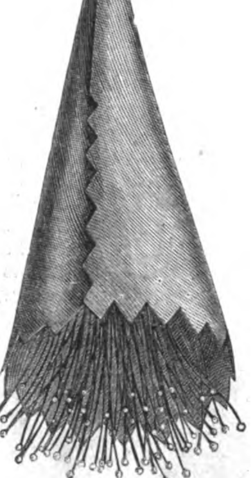
Fait avec un ancien cachemire français, ouaté et doublé de soie, garni de frange ou de guipure, tel, enfin, qu'on le prépare dans la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, le talma passe à l'état de *meuble*, dans la toilette féminine, et s'élève presque à la dignité d'une institution. Les cachemires français, si délaissés aujourd'hui, sont merveilleusement utilisés, rue du Bac, 46; outre les talmas, on les transforme là-bas en robes de chambre d'une élégance sérieuse et solide; on leur donne, entre autres, la forme dite *Watteau*, que je recommande comme la plus confortable de toutes; on les double de soie, on les ouate légèrement, et, à ce sujet, j'ajouterai un détail qui ne paraîtra pas indifférent à *toutes* mes lectrices.



PELOTE.

Désireuse de leur être agréable, la maison Guigné-Dusacq consent à recevoir même la doublure que l'on voudrait fournir, dans un but d'économie. Si la couleur de cette doublure ne convenait pas à l'usage que l'on se propose d'en faire, on teindrait la soie, en lui donnant la nuance désignée. Il sera peut-être agréable à une tante, à une marraine, d'utiliser de cette façon un ancien châle, tout à fait passé de mode, et de le convertir en un présent destiné à une jeune mariée. J'ajouterai que l'on fait dans la même maison des robes de chambre en cachemire uni, avec application de grandes palmes, entourées d'une broderie assortie, qui sont du meilleur goût; tous les détails de ces divers objets sont particulièrement *soignés*, et je me départis, en cette occasion, de la réserve que j'observe habituellement, parce que je suis certaine de ne pas m'exposer à recevoir une réclamation quelconque.

CHIFFRE POUR LA PELOTE.



CORNET POUR LA PELOTE.

Quant aux chapeaux, il est absolument impossible de percer le voile qui cache leur avenir. On prétend que l'on pourrait bien passer des couvre-chefs lilliputiens actuels aux chapeaux carrés, aux chapeaux-toitures, aux chapeaux-arcades, dans lesquels le visage sera enfoui et à l'abri des regards indiscrets. Mais je donne cette nouvelle *sous toute réserve*, comme disent les grands journaux politiques. Pour le moment, le chapeau existe sans doute, mais reste à peu près invisible à l'œil nu.

E. R.

LE SOIR.

C'était à cette heure charmante qui précède le déclin du jour, que se passaient les scènes dont j'entreprends la description. Le soleil se couchait à l'horizon, quelques rayons dorés se glissaient à travers le feuillage, et luttaient avec l'ombre qui s'avançait lentement; les plantes immobiles préludaient au repos de la nuit, et aspiraient par avance les bienfaits de la rosée; les grillons affairés nettoyaient leurs petits corps, les oiseaux regagnaient leur gîte aérien; tout se préparait au repos.

La prairie, traversée par un ruisseau, confinait à une jolie maison, à demi voilée par de grands arbres, et entourée d'une simple haie vive; une pelouse s'étendait devant le perron, un jardin fruitier, un beau potager, faisaient suite au jardin d'agrément.

Une adorable petite fille de six ans environ prenait ses ébats sur la pelouse. Ce tableau était charmant, et je ne pus me décider à le perdre de vue sans en avoir pleinement joui; je m'assis sur l'herbe; la nuit s'approchait, et les fleurs des champs se mirent à causer.

« Véritablement elle est plus jolie que nous, » dirent les fleurs.

« Plus élégante, plus fine, » repartit l'herbe.

« Plus gracieuse, » dit l'amaranthe.

« Plus aimable, » reprit le muguet.

« Plus charmante, » ajouta l'argentine.

« Ses couleurs sont plus belles, » dit la primevère.

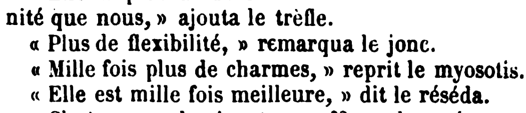
« Elle a plus de sérénité que nous, » ajouta le trèfle.

« Plus de flexibilité, » remarqua le jonc.

« Mille fois plus de charmes, » reprit le myosotis.

« Elle est mille fois meilleure, » dit le réséda.

« C'est une perle vivante, » affirma la rosée.



CHIFFRE POUR LA PELOTE.

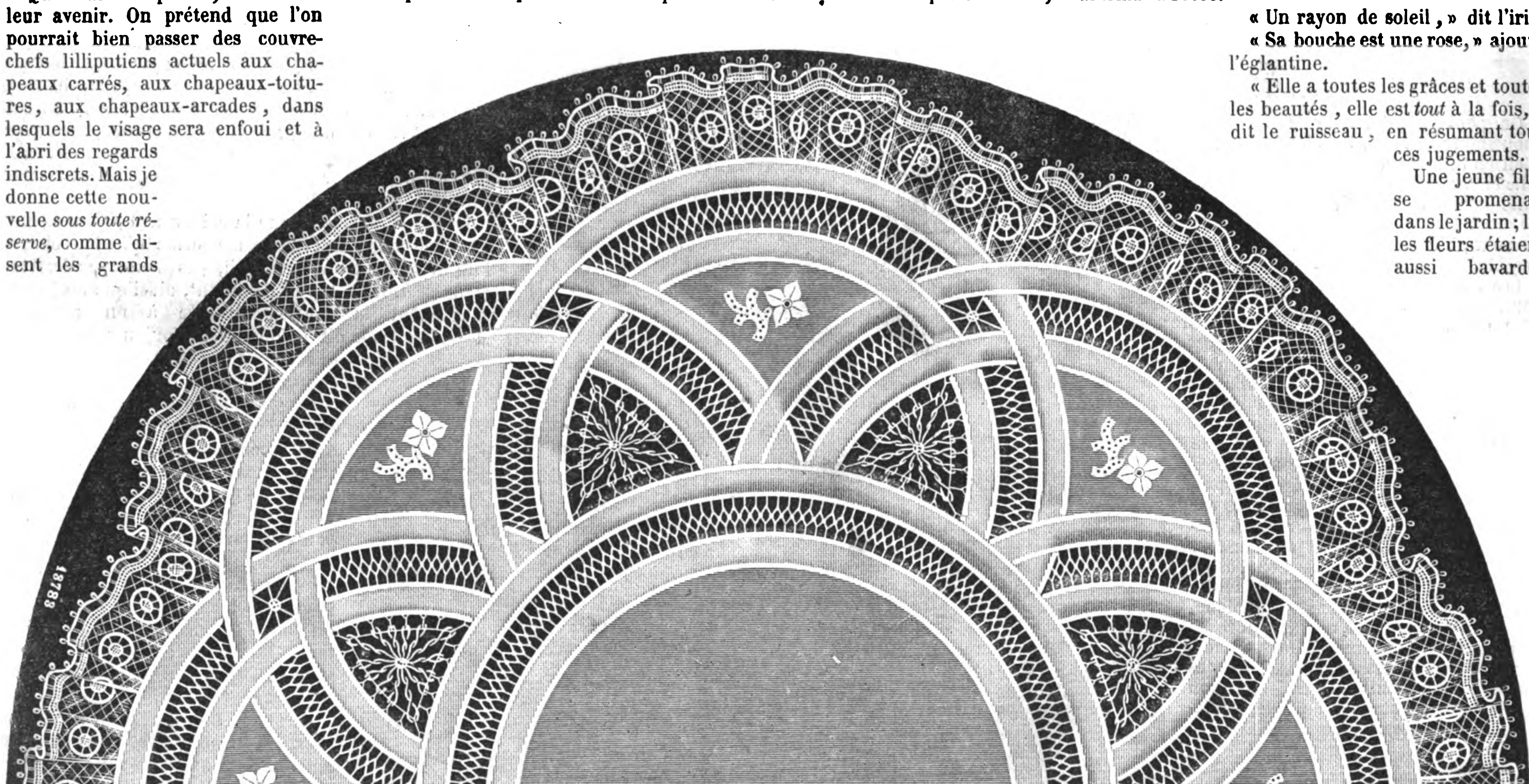
« Un rayon de soleil, » dit l'iris.

« Sa bouche est une rose, » ajouta l'églantine.

« Elle a toutes les grâces et toutes les beautés, elle est *tout* à la fois, » dit le ruisseau, en résumant tous ces jugements.

Une jeune fille se promenait dans le jardin; là, les fleurs étaient aussi bavardes





MOITIÉ DU DESSIN DE LA PELOTE EN GRANDEUR NATURELLE.

que de l'autre côté de la haie, dans la prairie. « Tu es plus belle que nous, ô jeune fille, » disaient les fleurs.

« Plus fraîche, » dit la rose de mai.

« Plus éclatante, » affirma la grenade.

« Plus blanche, » ajouta le lis.

« Plus délicate, » reprit le jasmin.

« Plus suave, » dit la fleur d'oranger.

La jeune fille n'entendait pas ce langage, intelligible pour moi seul; son regard, doux et bon, admirait ces sœurs inconnues, sans avoir conscience de l'admiration dont elle recevait les témoignages. Apercevant à ses pieds une touffe de violettes qui s'avançait un peu en dehors de son toit de feuilles pour la considérer affectueusement, elle s'agenouilla, releva la touffe, la délivra de quelques plantes parasites qui se serraient avec indiscrétion autour d'elle, et, après avoir soigné, avec ses jolis doigts effilés, la famille de fleurs, elle en cueillit une, et l'emporta.

« Combien la violette est heureuse!» s'écrièrent toutes les fleurs.

Une femme, jeune et belle encore, parcourait les allées du jardin fruitier; sa beauté, arrivée à la maturité, était pleinement appréciée autour d'elle. « C'est notre reine! » s'écriait-on de toutes parts!

« Elle nous éclipse toutes, » disaient les cerises.

« Le parfum qu'elle laisse après elle est plus exquis que le nôtre, » reprenaient les fraises.

« Examinez ses joues veloutées, » s'écriait la pêche.

« Et sa taille élancée, » soupira le roseau.

« L'élégance de sa tournure, » dit l'acacia rose.

« La dignité de ses attitudes, » reprit le chêne.

« Sa démarche aisée et légère, » ajouta l'oiseau en passant rapidement.

« Quelle sensibilité dans ses traits! » dit la sensitive.

« Quelle profondeur dans son regard! » reprit la pervenche.

« Et quel parfum de pureté autour d'elle! » remarqua la menthe.

« Peut-on rien voir de plus touchant? » dit la campanule. « De plus doux? » reprit la mauve. « De plus complet? » s'écria toute la nature.

Comme elle s'éloignait, la mousse qui tapissait le sol sous les grands arbres dit avec regret: « Ne va-t-elle pas venir vers nous? »

Mais la mère se dirigeait vers la petite fille..... Elle l'appela d'une voix douce, et tout se tut pour l'écouter. Le rossignol seul rompit le silence, pour dire: « Je voudrais chanter avec ces accents! »

L'enfant accourut à l'appel de la mère; elle avait rencontré sa sœur aînée, et toutes trois, se donnant la main rejoignirent le maître de la maison, assis devant le perron, et occupé à réparer un jouet attendu avec impatience par un petit garçon âgé de neuf ans; il quitta pourtant son père pour aller embrasser sa mère; l'heureuse famille se groupa autour de son chef.

« Et les hommes se plaignent! » s'écrièrent ensemble les fleurs de la prairie, celles du jardin, les arbres et jusqu'aux brins d'herbe.

« Mes sœurs, » dit l'immortelle, « j'ai gardé le silence pour ne pas troubler votre conversation; je puis parler maintenant. Ne soyez pas trop sévères pour la race humaine, et surtout ne l'enviez pas trop: j'ai vu pleurer les plus heureux d'entre les hommes.

— Parlez plus bas, chère sœur, » répondit la violette blanche, qui était proche voisine de la touffe naguère visitée par la jeune fille, « vous êtes trop en vue du groupe heureux formé par cette famille; si ce pauvre père venait à vous entendre et à vous comprendre!.... S'il allait se souvenir!

— Ah! mes sœurs, » reprit tristement l'immortelle, « plaignez ce père, cette mère, mais plaignez-moi aussi! Pourquoi ne suis-je pas comme vous une fleur du présent, une fleur qui apporte la joie au regard comme au cœur? Pourquoi suis-je la fleur du passé, la fleur du regret seulement?»

J'élevai la voix à mon tour:

« Vous vous trompez, » dis-je à l'immortelle; « vous n'êtes pas seulement la fleur du regret, car vous êtes surtout la fleur de l'espérance, le gage assuré qui nous représente la réunion avec ceux que nous avons perdus ici-bas, avec ceux qui nous attendent là-haut! Ils le savent bien, ce père et cette mère..... Et voilà pourquoi vous fleurissez non-seulement ici, mais là-bas encore, sur la terre où repose leur première-née! »

E. R. Sainfoin.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

Robe en foulard maïs à fines rayures noires, formant de petits carreaux. Paletot pareil à la robe. Chapeau en tulle blanc, garni d'une ruche en ruban de taffetas maïs.

Robe de mousseline blanche, à pois, avec bouillonnés formant un tablier sur chaque côté, et traversés par un ruban violet. Veste sans manches, en cachemire violet.

Robe en mohair gris clair, ornée de cinq biais de taffetas vert. Corsage bouillonné en mousseline blanche. Ceinture à pattes en taffetas vert.

LA BONNE MÉNAGÈRE.

XXV.

CONSERVATION DES POMMES ET DES POIRES. — COMPOTE DE POMMES CRUES. — COMPOTE DE POMMES A LA PORTUGAISE. — POMMES FARCIES. — LIQUEUR DE CASSIS. — CROUTES AU CHOCOLAT. — NETTOYAGE DE PLUMES DE CHAPEAU. — PARFUMS.

Conservation des pommes et des poires (méth

ricaine). Je n'ai pas encore essayé cette méthode, et ne saurais garantir son efficacité dès à présent; j'engage nos lectrices à l'essayer, comme je vais le faire moi-même, sur une petite quantité de fruits; si je ne me trompe, le procédé doit être bon, car il repose sur des principes rationnels.

On cueille les pommes et les poires arrivées à maturité; on les dépose dans une chambre suffisamment aérée, entre deux couches de foin; on les y laisse pendant trois ou quatre jours, puis on prend les fruits un à un, on les essuie soigneusement, on écarte tous ceux qui ont une tache ou même une petite meurtrissure, on enveloppe chaque fruit bien sain dans un morceau de papier fin (papier de soie, si faire se peut); on les dépose dans une caisse, sur une couche de sable tamisé, et séché préalablement au soleil; on place les fruits de telle sorte qu'ils soient complétement isolés les uns des autres; on les recouvre d'une couche de sable, sur laquelle on pose une nouvelle couche de fruits, et ainsi de suite.

Il existe, outre cette méthode, un procédé qui en diffère seulement par un détail: on n'enveloppe pas les fruits de papier, et on les laisse, par conséquent, directement en contact avec le sable.

Les dissidents s'appuient sur le raisonnement suivant: les fruits dégagent une certaine humidité, qui est l'origine de leur putréfaction; le sable bien sec, en les entourant *directement*, absorde cette humidité à mesure qu'elle se produit. L'enveloppe de papier, lors même que l'on emploierait du papier de soie, doit avoir pour résultat d'entraver cette absorption.

Je ne pourrais me prononcer pour l'un ou pour l'autre procédé, avant de les avoir essayés tous deux. Les pommes, dégageant plus d'humidité que les poires, peuvent être placées dans le sable, sans enveloppe de papier; j'aurais recours à l'enveloppe pour les poires. Il est probable qu'à l'instar de l'Académie, nous déciderons que l'on peut maintenir les deux termes.

On m'affirme que les fruits conservés par cette méthode demeurent *intacts*, avec tout leur arome, jusqu'au mois de juin de l'année suivante; on place les caisses de fruits dans un lieu sec, à l'abri de la gelée.

Compote de pommes crues. On pèle des pommes molles, on les coupe en deux moitiés, on les place dans un compotier, en les couvrant avec du sucre en poudre ordinaire, ou mieux encore, du sucre vanillé; dans l'intérieur de chaque moitié de pomme, on place une cerise confite, ou bien un morceau de fruit confit quelconque.

On prépare la compote vingt-quatre heures avant de la servir; les fruits confits sont ajoutés peu de temps avant le dîner.

On fait des compotes semblables avec des poires, — des abricots, etc.; on peut les arroser avec un peu de kirsch, ou de rhum.

Compote de pommes à la portugaise. On prend des pommes de rainette que l'on coupe en deux; on enlève le cœur; on les met dans une casserole, en plaçant au milieu de chaque moitié un morceau de beurre très-frais, du zeste de citron et du sucre pilé; on met encore un peu de beurre dans le fond de la casserole; on fait cuire avec du feu dessus et dessous; on sert chaud, après avoir saupoudré de sucre.

Pommes farcies. On prend de grosses pommes de rainette que l'on pèle, et dont on enlève le cœur sans les couper en deux; on les fait cuire dans de l'eau et du sucre; on les dresse dans le compotier avec leur ouverture en dessus; on les remplit de confitures, ou de fruits confits découpés en petits morceaux: l'écorce d'orange ou de citron confite, les *chinois* verts ou blonds, l'angélique, sont les fruits qui conviennent le mieux pour cet usage; on fait cuire le sirop jusqu'à ce qu'il *prenne en gelée*, on le verse sur un plat, on le laisse refroidir; peu de temps avant de servir les pommes, on chauffe légèrement le plat en dessous, afin que la gelée se détache facilement; on la découpe en morceaux que l'on pose sur les pommes.

Liqueur de cassis. 1 kilogr. 500 grammes de cassis écrasé et égrené, — 20 grammes de feuilles de cassis, — 2 litres d'alcool, — un litre d'eau.

Laissez infuser le tout pendant huit jours, en ayant soin de remuer ces ingrédients une ou deux fois par jour; passez au travers d'un linge; ajoutez ensuite au liquide 15 grammes de vanille, découpée en petits morceaux; laissez infuser pendant quinze jours, en agitant les bouteilles de temps en temps; mélangez avec du sirop de sucre fait à froid, en mettant un litre de sirop pour un litre de liquide.

Croûtes au chocolat. Prenez la quantité de chocolat nécessaire pour en préparer trois tasses; faites avec ce chocolat, délayé avec six œufs et un demi-litre de lait sucré, une crème qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit un peu épaisse; disposez sur un plat des tranches de gâteau (brioche, savarin, baba ou biscuit), et versez la crème chaude par dessus. Les tranches de gâteau doivent avoir été légèrement rôties au préalable. Cette recette peut servir pour utiliser des restes de gâteau.

C'est une abonnée de la Haute-Garonne qui a bien voulu m'envoyer ces deux dernières recettes.

Gelée de riz. On prend 500 grammes de riz; on lave le riz plusieurs fois dans de l'eau froide, et deux fois au moins dans de l'eau bouillante; on met six litres d'eau dans une casserole, on y jette le riz, on place le tout sur le feu, on l'y laisse pendant une heure, *ni plus ni moins.* On passe le tout au tamis, ou, mieux encore, dans un morceau de mousseline; on devra même employer *plusieurs* morceaux de mousseline, afin de procéder plus vite. La perfection de la gelée dépend en grande partie de la promptitude avec laquelle on passe ce liquide; on le remet aussi vite que possible sur le feu, on y ajoute 500 grammes de sucre, cassé en petits morceaux, le zeste râpé d'un citron, et son jus, passé dans un morceau de mousseline. Quand le sucre est fondu, on jette dans la casserole un verre rempli de kirsch, on retire *immédiatement*, car le liquide ne doit pas rester sur le feu lorsqu'on y a ajouté le kirsch. On met ce liquide dans un moule quelconque, dont les parois ont été enduites d'huile d'amandes ou d'olives, très-fine; on place le moule dans un lieu frais; on le retourne au moment de servir, et l'on entoure cette gelée, qui a la transparence de l'albâtre, avec du sirop de framboises, ou de la confiture de cerises, ou de la gelée de groseilles.

Le riz peut être utilisé pour des potages, ou servi dans du lait; les enfants le mangent volontiers, mélangé avec de la marmelade de pommes.

Cette gelée est plus appétissante que toutes les autres, en ce que l'on n'a pas recours à des substances telles que la gélatine, pour la faire prendre.

Nettoyage des plumes de chapeau. On prend trois à quatre litres d'eau de pluie, et l'on y râpe 65 grammes de savon blanc; on met sur le feu; quand le savon est complétement délayé, on retire la casserole, on laisse tiédir; les plumes fanées sont humectées avec de l'eau propre et fraîche, puis on les étend toutes humides sur une planche propre; on les frotte soit avec un linge fin, soit avec une éponge humectée dans la préparation ci-dessus indiquée; on les rince plusieurs fois dans de l'eau fraîche, pour enlever complétement le savon qui pourrait y adhérer, on les presse entre deux linges secs, on les agite pour les sécher, et enfin on sépare soigneusement tous leurs brins.

Il s'agit maintenant de les friser. On étend des charbons ardents sur une plaque de métal, ou sur un âtre quelconque, et l'on tient les plumes à quelque distance de ce brasier; elles achèvent de sécher et se *refrisent* en même temps; si l'on nettoie des plumes blanches, on jettera sur le brasier un peu de fleur de soufre: cette vapeur leur rendra leur blancheur originaire.

Parfums. Il est facile de préparer soi-même les parfums que l'on préfère. On prend des pétales de rose, — ou de jasmin, — ou d'œillet, — ou de violettes; on met, dans un petit bocal de verre, un lit de pétales, — un lit de sucre pulvérisé; quand le bocal est rempli, on le bouche hermétiquement, on le place au soleil pendant huit jours consécutifs; après ces huit jours, on vide le contenu du bocal dans un morceau de tissu de laine, on le presse, on met le liquide dans de petits flacons que l'on bouche soigneusement.

EMMELINE RAYMOND.



PILE OU FACE.

Suite.

III.

Tout était bruit, lumière, éclat et mouvement dans le coquet petit hôtel de la rue Laffitte. Il y avait des voitures dans la cour, des troupes de laquais dans le vestibule, des guirlandes de lumières et des buissons verts sur l'escalier. Plus haut, dans le salon où se donnait la fête, les fleurs répandaient leurs parfums, les lustres leurs feux chatoyants, l'orchestre ses flots de joyeuse harmonie; les diamants et les beaux yeux scintillaient, les petits pieds et les jeunes cœurs bondissaient en cadence. Et de toute cette jeunesse qui riait, qui s'amusait, qui se montrait insouciante et belle, Mme Fermoy, qui n'était plus jeune, mais qui était restée belle et insouciante, était une des plus joyeuses, une de celles qui riaient le plus et qui s'amusaient le mieux.

On voyait dans tous les salons, dans tous les groupes, flotter ses volants de dentelle et scintiller les rubis qui ornaient ses cheveux; on entendait ici, puis là, son rire joyeux résonner, sa voix aimable et vive saluer un hôte, donner un ordre, railler les retardataires et taquiner les absents. Seulement la charmante maîtresse de maison paraissait parfois soucieuse et contrariée; c'était lorsqu'elle portait ses regards sur une jeune fille qui dansait non loin d'elle, et qui était cependant si jolie, si blonde, si gaie et si rayonnante, qu'il aurait été difficile de comprendre pourquoi Mme Fermoy, en la considérant, laissait échapper un léger soupir, et hochait la tête d'un air de désappointement et de pitié.

Il était facile de voir que la gentille danseuse blonde intéressait beaucoup l'aimable dame. Elle considérait avec la plus scrupuleuse attention, et presque avec l'orgueilleuse satisfaction d'un artiste, la délicatesse de son blanc profil, les belles ondes d'or de sa chevelure, la jolie teinte de ses yeux bleus, aussi doux, aussi purs, aussi foncés que les liserons de sa guirlande; elle examinait les flots gracieux de cette robe de gaze sur laquelle serpentait un large cordon des mêmes fleurs bleues et scintillait au corsage une mignonne frange de perles, et elle se disait alors en hochant la tête et en soupirant: « Il ne viendra pas.... Me serais-je jamais doutée qu'il aurait refusé de venir? »

Lorsque le quadrille finit, la jeune fille blonde se rapprocha de sa bienveillante protectrice.

« Il me semble que vous vous amusez bien, Berthe, ma mignonne? » lui demanda Mme Fermoy.

« Oh! divinement bien, » répondit Berthe, dont les petits pieds piétinaient encore, et dont les yeux brillants rayonnaient de plaisir. « Imaginez-vous, Madame, que je n'ai pas manqué un seul quadrille, ni valse, ni polka, ni rien, sauf cette schotisch, pendant laquelle j'ai été donner vos ordres à l'office, et voir si rien ne manquait.

— Et comment sont les danseurs? » continua la dame.

— C'est mêlé, » répondit en riant l'étourdie. « Un ou deux parfaits, deux ou trois grotesques..... En moyenne, passables. Du reste, je ne suis pas difficile, moi, et toujours reconnaissante pour ceux qui veulent bien prendre la peine de me faire sauter.

— Ah! ma chère enfant, je comptais vous en présenter aujourd'hui un admirable; mon neveu, Paul Chantré, le héros des lanciers, le roi des valseurs..... Je lui avais envoyé un billet qui valait un ukase; je lui donnais à choisir entre mon bal et ma malédiction...... Et voici qu'il ne vient pas; il se fait désirer, je n'y puis rien comprendre.....

— Les rois se font attendre, même les rois de la valse, » répondit Berthe avec un sourire. « Vous savez, Madame, que c'est là le privilége des majestés.

— Oui, des majestés impolies, » dit la dame. « Mais, moi, j'aime les princes, et surtout les neveux bien élevés. Il faudra que je lègue à ce jeune héros le code du savoir-vivre..... Et pourtant un garçon comme lui, qui est du Jockey-Club, qui passe ses étés à Bade, qui est lié avec les Grammont; croirait-on à un pareil trait de sa part, ma chère?..... Mais que je ne vous attriste pas, ma belle, allez danser. Vous ne saurez que trop tôt que *du côté de la barbe est toute l'inconstance*..... Manquer le bal de sa tante, de sa tante qui l'a fait danser dans son berceau, et qui lui a donné son premier fusil de chasse!... Mais ne vous affligez point de mes regrets, Berthe; Dieu merci, ils ne sont point encore les vôtres!.... Tenez, voici la valse qui commence, et M. d'Ancry qui vient vous inviter. »

La jeune fille s'éloigna de sa protectrice, et, au bras de son danseur, se perdit dans le léger tourbillon de gaze, de rubans, de fleurs et de chevelures parfumées. Seulement, tout en tournant et en se balançant aux sons joyeux de la musique, elle jetait de temps à autre, du côté de l'entrée, un regard inquiet, mutin, furtif, épiant l'arrivée de quelque brillant cavalier, de quelque beau jeune homme à la tournure élégante, et se demandant si une intuition secrète pourrait lui faire deviner le roi des valseurs, le héros des lanciers, le neveu de Mme Fermoy.

Au moment où elle achevait un tour de valse, elle vit cette dernière se diriger vers la porte avec de petits pas légers, des regards brillants, et s'écriant d'une voix joyeuse:

« Allons, arrivez donc, étourdi. Savez-vous bien qu'il est onze heures moins un quart?..... Où donc, mon gentil paresseux, avez-vous fait si longtemps l'école buissonnière?

— Je vais vous le dire en secret, ma chère tante, » dit le beau cavalier brun en s'avançant. « Si je le disais tout haut dans un bal, on pourrait me prendre pour le fantôme de la Peyrouse..... Je reviens des antipodes; il y a une demi-heure, j'étais à Nouka-Hiva.

— Mon cher, je veux une explication, et tu ne la rendras pas plus claire en allant la chercher en Océanie.

— Je la cherche où je la trouve, ma tante. Je vous affirme qu'il y a une heure je parcourais les archipels, et je naviguais en pirogue, en compagnie du révérend père Noisel.

— Ah! j'y suis, je comprends..... » s'écria Mme Fermoy en éclatant de rire et en frappant joyeusement dans ses mains..... « Tu viens de chez ma sœur Ursule: tu as lu à ses douairières les Annales des missions..... Pauvre pénitent! Après un tel plaisir, combien une heure de polka va te sembler douce!..... Je suis sûre que tu es à bout de patience, et que les jambes te sautent déjà...... Allons, viens, mon ami, que je te présente à mes plus jolies danseuses. Rappelle-toi que tu nous as quittés depuis huit mois, et que huit mois à Paris, c'est un siècle... Où sont les neiges d'antan et les amis de l'an passé?..... Les uns sont morts, les autres sont partis; la plupart sont disparus ou indifférents...... C'est pour cela, mon cher Paul, que tu feras ce soir beaucoup de nouvelles connaissances. »

Et Mme Fermoy s'en alla de sofa en sofa, de groupe en groupe, traînant à son bras, et présentant aux mamans, aux papas et aux jeunes filles son « beau neveu, » dont elle était si fière, et qu'il lui tardait de voir briller au milieu des danseurs.



Il parut à Paul que sa tante avait pris son sourire le plus agréable et un son de voix particulier au moment où elle le présenta à une dame entre deux âges, parée d'une robe de velours et de fort belles pierreries, et surtout à sa fille, jolie blonde, coiffée de liserons bleus, et qui lui fut désignée sous le nom de mademoiselle Berthe de Piennes.

— Mon cher, tâche de n'oublier ni ce nom, ni ces yeux, ni ces diamants-là, » lui dit sa tante en s'éloignant avec lui et en le poussant du coude. « Derrière ce grand nom il y a un hôtel à Paris, un château seigneurial et une généalogie qui a chevauché aux croisades; derrière ces yeux brillants, il y a un petit caractère de reine et un gentil esprit de lutin; derrière ces diamants, surtout, il y a une dot de quatre cent mille francs, vingt mille livres de rentes. Je ne te dis que cela; mais cela doit te suffire, parce que tu as du goût, du coup d'œil, et que je t'ai fait apprendre à compter.... Si tu m'en crois, mon ami, la première danseuse que tu inviteras sera mademoiselle Berthe.

— Voilà la première héritière en vue, et le premier écueil signalé, » pensa Paul. « Mais on ne fait pas naufrage pour si peu; naviguons plus loin, et abordons les autres. »

Il suivit donc sa tante dans son voyage de circumnavigation à travers les parents graves et les danseuses animées; il sema çà et là des mots polis et brillants, recevant en échange de gracieuses inclinations et de charmants sourires: mais je ne sais comment il se fit qu'une fois le tour de ce monde terminé, il n'hésita pas dans son choix, et vint tout droit inviter Mlle Berthe. Je ne crois pas que ce fût parce que les diamants de Mme de Piennes étaient beaux, mais bien plutôt parce que Paul était, d'abord, un neveu très-obéissant, et qu'ensuite Mlle Berthe avait des yeux bien bleus, un sourire bien malin, et une adorable petite main bien blanche.

Les compliments sont l'accompagnement obligé de la musique et de la danse; aussi c'est par là que Paul crut devoir débuter.

« Avez-vous des ailes ou des pieds, Mademoiselle? » dit-il à sa danseuse. « On dirait que vous ne touchez pas la terre, et que vous vous envolez comme un sylphe aux cadences des violons..... Et vous n'êtes cependant pas à votre première polka, j'en suis sûr?

— Non, Monsieur, c'est la quatrième, » répondit Berthe en souriant; « et puis deux valses, six quadrilles.....

— On a déjà beaucoup dansé? » dit Paul.

« Certainement, Monsieur, vous avez beaucoup perdu. Mais vous êtes venu tard, vous vous êtes fait attendre.....

— Serais-je assez heureux, » demanda Paul étourdiment, « pour que mon absence ait été remarquée?

— Oui, certes, elle l'a été..... par votre tante, qui en était fort surprise, et très-peu satisfaite de se voir oubliée par son neveu.

— Et nulle autre personne....?

— J'ignore, Monsieur, si vous avez ici des relations de l'an passé; quant aux nouveaux amis de votre tante, n'ayant point le plaisir de vous connaître, ils n'avaient pas du moins la peine de vous désirer. »

La fadeur que méditait Paul avait reçu sa juste punition. Berthe avait prononcé cette sentence avec un air de sévérité mignonne et de fierté lutine qui lui allait à ravir, pinçant dédaigneusement ses lèvres vermeilles, et relevant avec dignité sa petite tête grecque aux boucles dorées.

Le jeune homme, en la regardant, la trouva charmante; mais, en l'écoutant, il se sentit honteux. Cherchant à se remettre de sa déconvenue, il garda le silence un instant, et laissa errer ses regards sur divers points de la salle. Tout à coup il parut vivement surpris, et retint avec peine une exclamation prête à lui échapper.

Une jeune fille, entièrement vêtue de blanc, venait de sortir d'une des salles voisines, où s'étaient engagées des conversations plus sérieuses et où l'on avait dressé des tables de jeu. Elle regagnait le fauteuil qu'elle paraissait avoir occupé précédemment, et où Paul ne l'avait point encore aperçue, bloquée qu'elle était par deux ou trois dames mûres et par une large corbeille de fleurs. Oui, c'étaient bien là ces yeux noirs, profonds et doux, ces nattes brunes, ce front pur, ce discret sourire : c'était Jeanne la couseuse, Jeanne la dévote, Jeanne l'inconnue, qui avait dépouillé sa robe montante, sa robe noire, ses manches longues et son petit col uni, et qui apparaissait, l'audacieuse, en gants blancs et en toilette de bal.

Paul n'en croyait pas ses yeux; il les frotta, les ouvrit, les ferma à plusieurs reprises, voulant s'assurer s'il n'était pas le jouet d'un rêve, et si quelque vision fugitive, échappée du salon vert de la tante Ursule, ne venait pas flotter devant lui dans le salon doré de la tante Fermoy. Puis, quand il se fut bien assuré de la vérité du fait, il se laissa aller à une indignation d'autant plus violente qu'elle était plus concentrée.

« Quelle horreur! » se dit-il, « oser toucher un bouquet de camélias et agiter un éventail de la main qui vient de tailler des béguins et de border des langes! Écouter la polka-trompette au sortir d'une lecture pieuse; venir au bal en quittant une réunion de charité! Je le fais bien, moi, c'est vrai; mais moi... c'est autre chose... Moi.... c'est pour être agréable à mes tantes que je viens sauter ici après m'être édifié là-bas. Mais elle, elle, avec ses tresses de châtelaine et ses airs de novice, je suis sûr qu'elle avait hâte de se dédommager, par une nuit de danse donnée au monde, de deux heures de recueillement et de couture sacrifiées à Dieu..... Oh! la petite rusée, la doucereuse hypocrite! qui l'aurait jugée ainsi en la voyant chez ma tante de Sauvron?..... Que fait-elle là, d'abord, avec ces deux dames qui l'entourent?..... Elle ne polke pas, c'est vrai, mais je suis sûr qu'elle médit.... Médire, c'est le passe-temps favori et le péché mignon des dévotes..... Avec une bouche si petite, avec des lèvres si pures, c'est vraiment scandaleux!..... Danser vaudrait mieux encore..... Et des manches courtes, et une robe décolletée, et une guirlande de muguets dans ses tresses! Qui l'aurait pensée capable de telles audaces, en voyant cette mince robe noire boutonnée jusqu'au cou? »

Si notre ami Paul eût été moins animé, moins prévenu, il aurait pu remarquer que la robe de tarlatane blanche de la pauvre Jeanne était bien faiblement, bien chastement décolletée, que sa guirlande était bien modeste et très-simplement arrangée; que son sourire doux et silencieux n'était point celui d'une bouche qui médit ou qui raille. Mais Paul, qui avait tous les bons instincts, tous les généreux élans de la jeunesse, en avait aussi les entêtements aveugles et les jugements absolus. Lorsque nous montons la colline de la vie, nous ne la voyons naturellement que d'un seul côté; il nous est permis d'en voir les faces différentes, les versants opposés, seulement lorsque, déjà mûrs, nous nous reposons au sommet, et qu'avant de descendre nous jetons un regard impartial et curieux sur les deux pentes.

Mais la préoccupation de son galant danseur n'avait point échappé aux yeux clairvoyants de Mlle Berthe, et elle était fort curieuse d'en apprendre la cause, en vraie fille d'Ève qu'elle était.

« Qu'est-ce donc, Monsieur? » demanda-t-elle à Paul subitement; « vous avez l'air préoccupé, et voici deux fois que nous manquons la mesure..... Ah! je vois ce qui vous occupe; c'est cette magnifique corbeille d'azalées qui se trouve là à l'autre bout du salon..... Elles sont vraiment charmantes, tant elles sont fleuries; ce sont elles aussi que madame la duchesse contemple, et voici Jeanne qui se lève pour lui en cueillir.

— Ah!..... vous la connaissez?.... » interrompit Paul, entraîné par ses préoccupations et par son habituelle étourderie.

« Qui?..... la corbeille, Jeanne ou la duchesse? » répondit Berthe en riant.

« Cette jeune personne en blanc... que vous nommez, je crois, mademoiselle Jeanne?

— Ah! vous la connaissez donc aussi, vous? » répliqua la jolie danseuse avec un malin sourire.

« Fort peu...... Je l'ai vue ce soir seulement..... chez mon autre tante, Mme de Sauvron, et j'étais étonné de la rencontrer en si peu de temps chez deux personnes de ma famille.

— Ah! il n'y a là rien d'étonnant, si vous connaissiez Jeanne, » répondit Berthe vivement. « Elle va partout où ses amis l'invitent, où son père lui dit d'aller, partout où il y a du plaisir à causer et du bien à faire. Je ne sais pas si elle s'amuse ici, car elle ne danse pas toujours, et elle est un peu trop sérieuse; mais elle tient à accompagner son père; et puis elle aime beaucoup votre tante, Mme Fermoy, et puis..... enfin..... c'est un ange. Ne vous étonnez pas, Monsieur, si je vous dis tant de bien d'elle; il me serait pourtant permis d'en dire un peu de mal; car, après tout, Jeanne est mon amie, » ajouta-t-elle en souriant finement; « mais je ne recule jamais devant la vérité, et c'est pour cela que je vous le répète franchement : ma belle Jeanne est un ange..... Je suis sûre que vous apercevrez le bout de ses ailes quand vous l'inviterez à danser. »

Et là-dessus, la gentille Berthe s'élança dans le tourbillon de la danse, polkant avec plus de vigueur que jamais.

« Qu'elle est franche et jolie! » pensa Paul en la regardant. « Quel désintéressement, quelle sincérité! Me parlerait-elle ainsi d'une amie, cette petite novice, cette silencieuse dévote? »

En dépit de ces réflexions peu bienveillantes, ce fut cependant de Jeanne que notre héros s'approcha une fois la polka finie.

« Je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, Mademoiselle, » lui dit-il en s'avançant, « mais j'ai eu le plaisir de passer la soirée avec vous chez Mme de Sauvron, et je pense qu'il me suffira de me présenter à vous comme le neveu de mes tantes. »

La jeune fille s'inclina, leva sur Paul ses yeux noirs modestes, et attendit.

« On va commencer une valse, » reprit-il, « me ferez-vous l'honneur de me l'accorder, Mademoiselle?

— Mille remercîments, Monsieur, je ne valse jamais, » répondit la douce voix de Jeanne.

« Ah!..... Et pour le prochain quadrille?

— Monsieur..... je regrette beaucoup de devoir vous refuser..... je suis engagée pour les quatre derniers quadrilles.

— Une polka, alors? »

Jeanne se prit à rougir; elle commençait à remarquer cette insistance, et il lui était pénible de n'y répondre que par des refus.

« Monsieur, » dit-elle, « ne m'accusez point de mauvais vouloir ni de parti pris, mais je ne danse pas plus de polkas que de valses.

— Bigote! » vociféra Paul dans son for intérieur; et il répondit aux modestes paroles de la jeune fille par un sourire affable et une gracieuse inclination.

Ainsi éconduit, ainsi formellement repoussé par la belle et paisible Jeanne, si digne et si fière sous sa blanche parure de muguets, notre ami Paul, vexé, humilié, honteux, se rabattit sur d'autres danseuses, rageant en silence, valsant avec frénésie et polkant avec fureur. Heureusement que Berthe était là, et si légère, si attrayante, si moqueuse, si jolie! Comme la danseuse faisait oublier l'héritière! comme elle savait cacher le péril sous les fleurs, la brillante protégée de Mme Fermoy!

Vint un moment pourtant où, las de danser, Paul quitta le grand salon, s'approcha d'une table de jeu, et commença une partie de cartes. Il la poursuivit avec attention, avec ardeur, remarquant à peine que l'orchestre s'était tu, que les pieds des couples agiles ne s'agitaient plus pour la danse, et qu'un silence général se faisait peu à peu dans le grand salon. Puis, au milieu de ce silence, une voix s'éleva et parvint jusqu'à lui, fraîche, cristalline, vibrante et douce. Cette voix chantait *le Fil de la Vierge*, la mélodie si expressive et si pittoresque de Scudo; et elle semblait flotter, aérienne et pure, ondoyante et bercée comme les duvets argentés célébrés par la chanson; elle avait pour le cœur de Paul le charme d'un souvenir récent, et presque d'un accent ami; il la reconnut aussitôt: c'était la voix de Jeanne.

Aussi il cessa de réfléchir, il manqua son plan et brouilla ses cartes; en trois minutes la partie était terminée, et il avait perdu un louis.

« Bah! » pensa-t-il, « j'en aurais donné bien d'autres pour payer une place à un concert, et cette voix-là vraiment vaut une voix d'artiste. » Alors, se levant, et glissant, et s'avançant sans s'en apercevoir, *lion* entraîné par l'harmonie comme aux beaux jours d'Orphée, il s'en alla, la bouche close, l'oreille tendue, à travers le grand salon, se dirigeant vers le piano près duquel Jeanne chantait fière et blanche.

Tout à coup il se sentit retenu au passage par la petite main ronde et vive de Mme Fermoy.

« Ah! ah! je vous y prends, mon berger, » dit-elle. « La voix de mes rossignols vous attire; et, après avoir admiré le ramage, vous voulez contempler le plumage des hôtes de mes bois..... Eh bien! vous serez satisfait, beau prince, toutefois après un ou deux mots d'avertissement... Le plumage, » reprit-elle à voix basse, après avoir entraîné son neveu dans un coin; « le plumage, comme tu le vois, n'est pas très-brillant, mais il est blanc et pur, c'est celui d'une colombe. Seulement je souhaiterais à cette blanche colombe un peu plus de duvet d'or pour mieux garnir son nid. Après cela, pour tout dire, elle se nomme Jeanne Cayrol; son père est le savant que tu connais de réputation, l'illustre minéralogiste; il a beaucoup moins de fortune que de renommée et de savoir; mais c'est un vrai *gentleman* et un excellent homme. Il a vécu fort longtemps éloigné de Paris; mais c'est un des vieux, vieux amis de notre maison..... Je me rappelle à ce propos qu'il a beaucoup connu ton père, et je me reproche vraiment de ne pas encore t'avoir présenté à lui..... Allons, viens, je vais réparer mon oubli, et, par cela même, te procurer l'occasion d'entendre souvent roucouler la colombe. Seulement, mon neveu, attention..... que la richesse de la voix ne te fasse pas oublier la pénurie de la bourse. »

Et Mme Fermoy, toujours riant, babillant, minaudant, conduisit Paul auprès d'un homme grand et mince, à cheveux gris, à physionomie grave et douce, avec des yeux très-vifs pour un vieillard et une contenance très-affable pour un savant. Elle les présenta l'un à l'autre, elle les rapprocha, elle les mit à l'aise avec son exquis savoir-vivre et son étincelante bonne humeur. Bientôt Paul et le vieux savant se trouvèrent engagés dans une conversation intéressante, animée, et de plus en plus amicale. Bientôt notre jeune homme, *le Fil de la Vierge* y aidant, se rappela qu'il avait chez lui des fragments curieux rapportés des montagnes du Hartz, de rares spécimens minéralogiques que son peu de science ne lui permettait pas de classer, et il prit jour avec son nouvel ami pour aller les lui présenter, et s'entendre conter leur histoire.

Cet entretien fut pour Paul le dernier épisode du bal. Bientôt l'orchestre se tut, les invités se séparèrent. Notre jeune homme vit Jeanne s'éloigner, silencieuse, tranquille, et donnant le bras à son père; puis les yeux de saphir, les dents de nacre et les liserons flottants de Berthe lui sourirent encore une fois de dessous un capuchon de peluche bleue. Enfin il prit congé de sa tante, monta dans son cabriolet, et se retrouva chez lui.

Mais le souvenir des deux jeunes filles l'y poursuivit encore, et il voyait leurs visages flotter devant lui, l'une toute bleue, l'autre toute blanche: celle-ci se balançant et sautillant comme portée sur une vague; celle-là s'élevant blanche et grave, comme soulevée de terre sur un nuage transparent.

« Toutes deux jolies, » pensait-il; « toutes deux gracieuses et attrayantes..... Mais l'une, qui a tant de mille livres de rentes, doit avoir autant de caprices; et l'autre, celle qui est pauvre, a des piqûres d'aiguille au bout du doigt. Et l'une polke trop, et l'autre pas assez; j'ai peur des étourdies, et je crains les dévotes..... Allons, allons, mes chères tantes, vous ne me marierez pas. Vive la raison! vive la liberté!..... Certainement j'irai voir ce vieux savant Cayrol; et, comme Mme de Piennes m'a bien accueilli, j'irai aussi lui faire visite..... Mais, pour ma cour, je ne la ferai point, ni à l'une ni à l'autre, c'est bien résolu..... Ni ange ni lutin!..... C'est égal, elles sont bien jolies! »

Bientôt notre ami Paul s'endormit en disant ces mots, et ses attrayants souvenirs se changèrent en autant de rêves.

IV.

Un matin, vers onze heures, Paul était seul chez lui, achevant sa tasse de thé, et découpant les feuilles d'une brochure. Il avait été aux Italiens la veille, puis il avait joué à son club, puis dansé jusqu'à cinq heures de la matinée; aussi se sentait-il brisé, accablé, étourdi, ennuyé des plaisirs de Paris, et surtout de lui-même. Dans l'état de demi-sommeil où il se trouvait encore, il ne remarqua pas qu'une voiture s'arrêtait à sa porte, et n'écouta point les pas qui retentissaient sur l'escalier. Bientôt un pétulant coup de sonnette le tira de sa languissante rêverie, et il bondit sur son fauteuil au moment où son domestique parut.

« Deux dames demandent à voir Monsieur, » dit le valet en entrant.



« Deux dames? » répéta Paul avec un étonnement extrême.

« Oui..... Elles m'ont dit leurs noms, mais..... je les ai oubliés..... Ce sont des dames respectables..... Il me semble reconnaître les tantes de Monsieur.

— Pas possible! » s'écria Paul en se levant..... « Mais faites-les donc entrer. Qu'elles viennent, qu'elles viennent vite! » continua-t-il en tisonnant sa bûche et en avançant un fauteuil.

Le domestique disparut, et bientôt les deux dames entrèrent.

« En croirai-je mes yeux? » s'écria Paul allant à leur rencontre, et reconnaissant le manteau de velours chamarré de dentelle, les yeux bruns pétillants de la tante Fermoy, à côté de la capote brune et des belles boucles blanches de la tante de Sauvron. « Vous, mes chères tantes, chez moi! vous, toutes deux ensemble!..... Mais que se passe-t-il? dites-le-moi. Faut-il que j'aille de suite, et en même temps, à l'hospice du Bon-Secours et aux Magasins du Louvre? Dois-je faire une quête ou jouer un proverbe?..... Je vous en prie, dites-moi à quoi je puis vous être utile, et tirez-moi d'inquiétude... Mais asseyez-vous d'abord, et approchez-vous du feu..... et contez-moi d'où vous venez si matin, je vous prie.

— Ce sera très-vite dit..... Nous venons de la messe, » dit Mme Fermoy.

Paul s'inclina et fit un geste d'approbation.

« D'une messe dite à ton intention, mon bon Paul, » ajouta la baronne.

« Oui, à la chapelle de Saint-Joseph, » continua sa sœur avec un sourire malin.

Paul, dès le début, avait dressé l'oreille; mais il ne put se contenir à ces mots.

« Une messe? à mon intention? Mais suis-je en voyage? suis-je malade? Ne vous inquiétez pas par surcroît, mes chères tantes: je n'ai perdu que fort peu d'argent la nuit dernière, et, si j'ai mal dormi, en revanche j'ai fort bien déjeuné.

— Nous avons fait dire une messe du Saint-Esprit; c'est donc qu'il s'agissait des intérêts de ton âme, » reprit la baronne avec une grande douceur.

« Une messe du Saint-Esprit!..... Mais, Dieu merci! j'ai fini mes classes; je suis quitte pour jamais des ennuis de l'algèbre et des racines grecques, des jeûnes du collége et du joug des professeurs.

— Mais il est un autre joug que tu devras bientôt porter, et porter en le bénissant, mon héros, » ajouta en riant la joyeuse Mme Fermoy. « C'est celui que t'ajustera sur le cou une mignonne petite main blanche.....

— Ah! nous y voilà, » s'écria Paul; « il s'agit de me marier?

— Oui, nous y voilà! » répéta de son ton décidé la vive tante Marie. « Sais-tu ce que je me dis chaque jour en te regardant, mon neveu? « Voilà un garçon qui « danse, qui joue, qui rit, qui chasse et qui mange; « mais qui, au bout du compte, ne s'amuse pas du tout, « et même qui vieil« lit un peu. Il com« mence à se faire « des vides dans l'é« paisseur de sa cri« nière. Je le soup« çonne de serrer de « plus en plus la « ceinture de son « pantalon; et, a« vant deux ou trois « ans, je le jure, « nous verrons poin« dre des fils gris « dans cette barbe de « cheik arabe. Et « rien ne réussira à « retarder ce déclin, à « écarter cette ruine; « rien, ni teintures, « ni cosmétiques, ni « graisse d'ours, ni « sels de Vichy. Il « n'y a qu'un seul « remède, mais un « remède souverain, « mon garçon, c'est « le mariage. Vieux « garçon fait jeune « père. Or Paul a « trente ans; il est « temps de se pres« ser. Celui qui est « vieux garçon à « trente ans sera « vieux bonhomme à « quarante. » Voilà ce que je me dis tous les jours, mon mignon; et voilà ce que je te dis aujourd'hui.

— Voici ce que je te dis à mon tour, mon enfant, » dit alors tendrement la douce voix de la tante Ursule. « Cœur aimant, tu vis seul; jeune homme, tu es orphelin. Le monde t'étourdit encore, vois-tu; mais il ne te suffira pas toujours. A ceux qui ne s'appuient pas sur l'éternel amour du Sauveur, il faut le foyer, il faut la famille, il faut la tendresse. Il y a bien nous deux qui t'aimons, et qui avons cherché à remplacer ta mère; mais nous sommes faibles et vieilles..... (je parle surtout pour moi, » continua-t-elle en surprenant un léger froncement des sourcils bruns de sa sœur Marie), « et, d'un jour à l'autre, tu pourras nous fermer les yeux. Alors tu seras libre, tu seras riche; mais pourtant, au fond de ton cœur, tu sentiras qu'il te manque quelque chose, parce qu'autour de toi il n'y aura pas d'amour..... Mon cher Paul, ne me laisse pas mourir avec cette affligeante pensée. Regarde autour de toi, cherche, choisis, compare, prends une femme selon ton cœur, riche ou pauvre, brillante ou obscure, pourvu qu'elle soit tendre, sage, pieuse, dévouée..... Tu verras alors comme tu te sentiras heureux; tu comprendras combien elle est profonde, et éloquente, et vraie, cette belle parole de l'Évangile: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »

(La suite au prochain numéro.) ÉTIENNE MARCEL.



Nous prions Messieurs les fabricants ou détaillants de cosmétiques (pommades, poudres, liquides, etc.), de vouloir bien faire prendre aux bureaux du journal les divers échantillons qui y ont été déposés. Nous avons le regret de les prévenir que nous ne pouvons recommander à notre public des compositions dont les ingrédients nous sont inconnus, et dont il nous est par conséquent impossible de garantir ni l'efficacité, ni l'innocuité.

Nous accordons un délai de huit jours, pour les réclamations se rapportant à ces produits; passé ce terme, nous ne répondons pas de pouvoir rendre ces *échantillons*, que nous ne garderons pas plus longtemps.

L'Administration du journal LA MODE ILLUSTRÉE.

Toute lettre demandant des renseignements, sans être accompagnée par la bande du journal portant le nom de l'abonnée et le numéro de l'abonnement, sera considérée comme non avenue et ne recevra pas de réponse.

No 23,536, *Seine-Inférieure.* S'adresser directement à la maison Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, pour tous ces détails qui me sont inconnus. — *No* 69,624, *Basses-Pyrénées.* Il importe avant tout de ne pas songer à paraître *avantageusement* dans le monde, car cet espoir, qui pourrait n'être pas justifié, causerait une préoccupation nuisible à l'effet que l'on voudrait produire. Mieux vaut n'avoir pas l'intention de produire un effet quelconque et conserver la présence d'esprit et le naturel, qui sont indispensables à la *bonne tenue;* il faut lire beaucoup de livres d'histoire, de voyage, les romans permis à votre âge, et s'instruire non pour briller, mais seulement pour s'améliorer. En poursuivant le premier but on court grand risque de ne pas l'atteindre... en poursuivant le second on peut les atteindre tous deux. Il est tout à fait inutile qu'une jeune fille prenne la parole durant une première visite de cérémonie, faite à ses parents par un étranger. La poudre de riz ne blanchit aucunement le teint, si ce n'est pendant le temps où ladite poudre consent à rester sur l'épiderme; il faut préparer l'eau de son au moment de s'en servir. — *No* 12,300, *Ain.* Voir le no 4 pour les *marques et initiales* du linge. — *No* 76,194, *Mayenne.* Le corsage blanc uni à une robe de grenadine noire produirait un mauvais effet; mieux vaudrait un corsage en grenadine noire, pareille à la robe, ou enfin une jupe de soie avec un corsage blanc; oui pour la veste, mais la guipure serait noire... car on ne pose pas une guipure blanche sur un transparent blanc. — *No* 21,846, *Nord.* Sera fait si c'est possible, mais nous ne pouvons nous engager à faire une place trop grande à ces objets, car nous allons par tous pays, et les ornements d'église ne conviennent pas à *toutes* nos abonnées. — *No* 83,438, *Haute-Savoie.* Avec grand plaisir pour la première réclamation... *impossible* quant à la seconde. Les prix des numéros sont indiqués en tête de chaque exemplaire et peuvent être envoyés en timbres-poste. — *No* 88,132, *Haute-Marne.* Sera publié en volume. — *Italia.* On fixe les voiles sur les chapeaux en passant un ressort d'acier dans l'ourlet du bord supérieur du voile; celui-ci a la longueur qu'on veut lui donner: 80 centimètres au *maximum.* — *No* 24,106, *Vienne.* Les petits garçons et les petites filles portent des vêtements de même forme jusqu'à deux ans et demi; la crinoline est abandonnée pour cet âge; capelines en cachemire ou tricotées en laine. Il n'y a pour ainsi dire qu'une seule façon pour garnir les chapeaux ronds: ruban posé autour de la passe, plume couchée sur le côté gauche; voir au surplus nos gravures. Je n'accepte pas du tout ces excuses, elles sont inutiles, car je suis heureuse de pouvoir être utile à nos abonnées. — *No* 938, *Belgique.* Il faut couper les roses avortées et les boutons jaunis, car ils ne produiront jamais de fleurs. Le chignon rond figure sur la plupart de nos gravures, et d'ailleurs on peut se dispenser de nouer les cheveux: il suffit de les tresser tout près de la tête en serrant la tresse. Merci mille fois pour cette charmante et excellente lettre. — *No* 15,501, *Neuilly.* Les volants de taffetas unis peuvent être convertis en bandes et en ornements de toute sorte, tels qu'on les voit sur nos gravures de mode. Les boutons qui s'élèvent sur le visage ont des causes bien diverses et je ne connais malheureusement pas la médecine; il faut, pour les faire disparaître, s'adresser à un médecin. Je conseille un tapis pour la table; on en trouvera plusieurs modèles dans la collection de la *Mode illustrée.* Le parfum que l'on doit préférer est celui qui n'incommode personne... mais, comme il peut toujours incommoder quelqu'un, on doit s'abstenir de faire usage d'aucun parfum. — *No* 87,000, *Gironde.* Il ne dépend pas de moi de répondre à date fixe. A moins qu'il ne s'agisse de la célébration du mariage d'un proche parent, on doit se dispenser d'assister à la cérémonie quand le deuil est si récent. — *No* 27,624, *Constantinople.* Un jupon doit être assez long pour couvrir la cheville du pied; voir, pour plus amples détails, l'un des derniers articles de *Modes.* On porte chez soi des souliers ou des bottines à volonté. La *présentation* mutuelle des personnes que l'on reçoit dépend des usages de la ville que l'on habite; cette présentation, qui est de règle rigoureuse en Angleterre et en Autriche, a rarement lieu en France. Il est de mauvais goût de ne pas faire précéder le nom d'un acteur ou d'une actrice du mot *Monsieur* ou *Madame.* Le partition à 4 mains du *Barbier de Séville* coûte 15 fr. chez l'éditeur, M. Mabo, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25. On peut charger tous les libraires de procurer le volume de la *Civilité non puérile mais honnête.* On peut demander à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14, un tapis de pied, tout échantillonné; elle a une collection de magnifiques dessins. Le journal est heureux d'être si bien apprécié. — *No* 15,409, *Allier.* On porte toujours des *châtelaines* (si ce terme désigne le bijou auquel on attache une montre), surtout de style ancien.

Crêpes de Chine convertis en rotondes pour sortie de bal, de théâtre, et pardessus d'automne. Les crêpes de Chine que l'on ne porte plus en châle peuvent être convertis en un magnifique pardessus; on *réapplique* une partie du dessin, de façon à couvrir une partie des coutures; la frange est conservée comme garniture du vêtement, lequel est doublé en foulard de même teinte que le crêpe de Chine, ou, si celui-ci est blanc, en foulard bleu, rose, cerise ou mauve; on peut ajouter à la rotonde un capuchon *mobile*, c'est-à-dire s'enlevant quand on préfère porter le vêtement sans capuchon; pour l'hiver on ajoutera à la doublure une légère feuille de ouate.

On peut teindre un châle de crêpe de Chine en toute nuance (rouge, rose ou bleue), pour faire cette rotonde. S'adresser, pour plus amples détails, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46, qui a la spécialité de cette transformation.

CLEF DIPLOMATIQUE.

D'aimables correspondantes nous demandent des *devinettes* nouvelles et nombreuses.

Une autre voudrait voir la quatrième page entièrement occupée, comme les trois premières, par les dessins et les articles du journal.

Essayons de satisfaire à la fois ces désirs opposés: en offrant à nos lectrices une nouvelle forme de *Clef diplomatique;* en réduisant à deux modestes petits carrés notre place dans les dernières colonnes.

Et, si l'on trouvait cette place trop considérable encore, nous réclamerions, à notre tour, au nom de nos plus jeunes abonnées. Comme ce jeu de l'alphabet mobile dans lequel on puise pêle-mêle les lettres d'un mot qu'il s'agit de reconstituer, les combinaisons de lettres de nos clefs à déchiffrer sont à la fois pour elles une distraction et un moyen de se familiariser avec les exigences parfois capricieuses de l'orthographe.

Mais, nous dit-on, ces combinaisons exercent par trop la patience.

Eh bien! franchement, un exercice de patience ne peut-il avoir, à l'occasion, son opportunité, non pas, bien entendu, pour vous, Madame, qui me lisez; mais pour telles ou telles personnes que vous nommeriez peut-être bien sans trop chercher?

Évitons cependant le reproche, en expliquant bien vite qu'il ne s'agit pas aujourd'hui de découvrir un alphabet réel sous un alphabet de convention.

Les lettres du premier tableau comptent pour leur valeur et leur signification ordinaires.

Les chiffres du second rentrent aussi dans leur emploi habituel et ne représentent que des indications numériques.

En dire davantage serait faire injure à la perspicacité de nos lectrices.

Elles auront bientôt résolu ce problème nouveau, qui justifie parfaitement son titre de *Clef diplomatique*, puisque chaque tableau, transmis isolément, n'offrirait aucun sens, ni pour l'indiscret qui le saisirait au passage, ni pour le destinataire lui-même.

Réunis, ils s'expliquent l'un par l'autre et, un peu de patience aidant, deviennent facilement intelligibles.

Nous en aurons de nombreuses preuves la semaine prochaine.

EDME SIMONOT.

E	T	U	H	M	H	U	T	E
C	G	F	D	A	D	V	J	C
A	S	E	N	U	N	E	S	A
R	E	P	O	L	O	P	E	R
E	N	I	L	E	L	I	N	E
R	E	P	O	L	O	P	E	R
A	S	E	N	U	N	E	S	A
C	B	C	D	A	T	S	Q	C
E	T	U	X	M	X	U	T	E

22 133 70 244	100 180 225	111 199 231	4 89	146 164 166	105 136 248	17 39 57 92	104 183 227	32 68 139 246
18 83 44 97	71 73 209	184	162 196 230	5 16 95 254	107 113 148	156	170	3 30 53 88
8 90 24 252	128 201 152 236	48 154 74 228	14 46 77	9 87 253	25 93 182 258	43 123 233	38 134 212 256	10 28 72 75
40 155 221	125 160 214	61 176 250	45 129 177	42 144 222	19 106 208	6 94 191	59 103 226	63 179 210
37 167 157 237	20 55 85	31 64 76 79	1 80 159 245	2 7 13 41	27 58 150 241	81 174 200	23 56 86	35 110 195 239
117 190 207	149 193 197	138 198 206	84 147 165	132 158 192	54 114 185	109 188 240	62 108 223	96 186 213
120 145 249	12 78 224 161	65 116 216	126 205 168 217	50 173 235	33 49 66 82	118 189 211	29 131 175 229	140 143 234
34 67 91	11 232 255	135 153 243	51 69	137 181 242	112 169 187 259	115 172 219	202	121 215 247
101 151 251	15 26 47 99	13 178 203 220	60 119	36 102 124	142 194 238	52 141 163 204	21 122 127 218	98 171 257

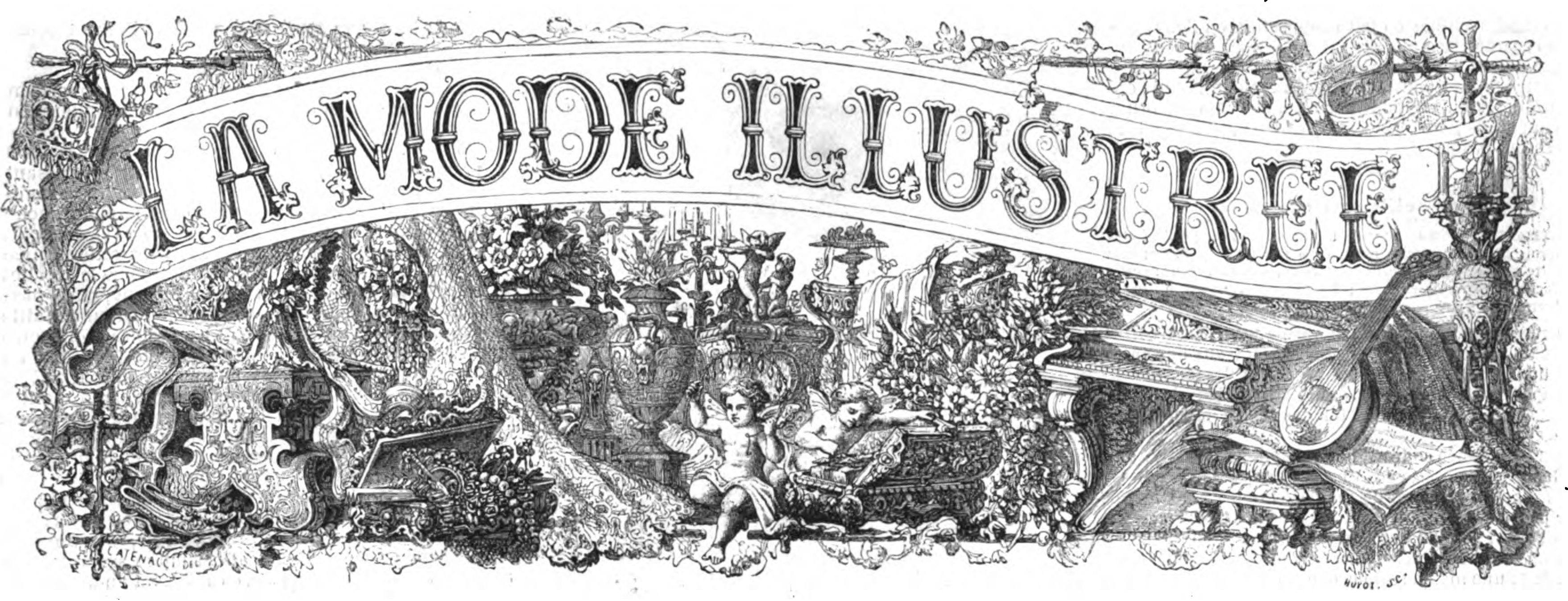
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les trichines sont surtout l'effroi des charcutiers.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typ. de Firm. Didot, rue Jacob, 56.

N° 34. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 19 août 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Corsage blanc plissé.

Ce corsage est fait en mousseline blanche, plissée; l'encolure, un peu *creusée*, est garnie avec un entre-deux en guipure, doublé de ruban bleu, et encadré avec une guipure étroite; la même garniture se retrouve à l'extrémité des manches.

Les corsages des robes de jaconas ou d'organdi imprimé peuvent être faits d'après ce modèle.



CORSAGE BLANC PLISSÉ, DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.



N° 1. COIFFURE POUR DAME AGÉE, DE CHEZ M. CROISAT, 81, rue Richelieu, entrée par la rue Ménars, 2.

Deux coiffures pour dames

DE QUARANTE A CINQUANTE ANS.

De chez M. Croisat, rue Richelieu, 81, entrée par la rue Ménars, 2.

Quelques personnes conservent une chevelure assez abondante, même à l'âge où l'on ne veut plus suivre trop exactement les modes trop *jeunes;* il faut alors songer à ne pas découvrir les tempes et les joues, et cependant il peut sembler incommode d'adopter les bonnets tant que la tête est garnie de ses cheveux; dans ce cas, on pourra copier l'une des deux coiffures dont nous allons nous occuper.

N° 1. On ondule les cheveux de devant, on les relève pour y fixer un crêpé pas trop volumineux, et une petite branche garnie de boucles très-légères, s'épaississant un peu vers l'oreille; on peigne le bandeau sur le crêpé, on le roule de telle sorte qu'il couvre le côté supérieur de la petite branche. On pose un chignon par derrière.

N° 2. On procède comme pour la coiffure précédente, en attachant une longue boucle en place de la branche soutenant, dans la coiffure n° 1, plusieurs boucles légères; on peigne les cheveux ondulés sur le crêpé, on les tourne autour de la boucle, de façon à la couvrir à moitié, puis on les fixe derrière. On pose un chignon.

Ces coiffures peuvent être exécutées, même avec des cheveux grisonnants, pourvu que la tête soit suffisamment garnie par la chevelure.

Bordure pour jupons.

On peut exécuter cette bordure de diverses façons, suivant le tissu dont est fait le jupon. S'agit-il d'un jupon blanc en percale? Les feuilles seront exécutées en nansouk très-fin, plissées, encadrées d'un galon blanc en coton, fixé par une couture en croix faite avec du coton blanc; le même galon est employé pour les tiges et les vrilles.

On dispose une bande de mousseline en plis d'un demi-centimètre, séparés par un intervalle égal à leur largeur; on trace les contours de la bordure, on applique la mousseline aux places marquées pour les feuilles, on la découpe en dehors des contours, et l'on fixe le galon. Pour



N° 2. COIFFURE POUR DAME AGÉE, DE CHEZ M. CROISAT, 81, rue Richelieu, entrée par la rue Ménars, 2.

les grandes feuilles on fait l'application en deux moitiés séparées, les plis devant se diriger en sens inverse depuis la nervure du milieu.

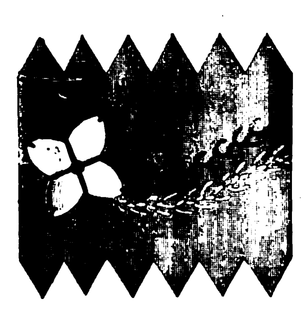
Cette bordure peut être faite en cachemire uni, entouré de galon en laine ou soie, si l'on veut orner un jupon de laine ou de soie; dans ce cas les feuilles ne seront pas plissées.

Corbeille au crochet.

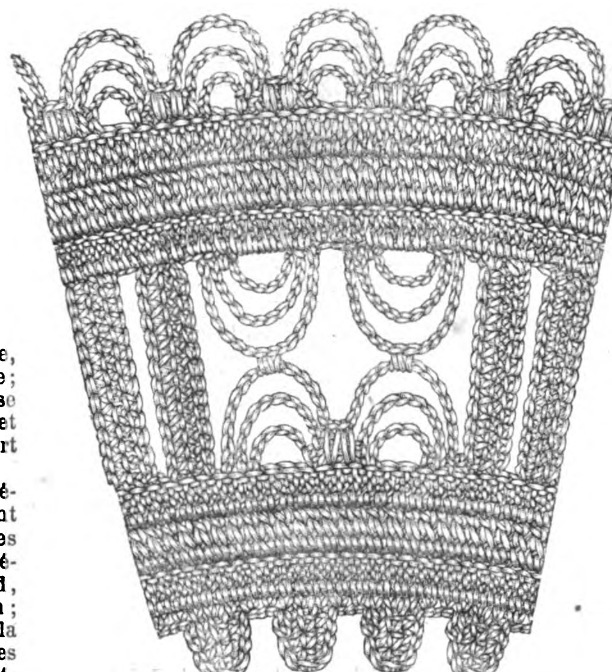
Matériaux : Coton à tricoter de moyenne grosseur; colle forte; vernis brun; cachemire bleu; drap rouge; drap blanc; soie verte chinée; soies de cordonnet noire, blanche, bleue; perles d'acier de moyenne grosseur; 2 mètres de ruban bleu, ayant 2 centimètres de largeur; un peu de carton.

Grâce à la colle forte et au vernis brun, cette corbeille, faite au crochet, imite les plus fins travaux de vannerie; sa doublure est en cachemire bleu; les ornements se composent de bandes en drap, découpées, brodées, et d'une ruche en ruban de taffetas bleu : le tout est fort élégant.

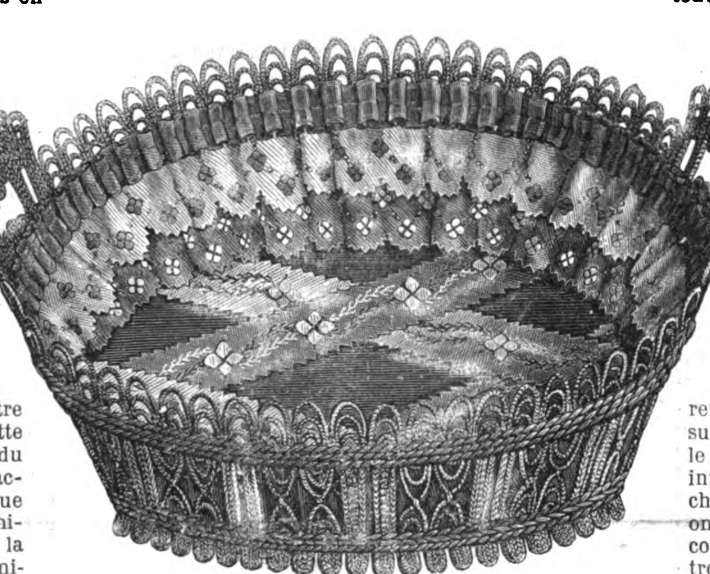
On commence ce travail au crochet par le fond, en exécutant une chaînette de 61 mailles, sur laquelle on revient en faisant deux tours de mailles simples pour lesquelles on pique le crochet sous la maille entière du tour précédent : ceci forme l'une des *barrettes* composant le fond, et l'on commence la barrette suivante sans couper le brin ; on fait : une maille simple dans la première maille de la barrette précédente, — 13 mailles en l'air, sous lesquelles on passe un même nombre de mailles de la barrette précédente, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 12 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 12 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes, — 13 mailles en l'air, — une maille simple dans la dernière maille de la barrette précédente. Les deux barrettes suivantes sont faites comme celle-ci, et les 3 mailles réunissant les barrettes de distance en distance doivent toujours être placées au-dessus des mêmes mailles de la barrette précédente. Sur chaque côté de ces quatre barrettes du milieu on en fait encore neuf semblables, mais se raccourcissant graduellement et régulièrement, afin que le fond soit rond. Pour atteindre ce résultat, on diminue le nombre des mailles au commencement et à la fin de chaque premier tour d'une barrette; cette diminution est d'une maille pour chacune des cinq premières des neuf barrettes, de 2 mailles pour chacune des quatre dernières barrettes, de telle sorte que la dernière se compose de 35 mailles. Quand le fond est ainsi préparé, on fait, sur son contour, deux tours de mailles simples, en le maintenant bien plat; on commence ensuite le bord de la corbeille en faisant une chaînette ayant la longueur voulue pour l'envergure du fond; sur notre modèle cette chaînette se compose de 215 mailles.



BANDE DE LA CORBEILLE.



BORD DE LA CORBEILLE AU CROCHET (GRANDEUR NATURELLE).



CORBEILLE AU CROCHET.

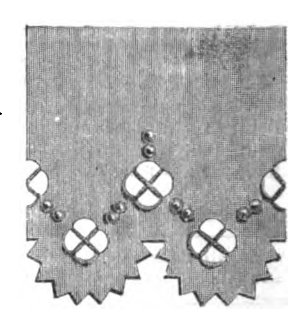
1er tour du bord. — On revient sur la chaînette en faisant * 4 mailles simples, — 5 mailles en l'air, et, passant la dernière, on fait une maille simple dans chacune des 4 mailles en l'air, puis une maille-chaînette dans l'avant-dernière des 4 mailles simples faites avant les 5 mailles en l'air. On a formé une *dent* autour de laquelle on fait un tour de mailles simples (une maille dans chaque maille, mais 2 mailles dans la maille du milieu). — Recommencez depuis *.

Tous les autres tours sont faits sur l'autre côté de la chaînette.

2e tour. — Une bride dans chaque maille.

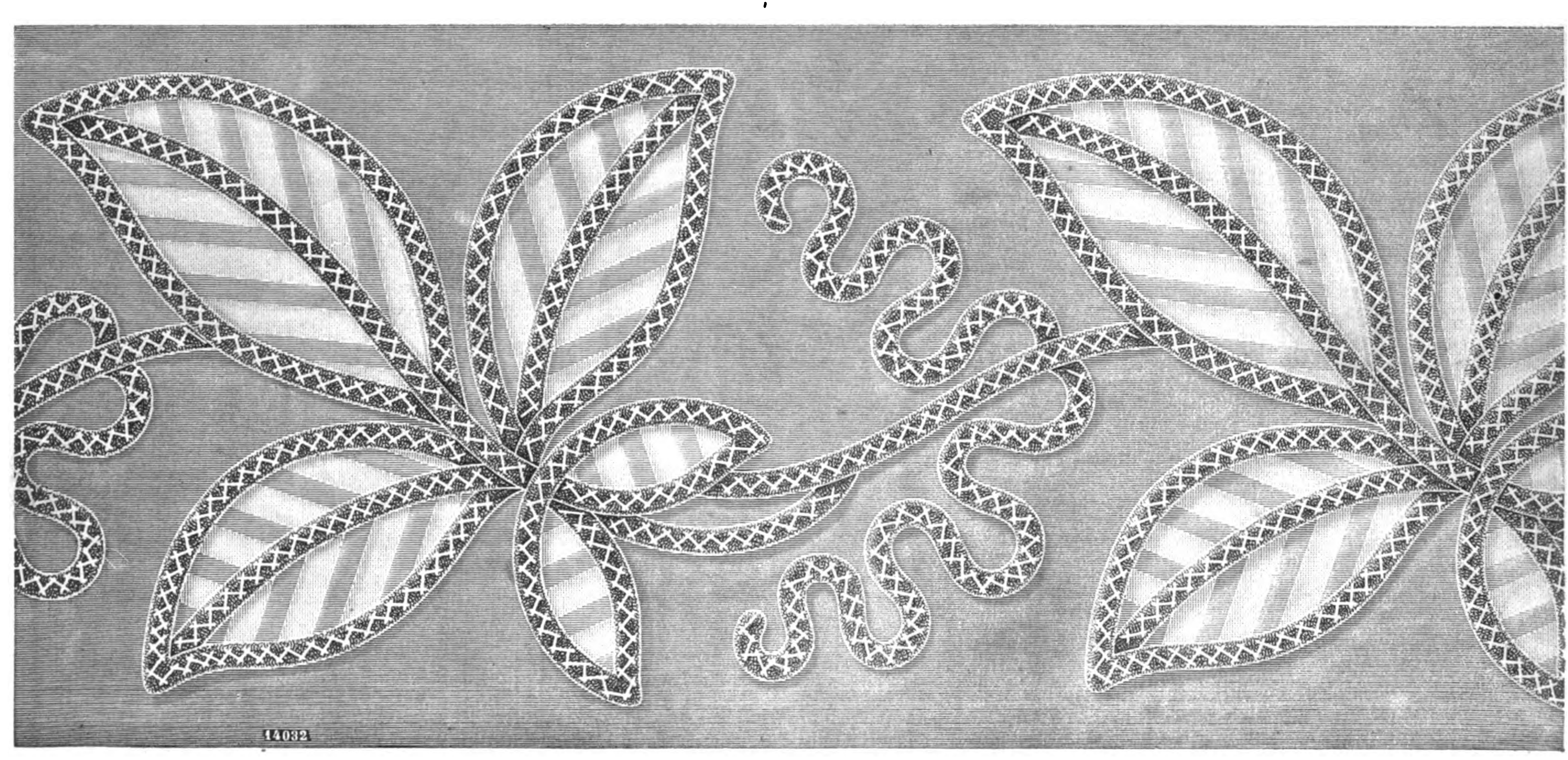
Les 3e et 4e tours sont pareils au 2e tour, mais on pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, et l'on augmente çà et là.

5e tour. — Une maille simple dans chacune des 2 premières mailles, — * 13 mailles en l'air, et, passant la dernière, on fait 12 mailles simples sur les 12 mailles en l'air; une maille simple dans la plus proche maille du tour précédent; puis, en *allant* et *revenant*, deux tours de mailles simples sur la barrette formée par les 12 mailles, mais en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent; puis, passant une maille du tour précédent, on fait une maille simple dans chacune des 3 mailles suivantes. — Recommencez une fois depuis *. On fait ensuite 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille du tour précédent; — une maille simple dans chacune des 5 mailles suivantes, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille, — une maille simple dans chacune des deux mailles suivantes, — 10 mailles en l'air, dirigées au-dessus des 5 dernières mailles en l'air, une maille simple dans la 4e, — dans la 3e, — dans la 2e des 5 mailles simples récemment faites; — 10 mailles en l'air, dirigées en arrière au-dessus des premières, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans chacune des 2 mailles simples suivantes (en arrière), — 15 mailles en l'air, en revenant au-dessus des 10 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche maille simple. (On a formé deux festons triples, tels qu'on les voit sur le dessin représentant une partie du bord de la corbeille en grandeur naturelle.) On répète tout le dessin depuis le commencement du 5e tour; mais, aux places déterminées pour les anses, on fera deux fois trois barrettes de suite, au lieu de deux barrettes, et, dans le milieu des six barrettes, *trois* au lieu de *deux* festons.

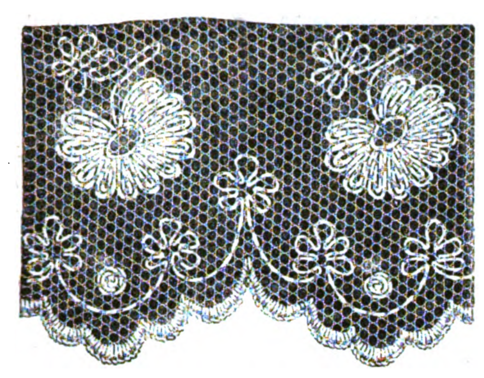


VOLANT DE LA CORBEILLE.

6e tour. — * 3 mailles simples sur le bord supérieur de la plus proche barrette, — 2 mailles en l'air, — 3 mailles sur la barrette suivante; † 10 mailles en l'air, — 2 mailles simples sur le plus proche et le plus long des festons de la partie inférieure; — 16 mailles en l'air, et, faisant une maille-chaînette en piquant à droite dans la 11e de ces mailles, on forme, avec 10 de ces mailles, une bouclette; — encore 10 mailles en l'air et une maille-chaînette dans la troisième des 10 premières mailles en l'air de ce tour, — 3 mailles simples sur la bouclette (de sorte que l'on a formé trois festons dirigés en bas); — une maille simple en piquant le crochet entre le 1er et le 2e des festons supérieurs, — une maille simple entre le 2e et le 3e des festons inférieurs. — Recommencez une fois depuis †. — 2 mailles en l'air. — Recommencez depuis * jusqu'à la fin du tour, à l'exception toutefois des places réservées pour les anses; à ces places, entre les barrettes formant deux groupes de trois barrettes chacun, on fait trois dents, chacune sur 7 mailles, pareilles au surplus aux dents du 1er tour, mais dont les pointes doivent se rattacher aux



BORDURE POUR JUPON.


BRODERIE SUR TULLE.

festons correspondants du tour précédent.

7e à 9e tour. — Entièrement en brides, avec augmentation çà et là.

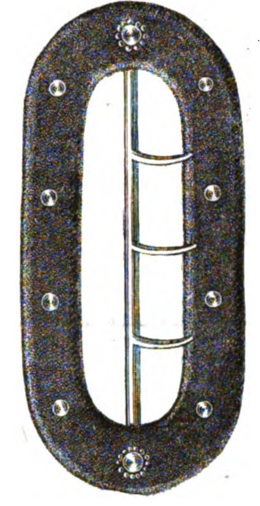
Le 10e (dernier) tour se compose (à l'exception des côtés réservés aux anses) de triples festons pareils à ceux du 5e tour; mais le feston du milieu se compose de 8 mailles, chaque feston extérieur de 12 mailles.

Anses. 1er tour. — 2 barrettes pareilles à celles du 5e tour, mais de 8 mailles seulement pour chacune; elles doivent se trouver au-dessus des deux barrettes qui se trouvent à la droite des trois dents du 6e tour; — * une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes, — 6 brides dans la maille suivante. — Recommencez deux fois depuis *. — Une maille simple dans chacune des 2 mailles suivantes; encore deux barrettes, qui doivent se trouver au-dessus des deux barrettes suivantes du bord de la corbeille.

2e tour de l'anse. — On coupe le brin, puis on le rattache à la première barrette de l'anse, pour y faire 3 mailles simples, — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples; sur la seconde barrette, * 3 mailles simples, et, dans la dernière, 6 brides; dans la maille suivante, une maille simple, ce qui forme un feston de brides dirigé en bas. — Recommencez deux fois depuis*. — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur la barrette suivante, — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur la dernière barrette.

Les 3e et 4e tours se composent de brides serrées; *le 5e et dernier tour* est formé de sept groupes de festons pareils à ceux du bord supérieur de la corbeille.

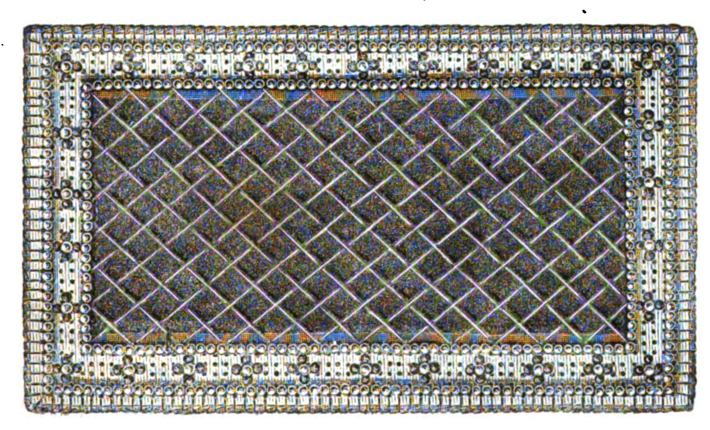
On joint le bord au fond, de telle sorte que les *dents* dépassent celui-ci. On plonge le tout dans de la colle liquéfiée, on le pose sur une *forme* en bois enduite d'huile, et l'on tire bien également les festons et les dents. Quand le travail est bien sec, on colle à l'intérieur, sur chacune des rayures de mailles séparant les barrettes, trois ganses enduites de colle; des ganses semblables sont placées à l'intérieur et à l'extérieur de la corbeille, pour orner les tours qui sont formés de brides. On vernit le tout.


BOUCLE RECOUVERTE DE VELOURS.

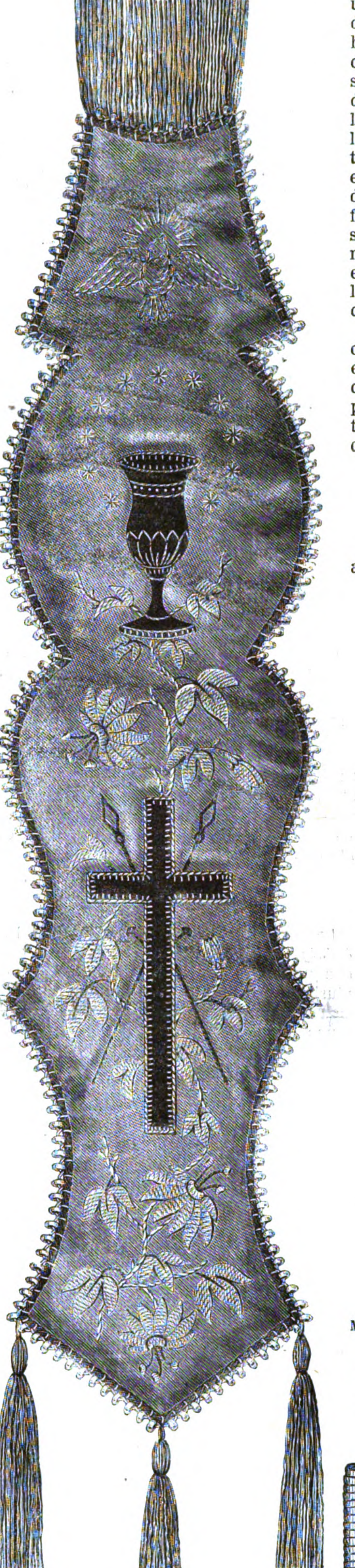
On coupe un morceau de carton ayant la dimension du fond, et on le recouvre de cachemire bleu; on l'orne, de plus, avec deux bandes rouges et deux bandes blanches en drap, ayant chacune 18 centimètres de longueur, découpées de chaque côté et brodées. Les fleurettes sont en drap blanc sur la bande rouge, — en drap rouge sur la bande blanche; on fixe ces fleurettes avec de la soie bleue et des perles d'acier. Les branches sont rouges et noires sur la bande blanche, — en soie verte chinée sur la bande rouge. Le bord est garni à l'intérieur avec deux volants en drap, ornés de fleurettes et de perles, ayant chacun 84 centimètres de longueur, découpés d'un côté, froncés de l'autre; le volant supérieur (blanc) est surmonté d'une ruche en ruban de taffetas bleu.

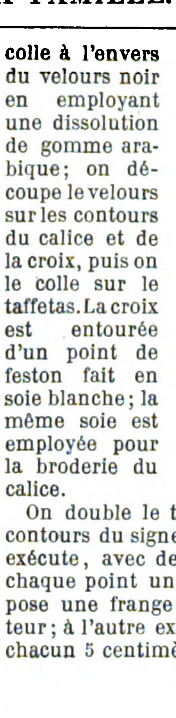
Signet.

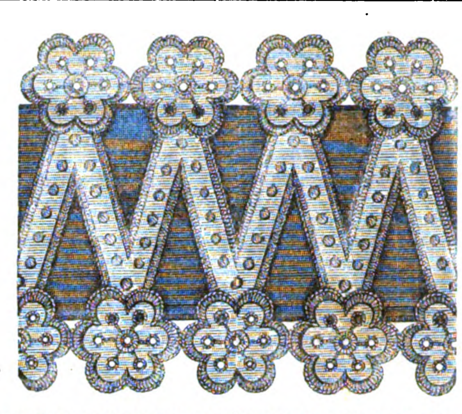
MATÉRIAUX : Un morceau de taffetas bleu; un morceau de taffetas blanc, ayant chacun 27 centimètres de longueur, 6 centimètres de largeur; velours noir; 52 centimètres de fin cordon noir en soie; soie noire; soie blanche perles blanches en cristal.


CARNET POUR CARTES DE VISITE.

On reporte les contours du dessin sur le taffetas bleu, te l'on brode la colombe, les feuilles et les fleurs de la Passion avec de la soie blanche, partie au passé, partie au point de cordonnet. Les lignes foncées sont exécutées avec de la soie noire; les étoiles sont faites au point russe avec de la soie blanche, avec un point noir au centre. On trace les contours du calice et de la croix sur du papier blanc très-fin; on les colle à l'envers du velours noir en employant une dissolution de gomme arabique; on découpe le velours sur les contours du calice et de la croix, puis on le colle sur le taffetas. La croix est entourée d'un point de feston fait en soie blanche; la même soie est employée pour la broderie du calice.


SIGNET.




GARNITURE POUR ROBES D'ENFANTS, LINGERIE, ETC.

On double le taffetas bleu avec du taffetas blanc; on borde les contours du signet avec un fin cordon noir, par-dessus lequel on exécute, avec de la soie blanche, un feston, en prenant pour chaque point une perle de cristal. Sur l'extrémité supérieure on pose une frange noire et blanche, ayant 3 centimètres de hauteur; à l'autre extrémité on fixe trois glands noirs et blancs, ayant chacun 5 centimètres de longueur.

Broderie sur tulle.

On exécutera cette bordure pour des rideaux; le dessin est fait au point de *reprise;* le bord du rideau est festonné.

Garniture pour robes d'enfants,

CORSAGE DE MOUSSELINE, ETC.

Cette garniture se compose d'une bande en nansouk posée sur un ruban bleu; on festonne tous les contours du dessin et de la rosette, on fait les œillets, on brode les pois, puis on découpe partout le nansouk en dehors du feston.


BOUCLE RECOUVERTE EN PERLES.

Deux boucles

DE CEINTURE.

Ce sont d'anciennes boucles mises au rebut et recouvertes d'étoffes. Le no 1 est revêtu de velours noir découpé d'après la forme de la boucle, puis orné de perles d'acier. Le no 2 est pareillement *habillé* de taffetas blanc, puis recouvert de perles blanches en cristal ou *nacrées;* le dessin indique la direction et presque le nombre des rangées de perles, qui doivent être aussi serrées que possible, et cousues par *rangée*, allant d'une extrémité à l'autre de la boucle.

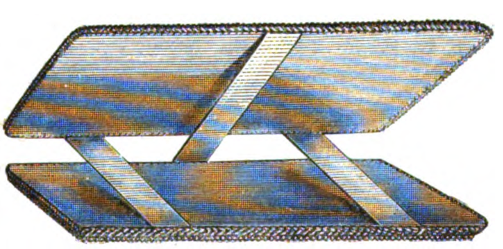
Carnet pour cartes de visite.

MATÉRIAUX : Papier canevas; ruban de velours vert; ruban de velours violet; fin cordon d'or; fin cordon d'argent; perles d'or, d'acier; perles noires; taffetas blanc; ruban de taffetas blanc; carton; soie de cordonnet verte; soie de cordonnet violette.

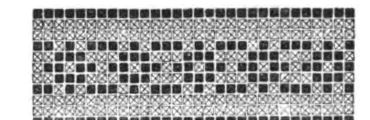
On coupe en papier canevas deux morceaux d'après l'un ou l'autre des deux grands dessins. On recouvre l'un de ces morceaux de velours vert, en laissant tout autour six trous du papier canevas; on en fait autant pour l'autre morceau, mais en employant du velours violet, — toutefois, après avoir brodé sur le velours vert le mot *cartes* en perles d'acier. On traverse les coins avec du fil d'argent, et l'on brode le contour resté vide avec des perles d'acier. Sur le côté violet on exécute un treillage avec du fil d'or; l'encadrement est en perles noires et perles d'or.



CARNET POUR CARTES DE VISITE.


INTÉRIEUR DU CARNET.

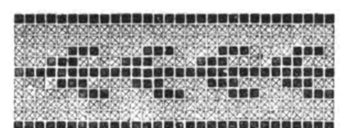
On coupe deux morceaux de carton, ayant la dimension des précédents; on les recouvre d'un côté avec du taffetas blanc. Trois morceaux de ruban de taffetas blanc, ayant chacun 5 centimètres de longueur et à peine 1 centimètre de largeur, sont collés sur les morceaux de carton, comme l'indique le dessin représentant l'intérieur du carnet. Les deux côtés (intérieur et extérieur de chaque moitié) sont bordés avec un cordon d'or ou d'argent, sur lequel on exécute, avec de la s^'e, un feston vert pour le côté vert, — vio-et pour le côté violet.



DESSIN POUR JARRETIÈRE.



JARRETIÈRE AU CROCHET.



DESSIN POUR JARRETIÈRE.

Jarretière

AU CROCHET.

Matériaux : Fil gris de moyenne grosseur ; fine laine rouge; cordon blanc élastique ; un bouton en os, ou nacre.

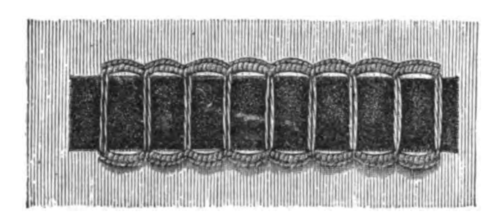
On exécute ce travail sur du cordon élastique ; le fond est fait en fil gris, le dessin en laine ou soie rouge. La jarretière est faite en mailles simples.

On commence par le milieu, en faisant une chaînette de 98 mailles avec la laine rouge; on prend alors le cordon élastique (que l'on tire toujours un peu), et l'on travaille sur ce cordon; on exécute l'un des deux dessins que nous publions; le travail se fait autour de la chaînette primitive ; on termine le dessin dans les deux premiers tours ; la boutonnière se fait dans le commencement du premier tour; on fait depuis la première maille rouge (et en tenant compte du dessin) 21 mailles sur le cordon élastique ; on réunit la dernière à la première pour former une bouclette, puis on continue le travail, non-seulement sur la chaînette primitive, mais aussi autour de cette bouclette quand on l'atteint. A chaque extrémité de la jarretière on augmente de quelques mailles, pour arrondir les bouts. Quand le 2e tour est terminé, on fait deux tours gris unis, — puis un tour rouge; le dernier tour (fil gris) se compose alternativement d'une maille simple, — un picot (c'est-à-dire 3 mailles en l'air, et, dans la première, une maille simple) ; sous le picot on passe une maille de la jarretière. On pose le bouton sur l'extrémité opposée à la boutonnière.

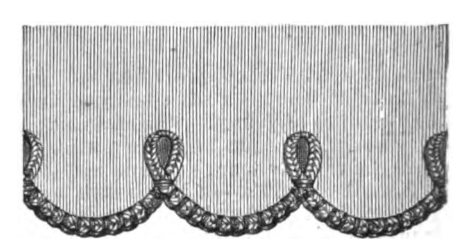
Exécutée entièrement en soie, la jarretière serait plus élégante et plus élastique.



N° 1. ORNEMENT POUR TABLIER.



ORNEMENT POUR ROBE D'ENFANT, LINGERIE, ETC.



N° 2. ORNEMENT POUR TABLIER, ETC.

N° 1. ROSETTE A L'AIGUILLE.

Ornements pour tabliers, pantalons, etc.

N° 1. Les pois sont faits au crochet, en spirale, ou bien exécutés avec une soutache très-fine, roulée en spirale ; des points, exécutés en soie noire, les fixent à leur place.

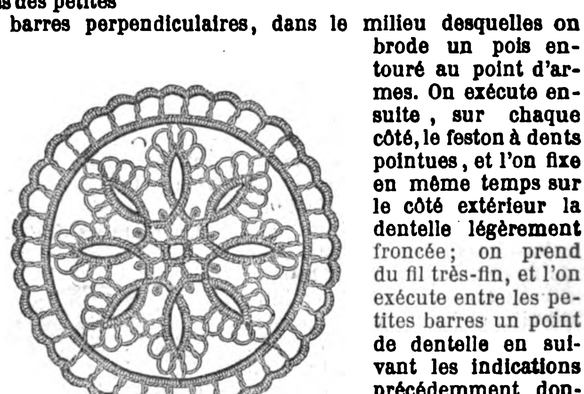
N° 2. On borde les contours des dents avec une soutache de coton blanc, sur laquelle on exécute un feston *lâche* avec de la laine ou du coton de couleur vive.

Ornement pour robes d'enfants, lingerie, etc.

Un ruban de velours noir est traversé, à intervalles réguliers, par de la soie de cordonnet; on pique l'aiguille dans l'étoffe sur laquelle repose le ruban, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On passe un brin sur chaque côté long, et l'on y exécute un feston.

Rosette à l'aiguille.

Les explications déjà données pour la *dentelle à l'aiguille* serviront pour ce travail. On commence chaque *rosette* par le milieu, en tournant le fil plusieurs fois autour d'un moule fin ; on festonne ce cercle en laissant pour chacun des festons du tour suivant (voir le dessin n° 1) une bouclette de fil de longueur suffisante, sur laquelle on exécutera un feston en préparant de la même façon le tour suivant. Pour la rosette n° 2, on forme, autour du cercle, 8 bouclettes, que l'on enlace dans le tour suivant, en laissant entre deux bouclettes une toute petite boucle; on attache alors chaque boucle longue isolément au tour précédent, et l'on exécute le feston. Les cinq autres tours sont faits sans interruption.



N° 2. ROSETTE A L'AIGUILLE.

Coin de mouchoir.

Outre la broderie au plumetis, ce mouchoir a pour ornements des rosettes, sous lesquelles on découpe la batiste, et qui peuvent être faites à l'aiguille, ou bien au crochet, avec du fil très-fin ; on les trouve aussi toutes prêtes en dentelles.

Le contour est fait de la façon suivante : on festonne d'abord dans la batiste les deux côtés des petites barres perpendiculaires, dans le milieu desquelles on brode un pois entouré au point d'armes. On exécute ensuite, sur chaque côté, le feston à dents pointues, et l'on fixe en même temps sur le côté extérieur la dentelle légèrement froncée; on prend du fil très-fin, et l'on exécute entre les petites barres un point de dentelle en suivant les indications précédemment données pour les *dentelles à l'aiguille*. Il est bien entendu que l'on travaille sur un morceau de toile cirée. On fait d'abord les bouclettes de feston *lâches*, qui bordent chaque côté, puis on les réunit en *tendant* le fil en zigzag au milieu; ce fil est fixé de chaque côté par un point de feston. On découpe la batiste sous ce travail.

COIN DE MOUCHOIR.

DESCRIPTION

DE TOILETTES.

Robe en mohair nuance nankin, ornée au-dessus de l'ourlet avec une bordure grecque mélangée de feuilles, exécutée en soutache double; au-dessus seconde bordure, mais remontant de chaque côté jusqu'à la taille; c'est-à-dire que cette bordure forme tablier séparé; par conséquent il y a sur chaque côté deux *montants* de la bordure. Paletot pareil, brodé comme la robe, garni de boules noires.

Robe en foulard mauve, **ornée de deux entre-deux en**



Gilquin fils. imp. à Paris

LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

Toilettes de Mme BREANT-CASTEL, 58bis r. Ste Anne

dentelle noire enlacés, l'un composé de marguerites à cœur de nacre blanche, l'autre de feuilles séparées par un ruban de velours noir; une petite feuille en nacre est placée aux points de jonction de ce dernier entre-deux. Paletot pareil à la robe, garni comme la robe.

MODES.

Après avoir fidèlement noté ici que l'on portait :
Des chapeaux imperceptibles,
Des robes courtes sur des jupons longs,
Des corsages en mousseline blanche, en foulard, en cachemire, et même en indienne,
Des pardessus ayant universellement la forme des paletots,
Des paletots en cachemire noir, brodés en perles,
Toutes les ceintures avec ou sans pans,
Tous les corselets,
Toutes les robes coupées en pointes,
Tous les jupons, même ceux faits en percale, coupés comme les robes,

Il semblerait qu'il me reste peu de chose à dire sur la mode actuelle; mais ce sujet n'est-il pas inépuisable? Quelle est la femme qui blâmerait même les *redites*, quand il est question de modes? Lorsqu'on ne s'en occupe pas sans cesse pour soi, n'y a-t-il pas encore lieu de s'en occuper pour le compte des autres..... pour critiquer Mme ***, qui porte des modes trop anciennes, et Mlle ***, qui porte des modes trop nouvelles?

Les robes que l'on compose dès à présent pour la saison prochaine seront faites sans aucune garniture, ou bien ornées des garnitures les plus savamment compliquées. Point de milieu : rien du tout, ou bien des dentelles, des broderies, des perles, plusieurs douzaines de boucles en nacre ou bien en jais, des galons, des franges, des grelots, des boutons, des lisérés, le tout mélangé, entrelacé, confondu dans une savante harmonie. Aujourd'hui, en effet, le génie féminin ne suffit plus à la préparation d'une robe; on emploie pour cette œuvre un dessinateur pour le moins, parfois un artiste, souvent un géomètre, qui calcule les courbes, mesure les angles, se fâche contre le dictionnaire, parce que celui-ci assigne le genre féminin au mot *losange* (masculin en géométrie), et dispose mathématiquement les carrés, les ellipses et leurs axes. C'est le cas ou jamais d'affirmer que l'habillement est une science, et l'on verra l'un de ces jours les couturiers actuels postuler pour l'Institut.

Abordons la mode à un point de vue plus positif. On a dit que l'on ne portait plus de paletots en cachemire noir brodés en perles. Cela est vrai ; on n'a pas vu un seul de ces vêtements pendant les chaleurs caniculaires, tout à fait incompatibles avec ces pardessus relativement chauds. Cette mode, qui est devenue si rapidement générale, a été arrêtée dans son développement par la température du mois de juin; vienne le mois de septembre, et, de générale, la mode des paletots en cachemire noir deviendra universelle. Je me préoccupe moins de nos lectrices élégantes (je le leur confesse sans détour), qui peuvent payer cent cinquante francs l'un de ces paletots, que des bourses modestes qui doivent mesurer toutes leurs dépenses, et sont forcés de s'interdire les merveilleuses broderies que l'on voit sur quelques-uns de ces pardessus. Je me crois obligée d'indiquer à nos abonnées économes le moyen à employer pour avoir un paletot de cachemire noir sans courir le risque de faire une dépense considérable.

TOILETTES DE CHEZ Mme ROSSIGNON, RUE LAFFITTE, 41.

Robe en taffetas à rayures bleues et blanches, garnie de ruches faites avec des bandes de même taffetas. Boutons blancs en cristal. Ceinture bleue avec boucle en nacre de perles.

Robe en foulard mauve à dessins noirs. Paletot en cachemire noir, brodé en galons noirs.

Jupon en foulard bleu-bluet. Robe de mohair blanc plus courte que le jupon, à lés séparés, pliés en *revers*, et ornés de bandes en foulard bleu. Chapeau Lamballe en crêpe blanc avec liserons bleus.

Le patron est celui des paletots-sacs publiés ce printemps; on le coupe en cachemire noir, on le double en taffetas noir, on y met une feuille de ouate si le vêtement est destiné à l'hiver prochain. Les ornements se résumeront en un galon de soie noire mélangé de perles noires; on bordera avec ce galon, d'abord, les contours du paletot. Pour l'encolure, on mesurera la longueur de galon nécessaire pour garnir la moitié de cette encolure, depuis le devant, puis la hauteur du paletot depuis le milieu de l'encolure, par derrière, jusqu'au bord inférieur du paletot, en s'arrêtant à 4 centimètres de ce bord; on coupera un second morceau de galon pareil au précédent, on coudra chacun de ces morceaux sur l'encolure; quand on aura atteint le milieu de cette encolure, on se bornera à croiser les deux morceaux de galon : celui de droite sera dirigé à gauche, celui de gauche à droite; on fixera sur le paletot les deux morceaux de galon, qui figureront les pans d'un nœud flottant. A l'extrémité de chaque galon on posera un gland en soie noire, ayant 3 centimètres de longueur.

L'entournure de la manche sera garnie, sur sa moitié supérieure *seulement*, comme l'encolure qui vient d'être décrite ; les glands seront un peu plus petits, bien entendu. Si, en outre de ces ornements, on veut broder le

paletot avec un semé de perles noires, rien ne s'y oppose, non plus qu'à l'adjonction d'une frange (graine d'épinards) en soie noire posée sur le bord inférieur de la doublure. Je note ce dernier détail en passant, parce que cette frange est la plus moderne, et pour ainsi dire la seule admise aujourd'hui parmi les ornements des vêtements. La frange très-fine n'a plus cours; il faut qu'elle soit épaisse et tombe lourdement : ainsi le veut la mode actuelle, qui voudra probablement le contraire l'année prochaine. Mais qu'y faire? Elle n'a pas d'autre raison d'être que le changement; son salut est dans la variété, et, si elle s'avisait de demeurer stationnaire, elle perdrait son empire; à l'inverse de tous les autres pouvoirs, la stabilité serait pour elle un principe de destruction..... et pour moi une cause de silence; j'en serais bien fâchée, puisque j'y perdrais une occasion de causerie avec mes lectrices. E. R.

CHRONIQUE DU MOIS.

« Qu'allez-vous nous dire de neuf et d'inconnu?

— Mais je ne sais trop..... Paris est vide.....

— Nous savons cela; on nous le répète chaque année sur tous les tons, et dans toutes les feuilles grandes, moyennes ou petites, qui s'impriment de juillet à octobre.

— Vous parlerai-je d'un sujet qui rentre dans nos attributions, des travaux à l'aiguille qui se sont exécutés en diverses parties de l'Europe?

— Oh! non! cela est déjà bien suranné; nous ne pouvons nous occuper du même sujet pendant huit jours consécutifs.

— Vous raconterai-je les voyages de Mlle Patti, quelque peu entravés par des obstacles inattendus? Il ne faut rien moins que six à huit cent mille hommes pour arrêter le cours de ses succès.

— Ce n'est pas en cette saison que nous nous occupons de Mlle Patti; c'est un sujet d'hiver; cherchez...., inventez, au besoin. »

Hélas! l'invention est mon moindre défaut; j'ai peu de mérite à ne point mentir, car j'ai l'imagination peu féconde, très-paresseuse et très-prudente à la fois; il me semble, me trompé-je?.... que tout mensonge est une offense adressée à ceux qui nous écoutent, une lettre de change tirée sur leur crédulité, un abus de la plus charmante qualité: la confiance. Essayons donc de regarder hors Paris, puisque la scène est déplacée.

L'Allemagne, qui ne saurait perdre une occasion de faire de la musique, organise des concerts pour venir en aide à ses blessés. Ce n'est pas seulement à Vienne, à Mayence, à Bade, que l'on chante, car on nous assure que l'on a essayé de faire chanter les Francfortois. J'ai vu, parmi les noms des chefs de cette dernière musique, celui d'un aimable jeune homme qui consacrait autrefois ses loisirs à des compositeurs plus nobles s'appelant Mozart, Beethoveen, Mendelssohn, Schubert; qui m'eût dit, il y a une dizaine d'années, que M. de *** s'appliquerait, en fait de compositions, à faire *composer* les pacifiques habitants de la jolie ville de Francfort?

Toutes les villes d'Europe dans lesquelles se réfugie le plaisir en été, durant la saison où la mode l'oblige à quitter Paris, les villes *d'eaux*, en un mot, sont occupées à démentir les mauvais bruits que l'on a fait courir sur leur compte: à les entendre, leurs habitants sont si peu inquiétés qu'ils emploient les loisirs de la paix à tresser des couronnes de fleurs et à danser sous les ormes..... Hélas! elles ont beau dire, on les y laisse, tant on craint les déménagements forcés, les expropriations pour cause d'utilité militaire, et tous les inconvénients inhérents à la situation actuelle. Les *eaux* françaises héritent de tous les peureux, de tous les gens paisibles qui avaient naguère l'habitude de demander aux eaux étrangères la guérison de leurs maladies plus ou moins réelles. Si l'on allait s'apercevoir que l'on peut guérir en France! Quel coup de fortune pour nos eaux thermales et nationales! Oui!... mais la roulette! Aucune source ne peut se vanter de *laver* (terme emprunté à la langue verte parlée dans les plus riches salons) aussi proprement, aussi promptement, ceux qui requièrent ses vertus souveraines.

Vichy ne sait plus où donner de la tête; Vichy est pris d'assaut, encombré, et par conséquent aussi brillant que le plus recherché des salons parisiens. Les Pyrénées sont peuplées d'une foule compacte; la Normandie seule a été un peu délaissée par suite de certaines insinuations..... Elle crie à la calomnie; on affirme qu'elle est victime seulement de la médisance; je n'entreprendrai pas de juger ce débat.

Ne pouvant voyager, on va aux rives prochaines; Fontainebleau est l'étape la plus éloignée que se proposent les Parisiens de 1866. Montmorency a recueilli beaucoup de réfugiés de la Seine. Enghien renonce à se faire vénitien, et se résigne sagement à rester un joli petit *pays* français; ses tentatives de fêtes nocturnes et nautiques, de promeneurs masqués, ont eu un succès très-médiocre. Ces pastiches réussissent mal à notre époque moqueuse et positive. Les fêtes pompéiennes de Paris peuvent donner la main aux fêtes vénitiennes d'Enghien.

Sérieusement la chronique parisienne, qui célèbre avec tant d'éloquence l'immersion du grand câble transatlantique destiné à *relier les deux mondes* (il y a sur tous les sujets une foule de phrases clichées, que l'on se passe de feuille en feuille), de ce trait d'union qui joindra les deux continents et inoculera au vieux monde un peu de la sève du monde cadet, la chronique, dis-je, agit avec une légèreté et une imprudence inexplicables; ne comprend-elle pas que l'instantanéité est destinée à supprimer l'actualité? Qui donc voudra désormais consentir à attendre un mois, — une semaine, — ou même vingt-quatre heures, pour connaître les événements parisiens, français ou européens? On aura en trois heures des nouvelles de l'Amérique! Grâce à l'électricité, tous les faits sont surannés avant d'être publiés; quel mépris doivent inspirer les chroniques du mois, de la semaine ou du jour, à ces *gentlemen qui allument leur cigare à une étincelle envoyée d'Amérique à Londres!* Une réforme considérable va s'imposer aux journaux: l'écritoire, la plume, les caractères d'imprimerie, les presses, les corrections d'épreuves, les *justifications* de pages, tout est destiné à disparaître fatalement, pour tomber dans ce gouffre insatiable qui s'appelle le passé; tout cela est bien trop lent pour les mœurs actuelles. Dans un avenir plus ou moins rapproché, on simplifiera la chronique en supprimant le chroniqueur, remplacé par une agence télégraphique; chaque abonné aura droit à une dépêche par jour, par semaine ou par mois, selon les termes du contrat passé entre lui et l'administration à laquelle il aura accordé sa confiance. Les perfectionnements s'engendrant l'un l'autre, on pourra servir chaque abonné selon son goût particulier. Fi d'un journal pareil à celui du voisin! Chacun aura sa relation particulière, son menu personnel; ce ne sera plus le banal dîner à table d'hôte, mais bien le repas fin servi dans un cabinet particulier..... Et l'on n'attendra plus les nouvelles! On ne sera plus exposé à l'ennui de les apprendre après qu'on les connaît! Dans les journaux traitant à la fois plusieurs matières spéciales, la dépêche de l'abonné représentera assez exactement une *olla podrida*, vulgairement appelée un *arlequin* dans les tapis francs; il y aura un peu de tout à la fois; on répondra à monsieur et à madame en même temps. Voyez-vous d'ici la teneur des dépêches qu'expédieront les commis ahuris des agences télégraphiques?

Paris, 19 août, deux heures trois minutes cinq secondes 1/2. « La Bourse a haussé; en revanche, la crinoline baisse, baisse, quoique les cotes s'élèvent en Angleterre. Affaires nulles sur le 3/6. Les chapeaux deviennent imperceptibles. Mlle X..... vient de se rendre au bois de Boulogne avec une robe si courte, que les sergents de ville l'ont obligée à rebrousser chemin, en l'engageant à mettre ce vêtement qui n'a pas de nom en Angleterre. M. Z..... est en fuite; il fait perdre 3 millions à ses créanciers. Faure chante *Don Juan* à l'Opéra. Mlle votre fille ne peut lire *l'Affaire Clémenceau*, de M. Alexandre Dumas fils. Monsieur votre fils, s'il tient à suivre la mode parisienne, doit s'interdire les cravates brodées qui lui font envie. Point de langoustes sur le marché. Beaucoup de turbots, raisins précoces, pêches très-savoureuses, » etc.

Si ce perfectionnement s'introduit dans l'administration des journaux, je prends l'engagement solennel de ne réclamer aucun droit à titre d'inventeur; je livre mon idée au public, et me contenterai de la gloire d'avoir contribué à l'accélération du progrès. Et les chroniqueurs, me dira-t-on, que deviendront-ils? Peut-être rédacteurs de dépêches télégraphiques, suivant en cela le sage exemple donné par les postillons de Longjumeau et autres lieux, qui sont aujourd'hui porte-drapeaux dans l'armée des employés de chemins de fer, s'attachant bon gré mal gré à l'invention diabolique qui les a mis *à pied*. Il est certain que l'électricité supprimera la chronique; — ceci tuera cela; — comme les perfectionnements des engins meurtriers tueront la guerre, à force de tuer les armées vite et bien.

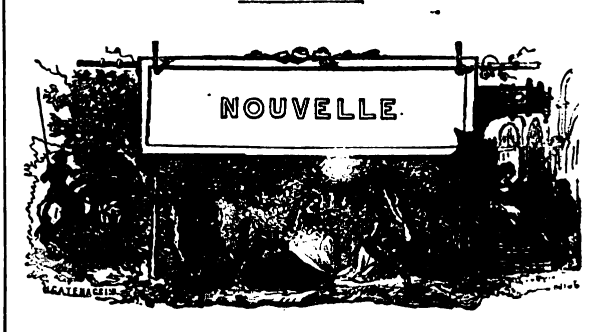
On annonce à Paris l'apparition d'un nouveau journal intitulé : *la Langue verte*. Place à cette incarnation de la civilisation actuelle! En tête de la liste des abonnés, figure le nom si justement célèbre de Mme Benoiton. Ce n'est pas qu'elle ait le dessein de lire régulièrement cette feuille; on sait que ses nombreuses occupations lui interdisent toute application qui serait de nature à la retenir au logis pendant quelques minutes. Mais elle n'a pu se dispenser de s'inscrire pour un abonnement: outre que son intéressante famille s'est érigée en protectrice de la nouvelle publication, son fils aîné a été désigné à l'unanimité pour rédiger la chronique quotidienne; l'aimable Fanfan écrira les articles financiers et vérifiera les cours de la Bourse; mesdemoiselles ses filles se proposent de composer les articles de modes, en les signant du nom de vicomtesse de Porte-Botte, leur nom de Benoiton leur paraissant à juste titre plus célèbre qu'illustre, et au demeurant horriblement bourgeois.

Durant l'été prochain, la chronique parisienne n'aura pas l'excuse de la morte saison qu'elle invoque chaque année: l'exposition universelle lui fournira les éléments de nombreux courriers. La chronique le sait si bien, qu'elle mange un peu de son blé en herbe; elle décrit l'édifice du nouvel Opéra tel qu'il sera l'année prochaine; elle évoque la vision des statues du vestibule, elle mesure sa façade, elle compte ses futurs médaillons, elle indique l'ordre affecté aux bustes des compositeurs illustres, parmi lesquels figurent deux génies contemporains, vivants, assistant à leur apothéose: Rossini et Auber.

De l'Opéra les chroniqueurs se rendent volontiers sur les terrains consacrés au bâtiment de l'Exposition; ils nous apprennent ce que nous savons déjà, et nous décrivent la disposition en *rayons* consacrés aux industries des diverses contrées du monde. Ne sera-t-on pas forcé de tricher un peu pour remplir les rayons? L'industrie de l'Angleterre, entre autres, ne fournira-t-elle pas un plus grand nombre d'objets que celle du royaume de Dahomey? Et dans l'impossibilité où l'on se trouvera de laisser des cases vides dans un rayon, ne faudra-t-il pas *forcer* la production..... aux dépens de l'exactitude?

Un symptôme rassurant annonce aux Parisiens la bonne nouvelle..... La morte saison se meurt!.... la morte saison est morte! Le Théâtre-Lyrique a rouvert ses portes, et dans peu de semaines l'Odéon lui-même, l'Odéon, qui se connaît en morte saison, car ce mal, limité à une certaine époque pour les autres théâtres, sévit chez lui presque en tout temps, l'Odéon va procéder à sa réouverture. Nous lui souhaitons (et ce vœu n'est pas désintéressé) un *Marquis de Villemer* IIme du nom; on nous l'avait fait espérer l'année dernière. Il serait à désirer que la *Contagion* ne s'étendît pas à cette année, et le caissier du théâtre doit être sur ce point du même avis que le public.

EMMELINE RAYMOND.



PILE OU FACE.

Suite.

Paul avait écouté les discours de ses deux tantes avec une déférence scrupuleuse, prêtant l'oreille, baissant la tête, souriant parfois, et, malgré lui, rêvant un peu.

« En faveur du bon motif, je vous suis fort reconnaissant, » leur dit-il enfin après un moment de silence. « Vous parlez comme un ange, tante Ursule; et vous, tante Fermoy, vous parlez comme un docteur. Mais je ne puis pas cependant me laisser vaincre sans combattre. Je sais bien que l'isolement est triste, et que la vieillesse est morose, mais cela n'empêche pas que le mariage ne soit fort dangereux. Si le remède allait se trouver pire que le mal, qu'en diriez-vous, mes chères tantes?

— Il n'y a pas de plus grand mal que la vieillesse, » répondit vivement la tante Fermoy.

« Il n'y a pas de plus amère douleur que l'isolement, » murmura doucement la tante Ursule.

« Accordé, » répliqua Paul. « Mais pouvez-vous m'affirmer que le mariage soit tout sucre et tout miel, tout étoffe couleur du temps et nuages couleur de rose?

— Le mariage serait écœurant s'il était fait ainsi, mon cher, » dit la tante Fermoy avec sa vivacité rieuse. « Qui est-ce qui ne se lasserait pas bien vite des sorbets à la rose et des fromages à la crème?.... Ils sont excellents, oui, dans leur saison, pour nous délasser des pâtés de foie gras et des perdreaux aux truffes..... Jamais la mer ne semble plus bleue, plus douce et plus riante que deux jours après une tempête. Il ne faut pas craindre les orages d'été, qui sont impétueux, mais courts, et qui chassent les nuages et le brouillard..... Et d'ailleurs, mon cher Paul, est-ce que cela pourrait te nuire, voyons, d'être un peu querellé, quand je suis sûre qu'au fond tu serais adoré par ta femme?

— Le mariage exige un échange de sacrifices, sans doute, » dit alors Mme de Sauvron, « mais il apporte aussi un échange d'amour, de félicité et d'espérance. Toujours le bonheur recueille ce que la patience a semé; la confiance inspire la vertu, et l'indulgence appelle la tendresse. Il peut être sûr d'être aimé, d'être béni, d'être heureux, celui qui aime et se dévoue.

— Je vois que je serai vaincu par d'aussi éloquents apôtres, et que je devrai m'unir à eux pour chanter les louanges du mariage, » répondit Paul en souriant. « Mais le *hic* du mariage, c'est la femme. Si c'est le plus important objet à trouver, c'est aussi le plus difficile à choisir. Et quand il s'agit de voir une femme future dans les jeunes filles qui sautillent et qui babillent autour de moi, je l'avoue, je deviens perplexe.

— N'est-ce que cela qui t'embarrasse?..... Tu ne sais pas trouver une femme?..... Eh bien! nous t'en avons présenté deux, » répondit Mme Fermoy.

« Ma bonne tante, c'est une de trop; je n'ai pas l'intention d'être bigame.

— Non, mais tu as de quoi choisir..... Voyons, dis-moi franchement, la main sur la conscience, laquelle t'a plu

davantage, de ma favorite, Berthe la blonde, ou bien de cette timide colombe, la belle Jeanne aux yeux noirs?

— Faut-il le dire la main sur la conscience?... Eh bien! elles m'ont plu toutes deux, » répondit Paul en souriant.

— Mauvais, mauvais! » répliqua la tante Fermoy en hochant la tête. « Cela veut dire que tu n'es disposé à en épouser aucune.

— Ma tante, vous l'avez dit, » acheva Paul en s'inclinant..... « Mais je veux vous parler franc aussi, moi, mes chères tantes, et vous dire combien je suis indigné que vous m'ayez tendu de telles embûches. De la part de la tante Fermoy, encore, cela ne m'étonne pas du tout; mais vous, ma tante Ursule, vous qui ne vivez que pour Dieu et en Dieu, comment avez-vous pu abaisser votre esprit au point de penser à unir les cœurs de deux de ses créatures?

— Mon bon Paul, en ce moment, je sais que tu plaisantes..... Je sais bien que si je peux contribuer à ton bonheur en te donnant une compagne aimable, pieuse et fidèle, j'aurai rempli mon devoir de mère envers toi, et fait la volonté de Dieu. Voici un an que je connais, que j'étudie, que je vois presque chaque jour la jeune fille que je t'ai présentée. Elle est instruite, elle est bonne, elle est belle, elle est douce aux petits enfants et respectueuse aux vieillards; elle remplit sa mission avec amour, ses devoirs avec sollicitude; elle aime Dieu et les pauvres, et c'est ce qui me rend bien sûre qu'elle aimera aussi un jour sa maison et son mari.

— Enfin, ma sœur t'a présenté un ange, c'est convenu, » interrompit en riant Mme Fermoy. « Mais, moi, je te présente une perle, un bijou, une petite fée. C'est fier, et c'est modeste; c'est caressant, et c'est mutin. Et une taille! et un genre! et des cheveux! Mon cher, les as-tu remarqués? c'est du blond vénitien tout pur; une vraie figure de Véronèse. Des boucles d'or, enfin, et la dot, toute d'or aussi..... Songes-y donc, mon ami..... Quatre cent mille francs!.... vingt mille livres de rente apportées par une petite main de sylphide!.... Ah! mon Paul, tu seras un heureux mari! tu auras assez de bonheur pour t'empêcher de vieillir, et assez de loisir pour continuer à t'amuser.

— Mes chères tantes, » reprit le jeune homme en souriant, « toutes les deux vous parlez d'or; vous me présentez des rêves charmants et des tableaux admirables; mais il me reste un embarras : c'est celui de me décider. D'après vous, j'ai le choix, ou de sautiller au bras d'un lutin, ou de soupirer aux pieds d'un ange; mais j'aime beaucoup le repos, et j'ai passé l'âge des soupirs. Entre la gaieté et les boucles d'or de Mlle Berthe, le sérieux et les tresses brunes de Mlle Jeanne, mon cœur balance, voltige, hésite considérablement, et, jusqu'à ce jour, je ne l'ai point senti pencher. Que voulez-vous, mes tantes! j'ai un cœur bien élevé; il se tient fort droit, comme son maître. Jusqu'ici je ne crois point avoir rencontré de jeune fille qui le fît battre, ce cœur, ou qui me fît plier le front. Maintenant, puisque vous m'assurez que ces deux jeunes personnes sont dignes de mes hommages, et que je les trouve parfaitement dignes, moi, de quelques moments d'attention, je consens de bon cœur à les voir de temps en temps, à leur offrir des fleurs, à leur dessiner des manchettes, à faire polker Mlle Berthe, et à accompagner les romances de Mlle Jeanne; mais le tout sans m'avancer, sans me compromettre..... uniquement pour vous faire plaisir et me montrer obéissant.

— Ce ne sera pas tout de les voir, il faudra les étudier, » dit la baronne.

— Et ceci ne sera ni ennuyeux ni difficile, » continua Mme Fermoy. « Tu le vois, mon cher, nous ne te demandons pas de résoudre de l'algèbre ou de traduire du grec. Qu'y a-t-il de plus charmant à lire ou à expliquer que le langage caché d'un sourire mignon, ou de deux yeux bleu-pervenche?

— Ou celui d'un cœur dévoué qui se trahit, d'une belle âme qui se cache? » dit Mme de Sauvron à son tour.

« Hélas! mes chères tantes, j'en ai tant vu d'yeux bleu-pervenche, qui n'avaient pas une étincelle de flamme à leur foyer! Et il m'est arrivé de rencontrer des âmes belles et nobles qui s'unissaient à des griffes de dragon, à des serres de pie-grièche..... Enfin, je ne préjuge pas, je ne condamne rien; laissez-moi le temps de chercher, de comparer et d'attendre..... Et d'ici là, je vous en prie, mes tantes bien-aimées, ne me questionnez plus, ne me sermonnez pas, ne m'influencez pas surtout, et que je puisse aller méditant, indépendant et libre, jusqu'au jour (s'il arrive) où je m'avouerai vaincu.

— C'est dit, » répliqua la tante Fermoy en tendant vivement à son neveu sa petite main finement gantée.

« Comme tu voudras, mon enfant, » ajouta la tante Ursule.

« Et maintenant, » reprit sa sœur, « nous allons prendre congé. Mme de Rieul m'attend pour aller à l'Exposition des chiens. Je l'ai déjà vue; mais c'est égal, il y a de si mignonnes petites bêtes!..... Et je suis sûre que ma sœur Ursule a hâte de revenir à ses charités et à ses oraisons. Ainsi, nous te laissons à tes réflexions, beau neveu. Fais-les, aime-nous, et deviens sage. Pense aux cheveux d'or et à la belle dot.

— Songe à prendre une femme qui sache aimer et prier comme aimait et priait ta mère, » dit Mme de Sauvron en s'éloignant.

Et toutes deux, descendant l'escalier assez vite, abandonnèrent le jeune homme à ses perplexités.

Il paraît que ce jour-là devait être mémorable dans l'histoire du mariage de Paul. On ne s'en occupait pas seulement rue Castiglione; on en parlait aussi rue de Buffon, chez la modeste Jeanne Cayrol..... Je vois d'ici votre ébahissement : ne vous scandalisez cependant pas, mes chères lectrices; ce n'était pas tout à fait du mariage qu'on parlait, c'était du cavalier, et celle qui l'avait nommé d'abord, c'était la mignonne Berthe.

Les deux jeunes filles se voyaient souvent, quoiqu'elles ne fussent pas tout à fait du même monde. Le père de Jeanne n'avait de fréquents rapports qu'avec les sommités scientifiques; la mère de Berthe avait surtout ses connaissances parmi les familles nobles qui remontaient aux croisades, ou les familles opulentes qui comptaient par millions. Mais les deux jeunes personnes s'étaient rencontrées chez Mme Fermoy comme sur un terrain neutre, et c'était là qu'elles avaient assez promptement formé une étroite liaison. Jeanne était si affable, si prévenante et si douce; Berthe, qui avait toujours tant à raconter, avait si grand besoin d'amie! Aussi, la fille du vieux savant visitait-elle souvent, le matin, le brillant hôtel de Piennes, et y restait même parfois à dîner, les jours où l'on ne recevait pas; et la jolie Berthe, accompagnée d'une femme de chambre, entreprenait souvent le voyage de la rue de Buffon, y babillait, y flânait, y rêvait tout haut, s'y épanchait avec sa compagne, et, parfois, hasardait son pied furtif et son regard malin dans l'austère cabinet de minéralogie. Mais, le jour dont nous parlons, les deux jeunes filles étaient restées dans la chambre de Jeanne, et pendant que celle-ci, toujours active, tricotait avec assiduité une écharpe de laine destinée au vieux savant, Berthe, renversée sur un fauteuil, son pied mignon enfoui dans l'épaisse toison d'un beau terre-neuve, levant en l'air ses yeux brillants, son petit nez fin et ses petits doigts potelés, tout à fait vierges des coups d'aiguille, devisait, avec une verve infatigable, du beau temps, de la pluie, de l'Opéra, des nouvelles formes de jaquettes, des fleurs de sa serre, et de ses danseurs au dernier bal.

« A propos de danseurs, » dit-elle tout à coup, « as-tu remarqué le neveu de Mme Fermoy, M. Paul Chantré, ma chère?

— Ce que c'est que d'avoir des goûts différents! on apprend à connaître le monde sous un différent point de vue, » répondit Jeanne avec un sourire; « ce n'est point comme danseur, mais comme lecteur, que j'ai remarqué ce monsieur.

— Comment?..... comme lecteur?.... Que dis-tu?..... Le bal de Mme Fermoy n'était pourtant pas une soirée littéraire.

— Non, certes; mais, avant de voir ce jeune homme chez sa tante Fermoy, rue Laffitte, je l'avais rencontré rue Bellechasse, chez sa tante de Sauvron.

— Ah! oui; dans cette maison où tu vas chaque jeudi lire des méditations et coudre des layettes..... Le pauvre jeune homme!.... Et il faisait la lecture?..... Ah! comme je le plains!..... Qu'il devait s'ennuyer!

— Je ne sais pas s'il s'ennuyait, Berthe, » répondit Jeanne, « mais, en tous cas, il ne l'a pas montré; et cela prouve en faveur de son savoir-vivre. Il paraît au contraire s'intéresser à tout ce qui se fait autour de lui; ainsi, tout en s'acquittant fort bien de sa lecture, il considérait avec une curiosité attentive les ouvrages de couture que nous faisions.

— Tiens, est-ce qu'il veut aussi devenir philosophe? » dit Berthe en allongeant ses lèvres roses avec une petite moue de mauvaise humeur. « Cela ne lui irait pourtant guère; il polke si bien! Et si tu savais comment il valse!..... De l'aisance, de la grâce, du style, un joli langage et des gestes parfaits.

— Il lit avec une grande intelligence, avec une vraie sensibilité, et il a une voix fort douce, » dit Jeanne toujours tricotant.

« Ah! tu dis cela, toi?..... Il t'a donc plu? » s'écria Berthe se relevant sur son fauteuil, et se penchant en avant pour mieux regarder son amie.

« Quelle singulière question! » dit Jeanne avec calme. « Quelle raison as-tu de penser que ce jeune homme me plaise?.... Est-ce parce que je te dis qu'il lit bien?..... Mais, ma chère, je dirais avec la même indifférence, et sans la moindre préoccupation : Ce réséda est fort beau, cette horloge sonne juste.

— C'est vrai, j'oubliais, » dit Berthe en soupirant; « tu es si calme, toi, si raisonnable, si réservée! Avec moi, c'est autre chose, vois-tu! Si j'ai une jolie toilette, j'en saute d'aise; un mignon king-charles, j'en raffole; un bon danseur, j'y pense jour et nuit. Et justement M. Paul est dans ce dernier cas; c'est un cavalier hors ligne. Aussi, je te l'avoue, il m'a plu, au point que j'en ai rêvé!..... Depuis cinq jours.... (est-ce cinq jours?.... oui, le bal était mardi dernier)..... depuis cinq jours je n'ai que son nom dans la tête...... Pourvu, bon Dieu! que ce traître nom ne s'avise pas de descendre jusqu'au cœur!

— Oh! je ne le crains pas, » dit Jeanne en souriant et en secouant sa tête brune; « ou, si même il y arrivait, il n'y ferait pas un séjour bien long ni bien dangereux. Tu ne fais pas de ton cœur, ma Berthe, un foyer, ni un berceau, ni un temple : ce n'est rien qu'une belle petite cage dorée qui s'ouvre aujourd'hui pour un canari, demain pour un écureuil, après-demain pour un valseur, et, le jour d'après, pour un king-charles. Dis-le-moi bien franchement, auquel des deux, en ce moment, donnerais-tu la préférence, en supposant qu'on te les offrît?... A M. Paul Chantré, ou à un joli bichon maquillé, nuancé d'or? c'est, je crois, la couleur à la mode. Eh bien, tu ne réponds pas? il hésite, ce petit cœur fragile; entre les deux il balance..... Tu vois bien que j'avais raison de ne rien redouter pour lui.

— Ah! je te vois venir; c'est toujours ainsi que tu te moques de moi, ma chère, » dit Berthe avec un petit air mutin; « mais je ne suis pourtant pas aussi frivole que tu crois..... T'imagines-tu que je vais prendre un homme au sérieux parce qu'il me fait des compliments, et qu'il noue bien sa cravate?..... Pas du tout..... Je lui suis reconnaissante s'il m'adule, s'il me plaît et s'il m'amuse; je suis aise de danser avec lui, et très-heureuse de le rencontrer. Quand il n'est pas là, j'en rêve, j'en parle et j'y pense, beaucoup..... pendant quelques jours..... Mais, au bout de ce temps-là, il m'arrive souvent d'en distinguer un autre qui parle aussi bien et qui danse encore mieux, et alors le premier est oublié, oh! mais, oublié... comme ma première page de grammaire.

— C'est là probablement le sort réservé à M. Paul, » répliqua Jeanne toujours sérieuse. « Mais laisse-moi te donner un conseil, ma gentille Berthe, ma bien chère amie : ne joue pas ainsi avec ton cœur, n'en gaspille pas la tendresse; apprends à en faire un trésor, et à le respecter. Tout ce que tu ressens à présent, ce ne sont pas des affections, ce sont des fantaisies. Elles te suffisent, parce que tu es gaie, libre, joyeuse, et que tu as dix-huit ans; mais sur quoi t'appuierais-tu quand viendrait le jour des larmes?..... Et puis, tu ne seras pas libre toujours, ma Berthe; tu auras, peut-être bientôt, un mari, une famille nouvelle, des enfants. Il faudra leur consacrer ton cœur tout entier, ton âme toute pure, une tendresse dévouée et exclusive; et, pour atteindre ce noble but, tu dois t'y préparer dès aujourd'hui. La promenade, la toilette et la polka ne sont pas les plus sérieuses affaires de la vie; la gaieté s'épuise vite, et les danseurs n'amusent pas toujours..... Le plaisir est très-doux parfois, mais il est bien furtif et bien frivole; le travail est plus sain, et surtout la tendresse vaut mieux..... Demande-le plutôt à ta mère.

— Oh! je n'ai pas besoin de le lui demander..... elle me l'a dit cinq cents fois; seulement, pas si bien que toi, ma chère..... Mais avec quel sérieux tu me parles de « mon mari », de « mes enfants »! On dirait un moraliste chargé de convertir toutes les étourdies du genre humain, ou bien une sainte abbesse, revenue des erreurs de ce bas monde, et cherchant à endoctriner ses turbulentes pensionnaires..... Et vous donc, Mademoiselle la Gravité, est-ce que vous n'y pensez jamais, au mariage?

— Jusqu'ici je n'y ai pas pensé, » dit Jeanne. « Je n'en ai pas eu le temps.

— Comment, pas le temps? Sont-ce par hasard tes langes à coudre ou tes petits béguins à ourler qui t'en empêchent?

— Non, » dit Jeanne, « mais je n'ai plus de mère. Celle que j'ai perdue, et que tous les jours je regrette, m'a laissé heureusement un père à aimer, à soigner, à consoler, à divertir, et encore d'autres devoirs sérieux dans lesquels j'ai dû la remplacer..... Ma chère Berthe, j'ai porté deux ans le deuil à l'âge où l'on commence à aimer le plaisir et le monde..... J'ai été maîtresse de maison bien jeune, trop jeune, hélas! et c'est ce qui m'a promptement mûrie.

— Bon pour le passé et pour le présent, mais pour l'avenir?... Est-ce que tu ne rêves pas quelquefois une belle passion, une grande tendresse, un mari brillant, jeune, fou de toi, bien entendu, qui mettra son amour, et son nom, et sa fortune, s'il en a, et son cœur à tes pieds?

— Berthe, d'ordinaire, je ne rêve pas; j'agis et j'attends; et, si quelquefois je commence à rêver, je m'interromps et je prie. A quoi bon interroger l'avenir?..... Je sais que la Providence est là, qu'elle m'a donné ma tâche et tracé ma route, et qu'elle me réserve une part de bonheur aussi. Si elle m'envoie un mari, je tâcherai d'être pour lui une amie fidèle et une bonne épouse; si elle a arrangé les choses autrement, je me dirai qu'elle m'a réservé le sort qui me convient le mieux, et je la bénirai encore. Va, je ne craindrai pas de devenir vieille, et je suis bien sûre de ne pas être triste tant que j'aurai mon père, mes pauvres, mes petits enfants de l'école, et mon Dieu à aimer..... Mais c'est assez de morale comme cela, n'est-ce pas, Berthe? Nous avons parlé raison une demi-heure : sais-tu que c'est beaucoup pour toi, et qu'il ne faut pas abuser?..... Tu n'as pas bâillé, toi, parce que tu es polie, mais voici mon vieux Turc, qui n'a pas tant de savoir-vivre, et qui ouvre une gueule vermeille capable de nous engloutir..... Je vais vous récompenser tous les deux; nous allons descendre au jardin; Berthe cueillera des primevères, et Turc courra après les papillons. Est-ce dit?..... »

Le gros terre-neuve comprit le sens de l'allocution, car il se releva précipitamment, en secouant les oreilles et en frétillant de la queue; et Berthe, ayant saisi son chapeau de paille, s'élança hors de la chambre de Jeanne, et la précéda sur l'escalier.

V.

Paul Chantré, en se réveillant un matin, vint à se rappeler, par hasard, qu'il avait fait deux promesses : l'une à M. Cayrol, d'aller lui montrer ses raretés minéralogiques recueillies au Hartz; l'autre à ses tantes, de visiter les parents de Berthe et de Jeanne, et de faire plus exacte connaissance avec les deux jeunes filles. « Un honnête homme n'a que sa parole, » se dit-il, « et on peut tenir sa parole sans compromettre sa liberté. » En conséquence, il rassembla ses minéraux, fit ses réflexions en faisant sa toilette, déjeuna, prit un fiacre, et se fit conduire rue de Buffon, à l'adresse de M. Cayrol.

Le sort, qui se plaît à humilier les téméraires, se plaisait sans doute aussi à favoriser les projets de Mme de Sauvron, car Paul trouva non-seulement le vieux savant chez lui, mais encore il y trouva sa fille. Mlle Jeanne, installée dans le cabinet de son père, y mettait des papiers en ordre, et copiait des notes sans doute fort pressées, car, après qu'elle se fut interrompue un instant pour saluer le jeune homme, elle se remit à sa besogne, et ne se dérangea pas.

« Ne va-t-elle donc point sortir? » se disait Paul à chaque instant. « Comment! elle ne fait pas plus attention à moi qu'à l'un de ses vieux meubles! Pas la moindre rougeur, pas la plus petite gêne, pas le plus léger signe d'embarras ni de timidité!..... Elle ne m'écoute seulement pas, voyez; elle n'a pas même levé les yeux pour regarder



mes richesses minérales. Elle reste là, le cou penché, le bras en avant..... (un joli cou, ma foi! et une main parfaite)..... et elle griffonne, griffonne, comme si sa vie en dépendait. Faut-il être singulière..... et dévotel.... Être là, et ne pas dire un mot, et ne pas m'honorer d'un regard, et rester, rester toujours.... Ah ça! mais, pourtant, si j'avais des secrets à confier à son père?..... »

Mais il paraît que Jeanne ne supposait pas qu'on pût avoir des secrets à se confier après une aussi courte connaissance, car elle resta assise à son pupitre, un peu à l'écart, tournant les feuilles de son brouillon, et copiant ses notes, pendant que le respectable M. Cayrol s'en donnait à cœur joie en causant alumite, feldspath et quartz hyalin, et que Paul, assez sensiblement froissé, frisait sa moustache avec dépit, et s'avouait intérieurement qu'il faisait une assez sotte figure. Tout à coup, cependant, retentit un coup de sonnette; Jeanne se releva un peu sur son pupitre, et porta ses regards vers la pendule du cabinet. Puis, dans l'antichambre, on entendit une voix d'enfant, une voix claire et vive qui essayait une roulade, et la jeune fille se leva, essuyant sa plume et rangeant ses papiers. Elle vint aussitôt les présenter au vieux savant, qui n'avait rien vu ni rien entendu, plongé qu'il était dans la contemplation d'un fragment d'oolithe.

« Mon père, voici les deux premiers chapitres, » dit-elle en lui présentant le cahier. « Je finirai les autres ce soir. J'espère que j'ai bien avancé ma tâche?

— Fort bien travaillé, mon enfant. Et maintenant..... tu nous quittes?.....

— C'est l'heure de Sidonie, » dit-elle, « et je crois qu'elle vient d'arriver.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais..... Bon courage, ma fille, et bonne chance. »

Jeanne embrassa son père, salua son visiteur, et sortit.

« Nous en étions aux mines de plomb argentifère du Hartz, » reprit M. Cayrol; et il chercha à faire pénétrer notre héros à sa suite dans les galeries souterraines qui pénètrent jusqu'à la base de ces montagnes.

Mais Paul ne s'y engageait qu'à moitié : il venait d'entendre un piano résonnant dans la pièce voisine, et une main habile et légère préludait sur l'instrument. Bientôt des accords plus modestes se firent entendre; on attaquait une leçon de solfège, et une voix de fillette, cette voix enfantine que Paul avait déjà entendue, commença une vocalise qu'elle exécuta assez convenablement. Il y avait bien quelques notes où elle se montrait âpre et incertaine encore; mais le jeune homme n'en fut pas moins frappé de son éclat et de son étendue, de la richesse qu'elle promettait pour l'avenir, des qualités qu'elle possédait déjà. Mais parfois elle chancelait au milieu d'une gamme, elle confondait les notes d'un arpége, ou *croquait* celles d'un gruppetto. Alors la voix de Jeanne, pure, précise, sonore et admirablement exercée, corrigeait la faute de l'écolière, exécutait le trait manqué avec une netteté parfaite, qui frappait peut-être moins les oreilles de la petite élève que celles du curieux visiteur.

« Je voudrais bien savoir précisément ce que c'est que cette jeune fille, » se disait-il en paraissant écouter un aperçu géologique sur les monts de la Bohême. « La première fois que je l'ai vue, elle cousait une layette, assise entre deux abbés et quatre douairières à cheveux blancs; après cela, je l'ai rencontrée dans un des plus brillants salons de Paris, où elle dansait des quadrilles et faisait de la musique; tout à l'heure elle copiait un travail sur les terrains tertiaires, et maintenant la voici qui donne une leçon de chant..... Selon toute apparence elle enseigne la musique pour vivre. Voilà qui me désenchante terriblement... Il n'y a rien que je craigne comme une femme professeur. Fi!..... apprendre les gammes! faire jouer *Au clair de la lune*, et compter la mesure à quatre temps à des bambins..... Il n'y a rien de tel pour érailler la voix et pour aigrir le caractère..... Au lieu d'une maîtresse de maison, j'aurais pris une maîtresse d'école..... Serviteur, Mademoiselle Jeanne, restez à vos élèves; vous feriez chanter une triste gamme à votre mari. »

Telles furent à peu près les réflexions de Paul, pendant la durée de sa visite, jusqu'au moment où M. Cayrol se rappela qu'il avait à faire un cours, et pria son jeune ami de ne pas l'oublier, l'assurant qu'il le trouverait toujours chez lui à pareille heure. Paul répondit « qu'il était très-reconnaissant de la permission qui lui était donnée; » cependant il se promit bien, à part lui, de n'en pas profiter fort souvent.

« J'irai demain chez mademoiselle Berthe; au moins celle-là ne donne pas de leçons de musique, » se dit-il en descendant l'escalier.

Tout à coup, au-dessus de lui, il entendit ouvrir la porte de l'appartement du premier étage, et il releva la tête par un mouvement machinal.

Une fillette, ayant tout au plus une douzaine d'années, en sortit et s'élança sur le palier, en s'écriant : « Je reviendrai après-demain; au revoir, et merci, Mademoiselle Jeanne!

— C'est l'écolière, » se dit Paul, « regardons-la passer. »

Et il n'eut pas longtemps à attendre, car l'enfant, descendant avec la vivacité de son âge, bondit à côté de lui sans le remarquer, salua la concierge d'un éclatant : « Le cordon, s'il vous plaît! » qu'elle termina par une roulade, et s'élança dans la rue, se dirigeant du côté du faubourg Saint-Marceau.

Mais notre ami Paul, ayant ainsi satisfait sa curiosité, ne se trouva pas plus avancé qu'auparavant, bien au contraire. La vue du costume et des façons de cette écolière le jeta dans la plus étrange perplexité. Les élèves de bonne famille, qui payent bien leur professeur et lui font une réputation, ont ordinairement une mise soignée, une tenue décente, une voix douce et bien réglée, et une mère ou une gouvernante pour les accompagner; tandis que celle-ci s'en allait seule, riant, sautillant, secouant son épaisse chevelure noire un peu ébouriffée, et réveillant de sa voix sonore les échos de la vieille maison. De plus, elle ne portait pas de chapeau; ses cheveux étaient retenus dans une résille de soie noire un peu rougie; une petite pèlerine d'alpaga noir lui tenait lieu de paletot ou de mantille, et Paul était presque certain d'avoir aperçu une brèche à son soulier. Cette enfant appartenait à la classe ouvrière, la classe pauvre évidemment : comment donc se faisait-il qu'elle vînt prendre des leçons de chant chez Jeanne?

Paul se disait tout cela en marchant; de plus, il se sentait intéressé par la voix remarquable, les beaux yeux noirs, hardis, et la tournure délibérée de la fillette; aussi, tout en la suivant à quelque distance dans la rue, il cherchait un motif plausible d'engager la conversation.

Le hasard lui en fournit un..... Était-ce le hasard, ou bien la destinée? La petite Sidonie, en sautillant sur le trottoir, laissa glisser, par étourderie, un des cahiers de musique qu'elle portait sous son bras. Elle ne s'en aperçut point et continua sa route. Paul s'élança en avant, ramassa le cahier qui contenait la ballade d'*Odette*, et, faisant hâte, en quatre ou cinq pas eut rejoint l'enfant.

(*La suite au prochain numéro.*) ÉTIENNE MARCEL.



Toute lettre demandant des renseignements, non accompagnée d'une bande portant le nom de l'abonnée et le numéro d'abonnement, est considérée comme non avenue, et ne reçoit pas de réponse.

Il est totalement *impossible* de recevoir une réponse dans le prochain numéro.

N° 3,057, *Paris*. Cette explication a été donnée plusieurs fois; on pique les contours du dessin, on pose celui-ci sur l'étoffe, on presse sur tous les contours un nouet en mousseline claire, rempli de poudre blanche ou bleue, on enlève le dessin, on passe un crayon sur tous les contours. — N° 3,299, *Paris*. Le corselet convient à cet âge. S'adresser, pour les patrons d'objets *non publiés* dans le journal, à Mme Gérard, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 40. On ne garnit pas les paletots à bord; on pose un galon ou une bande de taffetas au-dessus de l'ourlet. Rien ne s'oppose à ce que l'on fasse un paletot en grenadine sans le doubler. Les corsages blancs peuvent être portés, ainsi que cela a été indiqué bien souvent, tant que la taille n'est pas trop épaisse. Ces détails, trop compliqués pour trouver place ici, seront publiés plus tard. Rien ne s'oppose à la robe de mousseline blanche et au bournous blanc, pourvu que l'on mette un chapeau. La question du mobilier est absolument facultative; il m'est impossible de la résoudre. A neuf ans, une petite fille peut *encore* sortir sans pardessus. Après avoir donné ces renseignements, je ferai remarquer à notre abonnée que je les ai donnés *indûment*, car les colonnes du journal doivent être réservées aux abonnées, sans que je puisse les mettre au service des *amies* des abonnées. — N° 69,976, *Ardennes*. Le prix que donnerait en argent une maison de Paris pour des châles qui ne sont pas neufs serait dérisoire; mieux vaut les garder en attendant que la mode en revienne, ou les transformer en *rotondes*, *robes de chambre*, etc. S'adresser pour les dentelles, et avec toute confiance, à la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. Oui pour les robes de piqué blanc. On ne garnit plus les manteaux de velours *à bord* avec des dentelles; celles-ci font partie de l'ornementation posée *sur* le manteau; la fourrure et la dentelle marchent de pair. La longueur des *amazones* dépend de la taille de la monture, et nullement de celle de la personne qui monte le cheval. — N° 3,858. *Oise*. Je dois mille remercîments à ma jeune amie inconnue pour cette lettre que je garderai dans mes archives. La morale est en effet inséparable de la religion, car l'une implique l'autre. C'est par les deux dames placées près du maître de la maison, que l'on commence à servir comme à desservir. — *Charente*. Impossible de recevoir une réponse dans le *prochain nnméro*. Le numéro que l'on demandait était épuisé. Ces questions ne peuvent être résolues que par une personne *du métier*. Les adresser à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14; elle seule peut indiquer les prix et la quantité des fournitures pour tapisseries. — N° 29,137, *Seine-et-Marne*. Voir à l'adresse indiquée dans la réponse précédente, mais je doute malheureusement du succès, car on préfère employer les ouvrières parisiennes. — *Italie*. On recevra plus tard. — N° 72,796, *Rhône*. Voir les articles de modes. On a reçu des rosaces au crochet avec entourage. — N° 72,617, *Ain*. La robe peut parfaitement être portée de jour et à *pied*, à la date que l'on m'indique pour le deuil. Paletot pareil, ou *péplum* pareil, ou bien enfin pointe en dentelle de laine ou de soie noire; le paletot et la pointe seraient préférables au *péplum*, quoique le deuil soit entré dans sa dernière période. Merci pour la recette, qui sera utilisée: puissent un grand nombre d'abonnées penser à enrichir la *Bonne Ménagère!* — N° 16,216, *Vendée*. La question est bien difficile à résoudre! Il n'est guère d'ouvrage en tapisserie (en dehors des pantoufles) servant à un usage *personnel* masculin; il faut se rabattre sur l'ameublement, et faire, soit une corbeille à papiers, soit un tabouret carré dont le pied serait ancien, bien entendu. — N° 67,092, *Pas-de-Calais*. Mme Deslignières, rue Chateaubriand, 14. — N° 10,284, *Nord*. La dimension de ce dessin ne nous permettrait malheureusement pas de le placer dans nos pages. S'adresser à Mme Michaud, boulevard Sébastopol, 14, qui fait des merveilles en ouvrages de tapisserie. — *Saint-Julien*. Il nous est impossible de placer des explications de travaux à l'article *Renseignements*, sous peine d'employer pour *une seule* abonnée, la place qui appartient à *toutes* les abonnées; cette explication a d'ailleurs été publiée plusieurs fois. — N° 60,036, *Ille-et-Vilaine*. Les demandes relatives aux *tours de faveur* m'affligent, car elles m'obligent à un refus; de plus, il ne dépend pas de moi d'arrêter les presses, de faire mettre au pilon vingt ou trente mille numéros déjà imprimés, de faire changer la *mise en pages*, pour insérer une réponse attendue: je réponds quand je peux, non quand je veux, et je ne puis m'engager à répondre à date fixe. Robe de mariée en poult-de-soie blanc, avec cinq rouleaux en satin blanc, légèrement ondulés. Corsage montant, ayant par derrière une basque arrondie (simulée par des rouleaux en satin) si longue, qu'elle atteint presque le bord inférieur de la robe. Ceinture en poult-de-soie avec chou, orné d'une branche de fleurs d'oranger. Voile en tulle ou bien en dentelle. — N° 73,708, *Nord*. On vend les franges *lama* dans tous les magasins de nouveautés, mais j'ignore où se trouvent les fabriques de ces franges. S'adresser, pour toute teinture, à M. Cassin, successeur de la maison Guigné-Dusacq, rue du Bac, 46. — N° 3,990, *Paris*. On a reçu, dans le numéro 21, un patron de paletot pour enfant de deux ans. Mille regrets. Nous ne pouvons assortir les dessins futurs aux dessins déjà publiés. — N° 210, *Belgique*. On met toujours des cachemires longs et carrés dans les corbeilles de mariage. On ne porte aucun bijou tant que l'on est en deuil; chaîne oxydée en demi-deuil, si la chaîne est nécessaire. — N° 27,848, *Vienne*. On recevra plus tard. — N° 76, 061, *Nord*. On peut faire le dessin entièrement en perles, moins la bordure, à laquelle il est facile de substituer une bande de tapisserie. Un store au crochet serait un ouvrage par trop long à exécuter; à Paris, les stores en filet ou tulle tombent jusqu'au plancher. Nous publions sans cesse des dessins au crochet pour voile de fauteuil et autres usages. — N° 33,527. *Charente*. Je ne connais pas du tout, à mon grand regret, la *vis* en question. — N° 83,463, *Vosges*. Il n'existe pas de journal plus intéressant pour les enfants de douze ans que le *Magasin d'éducation et de récréation*, publié chez Hetzel, rue Jacob, 18.

AVIS.

Nous commencerons prochainement la publication d'une série de dessins concernant l'*ameublement*, avec texte, par Mme Emmeline Raymond.

Nous nous attacherons à reproduire dans ces dessins, non l'ameublement *stéréotype*, non les salons que l'on voit partout, et qui, par la banalité, confinent à la vulgarité, mais l'*intérieur* tel que le préfèrent les personnes douées de bon goût, désireuses de donner à leur demeure l'empreinte de leur personnalité.

Nous prévenons nos abonnées qu'à partir du 1er septembre prochain le prix des abonnements pour le Portugal, Madère et les Açores sera fixé comme suit:

1re édition,	un an	20 fr.
2e	»	24
3e	»	28
4e	»	36

PATRONS ILLUSTRÉS.

Un an .... 6 fr.

Ce changement résulte d'une convention postale (conclue entre la France et le Portugal) qui porte le prix des imprimés à 10 centimes par 40 grammes, à partir du 1er septembre prochain.

Nous publions avec le présent numéro la 9e livraison des *Patrons illustrés*, contenant les objets suivants:

Tablier pour enfants de un à trois ans. — Corsage en mousseline et guipure. — Corselet pour dame et jeune fille. — Capuchon d'été. — Robe pour enfant de un à deux ans. — Bonnet du matin pour dame âgée. — Col Grisélidis. — Manche assortie au col.

Explication de la Clef diplomatique.

LE CHAPEAU ABSENT.

Au contenant la science
Mesure le contenu;
Du connu l'expérience
Dégage ainsi l'inconnu.

Chacun, par cette méthode,
Peut doser exactement
Sous les chapeaux à la mode
Les cervelles du moment.

Je suis pourtant fort perplexe
Depuis qu'un progrès récent
Sur les têtes du beau sexe
Place le chapeau..... absent.

EDME SIMONOT.

Le Directeur-Gérant: W. UNGER.

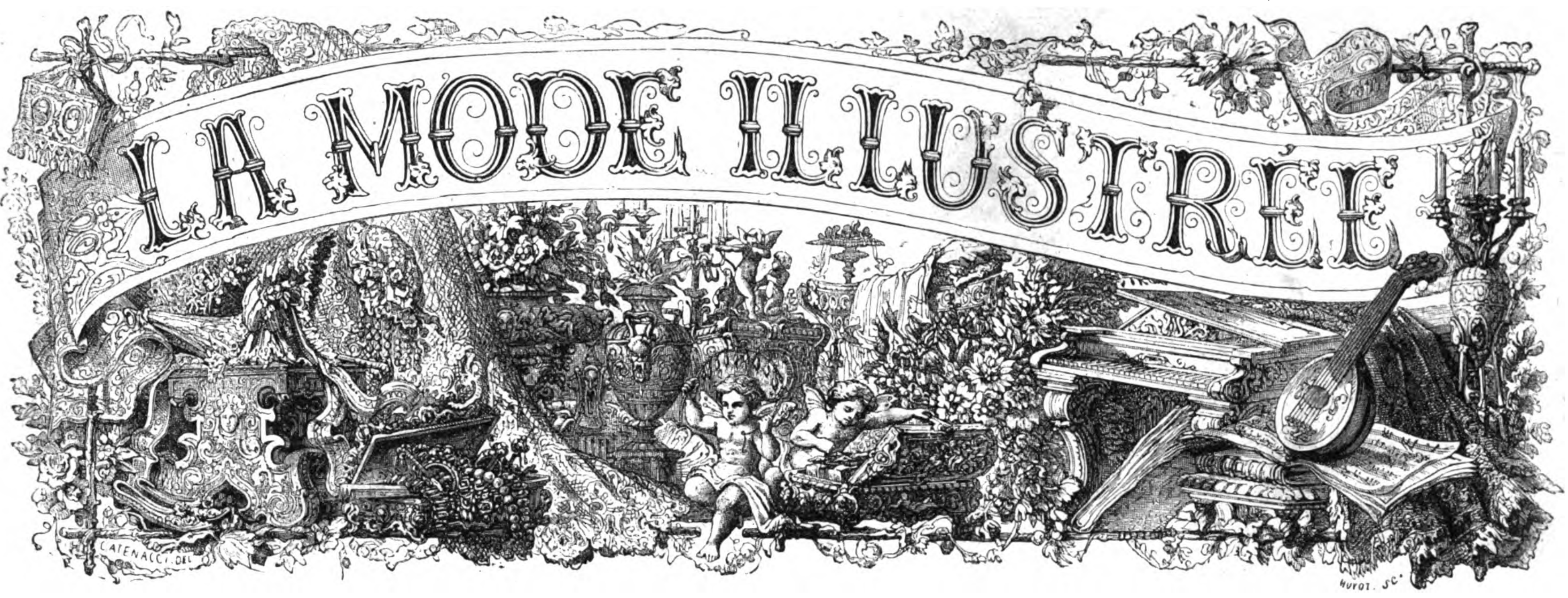
Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS





N° 35. SEPTIÈME ANNÉE. Dimanche, 26 août 1866.



Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
Avec Patrons illustrés.
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

Deux corsages en mousseline.

N° 1. Ce corsage se compose de bouillonnés en mousseline, se rétrécissant vers la ceinture, et séparés par des entre-deux en guipure, ayant chacun 3 centimètres de largeur; cinq bouillonnés forment le dos en alternant avec quatre entre-deux; les bords de chaque devant sont *pris* entre les deux côtés d'un faux ourlet double en mousseline, sur lequel on met les boutons d'un côté, et l'on fait de l'autre les boutonnières. Il y a trois bouillonnés et trois entre-deux pour chaque devant; sur le devant de droite on couvre le faux ourlet avec un entre-deux. L'entre-deux qui garnit l'encolure est encadré avec une guipure ayant 1 centimètre 1/2 de largeur. La ceinture, en mousseline unie, a 4 centimètres de largeur. Chaque manche se compose de quatre bouillonnés se rétrécissant vers le poignet, orné comme l'encolure.

N° 1. CORSAGE EN MOUSSELINE.

N° 2. Corsage en mousseline plissée. Chaque pli a 3/4 de centimètre. L'intervalle qui le sépare du pli voisin est de même largeur que chaque pli; le devant de droite est orné d'une bande composée de carreaux en guipure, séparés par six entre-deux brodés en toile, ayant chacun 1 centimètre 1/3 de largeur; les mêmes entre-deux bordent perpendiculairement cette garniture, et sont eux-mêmes bordés avec une guipure ayant 1 centimètre 1/2 de largeur; même garniture ayant 26 centimètres de longueur sur chaque épaule. Col assorti composé d'entre-deux et d'un carré en guipure posé à chaque coin; manche unie, avec poignet, ayant 6 centimètres de hauteur.

Les patrons de corsages blancs, dont on a reçu un grand nombre de modèles, serviront pour exécuter ces deux corsages.

Tapis de table.

On peut faire ce tapis en toute étoffe de laine, — reps, — drap, etc. Notre modèle, destiné à une salle à manger d'été, est fait en toile grise; les médaillons sont en piqué jaune appliqué sur la toile; les lignes noires sont en soutache noire, se rattachant à une tresse de laine rouge.

On découpe le contour du tapis en *dents* arrondies que l'on borde avec une corde de laine rouge.

Si l'on exécute ce tapis sur du reps, on substituera du velours au piqué.

Lambrequin.

Selon la destination donnée à ce lambrequin, on le brodera sur du canevas très-gros (portières et rideaux), de moyenne grosseur (cheminée), très-fin (étagères et corbeilles à papier).

Jupon coupé en pointes.

Ce jupon, complétement plat, devant et sur les hanches, a par derrière un pli triple; il est fait en mohair gris. La garniture se compose de lacets en laine noire, ayant un demi-centimètre de largeur, surmonté d'une *grecque* en ruban de velours, laquelle est placée à 24 centimètres de distance du bord inférieur; le vide de la bordure est rempli par des lacets semblables à ceux du bord inférieur; le ruban de la grecque est orné de petits boutons plats en jais noir.

Bordure en broderie orientale.

Cette bordure servira pour jupons, vestes, sortie de bal, etc. Les arabesques sont faites en soie bleue, le carré du milieu et les étoiles en soie ponceau, partie au point de chaînette, partie au point russe; le treillage et les croix, aux points de jonction, sont en soie jaune d'or; leur entourage et les croix du milieu du treillage en soie violette; même nuance pour l'encadrement.

Veste en mousseline blanche,

MODÈLE DE CHEZ Mmes POTIER ET LABORY, RUE VILLEDO, 3.

Cette veste, faite en mousseline blanche ornée de bandes piquées, d'entre-deux brodés disposés en pattes, est courte par derrière, et se termine devant en deux pans arrondis; les manches sont ornées de *choux* en rubans bleus, qui terminent aussi les deux longs bouts de ruban bleu posés sur le dos de la veste et retombant derrière presque jusqu'au bord inférieur de la robe.

Bordure

EN SOUTACHE POUR ROBES ET JUPONS.

On exécute ce dernier en soutache noire, les *pois* en perles noires, ou bien au point *noué* en soie noire.



N° 2. CORSAGE EN MOUSSELINE.

DESCRIPTION DE TOILETTES.

Robe en sultane blanche à rayures rouges. Le jupon, pareil à la robe, est dentelé et bordé de ruban rouge; la robe, plus courte que le jupon, est relevée sur chaque côté par une rosette en ruban rouge. Casaque ajustée (forme pé-

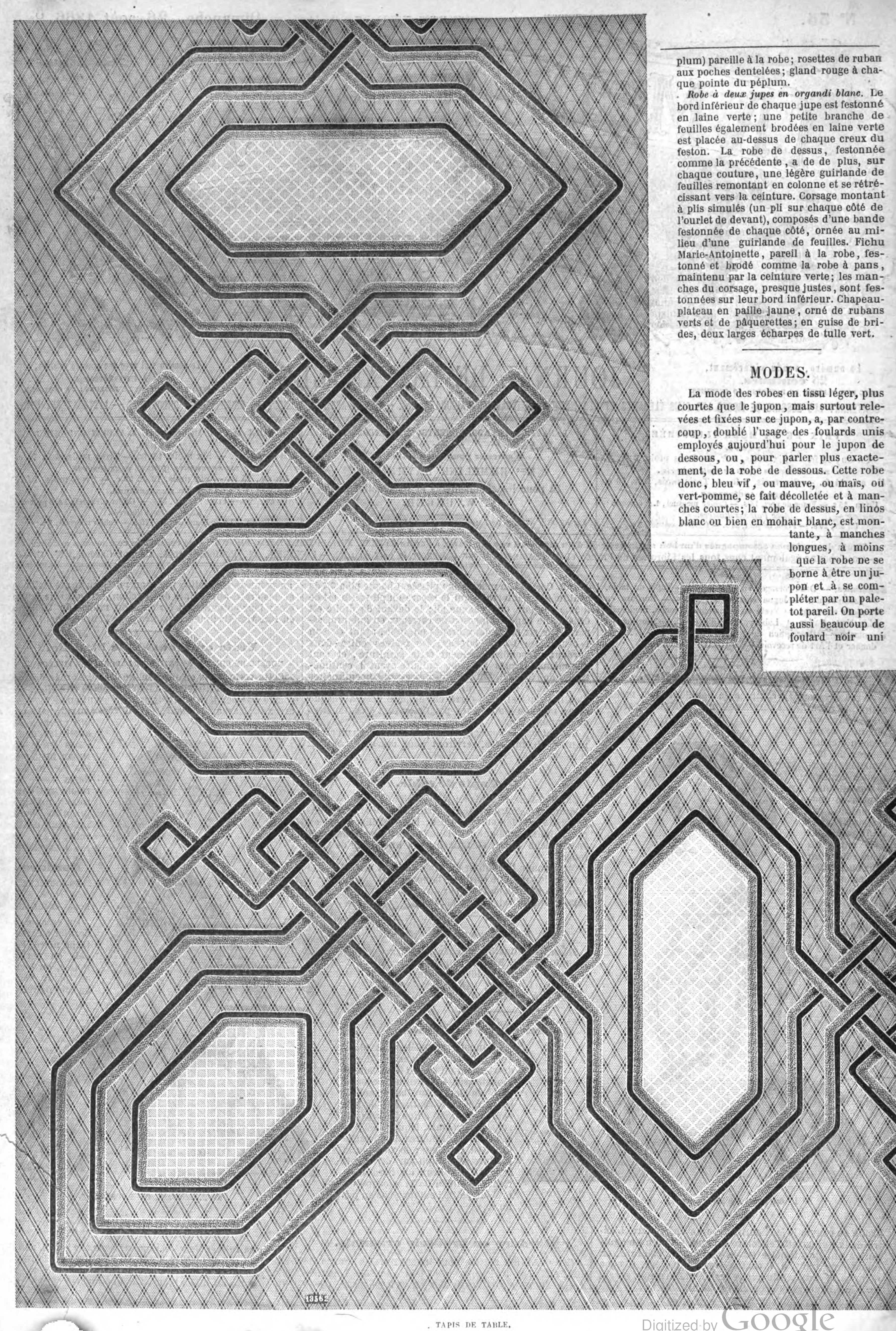


plum) pareille à la robe; rosettes de ruban aux poches dentelées; gland rouge à chaque pointe du péplum.

Robe à deux jupes en organdi blanc. Le bord inférieur de chaque jupe est festonné en laine verte; une petite branche de feuilles également brodées en laine verte est placée au-dessus de chaque creux du feston. La robe de dessus, festonnée comme la précédente, a de de plus, sur chaque couture, une légère guirlande de feuilles remontant en colonne et se rétrécissant vers la ceinture. Corsage montant à plis simulés (un pli sur chaque côté de l'ourlet de devant), composés d'une bande festonnée de chaque côté, ornée au milieu d'une guirlande de feuilles. Fichu Marie-Antoinette, pareil à la robe, festonné et brodé comme la robe à pans, maintenu par la ceinture verte; les manches du corsage, presque justes, sont festonnées sur leur bord inférieur. Chapeau-plateau en paille jaune, orné de rubans verts et de pâquerettes; en guise de brides, deux larges écharpes de tulle vert.

MODES.

La mode des robes en tissu léger, plus courtes que le jupon, mais surtout relevées et fixées sur ce jupon, a, par contre-coup, doublé l'usage des foulards unis employés aujourd'hui pour le jupon de dessous, ou, pour parler plus exactement, de la robe de dessous. Cette robe donc, bleu vif, ou mauve, ou maïs, ou vert-pomme, se fait décolletée et à manches courtes; la robe de dessus, en linos blanc ou bien en mohair blanc, est montante, à manches longues, à moins que la robe ne se borne à être un jupon et à se compléter par un paletot pareil. On porte aussi beaucoup de foulard noir uni



TAPIS DE TABLE.



Leroy imp Paris

LAMBREQUIN. — ■ Noir. ⊠ Brun rouge. ⊠ Rouge. ◘ Vert de nuance moyenne. ◘ Fauve. ⊞ Fauve plus clair en soie. ■ Bleu. □ Blanc. ⊞ Gris. – Soie jaune.

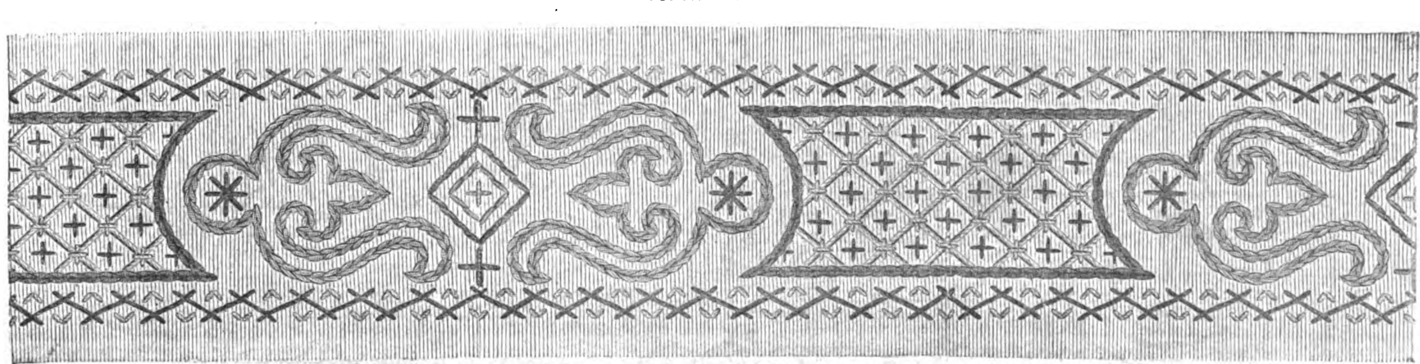
sous les robes de deuil faites en barége ou en grenadine noire.

On me signale une combinaison qui prendra place dans les toilettes destinées à l'automne prochain, et je me hâte de l'indiquer, parce qu'elle présente certains avantages au point de vue de l'économie. On fera des corsages en taffetas noir ou foulard noir, exactement pareils, quant aux patrons, aux corsages en mousseline ou indienne imprimée qui ont été publiés dans le n° 32. On y ajoutera une veste courte sans manches, en cachemire de même nuance que les dessins de la robe avec laquelle on portera le corsage en taffetas. Supposons cette robe, noire, à rayures violettes... la veste sera faite en cachemire violet, garnie avec de la guipure blanche ou noire, ou bien des galons noirs, mélangés de perles de jais.

Les contours des pardessus, de leurs manches, les bords des robes, sont plus que jamais découpés en dents rondes, ou aiguës, ou carrées. Plusieurs variétés se sont produites en ce genre ; ainsi les *dents* sont alternativement disposées en *petite* et *grande* dent; cette garniture tient lieu de tout autre ornement; on se borne à border les dents avec un liséré noir en taffetas, au-dessus duquel on pose une soutache rouge, — ou bleue, — ou blanche, suivant la teinte de l'étoffe ; le gris passant aujourd'hui à l'état d'uniforme pour les femmes, les soutaches rouges ou bleues sont celles que l'on préfère pour animer un peu cette nuance par trop terne. Le chapeau est assorti, bien entendu, quant à sa garniture (brides, etc.), à la teinte de la soutache.

Parfois les *dents* de la robe sont extrêmement profondes, et séparées par un espace complétement vide ; dans ce cas la robe, un peu courte, est complétée, quant à sa longueur, par un volant tuyauté, assez haut pour combler le vide qui sépare les dents, et pour dépasser celles-ci de 2 ou 3 centimètres; ce volant peut être pareil à la robe, mais la toilette est plus en harmonie avec la mode actuelle quand on le fait en une étoffe de couleur autre que celle de la robe. Exemple : robe de popeline grise; les dents sont garnies à 1 centimètre environ de leur contour avec une soutache violette reproduisant le dessin de ce contour; deuxième soutache, à 1 centimètre de distance de la précédente; volant en taffetas ou foulard uni violet; ceinture grise bordée de chaque côté avec un biais de taffetas violet ; *chou* sur le côté gauche de la ceinture, fait en ruban gris, avec *cœur* violet ; sous le bord inférieur des manches, ruche violette tuyautée ; é-

JUPON COUPÉ EN POINTES.



BORDURE EN BRODERIE ORIENTALE.

paulette grise, s'échancrant au milieu pour laisser passer un petit volant tuyauté en taffetas violet; le bord de chaque devant du corsage est garni avec une bande violette ayant environ 2 centimètres de largeur, qui supporte les boutonnières et les boutons; ceux-ci sont noirs, avec *motif* ou camée oxydé au milieu.

En décrivant l'une de ces toilettes d'automne, je prétends avoir fait l'historique d'un *genre*, et avoir ouvert des perspectives infinies à mes lectrices. En effet, cette combinaison s'adapte à toutes les nuances, et la mode des toilettes de deux couleurs, qui semble gagner chaque jour à sa cause un nombre toujours croissant d'adhérentes, sera bien précieuse au point de vue de l'économie. Un corsage est-il trop étroit? on peut l'élargir avec une étoffe de teinte différente; une robe est-elle trop courte? on l'allonge avec un volant, ou bien un jupon *simulé*, de teinte différente; les couleurs unies se prêtent merveilleusement à ces combinaisons. N'oublions pas cependant que les tissus à dessins n'en sont pas exclus, car on les allie à une étoffe de teinte unie, cette fois, mais qui doit être rigoureusement semblable à la couleur du dessin de la robe. Disons enfin que la teinturerie a fait de grands progrès, et que le violet et le bleu sont presque aussi beaux, grâce aux procédés actuels de la teinture, sur les étoffes teintes par la maison Guigné-Dusacq, que sur les étoffes neuves. Ces couleurs sont justement celles qui se prêtent le mieux aux combinaisons que je viens d'indiquer. Le chef de cette maison a fait une découverte qui mérite d'être signalée: il imprime sur la moire teinte et *re-moirée* des dessins représentant d'inperceptibles papillons en or ou bien en argent. Cette impression est inaltérable, et l'on compose ainsi avec une moire violette, ou bleue, ou noire, des tissus magnifiques pour toilettes du soir et du jour. E. R.

L'ART DE DONNER
ET
L'ART DE RECEVOIR.

On ne saurait nier que ces deux arts soient peu connus, quoiqu'ils méritent une attention sérieuse; s'ils se complètent en s'exerçant simultanément, on n'est point dispensé cependant de *savoir donner*, lors même que l'on donnerait à une personne qui ne sait pas recevoir, et il en est de même quand la proposition est renversée.

Pour ces deux sciences, il n'est point de règle absolue à observer, point d'étiquette particulière à suivre; il faut seulement posséder quelques sentiments de délicatesse et de générosité, et suivre les inspirations du cœur.

Comme il est beaucoup plus difficile de *bien* donner que de *bien* recevoir, c'est à ce premier art que nous consacrerons tout d'abord nos réflexions.

Il est certain que bien souvent ce sont les bienfaiteurs qui font, non les ingrats, mais l'ingratitude; celle-ci disparaîtrait graduellement, ou du moins diminuerait considérablement, si tout le monde savait *donner*.

Qu'il s'agisse d'un présent, d'un bienfait ou d'une simple aumône, on ne doit pas oublier que toute pensée personnelle, tout sentiment de vanité, toute velléité de roideur, de hauteur ou de dureté, modifient immédiatement les situations, et tarissent la reconnaissance à sa source. La reconnaissance s'attache bien plus au sentiment qui inspire le présent, le bienfait ou l'aumône, qu'à l'objet même de ce présent ou de ce bienfait; du moment où ce sentiment est égoïste ou vaniteux, la reconnaissance n'a plus où se prendre. Vous avez donné pour vous targuer de votre générosité ou de votre crédit,



VESTE EN MOUSSELINE BLANCHE.

c'est bien: vous êtes payé, vous n'avez plus le droit de prétendre à la reconnaissance de votre obligé.

Un grand nombre de personnes imaginent volontiers que la situation d'un *obligé* doit avoir de nombreux points d'analogie avec l'ancien servage. Je lui ai rendu un service, se disent-elles: *donc* il doit me complaire en tout, encenser ceux que j'encense, abaisser ceux qu'il me convient d'abaisser, abdiquer en toute circonstance ses opinions, ses sympathies, ses antipathies, m'aborder avec humilité, conserver toujours vis-à-vis de moi une attitude qui révèle clairement à tous venants les bienfaits qu'il a reçus de moi.

Envisagé à ce point de vue, le service rendu ne serait plus autre chose qu'un calcul habile, une usure à peine déguisée, car le bienfait rapporterait beaucoup plus qu'il n'aurait coûté: aussi les bienfaiteurs de ce genre sont-ils condamnés à rencontrer beaucoup d'ingrats, même parmi les cœurs qui seraient le mieux disposés à conserver le souvenir de l'aide qu'on leur aurait accordée. La reconnaissance exigée est impossible autant qu'injuste; elle blesse le cœur, elle froisse l'amour-propre, elle est en opposition avec l'équité.

Ne faut-il pas d'ailleurs tenir compte de la vive jouissance de ceux qui *donnent?* Si desséché, si égoïste que soit un cœur, on peut le mettre au défi de demeurer indifférent au plaisir ou bien au bonheur que peuvent causer un présent ou un bienfait; cette jouissance est la première, la plus pure récompense de celui qui donne; mais il ne peut l'obtenir qu'à la condition d'agir en vue du plaisir qu'il causera, non en prévision de l'*honneur* qu'il retirera du présent ou du bienfait. Du moment où une pensée égoïste, un espoir de supériorité vaniteuse se glissent dans le cœur, du moment où l'on agit pour être loué, flatté, et non uniquement dans l'espoir d'être agréable ou utile à son prochain, on ignore l'art de donner, on le vicie dans sa source, et l'on n'est plus recevable à se plaindre de l'ingratitude humaine.

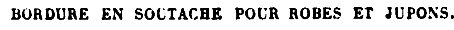
Pour tarir l'ingratitude, pour faire conserver la mémoire d'un bienfait, il n'est qu'un moyen, mais il est toujours à la portée du bienfaiteur: il faut oublier qu'à telle date, à telle heure, on a été assez heureux pour rendre service à un semblable; dès que l'on s'en souvient pour élever des réclamations, pour taxer à sa guise la reconnaissance que l'on revendique, celle-ci périt sans retour, en léguant le souvenir amer de l'indélicatesse et de l'iniquité du bienfaiteur. D'ailleurs, il est bien rare que l'on soit appelé à rendre à celui dont on est l'obligé l'équivalent exact du service qu'on a reçu de lui. Ici-bas la solidarité humaine représente assez exactement la chaîne que l'on forme autour d'un incendie: nous luttons tous de concert pour diminuer, pour circonscrire l'action des maux et de la misère; ce que nous recevons à droite est rendu à gauche, et ne retourne guère à son point de départ. Celui qui oblige a été obligé: qu'il s'en souvienne pour se dire qu'après tout le bienfait est une dette qu'il paye, non une dette que l'on contracte envers lui personnellement.

On se tromperait si l'on considérait les lignes que l'on vient de lire comme une apologie de l'ingratitude; c'est tout au plus l'explication de certains faits moraux indûment mis à la charge de l'ingratitude; quant à celle-ci, je la trouve si invraisemblable que je n'y crois pas. Non, l'ingratitude, non provoquée par des exigences injustes, réclamant l'abandon de la dignité comme un droit inhérent à la qualité de bienfaiteur, l'ingratitude se développant par sa propre impulsion dans un cœur qui n'aurait pas été froissé par la morgue ou la dureté de celui qui *jette* ses bienfaits au lieu de les offrir, au lieu d'en solliciter l'acceptation, cette ingratitude n'existe pas, ou tout au moins ne peut se produire que tout à fait exceptionnellement dans quelques âmes basses et envieuses.

Pour continuer cette analyse en la ramenant à des proportions plus modestes, examinons l'art de donner, au point de vue des présents. Les principes que l'on doit observer en cette matière sont exactement les mêmes, sur une chelle moindre, que ceux devant présider



BORDURE EN SOUTACHE POUR ROBES ET JUPONS.



aux bienfaits. On doit avant tout se préoccuper du destinataire, étudier, connaître ses goûts, tenir compte de sa convenance, de ses préférences, se garder de lui imposer un objet qu'il trouverait incommode, ou qui serait de nature à lui déplaire. L'inverse se produit trop souvent, et même, en fait de présents, il arrive que nous consultons surtout notre goût personnel ou nos convenances particulières; si nous aimons les colifichets, nous n'admettons guère que les autres ne les aiment pas, et nous offrons un colifichet à une personne qui a des goûts sérieux. Sommes-nous sérieux, au contraire, nous prétendons imposer nos préférences à autrui, et nous cherchons à satisfaire nos goûts personnels plutôt qu'à respecter les penchants des autres. Enfin, le *présent* est trop souvent considéré comme une obligation d'employer, n'importe comment, une somme déterminée représentant un sacrifice qu'impose l'usage ou la vanité. Il est certain que l'on aurait mauvaise grâce, cette situation étant donnée, de prétendre à recueillir une vive reconnaissance pour un présent fait dans de semblables conditions. On ne saurait trop le répéter : quelle que soit la somme consacrée à son acquisition, le présent n'a aucune valeur du moment où il n'est pas le témoignage du désir de se rendre agréable, d'offrir un objet en rapport avec les goûts du destinataire, et destiné à rappeler une attention affectueuse.

Il y aurait beaucoup de réformes, et par conséquent d'améliorations à introduire dans l'usage des présents; la plupart de ceux que l'on fait sont inintelligents, quelques-uns sont offensants. Dans certaines contrées on fait aux institutrices des présents considérables, mais absolument inutiles. Il y avait une fois, bien loin de la France, une dame qui avait une fille unique, un bon mari, une belle fortune; mais aussi, malheureusement, un goût immodéré pour la dépense et toutes les frivolités de la toilette. Sa petite fille avait une institutrice, et le père exigeait que celle-ci fût traitée honorablement et généreusement. Vers le 1er janvier de chaque année il mettait régulièrement à la disposition de sa femme une somme de cinq cents francs, destinée à l'acquisition d'un beau présent qui devait être offert à l'institutrice.

La mère de la petite fille avait la passion du changement; la plus belle toilette, celle-là même qui avait été le plus ardemment convoitée, perdait tout son prix dès qu'elle l'avait portée une ou deux fois. Elle ne manquait pas chaque année de garder les cinq cents francs pour son usage particulier, et de donner en étrennes à l'institutrice l'une de ses propres robes; elle ne croyait commettre aucune indélicatesse en procédant de la sorte, et se faisait régulièrement ce petit raisonnement : « Mon mari veut dépenser cinq cents francs.... ma robe jaune en a coûté six cents; je ne l'ai portée qu'une fois, elle est magnifique, et certes tout à fait au-dessus des visées d'une institutrice : donc je suis très-généreuse, donc on me doit beaucoup de reconnaissance. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que jamais l'institutrice ne voulut se servir de ces magnifiques présents. Parfois la même dame éprouvait un violent caprice pour un objet quelconque; une année, entre autres, elle eut le goût des porcelaines; tous ses meubles étaient encombrés de coupes petites et grandes, de vases, de flacons, qui n'étaient pas choisis avec un goût irréprochable : elle s'en lassa tout à coup, et envoya au 1er janvier une partie de ces



TOILETTES DE CHEZ Mme ROSSIGNON, RUE LAFFITTE, 41.

Robe de dessous en poil de chèvre gris clair, bordée avec une bande de foulard violet, ayant 5 centimètres de largeur. Robe de dessus en même étoffe, ornée de cinq bandes de foulard violet découpées en trèfle sur leur extrémité inférieure, et fixant la robe de dessus qui est relevée sur celle de dessous; il y a trois de ces bandes par derrière, deux par devant.

Robe en alpaga nuance paille, ornée de bandes en taffetas brun; ces bandes *figurent* une tunique.

Jeune fille de douze ans. Jupon en cachemire bleu. Robe en popeline grise à rayures noires, *festonnée* avec un liséré noir. Corsage sans manche, avec ceinture à pattes; manches en cachemire bleu, pareil à celui du jupon.

porcelaines à l'institutrice. « Plus on fait pour ces gens-là, » disait-elle avec amertume, « moins ils ont de reconnaissance; croirait-on que je la comble de présents magnifiques, et qu'elle ne semble pas m'en savoir beaucoup de gré? » Hélas! non! Il faut perdre l'espoir d'obtenir aucune reconnaissance quand on recherche sa propre convenance aux dépens de la convenance d'autrui.

Combien de fois les personnes frivoles ne font-elles pas ce faux raisonnement : « Mlle *** ne peut acquérir un objet inutile; je vais le lui donner, certaine de lui faire plaisir. » Quand les ressources dont on dispose suffisent à grand'peine aux dépenses de première nécessité, le présent doit toujours venir en aide à celles-ci, quitte à créer un léger superflu qui sera du moins employé à la guise de la personne qui le possède. On devra donc se préoccuper avant tout de la position du destinataire, de ses relations, de ses habitudes, de ses goûts, pour éviter d'agir comme la dame qui donnait à l'institutrice de sa fille ses propres robes de satin jaune ou rose, et se trouvait fort généreuse parce que ce présent avait coûté plus de cinq cents francs.

Certains présents constituent une dette d'autant plus sacrée qu'elle ne saurait être exigée. Ainsi les institutrices, les sous-maîtresses dans les pensionnats, reçoivent en général au 1er de janvier quelques présents, bien mérités par les soins et le pénible labeur qui est leur partage durant toute l'année. Chacun, en cette circonstance, donne selon que le permettent les ressources dont on dispose; seulement, l'argent est en général mal employé; en le divisant il sert à solder l'acquisition d'un grand nombre d'objets insignifiants et complétement inutiles. Si tous les parents associaient au contraire les sommes consacrées à cet emploi, en contribuant chacun dans la mesure de sa fortune, on pourrait offrir, au nom de toutes les élèves, un objet utile ou bien ayant une valeur intrinsèque..... La vanité se trouverait peut-être lésée par cette combinaison..... Telle jeune fille riche ne pourrait s'attribuer une foule de priviléges, en étayant ses droits imaginaires sur un présent plus considérable que les présents apportés par les autres pensionnaires... Mais cette considération est justement l'une de celles qui militent en faveur de la combinaison que j'indique. L'é-

ducation de l'esprit est complétement inutile si l'on n'y joint en même temps l'éducation du cœur, si l'on ne développe les sentiments généreux et délicats qui sont opposés aux prétentions et aux exigences d'une vanité aussi sotte que vulgaire, c'est-à-dire de cette vanité qui se hausse sur les sacs d'écus.

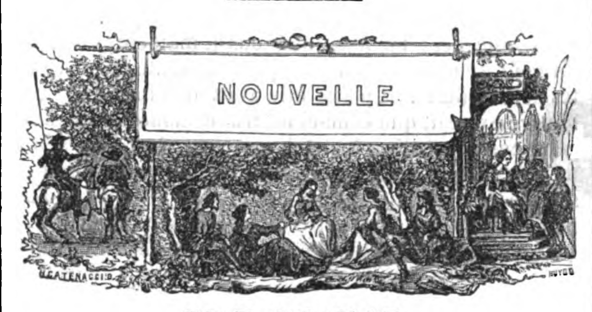
Pour résumer toutes ces réflexions concernant l'art de donner, il faut poser en principe que l'on ne saurait *donner* avec trop de délicatesse et de précautions; quelle que soit la valeur du présent que l'on offre, il faut penser, parler et agir comme s'il était fort insuffisant, et se montrer reconnaissant de l'acceptation qui en est faite. Entre personnes également bien élevées, celle qui donne a pour tâche de diminuer la somme de gratitude qui pourrait lui être attribuée; tandis que la personne à laquelle on fait un présent quelconque est obligée d'augmenter cette somme de gratitude, sans bassesse, sans humilité, mais en se montrant ravie de l'attention dont elle est l'objet, du choix heureux et du bon goût du présent qui lui est offert.

Car il ne s'agit pas seulement d'étudier l'art de donner; l'art de recevoir mérite que nous l'analysions à son tour. Je dirai donc franchement que les doctrines ci-dessus émises sont généreuses quand elles se produisent chez les personnes qui sont plutôt en situation de *donner* que de *recevoir*; celles-ci ont bonne grâce à vouloir diminuer le fardeau de la reconnaissance; elles pensent mettre à l'aise l'amour-propre de leurs semblables en établissant que les présents comme les services sont mutuels ici-bas, et que, si l'on donne d'un côté, on a reçu de l'autre. J'approuve infiniment moins ces doctrines quand les personnes qui les professent sont du nombre de celles qui ne se trouvent pas en situation de rendre un service ou de faire un présent; juste chez les premières, surtout parce qu'elle est généreuse, cette opinion prend chez les autres une signification qui n'est pas absolument louable, parce qu'il s'agit principalement d'amoindrir autrui pour éviter de se trouver amoindri soi-même. En un mot, si les uns, j'entends ceux qui peuvent être généreux, doivent avoir toujours présente à la pensée la juste susceptibilité de leurs obligés pour l'entourer de ménagements, ceux-ci, à leur tour, ne doivent jamais oublier soit les intentions dont on leur a donné des preuves, soit les attentions dont ils ont été l'objet, soit les services réels qui leur ont été rendus; ceux-là seuls qui ont rendu des services ont bonne grâce à en diminuer l'importance. Quand ceux qui les ont reçus entreprennent cette tâche, ils ne réussissent pas à atteindre leur but, qui est d'amoindrir le service pour se dispenser de la reconnaissance; mais ils parviennent très-rapidement à prouver qu'ils sont dépourvus de la véritable grandeur d'âme : celle-ci, en effet, accepte simplement les services, parce qu'elle les a rendus ou les rendra simplement à son tour; c'est la vanité dans les âmes vulgaires, c'est l'envie dans les âmes viles qui s'appliquent à tout abaisser, seul moyen qui soit à leur portée pour ramener leurs semblables à leur niveau.

Ceux qui ignorent la véritable dignité imaginent volontiers qu'on la remplace par les apparences du dédain; c'est à peine s'ils consentent à jeter un coup d'œil sur le présent qu'on leur offre..... L'empressement apporté à l'examen de l'objet que l'on a bien voulu nous destiner est l'une des premières et des plus obligatoires formes de la reconnaissance; lors même que l'objet en lui-même aurait peu de prix et peu de charmes à nos yeux, nous ne pouvons nous dispenser de témoigner notre gratitude, car cet objet représente tout au moins le désir de nous être agréable, et, à ce titre, mérite, d'où qu'il vienne, notre attention et nos remercîments. Il faut se garder de dépasser la mesure, et de mettre, par une affectation intempestive, une notable disproportion entre les remercîments et l'objet qui les provoque. N'oublions pas, en effet, que l'exagération est l'une des formes favorites de l'ironie, et que, si nous tombions dans un paroxysme d'enthousiasme et de ravissement à propos d'une bagatelle, si nous exprimions une reconnaissance éternelle pour le don qui nous serait fait d'un colifichet quelconque, nous ferions douter à bon droit de notre sincérité, et nous éveillerions le soupçon d'une moquerie voilée des apparences de la gratitude.

L'*art de donner* et l'*art de recevoir* ne se résument pas seulement en présents, services ou bienfaits; les règles qui les concernent s'appliquent à tous les rapports sociaux. Les ménagements inspirés par la délicatesse doivent accompagner toute supériorité, quelle qu'elle soit, sous peine de la voir devenir haïssable. Quelques personnes se persuadent que la supériorité s'affirme aisément à l'aide d'une bonne table, d'une bonne cave, d'un bon cuisinier, et que, moyennant ces trois éléments, toute personne, moins bien partagée sous le rapport de la fortune, doit se trouver heureuse et honorée de devenir leur commensale. Cette opinion est vulgaire, erronée, et révolte la délicatesse. On entend mieux celle-ci en Orient, car, là, celui qui reçoit chez lui pense contracter une dette de reconnaissance envers ses hôtes. Mais, pour demeurer irréprochables de part et d'autre, si celui qui reçoit ne s'enorgueillit pas de la quantité d'écus qu'il peut mettre à ses plaisirs pour faire acte de supériorité vis-à-vis de ceux qui sont moins bien partagés que lui sous ce rapport, celui qui est reçu, à son tour, doit éprouver un sentiment de gratitude et de considération, non pour les dîners succulents, pour les salons brillamment éclairés, pour les plaisirs qu'on l'engage à partager, mais uniquement pour la délicatesse de ceux qui, ne considérant pas la fortune comme une supériorité incontestable, savent être riches sans blesser aucun amour-propre, et sans humilier aucun de leurs semblables.

EMMELINE RAYMOND.



PILE OU FACE.

Suite.

« Voici ce que vous venez de perdre, ma petite, » lui dit-il en lui tendant le papier.

« Moi!... Oh! merci, Monsieur, » lui répondit-elle en lui faisant une révérence leste et légèrement écourtée, et en lui jetant un regard de ses grands yeux sombres, un peu sauvages et pleins d'éclairs. « Vous êtes bien bon de me le rendre, ce morceau, car il n'est pas à moi, il est à mademoiselle Jeanne.

— Et vous auriez été bien fâchée d'avoir à lui dire que vous aviez perdu sa musique?.... C'est facile à comprendre; elle est si patiente et si bonne, et elle vous enseigne si bien!

— Tiens! vous la connaissez donc, vous? » demanda la brune Sidonie en jetant un regard scrutateur sur sa nouvelle connaissance.

« Certainement, je la connais; j'étais tout-à-l'heure dans le cabinet de son père, et j'ai justement remarqué avec quelle scrupuleuse attention elle vous faisait étudier.

— Ah! c'est bien vrai, Monsieur; elle a une patience.... une patience.... et une bonne volonté qui ne se lasse pas.... Croyez-vous qu'elle s'impatiente quand, deux ou trois fois de suite, je rate une roulade, ou que je manque la mesure, ou que je détache un son filé?..... Non, elle me reprend tout doucement, elle me répète le passage, elle me montre ma faute, et me dit : « Sidonie, mon en- « fant, faites attention et travaillez bien. Vous prenez de « la peine à présent; mais pensez qu'un jour, avec votre « voix, vous gagnerez le pain de votre mère. » Et ce ne sera pas dans les cabarets que je chanterai, Monsieur, avec des paquets de complaintes et une vieille harpe grinçante, » continua Sidonie en relevant sa tête brune avec fierté, « ni dans les cafés chantants, où les chanteuses débitent toutes sortes de vilaines farces..... Non, non, j'irai au Conservatoire, bientôt, dans un an; il y a une dame riche, une grande amie de mademoiselle Jeanne, qui le lui a promis. Et quand j'aurai beaucoup étudié, je commencerai à gagner de l'argent en allant chanter aux églises; c'est cette dame-là qui me l'a promis encore; et puis, si j'ai des prix au Conservatoire, on me donnera une classe à diriger.... Oh! je sais bien qu'il me faudra beaucoup changer d'ici-là, » dit la clairvoyante petite fille, surprenant le regard de Paul occupé à épier les vicissitudes de son costume; « je sais bien qu'il me faudra porter un chapeau, et une robe de laine, et un paletot, et des gants, et apprendre à ne plus chanter dans la rue, à ne pas sauter sur le trottoir, à parler bas, à marcher tranquillement, et à faire la révérence..... Mais tout cela viendra, grâce à Dieu et à mademoiselle Jeanne... Il y a tant d'autres bonnes choses qui me sont venues depuis que je la connais!

— Y a-t-il donc longtemps qu'elle vous fait étudier? » demanda Paul, qui s'intéressait de plus en plus au jargon franc et naïf, mais un peu cavalier, de la petite fille.

« Dame! voilà bien seize ou dix-huit mois..... Il y a eu deux ans le mois passé que je l'ai rencontrée..... C'était au jour de l'an..... Allez, Monsieur, je me le rappelle encore..... Je n'ai pas treize ans, eh bien! j'ai eu déjà beaucoup de mauvais jours dans ma vie..... Celui-là était un des plus mauvais..... On avait enterré mon père le matin..... Heureusement que mademoiselle Jeanne est venue le soir.

— Racontez-moi donc, mon enfant, comment il se fait qu'elle et vous vous ayez fait connaissance, » dit Paul, qui continuait à marcher, tenant la petite par la main.

« Tout de suite, si cela vous fait plaisir, Monsieur..... Moi, cela me fait toujours plaisir de parler de ma bonne maîtresse, de ma chère demoiselle..... Il faut que je vous dise d'abord que mon père était chiffonnier, ma mère taillait et soufrait des allumettes, » continua Sidonie avec autant de résolution et de fierté que si elle eût détaillé à son auditeur une antique généalogie. « De plus que moi il y a encore trois jeunes frères et une petite sœur à la maison..... Or, cet hiver dont je parle, le commerce allait si mal, que nous n'avions pas le moyen de payer un loyer et d'acheter du chauffage; aussi mes parents avaient pris une chambre dans la *maison à cinq sous* de la rue Traversine. Ce n'était pas une belle chambre, ma foi! le jour y venait par une toute petite fenêtre; elle donnait sur une petite cour tout humide, et de grosses gouttes d'eau jaunâtre coulaient doucement le long du mur. Il n'y avait guère dedans que la place d'une table, d'une chaise et d'un lit; d'un grand lit où nous couchions tous, les enfants aux pieds, le père et la mère à la tête. Le lit était plein de paille, et encore pas du tout fraîche, et c'était dessous le lit que mon père serrait ses chiffons. Puis, dans les moments où il ne sortait pas, il les tirait sur le plancher entre la table et le lit, et les triait, tout crasseux qu'ils étaient, tout puants et tout humides, cherchant s'il n'y aurait pas, par hasard, une cuiller d'argent, une pièce de quarante sous ou un vieux chiffon de billet de banque..... Dame! ç'auraient été de fameuses aubaines, et cela se rencontre quelquefois, Monsieur..... Mais au moins il y trouvait souvent des os de viande, des trognons de choux, des croûtes de pain, et cela servait à nous faire la soupe. La chaise était pour ma mère; sur la table nous mangions, et maman trempait ses allumettes.

« Mais voilà que cet hiver-là mon père avait une plaie à la jambe. Les rhumatismes et les plaies aux jambes, ce sont les maladies des chiffonniers. Quand il n'eut plus la force de soulever son crochet et de porter sa hotte, il se jeta sur son lit, et ne voulut plus ni manger ni boire, attendant que vînt l'heure de mourir..... Mais, comme nous autres, pendant ce temps-là, nous serions morts de faim, ma mère m'envoya vendre des allumettes.

« Un jour que je criais à toute volée : « Allumettes chimiques allemandes à deux sous le paquet! » sur une espèce de petit air que j'avais composé à ma guise, voilà un joueur d'orgue qui passe, et qui s'arrête pour m'écouter : « Tu as une belle voix, ma petite, me dit-il, et « si tu veux apprendre à chanter des chansons, tu gagne- « ras plus qu'à vendre tes allumettes. » Chanter des chansons, vous comprenez, cela me plaisait bien davantage! Je le dis à ma mère, elle n'y trouva rien à redire; et me voilà partie derrière l'orgue, me mettant des chansons dans la tête, et les répétant tout le long du jour. Il paraît que dans le nombre il y en avait de vilaines, mais qu'est-ce que cela me faisait, à moi, les paroles? je n'y comprenais presque rien. Tout ce qui m'amusait, c'étaient les airs; je tâchais de les retenir, de les répéter de mon mieux; et quand je ne les trouvais pas assez jolis, je les arrangeais à ma guise. Aussi, je ramassais chaque jour pas mal de pièces de deux centimes, et quelquefois même des gros sous. Je chantais malgré le vent, malgré la pluie, malgré la neige, et tous les gens du faubourg qui me connaissaient déjà m'appelaient *la linotte du quartier Mouffetard*. Il paraît que c'est le nom d'un petit oiseau qui a une voix bien claire et une petite tête bien éveillée.

« Mais pendant ce temps-là mon père restait toujours sur son lit; sa plaie s'empirait tous les jours; elle était affreuse à voir, toute grande ouverte et entourée de chiffons, et avec cela il avait la fièvre. Cela me faisait beaucoup de mal, Monsieur, car je l'aimais vraiment; aussi je mettais mes gros sous de côté, et je lui achetais du tabac, afin qu'il pût encore fumer sa pipe. Cela lui faisait plaisir, mais ne le guérissait pas. Le 30 du mois de décembre il mourut, et, lorsque je rentrai au logis, je le trouvai froid et déjà bleu, les yeux ouverts, les dents serrées, les membres roides. Alors je me jetai sur son corps en pleurant, et je passai toute la journée du lendemain assise au pied du lit, sanglotant tout bas, la tête cachée dans mon tablier, et écoutant la neige qui frappait contre les vitres.

« Le lendemain c'était le premier janvier. Pendant qu'on clouait le cercueil, ma mère me prit par l'épaule et me secoua : cela me réveilla un peu. « Est-ce que tu vas pleu- « rer toujours? » me dit-elle. « Le père est mort, et il « ne manque plus de rien; mais les enfants ont faim, et « ils crient; voici deux jours qu'il n'est pas entré de pain « chez nous. »

« Alors je compris ce que ma mère voulait; je pris mes cahiers de chansons, ma vieille guitare, et je descendis l'escalier, me retournant une ou deux fois pour jeter encore un regard sur la bière.

« J'allai retrouver mon joueur d'orgue, et je m'en allai chanter avec lui. Vers six heures du soir, il faisait grand froid, le pavé glissait, tant il était blanc de neige, et il y avait une bise piquante qui arrêtait presque sur mes lèvres les paroles de ma chanson. Mon Savoyard tournait sa manivelle, et moi je chantais au coin de la rue de Buffon, près du Jardin des Plantes. Qu'est-ce que chantais donc?..... attendez que je me rappelle..... Ah! j'y suis, tenez : c'était *le Sire de Framboisy*. J'avais beau avoir faim et froid, et me sentir triste et navrée, cela ne m'empêchait pas de bien lancer mes notes, et de faire de belles roulades au refrain...... Dans la musique il n'y en a vraiment pas, mais c'était de ma tête que je les avais ajoutées; j'avais toujours du plaisir à m'entendre, et puis je savais que ce soir-là ma mère me battrait si je ne lui rapportais pas du pain..... Voilà qu'au moment où je finissais une de mes plus belles roulades, une jolie demoiselle, qui passait avec son père, s'arrête pour m'écouter. Moi, je m'en aperçois aussitôt, et je crois sentir une bonne pratique; alors je m'approche d'elle, je prends un petit air crâne, je lui fais une drôle de révérence, et je lui présente un cahier de chansons. Mais voilà qu'en apercevant près d'elle le vieux monsieur à cheveux blancs, cela me fait penser à mon pauvre père; voilà que mon cœur se gonfle, que mes yeux s'emplissent, et que je me mets à pleurer.

« Qu'as-tu, ma petite? tu pleures.... » me dit-elle pendant qu'elle fouillait dans sa bourse. « Tu pleures..... et tu viens de chanter si facilement, si gaiement!

— Non, Mademoiselle, je ne suis pas gaie, » je lui réponds alors, « seulement je chante pour avoir du pain, et je pleure parce que ce matin j'ai vu enterrer mon père! »

« Là-dessus la voix me manque, et je me mets à sangloter plus fort.

« Pauvre, pauvre enfant! » me dit-elle en me prenant la main, et en me regardant avec de beaux grands yeux noirs qui commençaient à s'emplir de larmes. « Tu pleures



un mort, tu portes un deuil, et pourtant il te faut chanter..... chanter des chansons comme celle-ci..... Qui te les apprend? qui te le commande?

— Celui qui me les apprend? c'est cet homme-ci, » dis-je en montrant le joueur d'orgue, «et celle qui me l'a commandé, c'est ma mère. Il faut bien que je lui rapporte du pain pour les enfants.

— Oui, c'est vrai, » me dit-elle doucement; «mais où demeure-t-elle, ta mère? »

« Je lui dis: — *A la maison à cinq sous*, rue Traversine,» et elle ajouta:

« J'irai la voir demain. Porte-lui ces deux francs de ma part; aujourd'hui, du moins, tu n'auras plus besoin de chanter..... Et puis, mon enfant, tu as une belle voix, *une* bien belle voix, » continua-t-elle; « demande à ta mère si elle serait contente qu'on t'apprît à chanter tout à fait bien, sagement, honnêtement, afin que tu puisses *un* jour gagner ta vie en apprenant à chanter aux autres?

— Qui donc m'apprendrait? » lui dis-je tout émerveillée.

« Moi, si tu veux, ma petite. Je crois que tu as une bonne tête, et j'ai vu que tu as un bon cœur. »

« Et là-dessus, moi, Monsieur, de me réjouir et de sauter en quittant la belle demoiselle, et en allant tout conter à ma mère!..... Et, le lendemain, elle est venue, elle a apporté un peu de linge et du bouillon pour les enfants. Une dame bien vieille et bien aimable, je crois qu'on l'appelle une dame de charité, est venue nous voir avec elle, et, à elles deux, elles nous ont fait quitter cette sale vilaine maison, et elles ont trouvé à maman beaucoup de pratiques qui lui ont fait vendre toutes ses allumettes. A présent, nous avons deux belles petites chambres au bout du faubourg Saint-Marceau; nous ne sommes plus en guenilles, Monsieur; les enfants vont à l'école, et, le dimanche, nous allons à la campagne du côté de Vaugirard. Nous sommes déjà bien mieux à notre aise que du temps de papa; mais nous serons encore beaucoup, beaucoup mieux quand je saurai chanter et que je serai grande..... Si je n'avais pas rencontré mademoiselle Jeanne, je crois que ma petite sœur Pauline serait morte aujourd'hui, et moi je chanterais dans les rues *le Pied qui r'mue* ou *les Mirlitons*..... Vous voyez donc que j'ai bien raison de l'aimer, cette bonne demoiselle.

— Assurément, ma petite, » répondit Paul d'un air sérieux; et il ajouta, après avoir un peu réfléchi: « Mademoiselle Jeanne a fait une bonne action, et je veux m'y associer dans la mesure de mes forces. Certes, ce n'est pas moi qui t'offrirai mes leçons; mais, si je ne chante pas, je fume. Envoie ta mère porter des allumettes à M. Chantré, 14, rue Castiglione; je te préviens qu'elle en vendra souvent..... Et puis, il se trouvera bien aussi quelques vêtements délaissés pour habiller les petits frères.

— Merci, Monsieur, on ira, » reprit la petite fille en sautant; « et je suis bien contente de savoir votre nom; je le dirai à Mlle Jeanne.

— Non, non, c'est inutile, » dit Paul en se disposant à s'éloigner. « Tu seras femme un jour, ma petite, apprends à être discrète. Le silence ne nuit jamais, et Mlle Jeanne me connaît fort peu. Allons, adieu, et bonne chance: j'attends ta mère rue Castiglione. »

Il donna une poignée de main à l'enfant, après qu'il se fut assuré qu'elle avait les mains bien faites et suffisamment propres; puis il s'éloigna, pensant à la bonté de cœur de Jeanne, à sa délicate prévoyance, à son ingénieuse charité. Mais notre ami Paul n'avait pas un esprit naturellement porté à l'admiration, et ses pensées changèrent totalement de nature au bout d'un quart d'heure. « Quelle singulière idée! » se dit-il, « que de s'éprendre d'une petite pauvresse qui chante *le Sire de Framboisy*, et de se mettre, tout en cousant, à lui apprendre le solfége! Je sais bien qu'on a découvert Rachel derrière un éventaire, et qu'on a ramassé Rosine Stoltz dans le ruisseau. Mais, après tout, de pareils prodiges sont rares; et voyez-vous le bel effet que ferait une petite vendeuse d'allumettes essayant des vocalises dans un salon!..... Non, non; on est femme du monde, ou on ne l'est pas; il n'y a rien de salissant comme la philanthropie. Moi-même, franchement, il me semble que je me suis un peu encanaillé en écoutant toute cette histoire de chiffonniers, de joueurs d'orgue, de bouges à cinq sous et de chansons des rues..... J'ai besoin, pour me remettre, de me trouver dans un joli salon, de respirer le parfum d'une jardinière, d'entendre de gentils papotages et de regarder de jolis yeux.... Où donc trouverai-je tout cela?... Eh! étourdi que je suis, allons chez Mme de Piennes! »

Et Paul y alla, appelant un fiacre et passant les ponts.

VI.

Mme de Piennes était une femme du monde; aimable sans être éblouissante, vive sans être étourdie, digne sans être prétentieuse; d'un âge qui n'excluait pas le charme, et d'une élégance qui n'allait pas jusqu'à la déraison. Elle était placée dans un cadre tout à son avantage, au milieu de son salon bien frais, bien décoré, bien habité, où tout était marqué au cachet du goût, de la richesse et du savoir-vivre; où tout avait de la grâce et de l'attrait, à défaut de couleur et de style.

« Si j'avais cinquante ans, voilà une femme que j'aimerais à épouser, » pensa Paul après une demi-heure de conversation, pendant laquelle on avait voyagé avec beaucoup d'aisance des Italiens à Chantilly et du bois de Boulogne à Biarritz et à Bade. « Mais elle doit bien avoir quarante-cinq ans, et moi j'en ai trente. Quinze ans de différence, cela ne peut pas aller. Je suis un peu sérieux déjà, un peu papa, et, comme l'a dit ma tante Fermoy, j'épaissis à la taille. Il me faudrait donc quelque chose de plus vif, de plus jeune, de plus enfantin..... A ce propos, où est donc Mlle Berthe? »

Mais l'aiguille marchait, la conversation s'épuisait; on était revenu des Pyrénées, de Vichy et de Dieppe. Paul causait déjà depuis trois quarts d'heure, et Mlle Berthe ne paraissait pas.

« Elle est sortie, » se disait-il, « ou bien elle dessine dans sa chambre. Elle m'a parlé chez ma tante de son goût pour le dessin. »

Mais, au moment où il se disait qu'il n'avait pas de bonheur dans sa visite aux jeunes filles, ayant rencontré Mlle Jeanne qui ne le regardait pas, et ne trouvant pas Mlle Berthe qui l'aurait amusé, il entendit un bruit de voix joyeuses, de rires frais, de pas légers dans la pièce voisine, et la porte du salon, s'ouvrant brusquement toute grande, lui montra, au lieu de Mlle Berthe dans quelque gentille toilette du matin, une charmante petite marquise Louis XV, parée, poudrée, et s'arrêtant un peu confuse sur le seuil.

Le costume était complet; les petits souliers à boucles d'argent reposaient sur de hauts talons rouges; la jupe de dessus, en taffetas blanc à dessins Pompadour, était relevée par de beaux bouquets de roses; celle de dessous, en taffetas rose, s'arrondissait sur d'énormes paniers. Rien n'était oublié, ni le mince collier de velours noir, ni l'éventail à sujets Watteau, ni au coude les légers *sabots* de dentelle; seulement, la mignonne tête blonde, déjà frisée et poudrée, n'avait pas reçu son dernier ornement, et Berthe tenait à la main une guirlande de roses pompon, et puis une belle plume blanche qu'une chaîne de perles devait retenir dans les cheveux.

Mais, en apercevant soudain un visiteur dans le salon où elle croyait trouver sa mère seule, la petite marquise s'arrêta, se troubla, et resta sur le seuil, la main appuyée sur le bouton de la porte.

« Qu'est-ce donc, Berthe? que se passe-t-il? que signifie ce travestissement? » demanda Mme de Piennes, qui parut plus surprise que contrariée de voir sa gentille idole se présenter ainsi aux yeux de son visiteur.

« Oh! maman...... je te demande bien pardon..... et à M. Chantré aussi, de venir vous ennuyer, sans doute au beau milieu d'une conversation sérieuse..... Mais c'est que j'avais aussi quelque chose de sérieux à te demander..... ton avis pour m'aider à décider une question..... une question assez importante..... Tu sais bien, maman, que je vais au bal demain, au bal travesti de Mme Daumare. Ce matin, j'ai voulu essayer mon costume; Lise venait justement de le terminer..... Il me semble qu'il me va assez bien, n'est-ce pas? Les petits bas à coins brodés sont tout à fait mignons, les paniers sont très-bien réussis, et il n'y a rien de gentil comme les souliers à boucles. Mais nous n'avons pas pu nous entendre quand il a fallu me coiffer..... C'est pour cela, maman, que j'ai voulu te consulter et que je suis venue.....

— C'est bien, ma fille; entre, alors, et salue notre visiteur. M. Chantré excusera, j'espère, cette interruption, en en considérant la haute importance.

— Comment donc, Madame? Mais de tout mon cœur. Et me sera-t-il permis de prendre part à la consultation?..... il me serait presque impossible de rester simple auditeur, et je supplie Mlle Berthe de me donner voix au chapitre.

— Très-volontiers, si cela vous fait plaisir, Monsieur..... C'est mon premier bal costumé, voyez-vous, et j'ai si fort envie d'avoir une jolie toilette!.... Ah! je voudrais pouvoir prendre l'avis de tout le monde, pour qu'après cela tout le monde me trouvât à son goût.

— Et vous avez commencé, en bonne et sage fille, par prendre celui de votre mère?

— Ah! certainement; maman a si bon goût!.... Elle me conseille et me pare bien mieux que ne pourrait le faire n'importe quelle femme de chambre..... Ainsi voilà, maman, le point délicat sur lequel je voulais te consulter..... Tantôt, sur mes cheveux, relevés à la Marie-Antoinette, nous voulions, Lise et moi, mettre une guirlande de roses; tiens, ces petites roses-pompon que voici.. Mais Fanny, ta femme de chambre, m'a dit que les marquises portaient des plumes, et elle m'a conseillé ce panache-ci avec le cordon de perles pour passer sur les bandeaux et pour rouler dans les boucles..... N'est-ce pas, Fanny, tu m'as dit cela? » continua l'étourdie en s'adressant à l'une des deux rieuses restées à chuchoter et à rire dans l'antichambre.

« Oui, Mademoiselle, » répondit la soubrette en inclinant sa maligne tête brune par la porte entre-baillée du salon.

« Mais moi, je trouve, n'est-ce pas, maman? que tout ce blanc sur des cheveux poudrés, ça ne tranche pas du tout, c'est trop fade. Est-ce qu'il ne faudrait pas quelque chose de vif pour égayer ces tons de neige qui sont trop doux?

— Oui, certainement, » hasarda Paul; «la neige de la plume, la neige des cheveux, la neige du front et des épaules.....

— Et puis, ces jolies petites roses sont si bien de la même nuance que le taffetas de mon jupon! Du reste, c'est un semé de roses qu'il y a sur ma robe. Il y aurait bien plus d'harmonie dans ma toilette, et l'harmonie, c'est de bon goût.

— Mais, » dit Mme de Piennes, « les plumes ont plus de *style;* et d'ailleurs elles entraient dans la composition de toutes les coiffures de l'époque.

— Ah! c'est peut-être vrai, maman; mais j'aime tant mes roses!..... Du reste, pour que vous puissiez bien juger entre les deux coiffures, je vais les essayer..... Mettons d'abord les plumes. »

Et la pétulante Berthe (était-ce enfantillage ou coquetterie?) s'élança à l'autre bout de la chambre, se plaça devant un grand miroir, et, appelant sa soubrette à son aide, fixa les plumes blanches sur sa tête, et enroula le cordon de perles dans les boucles de ses cheveux. Quand elle eut fini, elle se retourna toute orgueilleuse et parée, et prenant un petit air à la fois modeste et triomphant, impossible à exprimer.

« Le panache te va fort bien... Il me semble que Fanny a raison, » dit sa mère.

« Certainement, » ajouta Paul. «Impossible d'être plus fière, plus dame, plus marquise!

— Maintenant, à mes roses-pompon! » reprit la triomphante Berthe. « Surtout, va doucement, Fanny, et aie soin de bien les faire ressortir entre les boucles, et de les avancer un peu sur le front. »

Le panache et les perles s'en allèrent reposer sur une table, et ce fut le tour des roses de se mêler aux longs anneaux de neige, et de briller à côté des fins sourcils noirs et des jolis yeux bleus.

« Eh bien! qu'en dites-vous maintenant? » s'écria la gentille étourdie, s'éloignant de la glace, se rapprochant des deux spectateurs, et leur faisant une profonde révérence de cour.

« Ah! les roses! les roses! » murmura Paul d'un air d'admiration. « Il faut des roses pour faire valoir le velouté des bluets. Conservez cette guirlande à côté de vos yeux, Mademoiselle Berthe, je vous en prie.

— Mais, sans plumes, une coiffure de marquise ne signifiera absolument rien, » dit la maman; « cela paraîtra trop simple, trop négligé, trop pensionnaire.

— Trop pensionnaire?..... Oh! alors, ce serait grave, » dit Berthe. « Moi qui ai pris tant de peine pour faire hausser mes talons! »

On argumenta, on débattit, on se consulta, on fit valoir ses raisons de part et d'autre. Enfin, cette importante question fut terminée au moyen d'une combinaison qui satisfit les deux parties. Il fut convenu qu'une portion de la guirlande serait posée en *pouff* sur le front, et que, par derrière, un seul fil de perles, retenant le catogan, y attacherait aussi la plus souple et la plus nuageuse des plumes blanches, qui se mêlerait aux grosses boucles, retombant comme un voile sur le cou.

« Et maintenant que la grande question est heureusement résolue, » dit alors le neveu de Mme Fermoy, « madame la marquise daignera-t-elle prendre place dans son salon, recevoir les hommages de ses fidèles, et écouter les propos de la ville et de la cour?

— Ah! certainement..... Monsieur, pardonnez-moi ma légèreté! J'aurais dû d'abord vous saluer, vous demander des nouvelles de madame votre tante, m'asseoir sur une petite chaise bien modestement, et faire de grands points à mon ouvrage de tapisserie..... Au lieu d'agir ainsi, et de me conduire comme une grande fille, j'entre comme un ouragan, je me pose comme une petite coquette, je babille comme une pie..... Ah! c'est très-mal, je le sens bien; aussi, maman et vous, vous êtes bien bons de me le pardonner.

— Ah! Mademoiselle, je ne voudrais pas, pour un monde, que vous eussiez agi autrement; nous aurions été privés du plaisir de décider entre le panache et la guirlande.

— Oh! Monsieur, vous dites cela parce que vous êtes poli..... Mais je suis bien certaine, qu'à part vous, vous allez me prendre pour une petite étourdie, pour une petite égoïste..... Eh bien! je ne le suis pourtant pas; c'est-à-dire pas autant que vous croyez..... Mais un premier bal costumé, c'est une si grande chose!..... Je ne pense qu'à cela depuis huit jours; j'en rêve, je n'en dors plus, et j'en suis tellement occupée, que je n'ai même plus le temps d'aller faire visite à mes meilleures amies. Ma pauvre Jeanne, par exemple, que doit-elle penser de moi?.... Et, il y a huit jours, son père était un peu malade; je désirerais pourtant bien savoir s'il est maintenant rétabli.

— Sur ce point, Mademoiselle, » dit Paul, « je puis heureusement vous tirer d'inquiétude. Ce matin, j'ai vu M. Cayrol, j'ai longtemps causé avec lui, et il se porte fort bien.

— Ah! merci, Monsieur; et avez-vous aussi vu Jeanne?

— Fort peu, Mademoiselle Jeanne était très-occupée. J'ai entendu seulement qu'elle donnait une leçon.

— Ah! oui, à cette petite Sidonie, une ancienne chanteuse des rues..... Mais je n'aurais peut-être pas dû vous le dire, » reprit-elle en s'arrêtant.

« Ne craignez rien, Mademoiselle, je le savais déjà. J'ai rencontré cette petite qui sortait de chez M. Cayrol, et un incident insignifiant nous a fait faire connaissance.

— Ainsi, Monsieur, vous savez alors comme Jeanne est bonne!..... Bonne..... et courageuse surtout. Si vous saviez où elle a été chercher cette malheureuse famille?... dans le plus affreux et le plus infect de tous les bouges de Paris, dans un taudis de 6 mètres de long sur 4 mètres de large, tout plein d'humidité, d'obscurité, de débris et de chiffons horribles; là où un vieux chiffonnier avait agonisé plusieurs mois durant..... Ah! si j'avais, moi, trouvé la petite, je lui aurais acheté toutes ses chansons, et je lui aurais donné ma bourse; mais je serais morte avant d'entrer là, bien sûr..... Mais, vraiment, Jeanne a parfois des idées que je ne comprends pas; elle n'a peur de rien quand il s'agit de faire du bien aux autres.

— La charité est une belle vertu; mais il faut un grand courage pour la pratiquer, » ajouta Paul en forme de réflexion philosophique.

— Oui, certainement, du courage, et de la persévérance aussi. C'est cela, n'est-ce pas, Monsieur, qui doit être le plus difficile?..... Ainsi, je vous dirai franchement que j'aime beaucoup cette petite Sidonie: elle est franche, elle est vive, elle n'est pas sotte, et elle m'amuse..... Oh! quelquefois elle m'amuse admirablement; j'aime beaucoup la faire venir ici de temps en temps, et lui donner des dragées, l'écouter chanter une de ses anciennes romances, ou parler son argot faubourien. Pour cela, elle emporte un brimborion, un col, un réseau, une écharpe fanée, ou bien un paquet de vieilles robes. Mais, s'il me fallait, comme Jeanne, l'entendre roucouler tous les jours, la styler, la seriner et lui faire faire des gammes,



j'y perdrais, au bout d'une quinzaine, ma patience et mon latin..... J'aimerais mieux, oui, certes, mieux..... avoir trois robes de moins par an, et payer pour qu'elle ait un maître. »

Ici Paul ne put s'empêcher de penser que, dans la position de Berthe, la charité devenait facile, tandis que, dans celle de Jeanne, de bien plus sérieux devoirs étaient imposés au bienfaiteur. Quand on veut faire du bien, et qu'on ne peut pas payer de sa bourse, il faut payer de sa personne : celui qui n'a pas d'argent à donner doit donner son travail, ses efforts, son temps, sa vie; les donner courageusement, sans se plaindre et sans marchander. Heureusement que nous savons laquelle de ces deux offrandes est inscrite en lettres plus brillantes au suprême registre du ciel.

« Et si elle s'occupait de Sidonie toute seule encore! » continua Berthe. « Mais c'est vraiment qu'elle a adopté toute cette famille de malheureux-là. Elle les habille, elle les visite, elle les prêche, elle les dirige..... C'étaient, il paraît, d'assez vilaines gens..... Eh bien! elle est venue à bout d'envoyer la mère à confesse; depuis ce temps-là elle est bien plus rangée, et elle soigne beaucoup mieux ses enfants..... Il y en a deux qui sont à l'asile, les autres vont à l'école..... C'est encore Jeanne qui a arrangé tout cela..... Et tenez, pour tout vous dire, Monsieur..... un jour je l'ai trouvée..... mais vous n'irez pas le lui dire, au moins, et surtout vous n'en rirez pas..... voici : je ne l'avais pas rencontrée chez elle; et comme j'avais quelque chose de pressé à lui dire, sa servante m'avait conduite chez la mère de Sidonie, au faubourg Saint-Marceau. Eh bien! je l'ai trouvée..... comme la pauvre femme était malade depuis trois jours, empilant elle-même des allumettes dans les petites boîtes à un sou. Les pratiques attendaient, et la mère Bridot aurait pu les perdre..... Voyez-vous le tableau, Monsieur?..... Ma belle Jeanne, assise devant une vieille table branlante, triant les allumettes à têtes rouges et bleues, et les paquetant soigneusement de ses fins jolis doigts blancs qui finissaient par sentir horriblement le soufre!.... »

En ce moment, un rapprochement involontaire se fit dans l'esprit de Paul; il vit passer devant lui ces deux jeunes images : celle de Jeanne paquetant diligemment les allumettes de la mendiante; celle de Berthe, essayant sa guirlande au miroir..... et je ne sais laquelle des deux lui parut alors la plus douce. Berthe, qui portait sur la main le petit cœur qu'elle avait, aurait continué longtemps peut-être l'éloge de son amie; mais d'autres visiteurs survinrent, et notre héros prit congé.

« Ah! qu'elle est ravissante et naïve! » se disait-il en s'éloignant, « et que j'aurais été malheureux si elle n'était pas venue essayer sa guirlande!..... Mais si Berthe était ma femme, je n'aurais peut-être pas autant de plaisir à la trouver *marquise* en rentrant à la maison. Pendant qu'on assortirait les rubans et qu'on choisirait les pompons et les plumes, tout n'irait peut-être pas parfaitement dans les régions de la cuisine, et il pourrait y avoir du tapage dans la chambre des enfants... J'aurais voulu voir Jeanne Cayrol faisant des boîtes d'allumettes..... Elle a un grand air de reine modeste qui ne doit pas l'abandonner, même dans cette occupation-là... Somme toute, les jeunes filles, c'est charmant à voir et à écouter..... Quant à les épouser, c'est autre chose. »

En rentrant, Paul trouva à son domicile une invitation de Mme Daumare pour son bal du surlendemain. Il fut charmé de s'y rendre, et se hâta de choisir un costume. Il se trouva par hasard que le jour du bal la mère de Sidonie se présenta chez lui un peu avant l'heure où il allait commencer sa toilette. Il lui acheta une provision d'allumettes, lui donna de vieux habits et des pastilles pour ses gamins, et, une demi-heure durant, écouta l'éloge de Jeanne. Aussi ne pensa-t-il qu'à elle tout le temps qu'il revêtit son costume. Durant sa route il ne vit que l'image charmante de la fille du vieux savant; mais, une fois arrivé au bal, il ne dansa guère qu'avec la *marquise*.

VII.

Hélas! que les joies de ce monde sont incertaines et de courte durée! Huit jours après le bal de Mme Daumare, Paul Chantré, accablé par le mal et par la fièvre, gisait sur un lit de douleurs. Un courant d'air, un refroidissement, un rien, avaient suffi pour lui causer une fluxion de poitrine; la fièvre était venue ensuite, et notre jeune homme délirait. Ah! qu'il était loin maintenant de la joie et de la danse!

C'est surtout quand on est malade qu'on trouve dur d'être garçon; mais Paul ne se le disait pas. Jamais il ne se trouvait seul, puisqu'il avait ses deux tantes. Elles étaient deux à peu près installées rue Castiglione, délaissant, l'une son pavillon, et l'autre son hôtel. C'était la baronne de Sauvron qui donnait les potions, qui préparait les sinapismes et les tisanes, trouvant encore le temps d'aller entendre chaque matin, à Saint-Roch, une messe pour son neveu; c'était Mme Fermoy qui passait les nuits, elle, la tante *jeune* et infatigable, et qui, le jour, recevait le médecin, le reconduisait, lui demandait secrètement son avis, apprenait par cœur ses ordonnances, ou partait promptement dans sa voiture pour en chercher un autre, lorsque les discours du premier ne la rassuraient pas. Et, à quelque moment que Paul sortît de son délire ou de sa léthargie, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il se réveillât et s'agitât dans son lit, il voyait tout près de lui, les yeux sur les siens, une de ces deux bonnes figures aimées, la douce tante Ursule ou la vive tante Marie, qui lui versait un loch, qui lui réchauffait sa tisane, ou qui lui relevait ses coussins. Cette vue-là le ranimait, l'apaisait, et lui faisait sentir qu'il était bon de vivre, puisqu'il était aimé..... Aussi, le danger passé, la mort s'éloigna, la douleur s'affaiblit, et Paul se rétablit, à la grande joie des deux tantes qui l'avaient choyé comme un enfant. Dieu devait bien cette récompense à l'activité de l'une et aux prières de l'autre.

Mais, quoique le danger eût disparu, la convalescence fut longue. Les poumons avaient souffert, et une toux légère persistait, qui diminuait notablement, mais qui avait peine à disparaître; du reste, le printemps parisien, humide et inconstant comme il l'est d'ordinaire, n'était point propre à rétablir les forces du convalescent.

« Il faut que Paul s'en aille, » dit un jour à sa sœur la baronne de Sauvron, épiant chaque nuance fugitive qui passait sur la figure de son neveu, assis auprès de la fenêtre ouverte, et que chaque bouffée du vent frais d'avril faisait pâlir et frissonner.

« Où donc s'en ira-t-il? » reprit la tante Marie. « Madère est trop chaud, Pau est trop loin; à Eaux-Bonnes la saison ne commence pas encore.....

— Où il faut qu'il s'en aille?..... A la campagne, tout simplement, » répondit la tante Ursule. « Dieu merci, il n'a pas besoin de vivre dans ces climats chauds, bons seulement pour des phthisiques. Il ne lui faut qu'un air pur, assez tiède pour ne pas le glacer, assez vif pour lui rendre des forces. Avec cela, de belles promenades, un grand parc, de bon laitage, du gibier, un étang et un peu de distraction, et nous aurons guéri notre convalescent dans quelques semaines. Il s'agit seulement de savoir où trouver tout cela.

— Eh! par exemple.... à ma terre des Rosoies! » s'écria la tante Marie en battant des mains comme un enfant. « Il y a là justement toutes ces belles choses que tu dis; du reste, tu la connais, Ursule. Moi, je n'y vais presque jamais, parce que je trouve la maison triste, et parce qu'elle est un peu loin de Paris. Mais, pour guérir mon beau neveu, est-ce que je n'irais pas m'enterrer dans une Thébaïde?.... Et d'ailleurs, nous tâcherons que mes Rosoies ne soient pas aussi Thébaïde qu'elles en ont l'air. Ainsi, c'est convenu, mon Paul; fais tes adieux à Paris, je t'emmène. Il me tarde de voir si ma vieille maison te plaira encore..... Songe que tu n'y es pas venu depuis le temps où tu étais collégien..... Et toi, ma bonne Ursule, nous t'y verrons, j'espère?

— Pas maintenant, » répondit Mme de Sauvron. « J'attends précisément une parente de mon mari qui, depuis dix ans, n'a pas quitté la Champagne; et tu comprends que, lorsqu'elle s'annonce, ce n'est pas le moment de m'éloigner. Mais j'irai vous rejoindre au mois de juin, lorsqu'elle aura fini sa visite.

— Ainsi, c'est dit, mon beau neveu. Bientôt nous ferons nos paquets. Pour cette année, pas de courses de Chantilly, pas de petits déjeuners d'intimes dans ma bombonnière de La Celle. Je vais faire la châtelaine, et ouvrir les portes de mon manoir à ce beau chevalier blessé.

— Mais, ma tante, vous allez bien vous ennuyer à cause de moi, » répondit Paul languissamment; « et puis, au commencement d'avril, la campagne est encore un peu morne et nue.

— Eh bien! nous lui donnerons huit jours, pour qu'elle ait le temps de se vêtir et de s'égayer, et de se couronner de pâquerettes. Oh! des pâquerettes, il y en aura de si belles aux Rosoies!..... Tu verras, mon cher, si tu ne seras pas content de celles que je te promets..... Seulement, il faut bien nous accorder huit jours, huit grands jours de préparatifs, à la tante Marie et à la bonne maman Nature. »

Paul, qui était devenu très-nonchalant depuis qu'il se sentait faible, ne répondit rien, et sourit en regardant sa tante s'éloigner.

Nous ne savons pas si ce jour-là imprima plus d'activité aux préparatifs de réveil de la grand'mère Nature, mais la tante Fermoy était sortie pour commencer les siens, et le septième jour elle reparaissait triomphante, annonçant qu'ils étaient terminés.

Deux jours après, Paul et sa tante descendaient d'un coupé de première classe dans la petite ville de V***, la dernière station de chemin de fer avant d'atteindre les Rosoies. Une bonne voiture les y attendait, et bientôt le jeune homme, un peu mollement étendu sur ses coussins, mais auquel l'air pur courant sur les grands prés rendait déjà un peu de fraîcheur et d'énergie, vit paraître devant lui la belle avenue de frênes; les girouettes en fer de flèche, le haut toit d'ardoises et le perron élevé de la grande maison des Rosoies, où, étant enfant, il était souvent venu passer ses vacances.

« Tiens! tous les volets sont ouverts, il y a des rideaux blancs partout, et du feu dans la cuisine..... Ma tante, est-ce que votre maison est habitée? » demanda-t-il en s'en approchant.

« Un peu, mon neveu, » répondit Mme Fermoy avec un sourire... « Est-ce que je n'ai pas écrit depuis quelques jours à la vieille Thérèse, pour lui annoncer que nous arriverions bientôt? »

Paul se contenta de cette réponse; il jeta autour de lui un regard de bon souvenir et de vieille connaissance, et il sauta assez légèrement à terre lorsque la voiture se fut arrêtée devant les marches du perron.

« Ah! je vois d'ici le grand cerisier auquel je faisais jadis de si fréquentes visites, » s'écria-t-il en jetant un coup d'œil vers le jardin. « Et voilà le pigeonnier dans lequel j'élevais mes colombes..... Je me demande si mon lévrier César vit encore..... En tout cas, il doit être vieux et cassé comme son maître.... Mais, ma tante, votre maison paraît gaie et fleurie comme pour un jour de fête..... Pourquoi donc seulement a-t-on laissé fermées les persiennes du petit salon?

— Ah! je n'en sais vraiment rien; sans doute parce qu'on aura oublié de les ouvrir..... Mais est-ce que ce n'est pas pour les Rosoies un jour de fête, ingrat, que celui où je t'y ramène? Tu ne devrais point t'étonner encore si j'avais prié quelques amis de venir le célébrer..... Allons, allons, ne t'effraye pas..... J'ai bien voulu t'épargner, en considération de ta faiblesse..... En fait de convives, il n'y a ici que mes pâquerettes..... Elles sont charmantes, et tu les verras tantôt.... Bonjour, je suis très-aise de vous revoir; à tantôt, mes amis! »

Et Mme Fermoy, s'arrachant promptement aux félicitations des gens de la maison, accourus pour saluer leur maîtresse, gravit lestement les degrés du perron, et introduisit son neveu dans la grande salle dont les fenêtres laissaient apercevoir les vertes allées du jardin.

(*La suite au prochain numéro.*) ÉTIENNE MARCEL.



No 70,091, *Gers. Le Guide du domestique*, chez Martinon, rue de Grenelle Saint-Honoré, 14; je n'ai jamais trouvé de livre de ce genre, qui fût tout à fait satisfaisant. Garnir le paletot blanc avec une frange lama, blanche. — *No* 6,062, *Gironde*. Il est impossible de répondre dans le *prochain numéro*. Ce costume peut être porté en toute occasion. — *No* 70,436, *Haute-Savoie*. Nous ne publions pas de lettres initiales, parce qu'il serait complétement impossible de faire paraître les lettres initiales de toutes nos abonnées. On reçoit la photographie de Mme Raymond en adressant aux bureaux du journal 1 fr. 25 c. en timbres-poste, plus le timbre pour affranchissement. — *No* 86,009, *Haute-Vienne*. Je fais toujours faire mes chaussures chez Wolff, rue du Vieux-Colombier, no 7, et j'en suis très-satisfaite; il suffira de lui envoyer une bottine comme mesure. — *No* 93,116, *Seine*. On recevra des patrons pour costumes de petits garçons de quatre ans, mais il ne m'est pas possible de fixer une date précise pour cette publication. A Paris, les petits garçons de cet âge ne portent pas de vestes à longs pans. Je ne comprends pas bien la question relative aux plis.



Mon premier
Ressemble à mon dernier.
A l'enfant sage on donne mon entier.

A. M.

Le Directeur-Gérant : W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Que d'esprits mal sains se disant esprits forts!